

Dans les ténèbres de  
l'Afrique : recherche,  
découverte et retraite d'Emin  
Pacha, gouverneur de  
l'Équatoria ([Reprod.]) [...]

Stanley, Henry Morton (1841-1904). Dans les ténèbres de l'Afrique : recherche, découverte et retraite d'Emin Pacha, gouverneur de l'Équatoria ([Reprod.]) par M. Henry M. Stanley. 1890.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Banana voy. p. 10). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie communiquée par la Compagnie belge du Congo.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY<sup>1</sup>.

1887-1889.

### I.

La perte du Soudan égyptien et la prise de Khartoum. — Emin Pacha resté seul dans la Province Equatoriale. — M. Stanley désigné pour lui porter secours. — L'intervention du roi des Belges fait adopter la route du Congo. — Préparatifs de départ. — Personne européen. — Arrivée en Égypte. — Firman du khédive, destiné à Emin. — Arrivée à Zanzibar. — Contrat avec Tippou-Tib.

Avant de raconter son voyage, M. Stanley rappelle, dans ses premiers chapitres, les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, les plans divers proposés par le comité de secours et l'adoption finale de la route du Congo. Il décrit ensuite ses préparatifs, et présente au lecteur ses compagnons européens. Ce sont ces premiers chapitres que nous allons brièvement résumer.

La perte du Soudan égyptien a coïncidé, à peu près, avec l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre. Mais elle devait fatalement se produire. Le khédive Ismaïl, poursuivant la politique de Méhémet-Ali, avait conçu le projet de transformer sa vice-royauté en un immense

empire, s'étendant jusqu'aux lacs africains; mais il manquait des ressources nécessaires à cette œuvre grandiose. Le résultat de ces conquêtes fut une augmentation écrasante des impôts qui accablaient déjà ses sujets. Pour créer un nouveau revenu on monopolisa le commerce de l'ivoire; une autre cause de mécontentement fut l'abolition de la traite des esclaves sur tout le territoire égyptien.

En 1879 Ismaïl fut forcé d'abdiquer et remplacé par Tewfik, qui se trouva placé sous la tutelle des puissances d'Europe. Trois ans après éclatait la révolte d'Arabi, qui, pendant son court passage au pouvoir, commit la faute de rappeler toutes les troupes disponibles du Soudan. Ce fut là l'origine de la fortune du Mahdi; il groupa autour de son étendard les tribus du haut Nil,

1. *In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria, by Henry M. Stanley.* London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington. 2 vol. in-8.

mécontentes d'un gouvernement qui les taxait au delà de leurs forces, et les marchands d'esclaves, dont Gordon avait supprimé le trafic. Repoussées d'abord d'El-Obeid, les troupes du Mahdi infligèrent ensuite une série de défaites aux Egyptiens, et les 12 000 hommes que Hicks Pacha réunit contre elles, en 1883, furent anéantis jusqu'au dernier dans le Kordofan.

A ce moment l'Angleterre exerçait, depuis plus d'un an, le protectorat de l'Egypte, que lui avaient donné la facile victoire de Tell-el-Kébir et l'abstention, à jamais regrettable, de la France. Bien que le gouvernement anglais eût déclaré qu'il se désintéressait des affaires du Soudan, il devait comprendre que la défaite de Hicks mettait Khartoum en danger, et que la chute

de Khartoum menacerait l'Egypte elle-même. D'ailleurs le gouvernement khédivial ne pouvait se résoudre à abandonner les conquêtes d'Ismail.

La lutte reprit donc contre les rebelles, mais avec le même insuccès. En décembre 1883, Baker se faisait battre à Tokar, près de Souakim, et laissait sur le champ de bataille les deux tiers de son armée. C'est alors qu'on songea à envoyer à Khartoum le général Gordon.

De 1874 à 1876, Gordon avait travaillé dans le haut Soudan suivant les lignes tracées par sir Samuel Baker, se conciliant les indigènes, écrasant les caravanes de marchands d'esclaves, détruisant leurs stations, et, par une série de forts, étendant l'autorité du khédivide jusqu'à l'Albert-Nyanza. Après quatre mois de repos, il fut nommé gouverneur général du Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales. Un de ses lieutenants fut Edouard Schnitzler, Allemand né à Oppeln en Prusse, le 28 mai 1840, de parents israélites. Il avait servi en Turquie, en Arménie, en Syrie et en Arabie sous les ordres d'Ismail Hakki Pacha, ancien gouverneur général de Scutari et mouchir de l'empire ottoman. A la mort de son patron il passa plusieurs mois à Neisse, où habitait sa mère; il partit ensuite pour l'Egypte, puis, en 1875, pour Khartoum, où Gordon l'employa d'abord en qualité de docteur. Il prit alors le nom et le titre d'Emin Effendi Hakim (« le fidèle médecin »). Envoyé à Lado pour garder le magasin et soigner les malades, et au roi Mtesa pour remplir une

mission politique, rappelé à Khartoum, puis dépêché auprès de Kabba Régu, roi de l'Ounyor, il fut en 1878 élevé à la dignité de Bey, puis chargé d'administrer la province de l'Equatoria (en arabe *Hatal Astiva*).

A la nouvelle de la déposition d'Ismail, Gordon remit ses hautes fonctions entre les mains de Tewfik en l'avertissant qu'il ne comptait pas les reprendre. Il s'essaya ensuite à diverses missions et entreprises qu'il est inutile de rappeler ici. Il se trouvait en Angleterre, lorsque Stanley, qui avait besoin d'un collègue au Congo, pria le roi des Belges de s'assurer le concours du général. Celui-ci, après beaucoup d'hésitations, finit par accepter. Mais quand sa réponse parvint à Stanley, au printemps de 1884, il avait été appelé ail-

leurs, sur un autre théâtre, où il devait laisser sa vie : il était déjà à Khartoum.

Tout le monde a présentes à l'esprit les péripéties de sa mission, mal définie dès l'abord. Parti pour évacuer la garnison de la ville, il se trouva bientôt bloqué par les rebelles, et, sous la pression de l'opinion publique, une armée fut envoyée à son secours. Les victoires qu'elle remporta n'empêchèrent point la catastrophe finale. Le 26 janvier Khartoum était pris par trahison, Gordon tué, et l'armée anglaise forcée de redescendre le fleuve.

Le Darfour, le Kordofan, le Senaar, le Bahr-el-Ghazal étaient également au pouvoir des mahdistes; Kassala suivit bientôt, et de toute la longueur et de toute la lar-

geur de cet immense Soudan égyptien il ne restait plus que la Province Equatoriale, dont le gouverneur était Emin Bey Hakim.

Par suite de l'insurrection, Emin Bey était depuis dix-neuf mois sans nouvelles de Khartoum; il tenait bon pourtant, il avait résisté victorieusement aux rebelles qui venaient d'occuper le Bahr-el-Ghazal, et rendait, dans des lettres qui parvenaient en Europe, un hommage éclatant à la valeur de ses soldats nègres.

En apprenant la chute de Khartoum, il se vit contraint d'évacuer ses stations extrêmes, et de concentrer dans son voisinage ses soldats et leurs familles. Attendant des secours, tout au moins des instructions, il se rendit à Ouadelaï, pensant, dans le cas où le Soudan serait définitivement abandonné, à renvoyer ses Egypt-



Emin Pacha. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Stanley. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Valéry, de Londres.

tiens et ses employés à Zanzibar, par l'Ouganda ou le Karagoué. Quant à lui, il aurait attendu que « le gouvernement l'informât de ses désirs ». Cependant il laissait entendre que ses troupes ne consentiraient pas facilement à quitter le Soudan ; lui-même y répugnait. D'un autre côté, il était certain qu'il ne pouvait se maintenir sans recevoir de secours.

Un comité se forma alors en Angleterre sous la présidence de sir William Mackinnon, et s'occupa à réunir les fonds nécessaires pour envoyer à Emin des armes, des munitions, et lui permettre, suivant ses désirs, d'évacuer sa province, ou d'y demeurer. Mais par où faire passer une expédition de secours ? Chacun proposait une route différente. Stanley lui-même avait discuté la chose, à titre purement privé, en octobre 1886. Quatre routes lui semblaient à peu près également possibles. La première, par le pays des Massai, ne pouvait convenir s'il fallait y envoyer de grands approvisionnements de munitions et d'armes ; la contrée offre peu de ressources, et la désertion en masse des Zanzibari y était à craindre. La deuxième route, et la meilleure, par le Victoria-Nyanza et l'Ouganda, était présentement impossible pour une troupe de dimensions modestes, par suite de l'hostilité des populations. Il en était de même de la troisième, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori, l'Ounyoré et le lac Albert ; les Ouganda et les Ouanyankori y auraient sans répit harcelé l'expédition. Restait la quatrième route, celle du Congo. C'était la plus praticable. Mais, pour éviter l'embarras du manque de bateaux de transport sur le haut fleuve, il serait nécessaire de construire quinze baleinières, qui pourraient amener l'expédition à 600 kilomètres environ de son but, le lac Albert.

Cette consultation n'avait qu'un caractère théorique, les fonds n'étant pas réunis par le comité. Aussi, sans s'y arrêter davantage, Stanley s'embarqua-t-il, à quelques jours de là, pour l'Amérique, où il allait donner une série de conférences.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que, le 11 décembre 1886, il recevait le télégramme suivant :

« Vos plans et offres acceptés. Ministère approuve. Fonds réunis. Affaire urgente. Revenez vite. »

Il répondit aussitôt, de Saint-Johnbury, Vermont :

« Câblegramme de lundi vient de m'arriver. Mille re-

merciements. Tout va bien. Partirai par l'*Eider* mercredi matin, huit heures. Sauf mauvais temps ou accidents, serai Southampton 22 décembre. Un mois de retard seulement, après tout. Que le Ministère avertisse Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargach. Mes meilleurs compliments. »

Stanley arriva en Angleterre la veille de Noël et discuta ses plans avec sir William Mackinnon. Il fit valoir les mêmes raisons qu'auparavant en faveur du Congo. Mais le comité avait arrêté sa décision ; il préférait la route de l'est. Stanley s'inclina. « Très bien, dit-il, va pour la route de l'est, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Ounyoré ! Mais quand vous entendrez parler de quelque escarmouche, vous voudrez bien, je l'espère, prendre la défense de l'absent. »

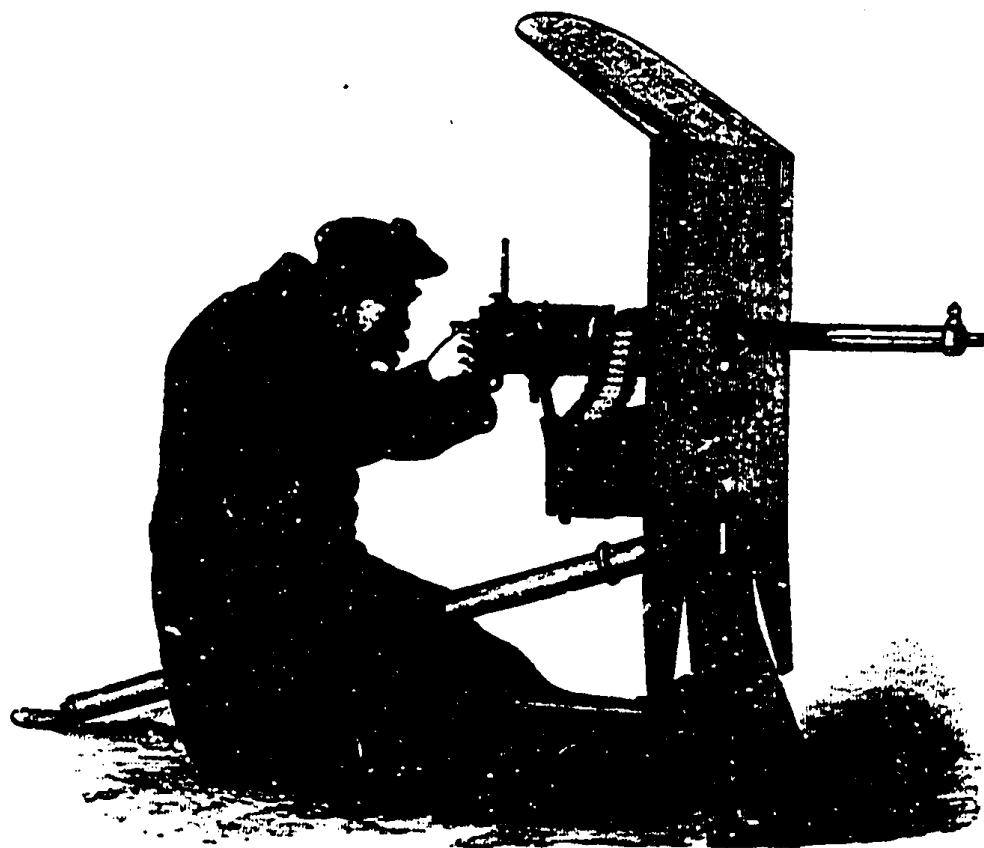
Le 31 décembre, le comité, qui avait réuni une somme de 540 000 francs, sur lesquels 250 000 étaient sous-

crits par le gouvernement égyptien, donna à Stanley la permission de commencer ses préparatifs. L'ordre fut envoyé tout d'abord à Zanzibar de transporter six tonnes de riz à la station missionnaire de Mpouapoua ; 600 porteurs zanzibari furent engagés, avec l'autorisation du sultan. En outre, 40 ânes de somme et 10 ânes de selle furent achetés à Zanzibar.

Une maison anglaise reçut la commande d'une embarcation longue de 8 m. 54, large de 1 m. 83 et

d'une profondeur de 76 centimètres. Construite en acier Siemens galvanisé, elle était partagée en deux sections pesant chacune 34 kilogrammes. Celles de l'arrière et de l'avant étaient pontées et étanches, de manière à flotter en cas d'accident. L'*Avance* fut par la suite un des plus précieux auxiliaires de l'expédition.

De l'Égypte on envoya 510 carabines Remington, 2 000 kilogrammes de poudre, 250 000 capsules à percussion, 100 000 cartouches métalliques pour remingtons. A Londres, le ministère de la guerre fournit 30 000 étuis pour cartouches Gatling, et MM. Kynock et Cie de Birmingham, 35 000 cartouches spéciales pour remingtons. MM. Watson et Cie emballèrent 50 winchesters à répétition, chacun avec ses 1 000 cartouches. Hiram Maxim, l'inventeur du célèbre fusil qui porte son nom, fit cadeau d'un de ses merveilleux engins, la mitrailleuse automatique Maxim, avec son bouclier



Mitrailleuse Maxim. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

monté sur un affût très léger, mais solide. Rappelons, pour mémoire, des pelles, des bûches, haches, cognées ou serpes, cent pour chaque espèce d'outils.

En même temps Stanley s'occupait, avec l'aide de sir Francis de Winton, l'ancien gouverneur de l'État indépendant, du choix de son personnel européen. Il fallait prendre six ou sept officiers. Les offres reçues se chiffraient par centaines.

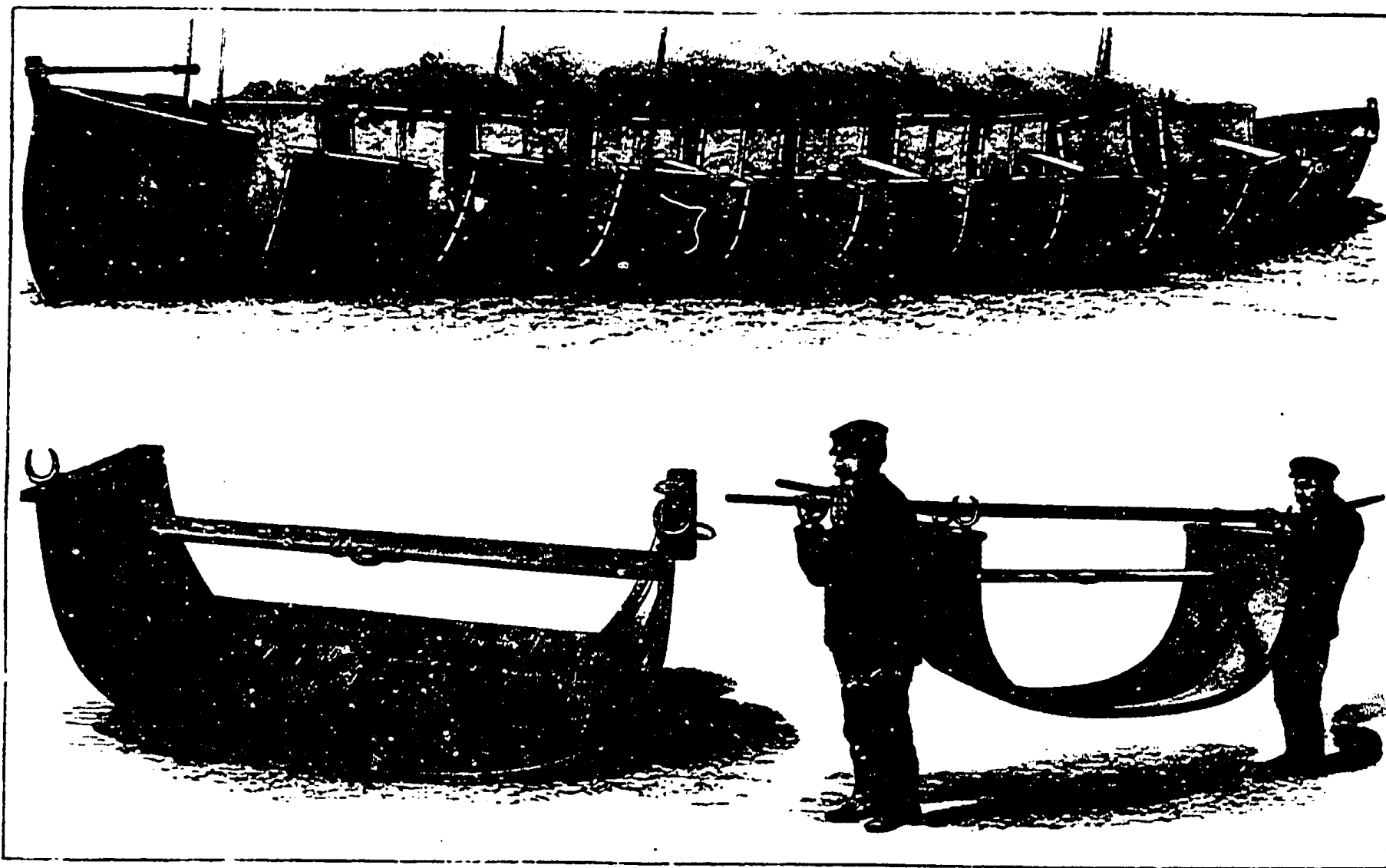
Voici comment Stanley nous décrit sommairement les candidats sur lesquels son choix s'arrêta :

« Le premier élu fut le lieutenant W.-G. Stairs, du régiment du génie. Le style concis, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait, le recommandait

fortement à notre attention. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste, sous la condition d'obtenir un congé, que lord Wolseley voulut bien lui accorder.

« Puis venait M. William Bonny : s'étant déjà offert sans succès par lettres, il se présentait cette fois en personne, ne demandant qu'une chose, être admis en n'importe quelle qualité. Il ne voulait entendre à aucun refus. Les croix et médailles qui couvraient sa poitrine parlaient éloquemment en sa faveur. Bref, comme il avait fait son service dans un hôpital militaire, je le nommai notre aide-chirurgien.

« Puis M. John-Rose Troup, qui avait servi au Congo.



Le batrau Avance. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il parlait couramment le souzili, le langage des Zanzibari. Le travail ne lui faisait pas peur ; il tenait les comptes avec exactitude et méthode.

« Puis le major Edmond Barttelot, du 7<sup>e</sup> fusiliers. Il me fut présenté par une de mes connaissances qui en faisait les plus grands éloges. Après quelques objections, il fut inscrit quatrième.

« Cinquième : le capitaine R.-H. Nelson, du régiment de cavalerie de Methuen, qui s'était distingué dans la guerre zouloue. On lisait son mérite sur sa physionomie.

« Sixième : M. A.-J. Mounteney Jephson, encore tout neuf en fait de lointains voyages et peu accoutumé à la rude vie du désert. Quelques membres du comité pensaient qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de

cette sorte : il leur semblait trop « première classe ». Mais les 1 100 livres sterling (27 500 fr.) qu'à son occasion Mme de Noailles versait à notre fonds de secours, furent un argument auquel on ne sut pas résister. Sans que la main lui tremblât, M. Jephson signa les divers articles de son engagement. Pauvre jeune Jephson ! De sérieuses épreuves lui étaient réservées, que nous raconterons en leur lieu.

« M. James-S. Jameson fut un des derniers à se présenter ; la liste allait être close. Il avait voyagé au sud de l'Afrique chez les Machona et les Matébélé, dans le but d'étudier les oiseaux et de rapporter des esquisses et des trophées de chasse. Il me paraissait un peu frêle. J'en fis la remarque, mais il se défendit avec chaleur, alléguant qu'ayant déjà passé de longues années là-bas,

cette expérience démentait mes craintes. Il paya de 25 000 francs le privilège de nous accompagner. »

On en était là des préparatifs quand une lettre partie de Bruxelles vint bouleverser tous les plans du comité. Le roi des Belges assurait l'expédition du concours empressé de l'Etat indépendant si elle se décidait à suivre la route du Congo. Il plaçait à sa disposition tout son matériel naval, autant du moins que le permettaient les exigences de l'administration. Il promettait de faciliter, le cas échéant, le recrutement des engagés Bangala, etc. En même temps il s'adressait personnellement au président du comité pour lui exprimer tout le désir qu'il avait de voir adopter cette route.

Ces lettres répondaient entièrement aux vœux que Stanley avait exprimés dès l'abord. Après des explications plus précises venues de Bruxelles, il n'eut pas de peine à les faire adopter unanimement par son comité. Le 14 janvier il alla lui-même présenter ses remerciements et faire ses adieux au roi des Belges.

Les jours qui suivirent se passèrent en préparatifs et en réceptions. Le 13 janvier, Stanley avait reçu les franchises de la Cité de Londres et déjeuné à Mansion house. Le 18 janvier, il alla à Sandringham exposer devant le prince de Galles le plan de son voyage. Le 20 janvier il expédiait par le *Navarino* son personnel européen qui devait l'attendre à Suez. Le 21, il partait lui-même pour l'Égypte, à huit heures cinquante du soir; toute une foule était rassemblée à la gare pour lui serrer la main.

Le 27 janvier il débarquait à Alexandrie, puis se rendait immédiatement au Caire. Là tout le monde désapprouvait la route du Congo, le khédive et Nubar Pacha, son premier ministre, et, plus encore, les deux explorateurs Schweinfurth et Junker. Sir Evelyn Baring, qui avait moins de préventions, fut le premier converti, et Nubar ne tarda pas à s'incliner devant le « jugement supérieur » du ministre anglais.

Le gouvernement permettait à l'expédition de prendre le drapeau égyptien. Il engageait Emin à rapporter le plus d'ivoire possible, de façon à faire rentrer le trésor dans sa dépense des 250 000 francs. En outre, il faisait préparer, mais à payer par la caisse de l'expé-

dition, des uniformes pour Emin et ses principaux employés.

Au Caire, Stanley obtint de Junker, ancien compagnon d'Emin, quelques renseignements sur le pacha et sa situation. C'est là qu'il conçut les premiers doutes sur l'obéissance des troupes d'Emin. « Junker ne paraît pas fort édifié sur les qualités militaires du pacha; c'est plutôt un administrateur sage, prudent, plein de tact. Son long isolement paraît l'avoir découragé. Ses soldats sont répartis entre huit stations, 200 ou 300 dans chacune; mettons 1 800 en tout. Aux dernières nouvelles, les garnisons de quatre de ces stations, situées dans la partie nord, s'essayaient déjà à la rébellion. Elles répondaient par des reproches aux messages du

pacha, et quand il fut question d'évacuer la province pour retourner en Égypte par la route de Zanzibar, elles prétendirent qu'Emin n'avait d'autre but que de les vendre sur la route comme esclaves. » Junker évaluait à 604 le nombre des Égyptiens, soldats, employés civils, des Dongolais, etc., que l'expédition devait rapatrier.

Le 1<sup>er</sup> et le 2 février, Stanley fut reçu chez le khédive. A la seconde audience il fut chargé d'un firman couvert, adressé à Emin, dans lequel, après quelques éloges et remerciements pour sa belle conduite, le khédive conférait à ce dernier le titre de pacha. Il concluait en ces termes : « Et je te dis ceci : reviens au Caire, ou reste où tu es avec tes officiers et tes hommes;

tu as pleine liberté de choisir. Notre gouvernement a décidé que ton salaire sera payé, et celui des officiers et des hommes. Ceux qui voudront rester peuvent le faire sous leur propre responsabilité; ils n'auront à attendre aucune aide du gouvernement. Essaie de bien comprendre le contenu de ceci, et fais-le connaître à tous les officiers et aux hommes, afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire. »

La forme oraculaire de ce firman montre bien l'incertitude où l'on était en Égypte sur les dispositions d'Emin. « Voici où nous en sommes, disait Stanley à cette date : Junker ne croit pas qu'Emin veuille quitter sa province. Les souscripteurs anglais comptent qu'il restera à son poste, mais n'en expriment pas le désir : ils le laissent se décider. Le cabinet britannique voudrait



Le lieutenant W.-G. Stairs (voy. p. 5). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

le voir revenir, car, dans les circonstances actuelles, l'Equatoria est à peu près inaccessible, et lui, bloqué là-bas si loin, est une cause d'anxiété. Le khédive lui donne le haut commandement d'accepter notre escorte, tout en ajoutant : faites comme il vous plaira ; si vous déclinez nos offres et restez où vous êtes, vous n'aurez à attendre aucune aide du gouvernement ; la lettre de Nubar Pacha exprime les désirs du ministère égyptien, qui se trouvent conformes à ceux du cabinet britannique, tels que les a transmis sir Evelyn Baring. »

Le 3 février, Stanley partit pour Suez. Il avait enrôlé au Caire, comme chirurgien de l'expédition, le docteur T.-H. Parke, qui le rejoignit à Zagazig. A Suez il s'embarqua sur le *Navarino*, où se trouvaient déjà la plu-

part de ses compagnons. A Aden, l'expédition passa à bord de l'*Oriental*, où l'attendait le major Barttelot. Elle avait déjà avec elle soixante-deux Soudanais de Ouadi-Halfa, deux Syriens et treize Somali. Le 22 février elle arrivait, sans incidents, à Zanzibar.

Là Stanley a une première entrevue avec le fameux chef Tippou-Tib, bien connu des lecteurs de son premier grand voyage. Le 23 février il est reçu en visite d'apparat par le sultan, qu'une lettre de M. Mackinnon met au fait des décisions du comité. Le même jour il écrit à Emin, pour lui annoncer son arrivée, une lettre que des courriers doivent prendre le lendemain, et transporter en secret à travers l'Ouganda et l'Ounyor.

600 Zanzibari avaient déjà été enrôlés par un agent spécial. Dès le 24 février, le bateau *Madura* était dans le port, avec sa provision de vivres, d'eau, de bêtes de somme et de marchandises. Mais une importante affaire restait à terminer : il fallait négocier avec Tippou-Tib. Celui-ci était devenu un bien plus grand personnage qu'en 1877, année où il avait escorté la caravane de Stanley avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune durement gagnée, il l'avait placée en tabac et en poudre ; de nombreux aventuriers arabes étaient accourus sous sa bannière, et maintenant il était le roi, sans couronne mais incontesté, de la région qui s'étend de Stanley-Falls au lac Tanganyka : il commandait à des milliers d'hommes endurcis au combat et faits à la vie sauvage de l'Équateur.

S'assurer l'amitié de ce personnage était nécessaire : non qu'on eût besoin de lui pour tracer la voie jusqu'à Emin ; des quatre routes qui conduisent de Ouadelaï au Congo, une seule était en son pouvoir. Mais son assistance était indispensable pour transporter les énormes quantités d'ivoire réunies par le pacha et dont la valeur était, disait-on, de 1 500 000 francs. Après force marchandages, Stanley signa avec lui un traité par lequel Tippou-Tib s'obligeait à fournir 600 porteurs à 150 francs par « tête chargée », des Chutes Stanley au lac Albert et du lac Albert aux Chutes.

Mais ce n'était pas encore tout. La station de Stanley-Falls, établie jadis comme une écluse contre les Arabes, avait été évacuée et brûlée par son dernier

occupant, le capitaine Deane. L'écluse ainsi renversée, le flot des Arabes s'était précipité en aval. Il fallait amener Tippou-Tib à arrêter lui-même l'inondation. Dans ce but Stanley, au nom du roi Léopold, signa une convention qui donnait au chef le gouvernement de Stanley-Falls, avec appointements réguliers payés tous les mois à Zanzibar entre les mains du consul d'Angleterre. En revanche Tippou-Tib s'engageait : à défendre sa station pour le compte de l'État du Congo, dont elle devait porter le drapeau, contre tous les Arabes et indigènes ; à s'abstenir de tout trafic d'esclaves en aval des Chutes, et à l'empêcher chez tous ses subordonnés. Pour assurer l'exécution du contrat, un officier européen



M. William Bonny (voy. p. 5). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

devait être désigné comme résident à la station.

Pendant que se poursuivaient ces négociations, les officiers avaient surveillé le transport, dans la *Madura*, de tous les ballons destinés au pacha. Quatre mois de solde avaient été payés, par anticipation, aux hommes engagés.

Le 24 février, à cinq heures du soir, l'embarquement était terminé, et le navire allait mouiller à quelque distance au large.

A minuit Tippou-Tib et ses gens, et tous les membres de l'expédition, étaient montés à bord ; le 25 février, dès l'aube, la *Madura* appareillait ; la mission était en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Nous allons maintenant laisser parler Stanley lui-même, en abrégant un peu son récit.

## II

En mer. — Bataille entre Zanzibari et Soudanais. — Notes sur mes officiers. — Arrivée à l'embouchure du Congo et à Matadi. — Premières marches de la caravane. — Arrivée à Léopoldville. — Départ en bateaux pour le haut Congo. — Lenteur de la navigation. — Le major Barttelot désigné comme chef de la seconde colonne. — Barouti retrouve son frère. — Arrivée à Yambouya.

Nous étions trop entassés sur le *Navarino* et l'*Oriental* : la *Madura* est beaucoup plus confortable. L'entrepont — agrémenté des deux chambres de chauffe — n'est pas précisément un séjour de choix pour nos gens ; mais il fait beau, et nombre d'entre eux aiment mieux coucher dans les embarcations, parmi les ânes ou sur le pont, que de rester en bas, dans la fournaise.

A deux heures de Zanzibar, grande bataille entre Soudanais et Zanzibari. J'ai cru un moment qu'il nous faudrait virer de bord et regagner Zanzibar, encombrés de morts et de mourants. Au départ, tous, soldats et porteurs, étaient logés dans l'entrepont ; les Zanzibari, dix fois plus nombreux que les Soudanais, murmuraient contre la place qu'occupaient ceux-ci, et voulaient respirer plus librement. Soudanais et Zanzibari sont frères en religion, mais en ce moment ni les uns ni les autres ne pensaient guère à Mahomet ; armés, qui de débris de planches, qui de morceaux de bois pris aux tas de combustible, ils s'assenaient des coups formidables. La lutte durait depuis quelques minutes avant que j'eusse rien entendu. Je regardai par l'écoutille ; le spectacle était horrible ; le sang coulait sur les visages, de grosses bûches volaient au hasard. Impossible de donner des ordres au milieu de ce vacarme. Quelques-uns d'entre nous, accourant avec leurs redoutables *shilleaghs*<sup>1</sup>, dirigent leurs attaques sur les plus enragés. Un heureux mélange de coups vigoureux et de paroles persuasives finit par ramener la paix entre les troupes ennemies : les derniers à se calmer furent nos géants soudanais, mais ils eurent à vider la place et à marcher à l'arrière, les Zanzibari restant en possession du champ de bataille. Après avoir étanché ma sueur, essuyé les éclaboussures de sang, je complimente mes

1. Le gourdin des Irlandais.

officiers et surtout Jephson, Nelson et Bonny. Dix bras cassés, quinze graves blessures de lance au visage et à la tête, des contusions sans nombre, des écorchures aux jambes, tel fut le résultat de la lutte.

Le docteur Parke a vacciné ou revacciné tous ses hôtes du bord. Instruit par la triste expérience du passé, j'avais emporté du virus en quantité suffisante.

Nous avons réparti nos gens en sept compagnies, chacune d'environ 90 hommes.

J'ai laissé l'ordre à mon agent d'envoyer, en octobre 1887, 200 ballots de marchandises m'attendre à Msalala, au sud du lac Victoria, où ils arriveront en février ou en mars 1888. Si tout marche à mon gré, je compte être quelque part dans ces régions vers ou peu après cette date.



Tippou-Tib (voy. p. 7). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Depuis notre départ d'Aden j'ai eu tout le temps d'étudier mes officiers ; voici en quelques mots ce que j'en pense présentement :

Barttelot est un peu trop ardent : il a besoin d'être tenu en bride ; il a glissé quelque peu hors de la discipline. Il a une grande puissance de travail, qualité des plus enviables s'il travaillait toujours à ce qu'on lui commande. Quel aide j'aurais en lui si à son feu, à son « va de l'avant ! » il ajoutait la réflexion, la bonne volonté, le respect, s'il daignait s'informer si telle ou telle besogne, à tel ou tel moment, est bien dans les vues de son chef !

Mounteney Jephson, que nous croyions efféminé, n'est point le pre-

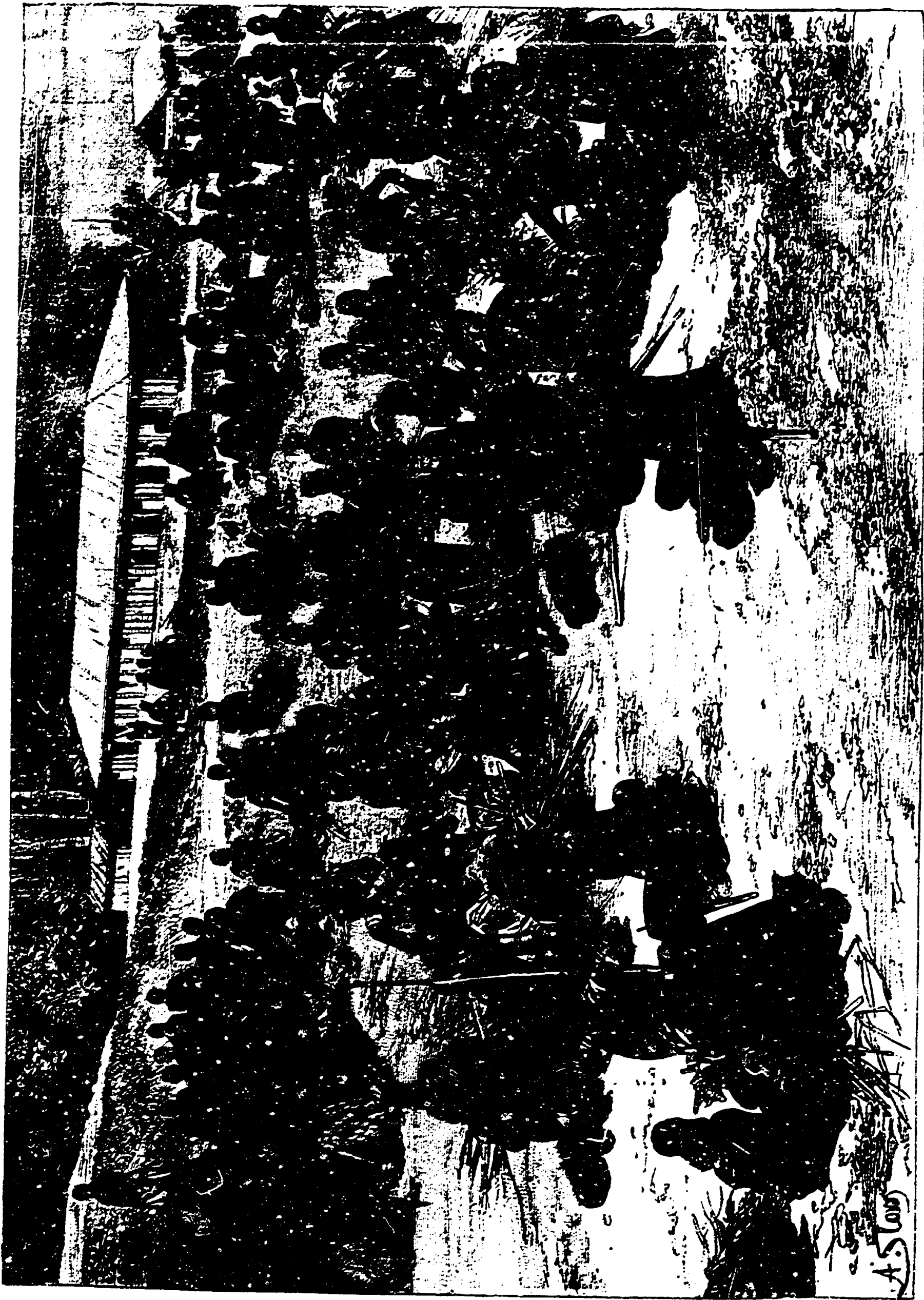
mier venu. Presque féroce quand on l'excite, sa physiologie se glace alors, ses traits s'immobilisent : je l'ai vu à l'œuvre pendant la bataille de l'autre jour. Il est très vaillant, très courageux. Cette expédition pourra le « faire » ou le gâter.

Le capitaine Nelson est un officier accompli ; je ne lui connais point l'ombre d'un dada ; il est le même toujours et à toutes les heures.

Stairs, du corps du génie, est un homme hors ligne, zélé, réfléchi, laborieux, prêt à tous les devoirs, une inappréciable recrue pour notre état-major.

Jameson n'a pas le moindre changement : aimable, bienveillant, de bonne compagnie.

Bonny est le soldat ; non sans initiative pourtant. Ses officiers instructeurs ont dû le « faire marcher ».



Porteurs indigènes. — Pressin de Sion, d'après une photographie communiquée par la Commission belge du Congo

Le 18 mars, la *Madura* faisait son entrée dans le fleuve Congo, et jetait l'ancre à 180 mètres environ de la rive, par le travers de la langue de sable qu'on nomme Banana.

L'agent de la Compagnie britannique ne fit aucune difficulté à me louer le vapeur *Albuquerque*, où je pus embarquer 140 hommes et 60 tonnes de bagage. Aidé d'un de ses amis, il voulut bien aussi ouvrir des négociations au sujet du *Serpa Pinto*, grand navire à aubes. Leurs bons offices eurent tout le succès désirable, et le soir tout était prêt pour le départ, dès les premières heures du lendemain, de mes 680 hommes et de mes 160 tonnes de colis divers. Le vapeur de l'État *Héron* ne pourrait se mettre en route avant le 20.

Le 19, l'A. K. Kieman, l'*Albuquerque*, le *Serpa Pinto*, levaient l'ancre, et, avant la nuit, mouillaient à Ponta da Lenhar. Le 20, les deux premiers repartirent pour Matadi. A Boma, le *Serpa Pinto* fut halé à l'intérieur de la jetée pour me donner le temps de notifier officiellement aux autorités la présence à bord du nouveau gouverneur de Stanley-Falls et de recevoir la visite précipitée des deux membres du comité exécutif chargés de l'administration de l'État du Congo.

A peine avions-nous le loisir d'échanger quelques paroles : ils trouvèrent cependant le moyen de me dire que la famine dévastait le pays; que, le long de la route du lac Stanley, les villages étaient abandonnés; que tous les bateaux étaient en mauvais état, que tout le matériel naval, si obligeamment promis, n'existait que dans l'imagination des bureaux de Bruxelles, etc.

La voix rude du capitaine portugais du *Serpa Pinto* avertit ces messieurs d'avoir à regagner le rivage; nous reprîmes notre route : mes réflexions n'étaient point agréables.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kaongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons

nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

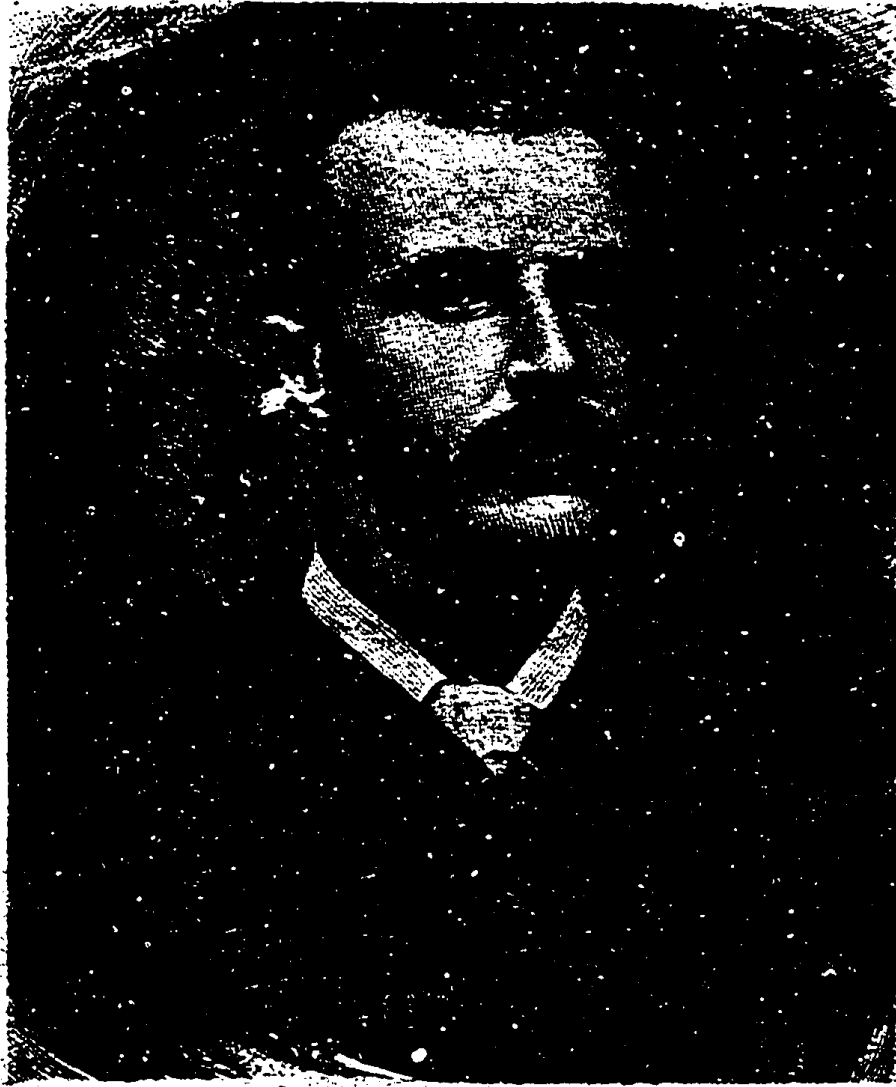
Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap; M. Ingham, qui a servi dans la garde, notre agent au Congo pour le recrutement des porteurs; M. John Rose Troup, qui doit s'occuper du « portage » entre le lac Stanley et Manyanga, et un domestique européen.

Le 22 mars, 171 pagazi quittèrent la station, emportant à Loukougou pour y attendre notre arrivée, sept

caisses de biscuit, des perles et 157 sacs de riz; on en répartit en ballots 13 860 kilogrammes pour les expédier, suivant qu'on trouverait des porteurs provisoires, avant ou après notre caravane, sur divers points ou à Stanley-Pool. J'envoyai des courriers à Léopoldville pour prier le commandant d'activer la réparation des vapeurs.

Le 23 mars, M. Ingham réussit à nous procurer, pour aller jusqu'au lac, 220 porteurs à 25 francs par tête.

Le 25 mars, les trompettes soudanaises réveillèrent le camp à 5 heures 1/4, à 6 heures les tentes sont pliées, les compagnies rangées sous les ordres de leurs capitaines respectifs. A 6 heures 1/4 je partais avec l'avant-garde. La caravane suivait à peu de distance, en file in-



Le capitaine R.-H. Nelson. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

dienne, avec 466 charges de munitions, étoffes, verroterie, fil de fer, baguettes de cuivre, conserves, riz, huile pour machines. Le départ fut admirable; mais, après la première heure, les collines étaient si pierreuses et si escarpées, les fardeaux si lourds, le soleil si chaud, que bientôt la caravane s'éparpillait de la façon la plus décourageante pour nos jeunes officiers, peu faits à ce spectacle. L'étape du lendemain nous conduisit à Palaballa, sur des terrains dépendant de la Société des Missions intérieures : le surintendant, M. Clarke, et les dames nous reçurent avec la plus cordiale hospitalité. Nos hommes, encore neufs à la besogne, avaient grand besoin de repos, et je leur accordai une journée de halte. Il m'en était mort neuf depuis notre départ de Zanzibar. Dix-sept étaient si

malades que je dus les laisser se rétablir à la mission.

Le 28, arrivée à Maza-Mankengi. Nous rencontrons sur la route M. Herbert Ward, qui demande à faire partie de l'expédition. Engagé sur l'heure, il est parti pour Matadi afin d'aider M. Ingham dans l'organisation des transports à dos d'homme. Je l'avais connu autrefois, et j'augurais parfaitement de son avenir.

Le 29, à midi, nous campons à Congo-la-Lemba, où j'avais vu, dans le temps, un florissant village; mais, depuis, le chef avait été tué par un parti de Bangala, le village brûlé, et les habitants avaient pris la fuite. De hautes herbes poussent sur l'emplacement de ses cases.

Ce jour-là, la marche de la caravane a été quelque peu meilleure. De grosses averses nous retinrent au camp la matinée du 30; nous partîmes à neuf heures pour la rivière Loufou. La marche fut terrible. Exténués, les pieds en sang, nos gens s'égre-naient sur la route: les derniers trainards n'arrivèrent qu'à minuit.

Près de la forêt de Mazamba, nous avons dépassé le baron de Rothkirch, à la tête d'une équipe de Cabinda, occupés à haler l'arbre de couche de la *Floride*. En marchant de ce train, ils arriveront vers le mois d'août au lac Stanley. Au gué de Bembezi, nous rencontrons un traitant français descendant le fleuve avec un fort beau parti d'ivoire.

Le 31, nous traversons la rivière Mangola. Le 1<sup>er</sup> avril, la caravane arrive à Banza Manteka. M. et Mme Richards, de la Mission intérieure, nous reçoivent avec beaucoup d'affabilité. En quelques années, la présence des missionnaires a produit de grands changements. La majeure partie des naturels professe le christianisme; ils assistent au service divin avec toute la ferveur des « convertis » de nos réveils d'Amérique.

MM. Troup à Manyanga, Swinburne à Kinchassa, et Glave à Equateurville m'écrivent du haut Congo et me donnent les plus tristes nouvelles du vapeur *Stanley* et des bateaux missionnaires. M. Troup nous conseille d'emporter de Manyanga une allège ou deux, chose absolument impossible; nous ne sommes que trop chargés déjà, vu la quantité de riz nécessaire à nos 800 hommes dans une contrée ravagée par la disette: tout ce que j'ai pu faire est de débarrasser nos pagazi

de l'embarcation *Avance*. MM. Jephson et Walker vont lui faire remonter le fleuve jusqu'à Manyanga.

Le 5 avril je profitai d'une halte pour écrire des lettres pressantes, la première au commandant de Stanley-Pool, pour le conjurer d'interpréter les messages de M. Strauch, ministre de l'intérieur, selon les généreuses intentions du roi Léopold. Une deuxième s'adressait au Rév. M. Bentley. Lui rappelant l'assistance que de 1880 à 1884 je donnai aux Missions baptistes, je le priais de faire préparer au plus tôt son navire *Paix*, pour qu'il me fût possible d'arracher promptement l'expédition à ces régions décimées par la faim. Une autre, à peu près dans les mêmes termes, demandait à M. Billington, de vouloir bien me prêter le *Henry*

*Reed*: ne leur avais-je point accordé naguère les terrains qu'ils occupent aujourd'hui? La quatrième, enfin, pour le commandant de la station de Loukougou, le chargeait de me réunir 400 porteurs pour soulager quelque peu les miens.

Le 6 avril, en approchant de Mouembi, je fus frappé plus que jamais des progrès de la démoralisation au milieu de ma caravane. Jusqu'alors, afin de ne pas trop peser sur eux, je m'étais tenu coi. Cette étape me montra la nécessité de reprendre la haute main: les Zanzibari n'eurent pas plus tôt dressé les tentes de leurs officiers respectifs qu'ils se lancèrent comme des fous dans les villages avoisinants, et commencèrent à piller les cases, occupation au mi-

lieu de laquelle Khâmis bin Athman, l'un d'entre eux, fut tué par un indigène plus courageux que les autres.

Les miens me croyaient trop vieux pour les surveiller de près comme dans mon jeune temps: l'étape de Vombo (7 avril) détrompa tout le monde. A 11 heures du matin, le dernier des porteurs de notre longue file entra au campement; à midi, chaque officier s'asseyait pour la collation, le cœur à l'aise: sa corvée était accomplie, et la grande tâche du jour terminée; il pouvait lire, manger, dormir, muser, sans autre besogne que de préparer en paix celle du lendemain. Lâchez la corde, au contraire, et bientôt, sur le sentier perdu sous les hautes herbes qui vous suffoquent ou sous le soleil qui soulève votre épiderme en ampoules, la file des pagazi, suant et ahanant, est vite coupée en tron-



M. J.-A. Mounteney Jephson. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

çons; les ballots sont éparpillés sur une dizaine de kilomètres; et le soir, quelques porteurs manqueront à l'appel. Un spectateur nous croisant sur notre ligne de marche aurait pu me croire inutilement cruel; mais quelques coups de fouet appliqués aux trainards d'habitude assurent dix-huit heures de repos à 800 hommes et à leurs officiers, et empêchent la perte de nos ballots.

8 avril. — A la station de Loukougou, MM. Francqui et Dessauer nous accueillent à bras ouverts. Ces braves Belges, de leur propre mouvement, avaient préparé pour nos 800 hommes de quoi vivre quatre jours de pommes de terre, bananes, *bringalles*, maïs et noix de palmes.

Le 10 avril, jour de Pâques, nous quittons Loukougou. La chaleur fut épouvantable; les hommes tombaient de tous côtés; il en mourut plusieurs; le lendemain la plupart des soldats étaient atteints de la fièvre; les lamentations étaient générales; tous les Somali, sauf deux, étaient pris. Barttelot criait de rage contre sa misérable compagnie : « Ah! pourquoi n'était-il pas sur l'*Avance* à la place de Jephson? » Et le soir même, je recevais dudit Jephson une lettre où il nous parlait de son grand désir d'être avec nous.

Le lendemain, notre caravane, presque expirante, se traînait vers le bivouac lentement, avec effort; les Soudanais étaient à des kilomètres les uns des autres, les Somali tous malades : il fallut ouvrir des conserves et préparer de la soupe de viande en quantité suffisante pour que chaque malheureux pût en boire une tasse. Etape semblable le jour suivant, où nous arrivons à Loutété. A chaque marche, perte d'hommes par les désertions, la maladie, la mort; perte de carabines, de conserves, de munitions.

La journée du 15 se passe à transporter la mission sur l'autre rive de l'Inkissi; à 5 heures 1/2 du soir, tous étaient sur l'autre bord, y compris nos vingt ânes et un troupeau de chèvres du Cap. Au campement suivant, j'ai reçu de nouvelles lettres du lac Stanley. Le lieutenant Liebrechts, commandant du district, me dit que le *Stanley* est à ma disposition, et aussi une allège. L'*En Avant* ne sera pas prêt de six semaines. M. Billington, et très positivement, me refuse le *Henry Reed*.

Le 18, au camp de la rivière Nkalama, un courrier me remit une lettre du Rev. M. Bentley : « Au sujet de la demande faite par nous d'affréter pour quelque temps la *Paix*, vapeur de la Mission baptiste, il n'avait

reçu du comité aucun avis à ce contraire : si donc je lui donnais l'assurance que les Zanzibari ne feraient rien qui pût rejaillir en mal sur la réputation de la Mission, réputation que, en sa qualité de missionnaire, il avait le devoir de maintenir inattaquable, il serait fort heureux de nous livrer son navire pour le service de l'expédition de secours. »

Le 20, nous arrivons au village de Makoko. Les Zanzibari s'affaiblissaient de plus en plus. Depuis quelques jours il avait fallu réduire leurs rations, et ils tâchaient d'y suppléer en arrachant et en mangeant, sans même les faire cuire, des tubercules de manioc<sup>1</sup>. 450 grammes de riz, la portion est bien un peu congrue pour des travailleurs, mais si, au risque de maigrir un peu, ils avaient eu la bonne idée de se contenter de cette nourriture saine du moins, sinon abondante, la maladie ne se serait pas abattue sur eux de la sorte; grâce aux racines vénéneuses du manioc, une centaine de mes gens, tant porteurs que soldats, furent bientôt

absolument incapables de travailler.

A Léopoldville, où nous arrivâmes le 21, il fallut tous les bons offices du lieutenant Liebrechts pour nous assurer le bateau le *Henry Reed*, dont les missionnaires ne voulaient pas se dessaisir.

24. — Revue générale de la troupe. Présents 737 hommes et 496 carabines; 57 hommes et

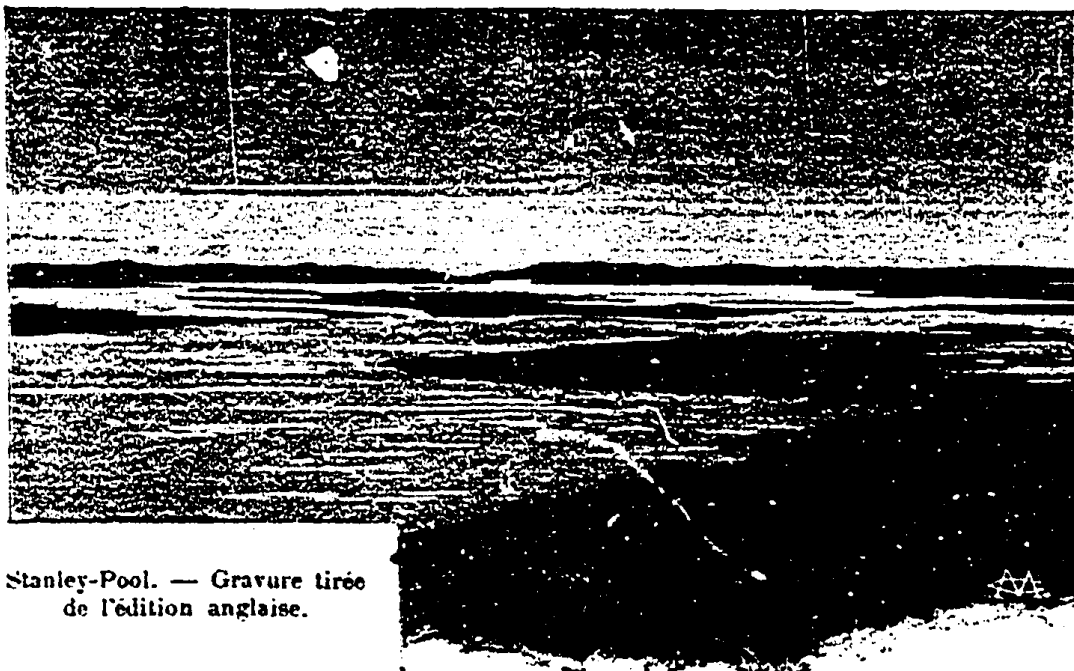
38 remingtons manquent à l'appel. Cognées, haches, pelles, cantines, lances, nous en avons perdu plus de 50 pour 100, en vingt-huit jours de marche!

A l'inspection d'aujourd'hui, j'ai pu évaluer à 150 tout au plus le nombre de nos hommes libres; les autres sont des condamnés ou des esclaves.

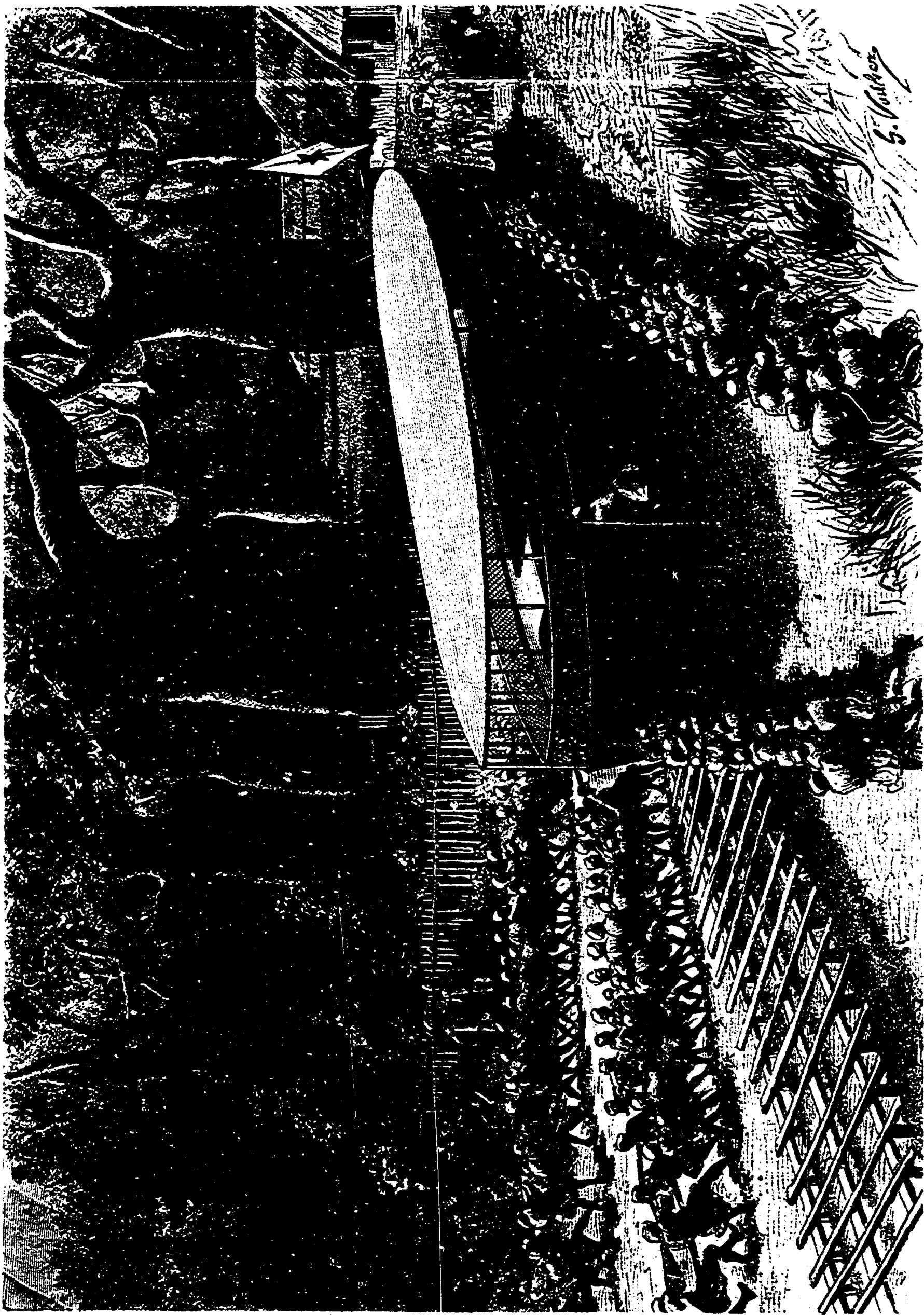
Le capitaine Nelson et ses bûcherons s'affairent à préparer le combustible pour les vapeurs. Le *Stanley* partira demain avec les compagnies du major et du docteur Parke, qu'il débarquera au-dessus du Ouampoko, d'où ils se dirigeront sur Msouata. Il me faut user de tous les moyens possibles pour quitter le lac, avant que la faim rende mes hommes tout à fait ingouvernables.

25 avril. — Le *Stanley* est parti, emportant 153 de nos gens et leurs deux officiers.

1. *Jatropha manihot*, plante de la famille des Euphorbiacées; les tubercules frais renferment une fécule alimentaire et aussi un suc vénéneux que détruit la dessiccation. La pulpe, desséchée et broyée, produit la farine de cassave, dont on fait le tapioca ou sagou blanc. (Trad.)



Stanley-Pool. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Lancement de la *Florida* (voy. p. 14). — Dessin de G. Vuillier, d'après une gravure de l'édition anglaise.

A Kinchassa, pour faire visite à mon ancien secrétaire M. Swinburne, agent de la Compagnie Sanford, organisée en vue de la traite de l'ivoire. La coque de leur navire *Floride* étant à peu près terminée, M. Swinburne veut bien me l'offrir telle quelle : on ne s'en servirait pas, du reste, avant la fin de juillet, où le baron de Rothkirch doit arriver avec l'hélice et les machines.

28 avril. — Levé le camp ; par la route de terre nous nous rendons à Kinchassa, où je veux diriger moi-même la mise à l'eau de la *Floride*, qui sera terminée après-demain. M. Antoine Greshoff, de la Compagnie hollandaise, et M. Swinburne nous offrent une hospitalité généreuse.

29 avril. — A Kinchassa, où nous campons sous les baobabs. Le *Stanley* et le *Henry Reed*, celui-ci remorquant l'*En Avant*, sont arrivés.

30 avril. — Lancement de la *Floride*. 200 hommes l'ont bravement poussée sur le plan incliné ; une fois sur le fleuve, on l'a conduite à l'embarcadère de la factorerie hollandaise, puis amarrée au *Stanley*, qui la remorquera. J'ai remis à chacun de mes officiers la note qu'il devra consulter pour le chargement de notre petite flotte.

Officiers commandant les compagnies de l'expédition :

|                                                |                           |
|------------------------------------------------|---------------------------|
| E.-M. Barttelot, major . . . . .               | Compagnie 1. Soudanais.   |
| W.-G. Stairs, capitaine . . . . .              | — 2. Zanzibari.           |
| R.-H. Nelson, capitaine . . . . .              | — 3. Zanzibari.           |
| A.-J. Mounteney Jephson, capitaine . . . . .   | — 4. Zanzibari.           |
| J.-S. Jameson, capitaine . . . . .             | — 5. Zanzibari.           |
| John-Rose Troup, capitaine . . . . .           | — 6. Zanzibari.           |
| T.-H. Parke, capitaine et chirurgien . . . . . | — 7. Somali et Zanzibari. |

M. W. Bonny est chargé de la surveillance des animaux de transport, de selle, des chèvres ; il prêtera ses services au docteur Parke, à toute demande de celui-ci.

Chacun des officiers est personnellement responsable de la bonne conduite de sa compagnie et de l'état des armes et des équipements. Les officiers inspecteront souvent les cartouchières de leurs hommes et en noteront le contenu sur leur carnet, afin d'empêcher la vente des munitions aux indigènes et aux Arabes. Pour les délits de peu d'importance, ils ne pourront infliger qu'une légère punition corporelle, et cela le plus rarement possible. Les fautes graves, pouvant influencer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires ; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot.

Nous étions à la saison des pluies, qui dure deux mois, du 15 mars au 15 mai. Chaque jour, après deux heures, l'orage éclatait, avec une abondance toute tropicale.

Nous n'aurions pu choisir d'époque plus favorable pour notre voyage sur le grand fleuve. Les eaux n'étaient ni trop hautes ni trop basses ; nulle crainte d'engager

les navires sur des terrains inondés ou de les voir échouer dans les maigres. Nous les maintenions presque toujours à une douzaine de mètres de la rive gauche, et pendant 1 300 kilomètres sans interruption il nous fut donné d'admirer une végétation qui, nulle part au monde, n'a d'égale pour l'intensité de sa verdure, la variété de son coloris, la prodigalité et les parfums de ses fleurs. Les tornades, le plus souvent, n'éclataient que le soir et la nuit, où déjà notre flottille était à l'ancre près de la rive. Moustiques, taons, tsé-tsé, insectes de toute sorte furent bien moins insupportables que dans mes précédents voyages. Jusqu'aux hippopotames et aux crocodiles dont les manières ne laissèrent rien à désirer ; jusqu'aux naturels dont les exigences furent des plus modestes, et qui même voulurent bien nous livrer chèvres, poules et œufs, bananes et plantains<sup>1</sup> contre des « bons » à payer par M. Troup, qui devait nous suivre à quelques jours de distance.

Le 1<sup>er</sup> mai, le *Henry Reed* et les deux gabares qu'il remorquait ouvrirent la marche, emportant Tippou et ses 96 parents ou serviteurs et 35 de nos hommes. Venaient ensuite le *Stanley* et sa conserve la *Floride*, avec 336 hommes, 6 ânes, une quantité de colis. Une demi-heure après, la *Paix*, avec ses 135 passagers, se mettait allègrement en route ; mais les derniers « Au revoir » de nos amis expiraient à peine dans les airs, notre avant commençait à peine à lutter contre le flot rapide, que le gouvernail se brisa. Le capitaine donna l'ordre de mouiller, les ancres tombèrent sur un fond très raboteux, où le courant descend avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Le vapeur trembla jusqu'à l'extrémité de ses baux ; les chaînes entamèrent le pont, et, comme il fut impossible de retirer les ancres, engagées parmi les rochers, il fallut couper les câbles et regagner le débarcadère de Kinchassa. Le capitaine Whitley et M. David Charters, notre mécanicien, se mirent à l'œuvre, et à huit heures du soir le gouvernail était réparé.

Meilleure fortune le lendemain, où nous rejoignîmes le reste de notre petite flotte à Kimpoko, l'extrémité supérieure du lac Stanley ; mais la *Paix* allait nous donner pas mal de tablature.

Dès que le camp est établi — à cinq heures du soir presque toujours, — chaque officier fait l'appel de ses hommes et les envoie couper du bois pour les besoins du lendemain, labeur très dur et qui se prolonge assez avant dans la nuit.

Le 4 mai, notre propre-à-rien de vapeur continue à nous agacer. C'est bien un des navires les plus paresseux que jamais constructeur ait osé livrer ; les deux autres nous laissent à des kilomètres en arrière.

Le 5 nous nous amarrons au débarcadère de Msonata, où le major et M. Parke étaient déjà depuis quatre jours. Le bois de feu nous attendait, rangé en tas sur

1. La banane commune est le fruit du *Musa paradisiaca* L. Le plantain, ou banane des sages, ou figue banane, plus petit, plus sucré, mais en régimes plus fournis, est celui du *Musa sapientium* L. (Trad.)

la rive; ils nous avaient acheté du maïs et nombre de pains de farine de cassave.

Le 6, M. Barttelot reçoit l'ordre d'emmener sa compagnie à Koua-mouth, où il attendra le *Stanley*: celui-ci ira d'abord à Bolobo et y débarquera ses passagers, puis redescendra à Koua-mouth pour y prendre le major et ses gens pendant que je réorganiserai à Bolobo le reste de l'expédition.

Mais le 7 mai, apercevant de loin le *Stanley* immobile sur la rive gauche, non loin de Tchoumbiri, je m'y rendis sur l'heure: il avait touché sur une roche, et l'on venait de constater de sérieuses avaries. Les mécaniciens des autres vapeurs furent immédiatement mandés; MM. Charters et Walker, nos deux Écossais, nous rendirent les plus grands services.

Le 10 mai, le *Stanley* rattrapa notre malheureuse asthmatique, puis rejoignit le *Henry Reed*; quelques heures après, la *Paix* boudait sérieusement; bientôt il fut impossible de la faire bouger; la pression descendit de plus en plus: bon gré mal gré, il fallut s'amarrer.

Le lendemain matin, nous partons au petit jour; notre bateau débute assez bien; mais au bout d'une heure déjà, force nous est de jeter l'ancre. A dix heures, le mal paraissant sans remède, je dépêche M. Ward et la baleinière pour réclamer le secours du *Henry Reed*. Le vapeur arrive à huit heures du soir, et mouille à une cinquantaine de mètres. Le 12, à la remorque du *Henry Reed*, nous faisons à Bolobo une entrée des moins triomphales.

Bolobo est une des meilleures escales du fleuve pour l'abondance et la variété des vivres. C'est dans ce district, où nos gens oubliaient leurs rations si misérablement réduites depuis notre départ de Loukougou, que j'exécutai le projet de partager nos forces en deux colonnes.

La flottille ne pouvait, en un seul convoi, nous transporter tous au Congo supérieur; je décidai d'y emmener d'abord les plus solides de la troupe: les autres resteraient momentanément à Bolobo sous la surveillance de MM. Ward et Bonny, jusqu'à ce que le *Stanley* fût revenu les reprendre pour les mener au campement de l'arrière-garde. Je comptais que celle-ci

suivrait mes traces dans six ou sept semaines au plus.

Je choisis donc 125 des moins valides de nos gens pour les laisser à Bolobo. Le *Stanley* était redescendu à Koua-mouth pour en ramener le major Barttelot, le docteur Parke et 153 hommes.

Quel serait le commandant de notre seconde colonne? Qui remplirait ce poste, le plus important après le mien? Tous les yeux se tournaient vers le major Barttelot. Il avait conduit, disait-on, un détachement de 1000 hommes de Kosseir à Kénèh; il s'était distingué dans l'Afghanistan et la campagne du Soudan.

Pourtant, s'il avait eu quelque collègue de rang égal au sien, je ne l'aurais point nommé, tant son désir était ardent de faire partie de la première colonne.

Après avoir longuement réfléchi sur les capacités, l'ancienneté de mes autres officiers dont la témérité juvénile m'était trop bien connue, je dus prévenir Barttelot que je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de placer de si jeunes lieutenants à un poste qui lui appartenait de droit par son grade, sa réputation et son expérience.

Lui-même choisit pour second M. Jameson. Je décidai de lui laisser MM. Rose Troup, Ward et Bonny.

Le 15 mai donc, nous quittâmes Bolobo avec toute notre flottille et 511 personnes faisant partie de notre expédition, puis Tippou-Tib et 90 de ses parents ou subordonnés.

Les réparations à la *Paix* en avaient grandement amélioré la marche,

et le 19 nous accostions près de la Mission baptiste de Loukolela. Le *Stanley* ne fit son apparition que plusieurs heures après.

Très reconnaissants pour la bonne hospitalité des missionnaires de la station, nous y passons un jour à acheter des vivres.

24 mai. — Équateurville est une station que possède maintenant la Compagnie Sanford, représentée par M. E.-J. Glave, jeune et intelligent Anglais du comté d'York.

Le 30 mai, nous arrivons à Bangala, établissement très prospère, avec une garnison de 60 hommes et deux canons Krupp. On y a fondé une tuilerie qui, à notre passage, avait déjà fabriqué 40 000 briques d'excellente qualité. Cette station fait le plus grand



Le docteur T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

honneur à l'Afrique centrale. Elle n'a pas encore vu de famine. Elle possède 130 chèvres, 200 poules; les officiers trouvent toujours des œufs frais. Une rizière verdoyante occupe une surface de près de 5 hectares. Les fonctionnaires boivent du vin de palme et de banane, de la bière de canne à sucre fermentée, boisson capiteuse, je le sais par expérience.

Je donnai l'ordre au major de partir avec Tippou-Tib et les siens directement pour Stanley-Falls, ayant préalablement fait descendre 35 Zanzibari de ses embarcations pour les remplacer par des Soudanais, afin qu'aucun de nos porteurs ne sût que les Chutes sont à quelques journées de marche seulement de Yambouya.

Nous remontâmes, sans le moindre incident, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et du Congo, et le 12 juin nous revîmes dans notre ancien campement, vis-à-vis du village des Basoko.

Les Basoko sont les compatriotes de Barouti (« Poudre-à-Canon ») que Karema, en 1883, avait capturé encore enfant. Sir Francis de Winton l'avait emmené en Angleterre, pour bien le pénétrer de la supériorité des coutumes civilisées. Des mains de sir Francis il avait passé dans les miennes, et il se retrouvait

enfin, au bout de six années, près de son village et de sa tribu. Voyant ses yeux arrêtés avec la plus vive attention sur le lieu de sa naissance, je l'encourageai à héler les Basoko et à les inviter à nous rendre visite.

Barouti fit entendre ses appels : les canots se dirigèrent vers nous avec une lenteur impatientante; ils approchèrent enfin. Notre noir reconnut quelques-uns des rameurs; ils n'avaient rien à craindre, leur dit-il; il leur demanda des nouvelles d'un homme qu'il nomma; les sauvages hélèrent celui-ci de toute la force de leurs solides poumons : de l'autre côté de l'eau une voix répondit; un homme prit un canot et nagea vers nous. C'était le frère aîné de Barouti. Ce dernier lui demanda comment il se portait, depuis tant d'années. Son frère le regarda avec de grands yeux : il ne reconnaissait point ses traits et grommelait ses doutes.

Barouti lui dit le nom de son père, puis celui de sa mère. La physionomie de son frère exprima le plus vif intérêt, et très adroitement il poussa son canot vers nous :

« Si tu es mon frère, dis-moi quelque chose qui me le fasse savoir ! »

— Tu as une cicatrice, là, sur le bras droit. Ne te rappelles-tu pas le crocodile ? »

C'en fut assez; le jeune sauvage à large poitrine poussa un cri de joie et rugit sa découverte à ses compatriotes de la rive éloignée; pour la première fois, nous vîmes pleurer Barouti. Son frère, oubliant sa frayeur des étrangers, accosta le navire et vint donner à notre nègre une accolade frénétique; les autres embarcations approchèrent alors pour prendre part à sa joie.

Le soir, je laissai à Barouti le choix, ou de rester avec les siens, ou de suivre nos fortunes; mon avis était qu'il nous accompagnât : son existence ne serait rien moins que sûre, les Arabes si près, aux Chutes Stanley.

L'enfant semblait penser comme nous : il refusa de retourner chez ses parents et dans sa tribu; mais, un jour ou deux après notre arrivée à Yambouya, il entra dans ma tente au milieu de la nuit, s'empara de mon win-

chester, d'une paire de revolvers Smith et Wesson, d'une bonne provision de cartouches adaptées à ces armes; il prit en outre une montre de voyage en argent, un pedomètre du même métal, une petite somme, une superbe ceinture de cuir toute doublée de poches, puis, se glissant dans un canot, il descendit la rivière, allant sans doute retrouver les siens. Nous ne l'avons jamais revu.

Le 15 juin, nous arrivions au large des villages de Yambouya, situés sur la rive gauche de l'Arouhouimi, à 145 kilomètres au-dessus du confluent de cette rivière et du Congo.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Barouti retrouve son frère. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Type de village sur le bas Arouhouimi. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA).

PAR M. HENRY M. STANLEY<sup>1</sup>.

1887-1889.

### III

A Yambouya. — Retour du major Barttelot de Stanley-Falls. — Instructions données au major. — Ordre de marche de la colonne. — Départ de Yambouya. — Marche en forêt. — Attaque des Yankondé. — Mise à flot de l'*Avance*. — Nombreux villages. — Un guide indigène. — Transactions commerciales. — Les rapides des Guépes. — Les chutes de Panga.

Nous sommes à 2 100 kilomètres de la mer. Nous avons en face les villages où nous comptons entreposer les hommes et les bagages qui nous viendront de Bolo et de Léopoldville : 125 hommes et environ 600 charges d'objets encombrants.

Le 16 juin, à 6 heures du matin, la *Paix* quitta sans bruit son mouillage et vint se planter par le travers du *Stanley*; quand nous fûmes à portée de voix, je demandai aux officiers d'attendre mes signaux, puis, traversant lentement la rivière, j'essayai de rassurer les natifs en restant immobile sous les regards étonnés et curieux de la foule massée sur la haute berge, à 15 mètres au-dessus de nous. Après avoir, pendant une heure, échangé avec nous des compliments, leurs plus hardis compagnons consentirent à descendre au ras de l'eau. Un petit mouvement du gouvernail poussa le vapeur contre la rive, et une autre heure se passa en requêtes et amabilités d'une part, en refus et dénégations d'autre part. Nous réussîmes enfin à échanger un de leurs

couteaux contre une quantité de verroteries. Encouragés par ce premier succès, j'entrepris de leur demander la permission de résider quelques semaines dans leur village : nous reconnâtrions cette faveur par des cadeaux; ils nous bernèrent pendant une heure encore.

Il était maintenant neuf heures; j'avais le gosier sec, le soleil piquait déjà. Je fis au *Stanley* le signal de me rallier. Au second commandement convenu entre nous, le vapeur siffla soudain avec un bruit assourdissant, les deux navires gagnèrent le débarcadère. Zanzibari et Soudanais grimpèrent les pentes escarpées avec une agilité de singes, mais ils n'atteignaient pas encore le sommet que tous les villageois avaient disparu.

Yambouya est une agglomération de hameaux formant une rue de carbets coniques perchés sur la berge, d'où l'on a une vue étendue sur l'Arouhouimi d'amont et d'aval.

Le 19, le *Stanley* avait assez de bois pour les six journées de vapeur nécessitées par le retour à Équateurville; il repartit le lendemain matin, avec mes lettres au comité de secours.

1. Suite. — Voyez p. 1.

La *Paix* nous restait encore afin d'accompagner le *Henry Reed*, sa conserve, que d'heure en heure nous attendions des Chutes Stanley; selon les instructions données au major Barttelot, il aurait dû nous arriver le 19. Et nous étions au 21.

Le 22, mon inquiétude fut telle que je donnai au lieutenant Stairs l'ordre écrit de se mettre avec la *Paix* en quête du *Henry Reed* et, si les diverses possibilités que je mentionnais ne se réalisaient pas, de se rendre aux Chutes Stanley.

Mais Barttelot revenait sain et sauf à cinq heures du soir. Le major avait été retenu par de simples incidents : différends avec les indigènes, palabre avec Tippou-Tib et ses gens, etc.

Deux jours après, les vapeurs *Paix* et *Henry Reed* furent chargés de combustible et renvoyés en aval, et nous brisâmes, pour de longs mois, le dernier anneau qui nous retenait à la civilisation.

Ce jour même je remis au major Barttelot une lettre dont voici quelques extraits :

« Puisque vous êtes le plus ancien officier de notre expédition, c'est à vous que doit appartenir le commandement du poste important de Yambouya. Il est dans l'intérêt de tous que vous l'acceptiez.

« Je présume que le *Stanley*, qui doit vous envoyer les 125 hommes confiés à MM. Ward et Bonny, vous arrivera avant le 10 août. C'est la non-arrivée des hommes et des bagages qui m'oblige à vous nommer commandant du poste. Mais comme j'attends sous peu les porteurs de Tippou-Tib, beaucoup plus nombreux que la colonne de marche qui doit, coûte que coûte, avancer au secours d'Emin-Pacha, j'espère que vous ne serez pas retenu au delà de quelques jours après le dernier retour du *Stanley* à Stanley-Pool, en août.

« Jusqu'à l'arrivée des hommes et du bagage, vous consacrerez votre activité et votre prudence au commandement du poste. La tâche qui vous est confiée est, pour notre expédition, d'une importance vitale. Les hommes sous vos ordres représentent plus que le tiers de notre effectif. Les marchandises qu'on vous apportera sont nos futurs moyens d'échange dans les pays outre-lacs; non moins précieuses seront les munitions et provisions. La perte de ces hommes ou de ces bagages nous serait fatale.

« D'ici nous marcherons droit à l'est, et par boussole, dans la direction sud-est, autant que possible. Nous visons Kavalli ou entours, à l'angle sud-ouest du lac Albert. Sitôt arrivés, nous construirons un camp retranché et nous lancerons notre bateau, mettant le cap sur Kibero, dans l'Ounyor, afin que signor Casati — s'il est toujours là — nous renseigne sur Emin. Si le pacha est vivant, ou à proximité du lac, nous communiquerons avec lui; nos faits et gestes ultérieurs dépendront de ses intentions. Probablement nous resterons avec lui une quinzaine au plus, puis nous retournerons au camp par la route prise à l'aller.

« En écorçant des arbres et coupant des rejets, nous laisserons des traces suffisantes sur les chemins par

nous parcourus. Toutes choses égales d'ailleurs, nous prendrons les routes orientées vers l'est.

« Si Tippou-Tib envoie les 500 porteurs promis, et si le *Stanley* est arrivé à bon port avec les 125 hommes qui sont restés à Bolobo, je pense que vous vous sentirez assez fort pour diriger la colonne. Il est très désirable que vous suiviez nos traces pas à pas. Vous ne pourrez manquer de nous rejoindre. Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier.

« Votre garnison actuelle compte 80 carabines et 40 à 50 porteurs surnuméraires. En quelques semaines, le *Stanley* vous aura envoyé 50 autres carabines et 75 porteurs, sous les ordres de MM. Troup, Ward et Bonny.

« Pour le moment, je vous associe M. Jameson. Quant à MM. Troup, Ward et Bonny, ils vous obéiront. S'il s'agit d'une décision d'importance vitale, je vous prie de prendre l'avis de M. Jameson. Et quand MM. Troup et Ward seront ici, veuillez les admettre dans votre confiance et les laisser exprimer librement leurs opinions. »

A deux heures, M. Barttelot vint me demander une entrevue. Il désirait me parler au sujet de Tippou-Tib. Je commençai par lui redire dans quelles inquiétudes son retard m'avait plongé. Je lui expliquai ensuite combien l'amitié de Tippou-Tib était nécessaire à la réussite de notre expédition.

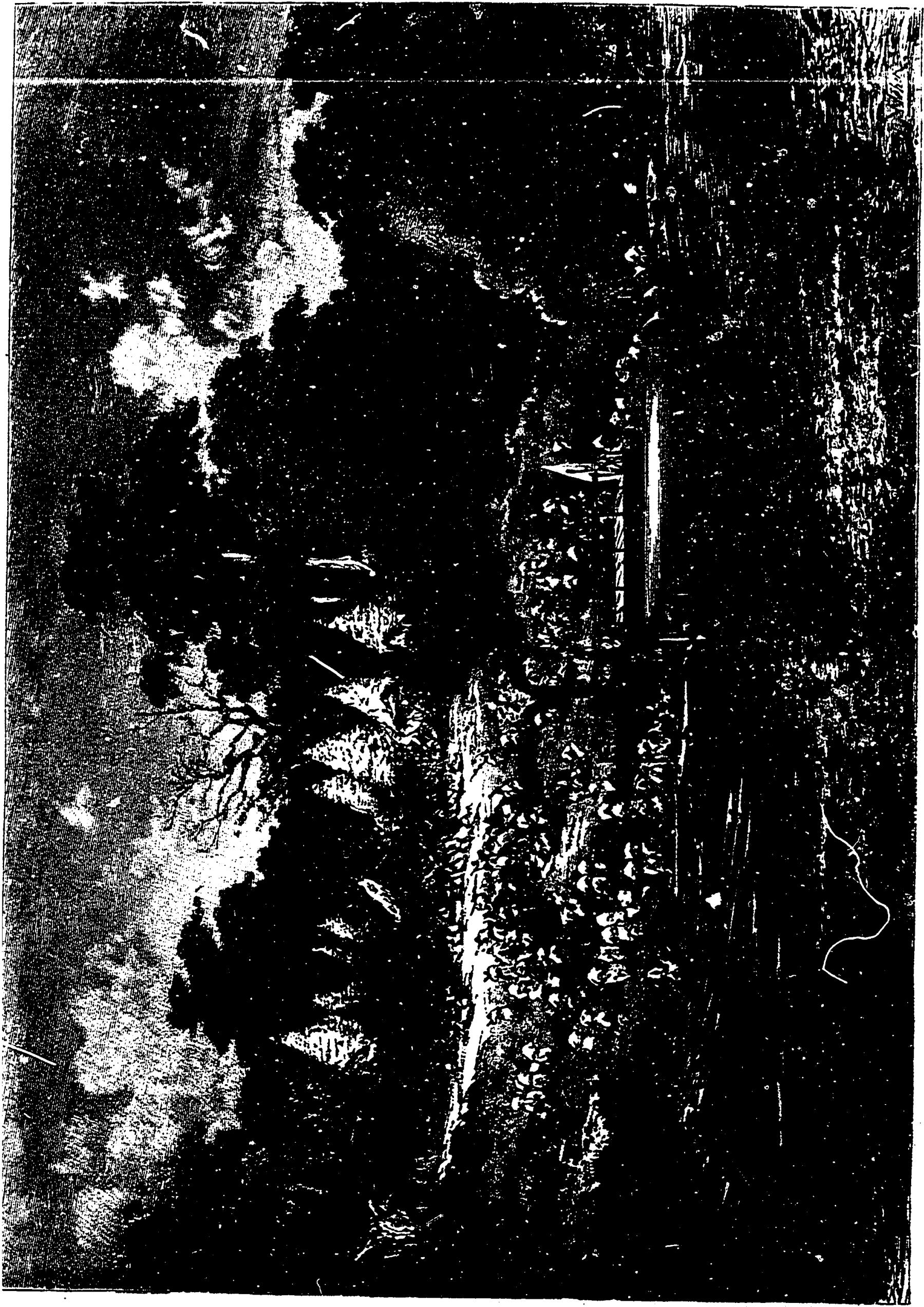
« Si Tippou exécute son traité loyalement, dès l'arrivée du *Stanley* avec MM. Ward, Troup, Bonny et leurs hommes, vous pouvez partir de Yambouya un ou deux jours après, et nous rattraper. Sinon, à notre retour du lac Albert, nous ne manquerons pas de nous rencontrer. Mais sans porteurs, il vous faudra faire de camp à camp l'aller et le retour deux fois, trois fois peut-être.

« C'est là une raison pour ménager Tippou-Tib; il y en a une autre, des plus sérieuses. Si ses Arabes révèlent à vos Zanzibari le peu de distance qu'il y a d'ici aux Chutes, il est certain que nos hommes fileront tous. Ayant Tippou-Tib pour ami et pour débiteur, je me suis garanti contre la possibilité d'une désertion en masse.

« Que ces raisons pénètrent votre esprit, major, mon cher camarade! Prenez-y garde, votre colonne peut être détruite si vous n'y allez avec une précaution extrême. Attendez, du reste, patiemment jusqu'à ce qu'arrive le *Stanley*; si alors Tippou n'est pas venu, il ne viendra pas du tout. »

Le major me demanda quand je pensais que sa troupe nous rallierait.

« Dieu le sait. Personne ne peut dire ce que nous avons devant nous, ni jusqu'où la forêt avance dans l'intérieur. Mais le papier que vous tenez à la main, et sur lequel j'ai calculé le temps nécessaire pour atteindre l'Albert-Nyanza, ne donne pas de chiffres en l'air. Je me fonde sur mes précédents itinéraires. C'était, il faut le dire, en des pays ouverts, avec des routes



Débarquement à Yambouya (voy. p. 17). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

passables : ici, nous sommes dans une région inconnue. Si tout est forêt, la besogne sera épouvantable. Admettons qu'il nous faille trois mois pour arriver jusqu'à l'Albert, que j'y sois retenu pendant quinze jours, et que le retour me prenne trois autres mois. Eh bien, vous me rencontrerez, me dirigeant vers vous, à la fin d'octobre, au cas que Tippou vous ait faussé compagnie. Mais là n'est pas la question. Il faut que la chose se fasse. Nous irons de l'avant, flâchant les arbres, et marquant notre chemin à travers la forêt. Et partout où nous irons, vous pourrez aller aussi. Et s'il y avait impossibilité, d'une façon ou d'une autre, vous auriez de nos nouvelles. »

Comme je connaissais déjà le caractère un peu vif du major, je terminai en lui prêchant de mon mieux la patience et l'endurance.

« Donc, major, mon ami, pas de sottises. Je sais qu'il vous démange de n'être pas de l'avant-garde; vous n'y perdrez rien. Depuis le roi David, tous ceux qui restent au bagage et ceux qui vont à la mêlée reçoivent mêmes honneurs.

« Sur ce, une poignée de main, mon cher major. Notre devise à nous est : « Droit en avant ! » Et la vôtre « Patience et endurance ! »

Au 25, tout le camp était fermé dans sa palissade, et le fossé creusé presque en entier. A l'un des bouts, Barttelot surveillait les travailleurs, et à l'autre bout, Jephson.

Le 26 je rédigeai pour les officiers de l'avant-garde un memorandum, dont je donne ici la plus grande partie. Je commençais par rappeler mes précédents voyages, et calculais que nous pouvions arriver à Kavalli le 30 septembre.

« Comme nous devons faire la traversée vivement, la plupart des natifs se verront surpris. Ils ne pourront pas se coaliser et nous opposer des forces considérables, n'en ayant pas le temps. Les hostilités que nous rencontrerons seront inspirées par la première colère. Les officiers repousseront ces attaques avec entrain, veilleront à ce que leurs winchesters soient toujours chargés, et que les porteurs ne s'écartent pas.

« L'ordre de marche est ainsi réglé :

« La diane au point du jour ;

« Les officiers prendront leur café et leur biscuit de bonne heure, et veilleront à ce que leurs hommes se sustentent pour la marche.

« A six heures du matin, la marche sera ouverte par une troupe de 50 pionniers, armés de carabines, de haches et de serpes, et commandés par moi.

« Le corps principal suivra, à 15 minutes d'intervalle, conduit par l'officier dont ce sera le tour; il suivra rigoureusement la route indiquée par les flèches, miroirs, grattages et autres moyens.

« La colonne se composera de tous les pagazi et de tous les hommes malades ou bien portants non requis à l'arrière. Elle sera formée par la majeure partie des trois compagnies. Près de la queue, et veillant à ce qu'elle ne fléchisse pas, se tiendra l'officier de service.

« L'arrière-garde se composera de 30 hommes sous un officier désigné pour la journée. Elle protégera la colonne contre les attaques par derrière. Les hommes n'y porteront que leurs effets personnels. Elle ne permettra que personne se laisse dépasser, car tout individu oublié en arrière est irrévocablement perdu.

« L'avant-garde éclairera, par des miroirs, le chemin à suivre; elle coupera les lianes gênantes, et quand on arrivera au campement, elle disposera sans perte de temps la boma, ou enceinte de buissons et d'épines. Sitôt arrivée, chaque compagnie contribuera pour sa quote-part à cet important moyen de défense. Ceux

qui ne s'y occuperont pas dresseront les tentes.

« L'avant-garde tâtera le pouls à la contrée. Si les obstacles sur le front sont vraiment sérieux, et s'il s'agit d'autre chose que d'une simple démonstration de naturels hostiles, des messages avertiront le corps principal de se tenir sur ses gardes.

« Autant de fois qu'il sera praticable, nous camperons dans les villages abandonnés, afin de nous y ravitailler; mais il faudra tout aussitôt pourvoir à leur défense.

« Quand on arrivera au campement, s'il s'agit d'un village, l'officier vaquera tout d'abord aux logements, puis il procédera à la destruction de toutes les habitations qui se trouveront en dehors du cercle occupé. Il emploiera les bois et tous les matériaux trouvés dans le voisinage à

garer son quartier contre les attaques nocturnes par la lance ou par le feu. »

Demain nous partons, au nombre de 389 — Dieu voulant — pour nous lancer dans l'inconnu. Un naturel m'a nommé des tribus ou des sections de tribus, — mais quant à leurs forces ou à leurs dispositions, je suis dans la plus complète ignorance. Hier nous avons effectué « la communion » sangs » avec un des chefs de Yambonya. Comme le major est le commandant du poste, bravement il a subi l'opération, qui est vraiment dégoûtante. Sur le sang qui coulait, on mit une pincée de sel malpropre qu'il fallut lécher. Le chef s'en acquitta, comme d'un agréable devoir.

Le major, relevant les yeux, vit les figures moqueuses de ses camarades, et sourcilla.

« Pour avoir la paix, major !

— Soit ! » fit Barttelot, et il domina sa répugnance. Le chef a reçu un joli cadeau du major, et, en retour, a gratifié son nouveau frère d'un poulet de quinze



Notre guide kirangozi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

jours et d'un bonnet en fibre tressée et emplumée.

Voici quelles sont aujourd'hui les forces de notre expédition :

|                                                       |             |                |
|-------------------------------------------------------|-------------|----------------|
| Corps expéditionnaire. . . . .                        | 389 hommes, | 357 carabines. |
| Garnison de Yambouya. . . . .                         | 129 —       | 87 —           |
| A Bolobo, Kinchassa, etc. . . . .                     | 131 —       | 52 —           |
|                                                       | 649 hommes, | 496 carabines. |
| De Zanzibar à Yambouya, nous<br>avons perdu . . . . . | 57 hommes,  | 28 carabines   |
| TOTAL . . . . .                                       | 592         | 524            |

En terre africaine, une route est presque toujours un simple sentier, qui, à force d'avoir été fréquenté, est devenu aussi dur et aussi uni que l'asphalte. Par suite de l'habitude des naturels de marcher en file indienne, il n'a presque jamais plus de 30 centimètres de large, et, s'il est d'ancienne date, on dirait une rigole tortueuse et profonde, car le milieu est plus souvent battu que les côtés.

Une de nos grandes routes civilisées est, en moyenne, plus courte d'un tiers que ces sentes qui serpentent comme un cours d'eau par les plaines.

Nous serions de la poierne. Compagnie après compagnie défile homme par homme. Chacune a son guidon, son tambour, son trompette, ses éclaireurs qui la précèdent pour manier la serpe et la hache, couper les

baliveaux, enlever la largeur de la main de l'écorce des arbres afin d'indiquer la route, écarter ou élaguer les branches qui pourraient s'opposer au passage de nos centaines de porteurs chargés; abattre les troncs, les placer en travers des ruisseaux; construire des zéribas et des bomas de brousse ou de rameaux autour du village improvisé qui sera notre bivouac à la fin de chaque étape. S'il n'y a pas de sentier, l'avant-garde devra le tracer. Si la brousse est mauvaise, feutrée, impénétrable, c'est un tunnel qu'il faut.

La file s'était arrêtée à l'extrémité des villages ou, pour mieux dire, de la route jalonnée l'autre jour par Nelson.

« Par où passons-nous, guide? » demandai-je à ce personnage dont l'âme en ce moment débordait de joie et d'orgueil, car, dans une caravane, qui marche en tête en est regardé comme le chef. Il était costumé à la grecque, et portait le casque d'Achille aux pieds légers.

« Par là, droit vers le soleil levant.

— Combien d'heures jusqu'au prochain village?

— Dieu seul le sait.

— Connais-tu la région? Es-tu allé dans quelque village?

— Non, comment l'aurais-je pu? »

Voilà ce que savait le plus avancé d'entre nous.

*Bismillah!* font les pionniers; les clairons nubiens sonnent le signal du départ, et, quelques instants après, la tête de la colonne disparaissait dans la brousse épaisse, au delà des dernières limites des clairières de Yambouya.

C'était le 28 juin 1887, et jusqu'au 5 décembre, c'est-à-dire pendant cent soixante jours, nous avons arpenté les bois, les halliers et la jungle sans jamais voir un espace de gazon vert grand comme le plancher d'une chambre du plus modeste cottage.

Par une température de 30 degrés à l'ombre, notre caravane suivait une sente à peine frayée et qui plongeait fréquemment dans les profondeurs sombres de la

brousse. La file avançait avec lenteur, arrêtée toutes les trois ou quatre minutes par les entrelacs des lianes; pour 100 mètres de route passable, il y en avait en somme 100 d'assez difficiles.

A midi, après avoir longé les rapides de Yambouya, nous gagnons le coude de l'Arouhouimi, qu'on apercevait de notre campement; de ce coude à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de nous,

on nous signale un autre rapide dont les eaux bouillonnantes étincellent au soleil. En aval, toute une flottille de canots en mouvement. Les gens de Yambouya, sans doute, avaient donné l'alarme à leurs voisins. Vers quatre heures, arrivés plus près, nous voyons se presser, sur un groupe d'îlots au-dessous des rapides, les femmes et les enfants des Yankondé; ceux-ci, avec lesquels nous faisons connaissance pour la première fois, mirent leurs pirogues en bon ordre au milieu du courant, puis s'approchèrent de la rive, se gaussant des voyageurs et leur lançant défis et provocations.

La tête de la colonne déboucha tout à coup sur une avenue bien tracée, large de 6 mètres et longue de 280, à l'extrémité de laquelle on apercevait environ 300 indigènes de Yankondé gesticulant, poussant des cris, ayant aux mains leurs arcs bandés.

Avec les broussailles coupées pour nettoyer la chaussée, les indigènes avaient bloqué l'entrée de la forêt de chaque côté de la voie pour nous forcer à prendre celle-ci. Cinquante paires d'yeux découvrirent bientôt.



Marche dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

que cette magnifique route était hérissée de brochettes longues de 15 centimètres, appointées aux deux extrémités, enfoncées à moitié dans le sol et si artistement recouvertes de feuilles, que nous les avions prises d'abord pour des débris des branches coupées en notre honneur.

Je fis ranger 24 hommes sur deux lignes en travers de la route : la première eut ordre d'arracher les brochettes, la seconde de couvrir les travailleurs et de tirer à la première volée de flèches ; puis une douzaine d'éclaireurs furent chargés de prendre par les bois de chaque côté du chemin pour pénétrer dans le bourg. Nous avions à peine fait une vingtaine de mètres sur la voie ainsi nettoyée, que des colonnes de fumée s'élevèrent du village ; une petite pluie de flèches fut dirigée contre nous, mais sans atteindre personne. Nos tirailleurs ripostent. On se hâte d'enlever toutes les pointes, nous avançons rapidement et arrivons au bourg en même temps que les éclaireurs. La caravane se lance au pas de charge, et, traversant le village incendié, pendant que la fusillade continue très vive, s'arrête à une sorte de faubourg situé à son extrémité orientale, auquel on n'avait pas encore mis le feu.

Près de la rivière, la lutte fut plus meurtrière, et plusieurs indigènes, je le crains, payèrent de leur vie leurs folles provocations.

Il était près de neuf heures du soir quand l'arrière-garde entra enfin dans le camp. Toute la nuit, les sauvages, pour nous inquiéter, hurlèrent et lancèrent des flèches et des zagaies empoisonnées.

Le camp fut entouré de sentinelles, qui reçurent l'ordre de garder un silence absolu et de tenir l'œil ouvert.

Le 30, nous tombons sur un sentier qui relie une série de quatorze villages séparés, mais tous sur la même ligne. Ils sont entourés de luxuriantes cultures de manioc ; pourtant il est facile d'observer les traces d'un désastre récent. Des pieux brûlés, les ruines d'habitations et, çà et là, des marques sur les arbres témoignent, à n'en pas douter, qu'Arabes et Manyouema y ont passé.

Le jour suivant, nous traversons d'autres hameaux à peu près semblables et communiquant entre eux par une route très bien tracée. Des lambeaux de la forêt primitive les séparent. Partout, aux environs de chaque village, les dangereux « attelets » ou brochettes dont j'ai parlé exigeaient les plus grandes précautions de tous autres que les Européens chaussés de grandes bottes. Encore ne devions-nous pas trop nous y fier, car souvent, placée obliquement, la pointe peut pénétrer le cuir le plus épais et vous enfoncer dans le pied ses terribles échardes.

Nous allions faire connaissance, ce jour-là, avec un autre sérieux inconvénient des voyages en forêt. Tous les 50 mètres, quelque gros arbre était couché sur la route ; son diamètre nous montant à hauteur d'épaule, nous avions beaucoup de peine à hisser les ânes par-dessus, et nombre de nos hommes goûtaient peu ce nouvel

exercice, qui, répété de 20 à 50 fois, finissait par exciter les murmures de gens peu habitués aux marches dans la forêt.

A trois heures de l'après-midi, nous campions près d'étangs couverts de nénuphars, loin des villages, car, cette fois, trois hommes avaient été blessés par les susdites chausse-trapes.

J'envoyai le 2 juillet, à la première aube, 200 pionniers pour chercher du manioc aux villages où nous avions passé l'avant-veille. La façon dont ils s'en acquittèrent me permit d'apprécier leur peu d'intelligence. Ils vont sottement, de-ci, de-là, exposant leur vie pour des bagatelles, et si quelque effroyable calamité ne les vient corriger, je ne pourrai jamais leur faire comprendre la folie de leur conduite.

Le lendemain nous quittons le sentier, nous dirigeant à l'aide de la boussole sous le dôme immense de la forêt et à travers la jungle. C'était presque au pas d'une marche funèbre que nous entrions pour la première fois dans ces solitudes inviolées. De six heures trente du matin à quatre heures de l'après-midi, soit pendant six ou sept heures — car il nous fallait une heure pour goûter et prendre quelque repos. — nous fournissions une marche d'à peu près 9 kilomètres ; tandis qu'en d'autres régions et sur un sentier africain ordinaire, on peut faire de 22 à 29 kilomètres pendant le même temps.

A quatre heures de l'après-midi, nous marchions encore, ayant traversé tout le jour marais, bancs de vase, fondrières. Nous avions à peine franchi ces parages pestilentiels, que la forêt s'assombrit subitement. Le murmure lointain du vent dans les ramures se changea d'abord en un sourd grondement qui finit par éclater en ouragan furieux, tordant, brisant les branches et secouant les énormes troncs ; ne voulant pas rester dans le marécage, nous nous hâtions d'avancer, en dépit de l'obscurité croissante ; mais, la pluie commençant à tomber, il fallut faire halte, dresser vivement les tentes sur la brousse épineuse, tandis qu'à coups de hache et de cognée on déblayait le terrain pour y établir le camp. La pluie froide tombait lourdement ; nos hommes frissonnaient, claquaient des dents. Le tonnerre rugissait au-dessus de nos têtes, les éclairs dardaient leur lueur d'incendie au milieu des ténèbres. Il était neuf heures du soir avant que la caravane tout entière fût entrée dans le bivouac, mais on ne put faire du feu à cause des averses ; nous étions blottis les uns contre les autres, accroupis au froid, à l'humidité. A trois heures, on put enfin allumer des feux par vingtaines, et nos gens, bientôt ranimés par la chaleur, s'installèrent joyeusement autour des flambantes pyramides pour griller les amères racines du manioc.

Le 4 juillet nous nous dirigeons au nord-est ; au bout d'une heure de marche, nous entendons, dans le lointain, les indigènes chanter en chœur. Les éclaireurs vont aux nouvelles, puis une fusillade éclate ; le bruit semble se rapprocher. Je réunis promptement les hommes de la 1<sup>re</sup> compagnie ; ils mettent leurs ballots

en tas et se déployaient en tirailleurs. Des messagers accoururent dire qu'en gagnant le bord de la rivière, nos gens ont vu avancer vers eux une grande pirogue dont l'équipage leur avait lancé une volée de flèches, auxquelles ils avaient riposté. On se remit en route, et à huit heures du matin nous étions, de nouveau, près de l'Arouhouimi, à temps pour apercevoir une ligne de canots qui disparaissait derrière une courbe de la rive opposée. Ils oubliaient une petite pirogue attachée à la berge où se trouvait une chèvre.

La rivière était calme et libre de rapides, et, désireux d'épargner à mes gens le plus de fatigue possible, je fis apporter sur la rive les diverses pièces composant

notre embarcation d'acier; M. Jephson et sa compagnie, auxquels elle était spécialement confiée, se mirent en devoir de les assujettir. Au bout d'une heure, l'*Avance* fut mise à flot. En plus de son équipage, elle transportait 10 malades et 50 charges. Démontée, elle nous prenait 44 pagazi. Donc, c'était maintenant 94 engagés que nous pouvions employer à soulager les autres et même 98, car il avait fallu porter le lieutenant Stairs, encore très souffrant d'une fièvre biliaire. M. Jephson et ses « mariniens » traversèrent la rivière et ramenèrent la chèvre. C'était la première fois que nous mangions de la viande depuis le 28 juin.

L'*Avance* allait remonter l'Arouhouimi, et, par con-



L'orage dans la forêt. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

séquent, la colonne de marche devait suivre étroitement la rive pour protéger le bateau et pour réduire la besogne.

Le 5 nous atteignîmes l'essart de Boukanda. C'est avec raison que nous étions heureux de trouver un village; depuis le 2, la caravane n'avait d'autre nourriture que les racines de manioc enlevées ce jour-là dans les plantations voisines.

La baleinière n'arriva pas avant le soir. Elle avait été retardée par des rapides et par sa rencontre avec une flottille de onze canots; leurs maîtres, naturellement, n'avaient pas été les plus forts; ils avaient pris la fuite, abandonnant plusieurs pirogues, que M. Jephson eut le soin d'amarrer à une île voisine. Jephson s'en retourna immédiatement avec deux escouades de

mariniers, dont l'une amena la plus grande des pirogues.

Le 9, nous passons devant quatre villages, tous fortement palissadés, et, le 10, la caravane arrive aux rapides de Gouengouéré. Sept grands bourgs s'échelonnent le long des sauts, et s'étendent encore en amont et en aval. Toute la population avait fui dans l'intérieur des terres, sur la rive opposée ou dans les îles. Les estacades et les huttes étaient en bon état.

Nos gens avaient trouvé dans les champs de quoi se restaurer à fond. Le terrain consacré à la culture est considérable. Mais la viande, hélas! brillait toujours par son absence.

Le 12, on se mit en route à six heures trente du matin, la caravane précédant comme d'habitude le bateau

et sa conserve. Quoique avançant très lentement, et à raison de 3 kilomètres à l'heure, nous eûmes bientôt dépassé la colonne de marche. A dix heures du matin, nous faisons la rencontre d'un jeune indigène qui descendait la rivière sur un débris de pirogue. Il sauta légèrement sur notre bateau et se mit à pagayer d'une façon très convenable. Il nous dit avoir quinze ans et s'appeler Bakoula. Une heure plus tard nous enfilions, par son extrémité inférieure, une courbe allongée de la rivière; les berges se couvrent de nombreux villages; le jeune guide, tombé on ne sait d'où, les nommait en passant : Badangui, où nous fîmes halte pour goûter, et d'où nous repartîmes à deux heures de l'après-midi;

Ndoumba; puis une longue suite de hameaux où habitent les Banalya. Toutes les cases étaient désertes.

Les rameurs ne mirent qu'une heure pour nous conduire à l'autre bout de la courbe. Nous débarquâmes au nombre de 40, et cependant nous nous sentions perdus dans le bourg immense et silencieux. J'avais compté 13 villages en tout, dont l'un se compose de 120 huttes.

Le jeune Bakoula m'apprit beaucoup de choses : à l'intérieur des terres, au nord, vivent les Babourou, très différents des autres tribus; en amont de la rivière, à un mois de marche, demeurent des nains hauts de 60 centimètres, disait-il, et portant longue barbe; il



Combat avec les Avissibba (voy. p. 27). — Dessin de Riou, d'après l'édition anglaise.

était allé une fois jusqu'à Panga, où la rivière tombe d'une hauteur qu'atteindrait à peine l'arbre le plus élevé; les tribus de la rive gauche donnent le nom de Loui à l'Arouhouimi, tandis que les Babourou de la rive droite le connaissent sous celui de Louhali, etc.

De la capitale du chef Bambi, de la tribu des Banalya, nous nous dirigeons le 15, par terre et par eau, vers les villages des Bounganeta.

Nous suivions toujours la rivière, bien qu'elle dévie, vers le nord, de la route indiquée; mais, en considérant le chiffre des malades et l'épuisement général, je pensai qu'après tout, quand même elle atteindrait le deuxième degré de latitude nord, il vaudrait infiniment mieux la suivre que de nous replonger dans la forêt.

Le 19, nos mariniers passent deux heures et demie à tailler une route jusqu'au-dessus des rapides du Mariri supérieur. Le bateau et les canots furent halés sans accident au-dessus des rapides : nos éclaireurs se procurèrent des vivres à un village à 3 kilomètres au-dessus du camp, et l'avant-garde l'occupa le lendemain.

Deux heures après, quelques naturels de Mariri s'approchèrent en canot, nous offrant des poules; Bakoula nous servit d'interprète; c'étaient les premières transactions commerciales que nous eussions menées à bien sur l'Arouhouimi. Mariri est une station importante, riche en bananiers, à l'encontre du village où nous campions. Deux hommes ne rentrèrent pas le soir.



La baleinière rencontre des canots indigènes voy. p. 23). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

Depuis notre départ de Yambouya, nous n'en avons pas perdu un seul.

Aucun accident grave ne nous était encore arrivé, mais, à dater de ce jour, la fortune parut nous abandonner. Sous l'impression que ces deux hommes étaient tombés aux mains des indigènes, je prêchai à mes gens, à l'appel du matin, un long sermon sur ce texte. Nous ne sûmes que treize mois après qu'ils avaient déserté et réussi à atteindre Yambouya; ils y racontèrent force récits extravagants de guerres et de désastres qui, reproduits par les officiers dans leurs lettres au comité, causèrent de vives inquiétudes à nos amis d'Europe.

Notre première étape après les rapides du Mariri nous conduisit à la grande station de Moupé sud, plusieurs villages nichés dans de jolies plantations.

Chez les riverains le signe de paix paraît être de verser de l'eau à mains pleines sur la tête du visiteur. En approchant du camp, ils nous criaient de loin : « Ah! *Monomopote!* (fils de l'Océan), nous souffrons de la faim et n'avons pas de vivres, mais vous en trouverez en abondance en remontant la rivière. » Pourtant ils nous lancèrent de beaux épis de maïs, des bananes et des cannes à sucre. Cette cérémonie servit de préliminaire à des transactions au cours desquelles ces innocents naturels se montrèrent aussi malins et aussi voleurs que les plus fripons des Ouyyanzi du Congo. Ces indigènes se nomment Babé.

Ils ne diffèrent guère, par les mœurs et le costume, de ceux qui peuplent les régions du Congo supérieur. Leur coiffure est une carcasse d'osier tressée que décorent des plumes du perroquet rouge, ou bien un bonnet en peau de singe, au poil gris ou noir, dont la queue pend en arrière. Les ornements du cou, des bras, des chevilles, sont en fer poli, rarement en cuivre, jamais en laiton. Leur teint est plutôt couleur d'ocre que noir.

Le 24, l'avant-garde, sous les ordres de M. Jephson, fournit une marche superbe — 14 kilomètres — pendant laquelle elle traversa 17 cours d'eau et criques.

Le 25, le capitaine Nelson conduisait la caravane. Nous eûmes à remorquer nos canots à travers des courants tumultueux. A une heure, le portage étant terminé, la caravane reprit sa marche, pendant que nous

nous préparions à de nouvelles luttes contre les rochers et les terribles vagues des rapides connus sous le nom de rapides des Guêpes depuis l'incident que je vais raconter. Ces rapides se développent sur une étendue de plus de 3 kilomètres.

Tout alla bien pendant la première demi-heure. Le courant rapide et dangereux se brisa parfois en grandes vagues. Nous avançons lentement, mais toujours engagés entre la berge et des flots dans une étroite branche du courant, obstruée par un vaste récif. Pleins d'ardeur, nous avons enfilé le dangereux chenal, les mains tendues vers les branches qu'il serait possible de saisir; mais à peine en tenions-nous quelques-unes qu'une armée de guêpes furieuses fondit sur nous et nous enveloppa, nous piquant la figure, les bras, les mains, toutes les parties vulnérables.

Nous eûmes, le 2 août, une mort à déplorer, la première depuis notre départ de Yambouya, trente-six jours auparavant.

Le 4, nous arrivions aux chutes de Panga ou Népanga, dont nous avions tant entendu parler par Bakoula.

Ces chutes mesurent 10 mètres de haut. La cataracte s'étend sur un kilomètre et demi, le premier obstacle vraiment sérieux que notre flottille eût encore rencontré; elle se précipite sur des rochers de gneiss par quatre torrents séparés, dont le plus puissant a 60 mètres de large. Ces chutes sont la protection naturelle des aborigènes qui habitent une grande île appelée Népanga, située à 600 mètres en aval. Elle renferme 3 villages et environ 250 huttes du type conique.

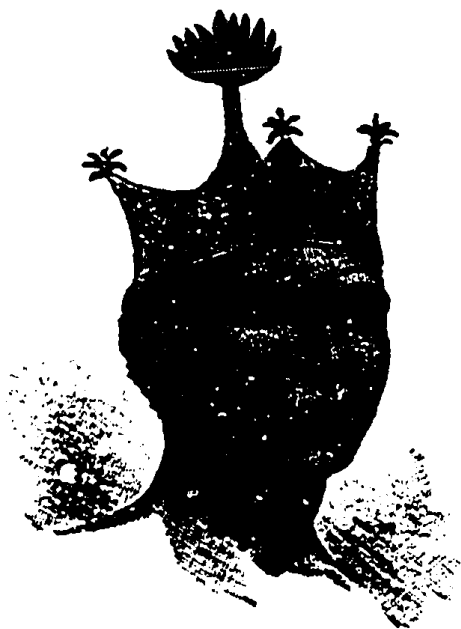
#### IV

Une attaque; Stairs blessé — Arcs et flèches des indigènes. — Mort de plusieurs de nos hommes. — Rencontre de Manyouema. — Déserteurs. — Visite d'Ougarrououé. — Je lui laisse mes malades. — Une jeune pygmée.

Le 8 la caravane avait halé les canots au delà des rapides

de Nedjambi en amont des chutes de Panga, et campait à quelques kilomètres en aval d'Outiri.

Le lendemain, nous arrivions à des villages d'une architecture bien différente de celle qui règne au bas Arouhouimi. Les cases, fort basses, ont des toits à pignon. Entre les deux lignes de huttes court une rue large de 6 mètres au moins.



Coiffure de guerrier avisibba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Autre coiffure des Avisibba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 10 août, nous fîmes halte, mais les pourvoyeurs dépêchés dans trois directions différentes ne rapportèrent que pour deux jours de vivres. Khalfan, l'un d'entre eux, avait été blessé au larynx par une flèche de bois.

Le 13, nous nous dirigeons vers Avissibba ou Avey-chiba, agglomération de cinq grands villages, dont deux occupent l'extrémité supérieure de la crique<sup>1</sup> de Roukou.

Notre flottille y arrive la première. Une belle et large rue s'étend entre deux rangs de huttes basses, chacune d'elles entourée de sa palissade de bois.

Tandis que la pirogue passait la crique, une fusillade énergique vint nous surprendre.

Le lieutenant Stairs et 50 hommes partirent au pas accéléré; bientôt les décharges succédèrent aux décharges, et l'on entendit le crépitement ininterrompu des armes de nos éclaireurs.

Le docteur Nelson et moi courons en toute hâte vers la rive. La première personne qui s'offre à ma vue est le lieutenant Stairs, la chemise déchirée, le sang coulant à flots d'une blessure au sein gauche dans la région du cœur. Près de moi, un bruit comme de la pluie sur les feuilles; des flèches tombent à me toucher. Je confie notre pauvre ami aux soins de Parke et cours rejoindre mes gens. Couchés dans toutes sortes de postures, ils tiraient d'une manière insensée sur quelques broussailles suspectes de l'autre côté de l'eau, le repaire évidemment de ces adroits archers, mais je ne pus en distinguer un seul.

Le 14 au matin, deux compagnies retraversèrent la crique pour tirer vengeance de ceux qui nous avaient

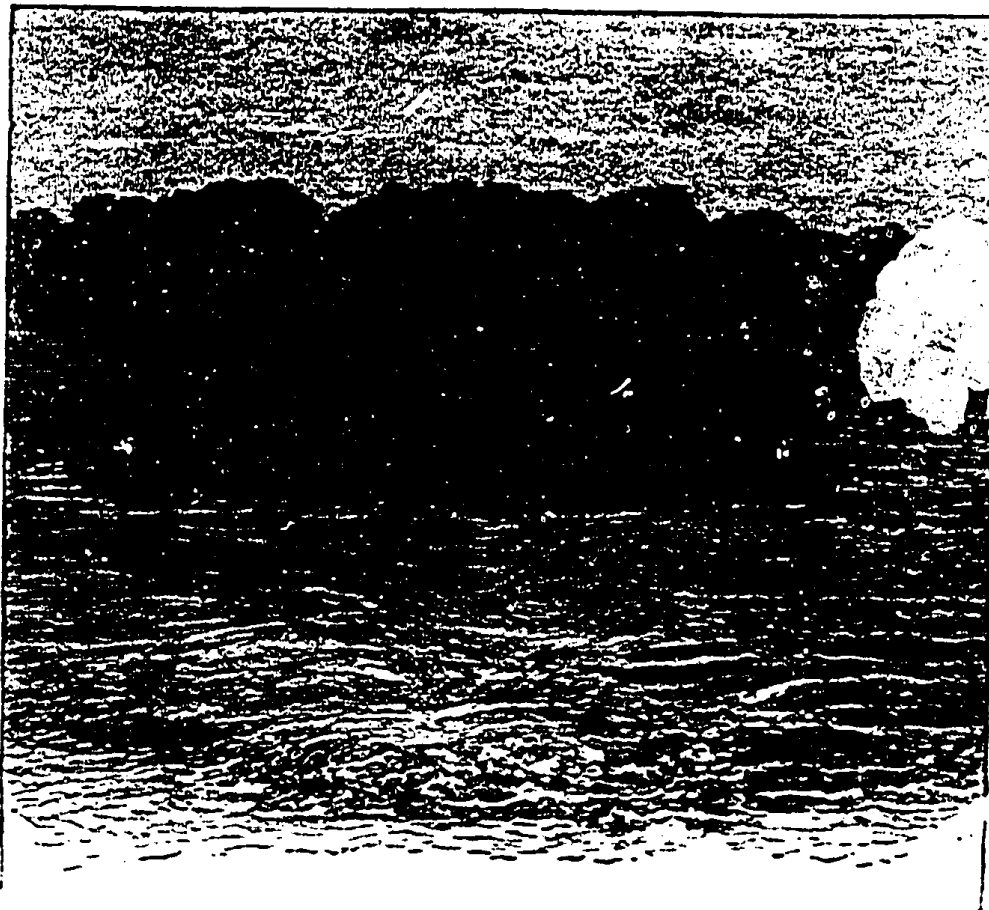
fait tant de mal. Une autre troupe, sous les ordres du capitaine Nelson, s'engagea dans la forêt. Après quelques instants, nous entendîmes une décharge, puis une fusillade incessante, montrant que nos adversaires se défendaient avec énergie. Sur 300 cartouches déchirées

ce jour-là, 4 seulement atteignirent leur but. De notre côté, quatre hommes furent blessés par des flèches fraîches enduites d'une substance couleur de copal. On m'apporta le cadavre d'un sauvage. Sa chevelure longue et touffue était retenue par un cercle de fer; il portait un collier de grenaille, même métal, entremêlée de dents de singe. Ses dents étaient limées en pointe. Une double rangée de cicatrices décoraient sa poitrine et son ventre. Il n'était pas circoncis. Un autre, déposé sur le débarcadère, avait un

collier de dents humaines; autour de la tête, un bandeau de brillantes plaques de fer; au front et aux poignets, des ornements analogues; au bras gauche, l'épais bourrelet de coton de soie, recouvert de cuir de chèvre, qui protège la peau contre le frottement de la corde de l'arc.

La blessure du lieutenant Stairs a touché 32 millimètres au-dessous du cœur; elle avait un diamètre de 5 millimètres sur une profondeur de 38. Nos autres patients étaient frappés aux poignets, aux bras, dans la partie charnue du dos. Nous ignorions alors la nature de cette étrange substance

dans laquelle on trempe les pointes des flèches. Tout ce que le docteur pouvait faire était d'injecter de l'eau dans la plaie et de la déterger aussi bien que possible. Les flèches, longues de 60 centimètres ou à peu près, sont très fines, en bois foncé; on en durcit la pointe par une lente cuisson dans la chaude atmosphère qui règne au-dessus du foyer de la hutte. On trempe les têtes des flèches dans



Ile près des chutes de Panga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Chutes de Panga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1. Au Canada, à la Louisiane, en Australie, outre son acception usuelle, le mot *crique* est appliqué aux petits cours d'eau et aux affluents de peu d'importance.

la substance visqueuse qui constitue le poison. L'acr, long de 90 centimètres, est en bois foncé et très dur. Une large bande de rotin soigneusement polie sert de corde.

Le 15 Jephson partit avant nous, à la tête de la première colonne; il devait nous rejoindre à quelque distance en amont. Après nous être assurés qu'il ne restait aucun trainard au campement d'Avissibba, nous remontâmes l'Arouhouimi avec notre flottille, composée maintenant de l'*Avance* et de quatorze pirogues, et, à deux heures quarante-cinq, nous fîmes halte pour la nuit. Mais j'attendis en vain Jephson et ses hommes; on tira des coups de fusil, je repris le bateau pour explorer avec une lunette le rivage en amont et en aval; tout fut inutile.

Nous arrivâmes aux rapides de Mabengou. On apercevait sur l'autre berge, en face de l'endroit où nous campions, le vaste établissement d'Itiri. Le bateau remonta la crique, afin d'y chercher les traces de nos hommes, puis revint sans avoir rien trouvé; je le renvoyai ensuite jusqu'à une courte distance d'Avissibba : à minuit il était de retour sans la moindre nouvelle des absents.

Le 17, je dépêchai l'équipage de l'*Avance* avec Saat-Tato ou « Trois-Heures », notre chasseur, et six éclaireurs à notre camp du 15 pour retrouver Jephson et ses hommes.

21. — Toujours pas de nouvelles de la caravane Jephson. Deux de nos blessés, Khalfan et Saadi, sont



Notre flottille sur l'Arouhouimi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

morts après une terrible agonie, l'un à quatre heures du matin et l'autre à minuit. Un troisième mourut de dysenterie vers midi, le quatrième décès depuis notre arrivée au campement. A cinq heures du soir, nos absents rentrent enfin; ils avaient beaucoup souffert, d'inquiétude surtout. A eux aussi la mort avait enlevé trois hommes.

Le 22, nous transportâmes le camp auprès des plus hauts rapides du Mabengou. La journée du 23 fut consacrée à les remonter. La revue que je passai ensuite me donna comme résultat 373 hommes dont 57 malades. Nous avions donc perdu 16 hommes depuis notre départ.

Les aventures de la colonne pendant ses pérégrinations me confirmèrent dans l'opinion que, dans cette région des rapides, l'Arouhouimi est moins utilisé par les indigènes qu'il ne l'est dans la région inférieure.

Depuis Outiri, cependant, nous avons trouvé le long des berges un ancien routin qui nous fut très utile. Le 26 nos deux colonnes se rejoignent à un des plus grands villages de la tribu des Avedjili, établie en face du confluent du Nepoko.

Cette dernière rivière, dont le docteur Junker nous avait parlé le premier et qu'il avait traversée beaucoup plus haut, se précipite d'une hauteur de 12 mètres dans l'Arouhouimi, appelé maintenant Itiri, par une série de cascades s'étageant sur des roches schisteuses. L'embouchure, large de 360 mètres, se rétrécit à 220 au-dessus de la chute.

Le 30, nous nous arrêtons au pied d'une grande cascade; mes observations établissent que nous sommes à moitié route du lac Albert, Kavalli étant par 32° 50' de



Le village d'Outiri. — Dessin de O. Vuillier, d'après une gravure de l'édition anglaise.

longitude E. et Yambouya par 27° 23' 30". Nous campons par 30° 7'.

Le 31, comme l'équipage de la flottille s'évertuait à pousser les canots à la gaffe, mon domestique européen arriva soudain, essoufflé et criant à tue-tête :

« Monsieur ! oh ! monsieur ! Emin Pacha est arrivé ! »

— Emin Pacha ?

— Oui, monsieur. Je l'ai vu dans un canot. Son drapeau rouge comme le nôtre (le drapeau égyptien) est hissé à l'arrière. C'est la vérité, monsieur ! »

Naturellement l'émoi fut à son comble ; le bateau fut lâché. Même effervescence au camp. L'alerte était due, nous l'apprîmes bientôt, à l'arrivée de neuf Manyouema, serviteurs d'un nommé Ouledi Balyouz, connu des

natifs sous l'appellation d'Ougarrououé ; on le disait établi à huit journées de marche en amont de la rivière et commandant à plusieurs centaines d'hommes. Donc des Arabes étaient là, et moi qui me flattais d'en avoir fini avec ces malandrins !

Le 1<sup>er</sup> septembre, les pirogues arrivèrent bientôt au village où les Manyouema nous avaient dit camper. Nous trouvons à l'entrée le cadavre d'un enfant mâle mis en pièces, littéralement, et à l'intérieur des palissades celui d'une femme transpercée d'un coup de lance.

Le même jour cinq Zanzibari partirent ; nous en retrouvâmes un le lendemain, plus une caisse de munitions et cinq carabines.

Le 3, cinq disparitions nouvelles ; les déserteurs em-



« Le pacha est arrivé ! » — Gravure tirée de l'édition anglaise.

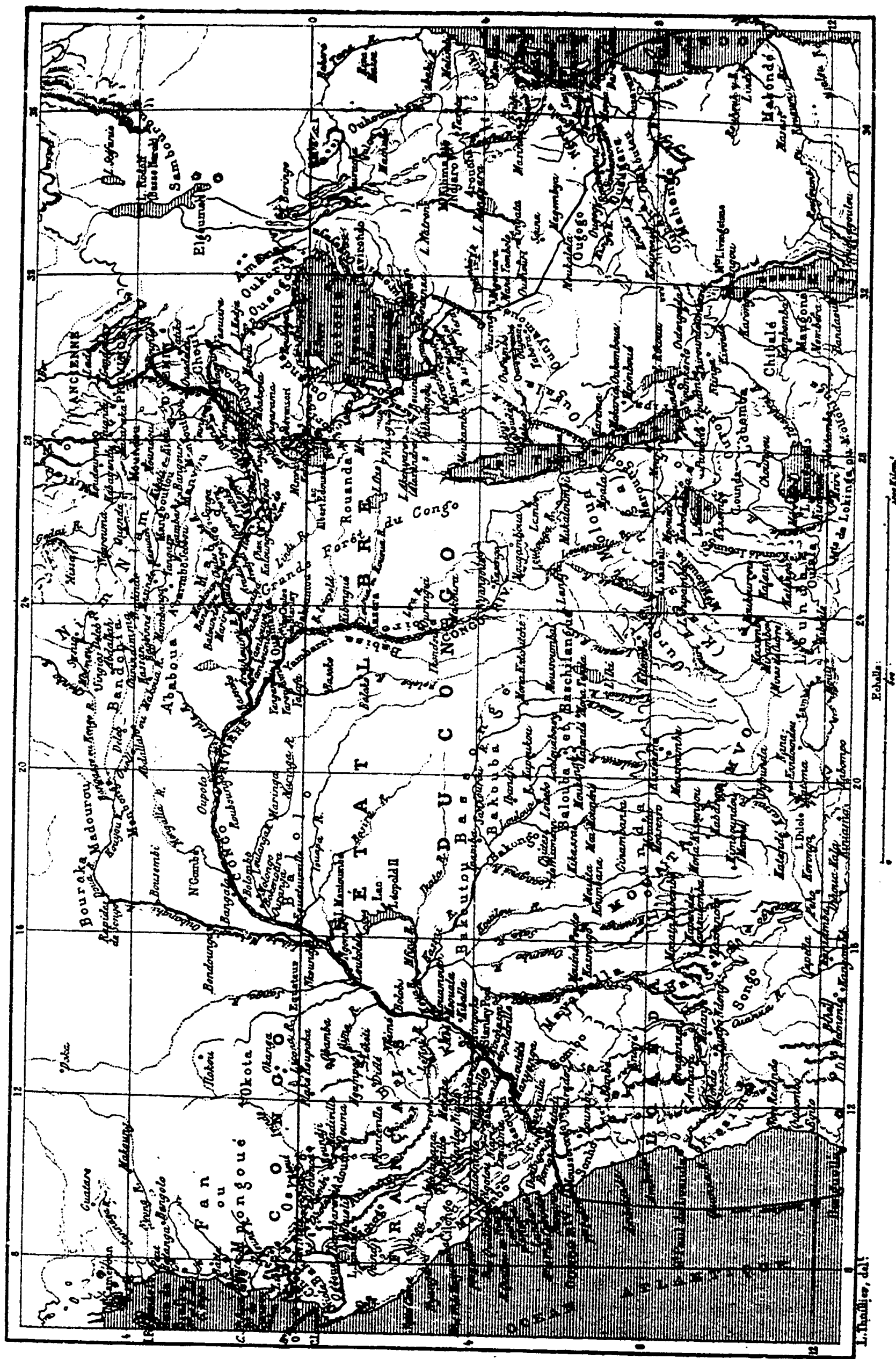
portaient, cette fois, une caisse de cartouches remington, une autre de cartouches winchester, une caisse de provisions européennes, un ballot de beaux vêtements arabes d'une valeur de 1 250 francs. En deux jours, dix hommes avaient pris la clef des champs. A ce taux, au bout de deux mois, nous restions absolument seuls. Je consultai les chefs, qui ne m'encouragèrent pas à essayer des mesures extrêmes. Pourtant il faudrait bientôt y arriver. Le lendemain, quatre porteurs s'enfuirent ; un cinquième est pris sur le fait. Immédiatement je procède à l'appel général, et, les chefs de caravane n'ayant pas voulu se porter garants de leurs subordonnés, je fais enlever et mettre sous clef les pièces essentielles des carabines de ceux-ci. Ainsi, désarmés la fuite devenait impossible.

Plus loin, des rapides nous arrêterent assez long-

temps. Laissant les pirogues en aval, je conduisis mes hommes jusqu'à la station ruinée de Navabi, située au-dessus des obstacles, près d'une courbe de l'Itiri ou Arouhouimi. Les malades se traînaient à la suite de la caravane. On porta ceux qui ne pouvaient marcher. Puis, sous la surveillance des officiers, on ouvrit une voie dans la brousse pour haler les canots. Cela nous prit deux journées.

Navabi a été sans doute un remarquable exemple de prospérité aborigène. Mais il n'en reste que deux cases debout. Des gens, appartenant peut-être aux bandes d'Ougarrououé, avaient brûlé le village, coupé les palmiers, ravagé les plantations et semé le terrain des os de ses défenseurs.

Le 12, quand nous reprîmes la marche, il nous



Carte pour suivre l'itinéraire général du voyage de M. Henry M. Stanley.

fallut abandonner cinq hommes déjà moribonds et qui n'avaient plus leur connaissance. Notre troupe ne comptait plus que 343 hommes, tous souffrant de la faim.

Le 16, à la halte de midi, on entendit en amont de fortes décharges de mousqueterie. Saat-Tato, envoyé en éclaireur, revint au bout d'une demi-heure, s'annonçant par trois détonations, et, quelques instants après, nous vîmes apparaître notre embarcation et trois autres chargées d'hommes en vêtements blancs et portant des étendards rouges. Ils venaient, disaient-ils, nous souhaiter la bienvenue au nom d'Ougarrououé, leur chef, qui devait me faire visite à notre campement du soir.

A quatre heures du soir, nous campions précisément en aval de la station d'Ougarrououé. Au même instant, un roulement de tambour, des salves d'artillerie, l'arrivée d'une flottille de canots nous annoncèrent l'approche du chef arabe. Cinquante vigoureux gail-lards l'accompagnaient, et des chanteurs et des femmes. Tous paraissaient se porter admirablement bien.

Ougarrououé avait été connu autrefois sous l'appellation d'Ouledi Balyouz (Ouledi du Consul). De 1860 à 1863 il accompagna les capitaines Speke et Grant, en qualité de garçon de tente; on l'avait oublié ou il avait déserté dans l'Ounyoré. Il nous apportait en présent deux chèvres grasses et une vingtaine de kilogrammes de riz première qualité, des plantains mûrs et des poules. Comme je lui demandais si nous trouverions des vivres dans le voisinage de son établissement, il nous apprit, à notre très grand chagrin, que ses gens avaient dévasté tout le pays.

Je le trouvai très disposé à me louer quelques-uns de ses hommes pour m'accompagner, et, moyennant un prix à débattre plus tard, il ne fit aucune difficulté à garder près de lui tous les malades qui ne pourraient me suivre.

Le 17, la caravane s'installa sur les bords de l'Itouri (nom que porte maintenant l'Arouhouimi), en face du campement d'Ougarrououé. Encore plus haut, à dix journées de marche disaient les uns, à vingt disaient les autres, était installé un autre Arabe, connu sous l'appellation de Kilonga Longa, de son vrai nom Ouledi.

C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains, qu'on disait très nombreux dans la région au nord de l'Itouri et, vers l'est, à partir du confluent du Ngaiyou : une jeune fille d'environ dix-

sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur, et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvais l'air d'une jolie femme de couleur en miniature; elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, celui de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une si petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle; gros, saillants et très vifs. Absolument nue, la demoiselle ne semblait nullement embarrassée, et, habituée sans doute à se voir admirée, elle paraissait ravie de notre curiosité. On l'avait trouvée près des sources du Ngaiyou.

Nous transportons nos 56 malades dans les embarcations, et de là chez Ougarrououé, qui s'engage à les nourrir, à raison de 25 francs par tête et par mois, jusqu'à l'arrivée du major Barttelot ou de tout autre porteur d'un ordre signé de ma main.

Ougarrououé, qui avait presque achevé sa provision de

poudre, ne désirait rien tant que de la renouveler. J'en profitai pour stipuler avec le traitant que si ses gens reprenaient leur route en descendant la rive gauche ou méridionale, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le major et remis ma lettre entre ses mains, je lui délivrerais un bon à échanger contre 136 kilogrammes de poudre. Il m'ex-

prima toute sa reconnaissance et me promit d'expédier 40 de ses éclaireurs avant la fin du mois. Ces hommes partirent, en effet, vers le 24 ou 25 octobre; mais aux rapides des Guêpes, à 25 kilomètres en deçà de Yambouya, ils furent obligés de rebrousser chemin, en raison de l'invincible hostilité des naturels et des pertes qu'ils éprouvèrent.

Nous étions si fatigués du voyage par eau et des labeurs à recommencer tous les jours pour remonter les rapides, que j'annonçai à Ougarrououé mon intention de prendre la voie de terre à l'avenir. Il m'en dissuada fortement : avec un effectif réduit comme le nôtre, les bagages seraient bien lourds à porter; il croyait, du reste, que la rivière est plus facilement navigable sur une certaine étendue en amont qu'elle ne l'est en aval.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Cascade du Nepoko (voy. p. 28). — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Arrivée d'un canot contenant trois déserteurs. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),  
PAR M. HENRY M. STANLEY.

1887-1889.

### V

Départ de la station d'Ougarrououé. — Vols et désertions. — Justice et clémence. — Le capitaine Nelson laissé en arrière avec les malades. — Famine croissante. — Au camp de Kilonga Longa à Ipoto. — Méfaits des Arabes dans le bassin supérieur du Congo. — Vols commis par nos hommes. — Une nouvelle exécution. — Mon départ pour le lac Albert. — Nelson, ramené à Ipoto, y reste en compagnie de Parke.

Une fois de plus l'expédition était composée d'hommes solides. J'avais l'esprit tranquille au sujet de l'arrière-garde, et j'étais rassuré sur le sort des malades. Le 19, nous quittions la station d'Ougarrououé avec les canots et l'embarcation.

Nous étions à peine à la halte du soir quand nous vîmes approcher un canot d'Ougarrououé nous amenant trois Zanzibari pieds et poings liés. C'étaient des déserteurs ramassés par le traitant après son retour à sa station. Naturellement, ils avaient emporté des carabines, et leurs sacs témoignaient de leur habileté à détourner mes munitions.

Il fallait prendre des mesures sévères. Au matin, on fit l'appel général et je haranguai longuement mes hommes; ils convinrent tous que ceux qui décampaient montraient des âmes d'esclaves et n'avaient aucune espèce de sens moral. « Vous fusillerez, leur dis-je, des

naturels qui vous empêcheraient de continuer votre route ou qui inquiéteraient votre retraite, mais ceux-ci, que font-ils autre chose? Privés de vos carabines et de vos munitions, pouvez-vous marcher en avant ou retourner en arrière?

— Non.

— Vous venez donc de prononcer leur condamnation à mort. L'un d'entre eux subira sa peine aujourd'hui; un autre demain; le troisième après-demain; et, à partir de ce jour, je ferai pendre haut et court tout voleur et tout déserteur. »

On passa ensuite à l'interrogatoire des coupables.

D'où venaient-ils? L'un dit être l'esclave de Fardjalla bin Ali, un des chefs de la compagnie n° 1; un autre était l'esclave d'un Banyan de Zanzibar; et le troisième, l'esclave d'un artisan de l'Ounyanembé.

On tira au sort : le morceau de papier le plus court échut à l'esclave de Fardjalla; son maître était présent. On lança une corde par-dessus une forte branche, et,

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

LX. — 1541° LIV.

au commandement, 40 hommes se saisirent de l'un des bouts, l'autre fut attaché en nœud coulant au cou du prisonnier.

« As-tu quelque chose à dire? »

Il secoua la tête. Le signal fut donné, et l'homme hissé dans les airs. Un quart d'heure après, la caravane était en marche.

Nous fîmes une bonne traite ce jour-là. Le camp fut dressé à une heure de distance du confluent de la Lenda et de l'Itouri. Un bel éléphant se baignait sur la rive opposée; sautant dans un canot, Nelson, Saat T'o et moi arrivons à environ 15 mètres de l'animal. Nous tirons simultanément nos trois balles, puis deux autres, mais, en dépit de tout ce plomb qui l'avait atteint aux parties vitales, l'éléphant parvint à nous échapper.

A l'aube du jour suivant je dépêchai un gars à Réchid, un des principaux chefs de la caravane :

« Réchid, mon vieux, il nous faut pendre aujourd'hui le second de nos déserteurs. Il va être temps de tout préparer. Qu'en dis-tu? »

— Je dis qu'il faut tuer ceux qui veulent nous tuer.

— Mais c'est bien dur, après tout! Réchid bin Omar, cette forêt rend le cœur de l'homme dur comme fer, et la faim lui fait perdre la tête. Tu sais bien que des mères poussées par la faim ont dévoré leurs enfants.

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un serviteur s'enfuit loin du maître quand le maître ne peut plus le nourrir?

— Ça, c'est la vérité, claire comme le soleil. Mais, s'il faut mourir, mourons tous ensemble! Quant à ceux qui se sauvent, emportant ce qui nous est nécessaire pour assurer notre existence, qu'ils périssent donc et pourrissent dans la forêt!

— Mais, écoute, Réchid! si nous pouvions empêcher la débandade et la ruine par quelque autre moyen moins sévère, qu'en dirais-tu?

— Je dirais, maître : tous les moyens sont bons, mais le meilleur est celui qui les laissera vivre pour se repentir.

— Très bien! Alors, quand j'aurai pris le café, on sonnera l'appel. En attendant, qu'on prépare une longue corde de rotin, qu'on l'enroule autour de cette forte branche et qu'on fasse un bon nœud coulant avec le bout de ce fil à plomb. Quand on amènera le prisonnier entouré de ses gardes et que tu entendras la trompette, tu diras tout bas aux autres chefs : « Venez avec moi,

« et peut-être le maître vous accordera-t-il sa grâce. » Quand je lui aurai demandé s'il n'a rien à dire, alors vous parlerez. Cela te va-t-il?

— Il sera fait comme tu dis. »

Une demi-heure après, à l'appel de la trompette, les compagnies formèrent un carré autour du prisonnier. Un long câble de rotin, terminé par le fatal nœud coulant, traînait d'un côté sur le sol comme un immense serpent. Je prononçai quelques paroles : un homme s'avança et passa le nœud autour du cou du condamné.

« Et maintenant, mon garçon, as-tu quelque chose à dire avant d'aller retrouver ton frère dans la mort? »

L'homme garda le silence. Je me tournai vers le chef : « Et toi, as-tu quelque chose à dire avant que je donne l'ordre de tirer la corde? »

Alors Réchid fit signe aux autres, qui s'élançèrent avec lui et se précipitèrent à mes pieds, implorant son pardon, accablant d'invectives les voleurs et les meur-

triers, mais promettant que leur conduite à l'avenir serait tout autre si, pour cette fois, je faisais miséricorde.

Il valait la peine d'observer les physionomies des Zanzibari pendant cette scène! leurs yeux étaient grands ouverts, leurs lèvres serrées, leurs joues pâles.

« Assez, mes enfants! Emmenez votre homme : sa vie est à vous! Mais attention! il n'y a

plus à l'avenir qu'une loi pour les voleurs de carabines : c'est la mort par la corde! »

Alors suivit une telle manifestation de reconnaissance que j'en fus émerveillé : de vraies grosses larmes roulaient sur plus d'une joue, tandis que chaque œil brillait et se dilatait passionnément. Bonnets, turbans volaient dans les airs. Bras et fusils levés, ils s'écriaient :

« Tant que le « Bonnet Blanc » ne sera pas en terre, aucun de nous ne l'abandonnera! Mort à celui qui lâche Boula Matari! »

Le prisonnier pleurait aussi, et quand le nœud fut défait et la corde lancée au loin, il s'agenouilla et fit vœu de mourir à mes pieds. Nous échangeâmes une poignée de main, et je lui dis : « C'est l'œuvre de Dieu : c'est lui qu'il faut remercier! »

Les jours suivants, notre flottille fut souvent arrêtée par les rapides et par des bas-fonds. Nous eûmes à décharger les canots, à les haler à la gaffe, à les recharger ensuite; puis il fallut s'arrêter en vue d'une



Un éléphant manqué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

chute de 12 mètres et d'une succession de petites cascades en amont et en aval de la plus grande.

On aurait pu croire qu'en cet endroit l'Itouri, diminué de tous ses affluents que nous avions dépassés, ne devait être qu'un simple torrent de montagnes; mais quand nous contemplâmes le volume d'eau qui, à la troisième grande chute, se précipitait sur ces rochers de schiste rougeâtre, il fallait bien le reconnaître, l'Itouri-Arouhouimi était une puissante rivière.

Le 30 septembre, nous étions à peine installés près d'un gué que trois coups de fusil nous firent tressaillir. Encore des Manyouema! Et en effet une douzaine d'hommes de la plus belle prestance s'avancèrent majestueusement. C'étaient des guerriers de Kilonga Longa, l'émule d'Ougarrououé dans son œuvre d'extermination.

Ces Manyouema nous apprirent que leur chef était établi à cinq journées de marche seulement; mais, la région que nous avions à traverser n'étant pas habitée, ils nous conseillaient de nous approvisionner des plantains qu'on se procurerait de l'autre côté de la rivière.

Le premier jour les recherches furent infructueuses; mais un fort détachement fut envoyé dès les premières heures du lendemain pour explorer le rivage septentrional, et revint dans l'après-midi, apportant assez de plantains pour qu'on en pût

assigner quarante à chacun. Le 4 octobre, nous réussissons à faire 3 kilomètres sur la rive nord, où se trouve l'établissement manyouema d'Ipoto. Les Manyouema avaient disparu et trois des nôtres avec eux. Deux hommes étaient morts de la dysenterie.

Le lendemain, avant six heures du matin, nous arrivons, après une poussée énergique sur des eaux terriblement sauvages, à une courbe brusque de l'Itouri, infléchi du nord-est à l'est. Avant de nous y engager trop loin, je descendis sur le rivage, et du haut d'une roche je compris du premier coup d'œil que les pirogues nous seraient désormais inutiles. Les montagnes se dressaient plus hautes, le torrent rétréci ne mesurait plus que 20 mètres, et, à 90 mètres au-dessus du point où je me trouvais, l'Ihourou, s'échappant d'une gorge étroite, arrivait sauvage et impétueux, tandis que l'Itouri descendait, de cataracte en cataracte, les marches d'un escalier gigantesque; puis leurs eaux réunies reprenaient leur course vertigineuse.

J'envoyai des messagers rappeler la caravane qui marchait sous les ordres de Stairs, et dès qu'elle fut de retour, nous regagnâmes la rive méridionale. A notre dernier recensement nous étions 271, blancs et noirs, tous compris. Aujourd'hui nous étions 263. Sur ce nombre, 52 étaient réduits à l'état de squelettes. Nous n'avions donc plus que 211 hommes capables de marcher, et sur ces 211, 40 étaient des soldats ou des chefs de caravane et non des portefaix, et nous avions encore 227 charges, c'est-à-dire une soixantaine de trop. Depuis quinze jours le capitaine Nelson souffrait de petits ulcères, qui peu à peu s'étaient fort envenimés. Qu'allions-nous faire, maintenant que les obstructions rendaient la rivière absolument impraticable?

Je décidai, sur la proposition de Nelson, d'envoyer des éclaireurs en avant, chez Kilonga Longa, et, les chefs de poste étant naturellement les plus capables,

j'expédiai leur capitaine et cinq d'entre eux avec la mission d'avancer sur la rive méridionale, puis de traverser l'Itouri et de gagner les villages de Kilonga, d'où ils nous rapporteraient des vivres.

Je laisse les 52 invalides, 81 ballots et 10 canots sous la surveillance du capitaine Nelson. Lui souhaitant bon courage, nous chargeons sur nos épaules le bateau d'acier et les bagages, et la petite troupe s'achemine vers l'est.



Le terrier Randy prend un oiseau. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

En regardant mes malheureux compagnons qui, décharnés et languissants, avançaient avec tant de peine, il me semblait que la vie n'était plus guère pour eux qu'une question d'heures; encore un jour, deux peut-être, et le lumignon fumant s'éteindrait.

Le 7 octobre, à six heures et demie du matin, nous reprîmes notre marche funèbre. Vers onze heures, halte pour notre misérable repas. La causerie naturellement roulait sur la situation: « Jamais, dis-je, dans mes voyages en Afrique nous n'avons souffert à ce point. Ces neuf jours sur la route de l'Itouri ont été épouvantables. Qu'advient-il de nous? Le temps des miracles est passé, dit-on; pourquoi? Le savent-ils, ceux qui le disent? » Au moment où je prononçais ces mots, nous entendîmes le vol d'un gros oiseau qui battait l'air de ses ailes. Randy, mon petit terrier, lève le nez, avance la patte; nous nous retournons: à l'instant même, l'oiseau tombait sous la dent de Randy, qui, ayant happé sa proie, la tenait serrée comme dans un étau.

« Voyez, enfants! le temps des miracles n'est point passé! » Et mes camarades, agréablement surpris, examinaient l'oiseau, une pintade belle et grasse. On eut bientôt fait d'en donner à chacun sa part; Randy, le héros de la fête, ne fut pas oublié.

Le 8, pour soulager les porteurs du bateau, je chargeai M. Jephson d'en faire reboulonner les sections et de les mettre à l'eau. Une heure après, ma colonne de marche arrive en vue d'une île habitée. Les éclaireurs s'emparent d'un canot et mettent le cap sur la rive, afin de se saisir de tout ce qui pourra faire ventre à nos affamés. Les indigènes ont la bonne grâce de disparaître, laissant derrière eux onze kilogrammes de maïs, qu'on distribua sur-le-champ; les officiers et moi eûmes à nous en partager 1 kilogramme et 1200 grammes de fèves.

L'après-midi, je reçus un mot de M. Jephson resté en arrière avec le bateau. « Si vous avez trouvé des vivres dans le village, au nom de Dieu, faites-nous-en part! » Je lui envoie une poignée de maïs.

Le 9 octobre, cent hommes entreprennent de passer la rivière pour explorer le rivage nord avec la ferme résolution de ne pas revenir sans vivres, quels qu'ils soient.

Le jour suivant, quelques-uns des fourrageurs qui avaient traversé l'Itouri revinrent les mains vides; la rive septentrionale était aussi dépourvue que celle du sud. Le matin, j'avais mangé mon dernier grain de maïs, et, à midi, de fâcheux tiraillements d'estomac commençaient à se faire sentir.

Au coucher du soleil arrivèrent les fourrageurs de la première compagnie, absents depuis trente-six heures. Ils n'apportaient que quelques bananes, de quoi en donner deux à chaque homme, soit 10 grammes de nourriture solide, alors qu'il leur en faut bien près de quatre.

Le 12 octobre, nous faisons 10 kilomètres dans la direction du sud-est. Le bateau et son équipage étaient bien au-dessus de nous en haut, contre les rapides. Nous désirions traverser l'eau pour tenter la fortune sur le rivage nord; mais, après quelques essais infructueux, dans l'un desquels Asman se noya, il nous fallut attendre l'*Avance*. Elle arriva le soir du 14. Jephson apportait assez de maïs pour que chaque blanc pût en recevoir une douzaine de tasses.

Le 15, l'expédition passe sur le rivage septentrional et campe en amont d'une chaîne de collines.

Nos hommes étaient dans un état de faiblesse tellement désespéré, que je n'osais donner l'ordre de démonter le bateau pour le transporter. Je leur dis que je renonçais à faire porter l'embarcation plus loin, la seule chose urgente étant de nous procurer des vivres. « C'est à vous, ajoutais-je, à vous qui portez le bateau, de décider ce qu'il en faut faire. »

Maintes solutions furent proposées, mais Ouledi, toujours fidèle, alla seul droit au but: « Maître, voici mon avis! Suis ton chemin avec la caravane à la recherche des Manyouema, et moi et l'équipage nous resterons ici aux rapides pour faire avancer le bateau. Quand

nous aurons remonté la rivière pendant deux jours, si je ne vois pas de traces de ces Manyouema, je vous ferai avertir. » Cette proposition fut agréée de tous.

Nous nous séparâmes à dix heures du matin, et, peu d'instant après, nous avions un avant-goût des difficultés du voyage sur les hautes collines qui encaissent cette partie de l'Arouhouimi. A travers la forêt impénétrée, je dirigeai la caravane vers le nord. Nous avançons lentement, car le fourré était très épais.

Bientôt nos pionniers débouchèrent sur une route véritable. Et voici que sur un arbre nous aperçûmes les « flaches » propres aux Manyouéma, découverte qui fut reçue avec des vivats triomphants.

Nous étions tous effroyablement maigres, les blancs un peu moins que les noirs, car nous comptions sur l'avenir, et l'espoir nous soutenait, bien que le découragement s'emparât souvent de notre âme à la vue de ces malheureux. Tout au plus une cinquantaine d'entre eux avaient-ils encore quelques forces; les autres étaient réduits à l'état de véritables squelettes.

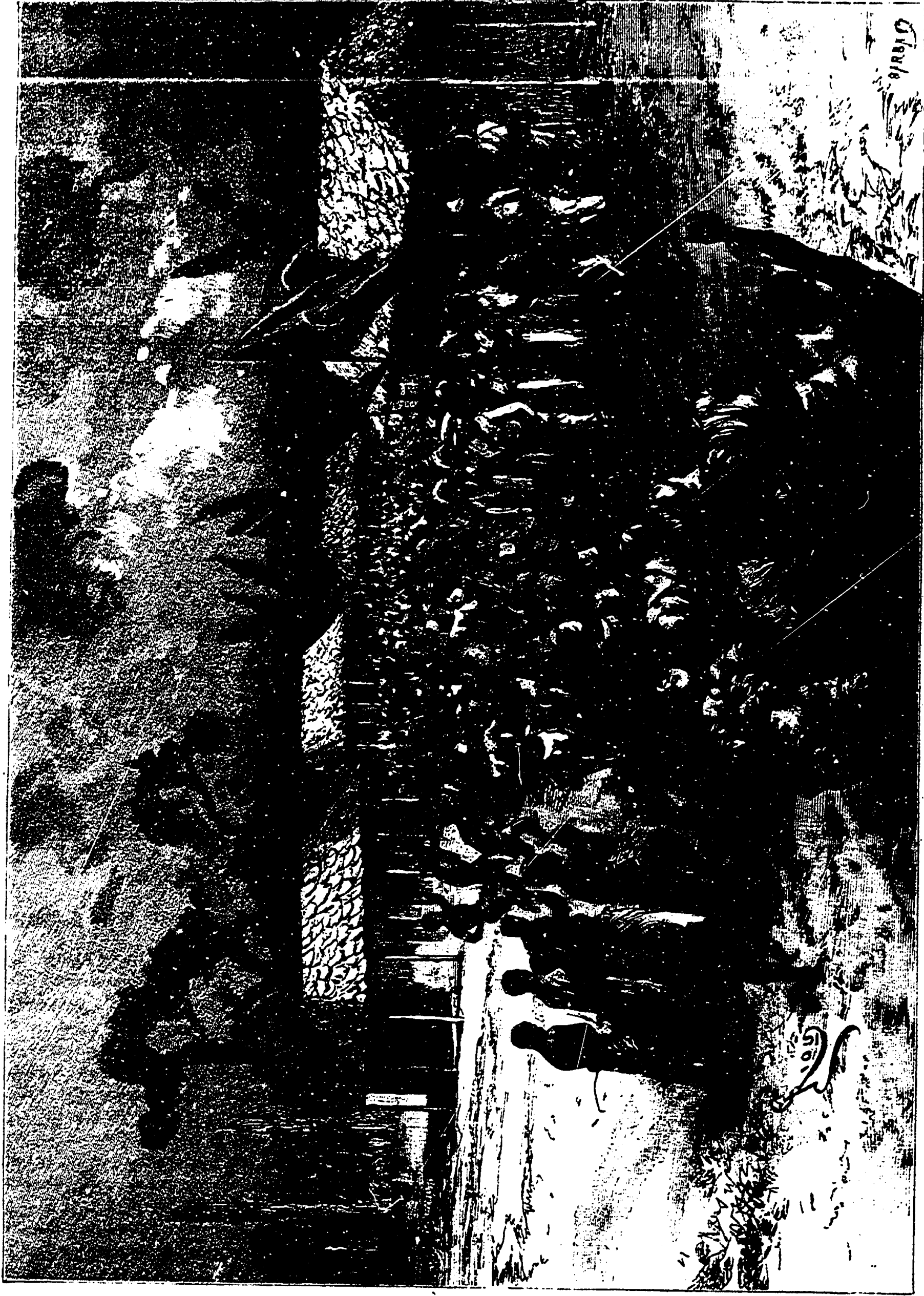
Le 18, après une nuit torrentielle, nous étions arrivés à la limite d'une vaste clairière, mais la brume était si épaisse qu'il nous fut impossible de rien discerner au delà de 200 mètres. Tout d'un coup nous entendons une voix sonore chantant en une langue que ne comprend aucun de nous, puis une phrase prononcée sur un ton des plus gais. En ce pays pareille conversation ne peut avoir lieu qu'entre gens qui savent n'avoir rien à craindre. Je décharge ma carabine dans les airs. L'artillerie bruyante des mousquets me dit que nous sommes enfin chez ces Manyouema tant cherchés.

Nous quittons la clairière pour descendre dans une petite vallée; de tous les points du versant opposé, arrivent des files d'hommes et de femmes qui nous accueillent par des cris de bienvenue. A droite et à gauche sont des champs de maïs, de riz, de patates douces, de fèves. Les salems arabes retentissent à nos oreilles, et nos mains sont pressées par les mains de grands gailards qui paraissent jouir aussi complètement de la vie du désert que de celle de leur pays.

Ce sont des Manyouema et leurs esclaves. Nous traversons de luxuriantes cultures, et, arrivés au village, on nous fait prendre place à l'ombre; bientôt il faut répondre aux questions et félicitations de nos hôtes.

L'association des chasseurs d'ivoire installés à Ipoto était arrivée cinq mois auparavant du Congo supérieur. Leur voyage avait duré sept mois et demi. En arrivant à la Lenda, ils entendirent parler des triomphes d'Ougarrououé, et s'écartèrent un peu du cercle de ses incursions. Ils passèrent la rivière, réussirent à atteindre le bord méridional de l'Itouri, puis traversèrent le fleuve et débarquèrent à Ipoto sur la berge opposée; depuis lors ils s'étaient livrés à des razzias tellement sanguinaires et dévastatrices, que celles même de Tippou-Tib et de Tagamoyo ne sauraient les égaler.

Nous avons déjà vu quels étaient les agissements d'Ougarrououé; nous connaissons les hauts faits des Arabes autour des Chutes Stanley, sur la Loumami, et



Arrivée de la colonne à Ipoto, station de Kilonga Longa. — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

dans la région du lac Ozo. En traçant au compas, autour de ces divers centres, de vastes circonférences renfermant dix et parfois treize millions d'hectares, on pourrait se faire une idée des domaines que se sont attribués une demi-douzaine d'hommes résolus, aidés de quelques centaines de bandits; ils se partagent ainsi près des trois quarts de l'immense forêt du Congo supérieur dans le seul but de s'approprier, par le fer et le feu, quelques centaines de défenses d'éléphant.

L'accroissement prodigieux du nombre des bandits dans le bassin supérieur du Congo est le fruit de la tactique des traitants musulmans: ils tuent les aborigènes adultes et ne conservent que les enfants. On envoie les filles aux harems arabes, souahili ou manyouema; les garçons apprennent à porter les armes et à s'en servir. Devenus grands et forts, ils épousent quelque servante du harem, et s'associent à leur tour aux sanglantes aventures des séides de leur maître. Stimulés par la cupidité, ceux-ci deviennent féroces et excitent leurs bandits à se ruer sur les villages pour faire main basse sur les enfants, le bétail, les vivres, les poules et l'ivoire.

Un seul moyen existe d'empêcher l'extermination complète des aborigènes africains. L'Angleterre, l'Allemagne, la France et le Portugal, et les États de l'Afrique méridionale, ceux de l'Afrique orientale et l'État du Congo devraient s'entendre et prohiber formellement l'entrée de la poudre dans toutes les parties de ce continent, sauf pour l'usage de leurs agents, soldats et employés. En outre, ils devraient se saisir de tout l'ivoire qu'on apporte aux factoreries, car il ne s'en trouve pas aujourd'hui un seul morceau qui soit légitimement acquis. Chaque défense, chaque débris, la moindre parcelle d'ivoire en possession d'un trafiquant arabe est teinte de sang humain.

Les Manyouema n'avaient pas entendu parler de nos chefs partis en quête de vivres pour Nelson et ses gens. Nous commencions à craindre qu'il ne leur fût arrivé malheur. Pour Nelson, jamais l'inquiétude ne nous quitta pendant ces treize jours.

Provisoirement nous reçûmes trois chèvres et douze corbeilles de maïs, six épis par tête, soit deux bons repas, dont je me sentis rafraîchi et réconforté.

Les Manyouema avaient plus de 150 hectares cultivés en maïs, 2 en riz et autant en fèves, de belles cannaies; ils possédaient une centaine de chèvres, volées aux indigènes. Les huttes qui leur servaient de greniers contenaient d'immenses provisions de maïs. Leurs bananeraies promettaient une récolte abondante, et tous semblaient jouir de la plus vigoureuse santé.

L'accueil fastueux du premier jour fit place chez eux, dès le surlendemain, à une réserve assez froide. Les Manyouema avaient jugé qu'ils pouvaient se faire payer. Pour obtenir de la nourriture, nos hommes se mirent à leur livrer tout ce qu'ils possédaient: chemises, bonnets, robes, vêtements de coton, couteaux, ceintures. Les plus pauvres en vinrent à nous voler. Ils livrèrent aux Manyouema fourniments, coutelas, baguettes de fusil et jusqu'à leurs remingtons.

Au bout de quelques jours onze carabines avaient disparu. A ce taux, c'était notre ruine à courte échéance. Je résolus d'agir énergiquement.

Le 21, on fait l'appel; les hommes qui ne peuvent présenter leurs armes sont garrottés et condamnés à recevoir vingt-cinq coups de fouet. Après beaucoup de tapage, un des coupables allait subir sa peine, quand un homme s'avance et demande à être entendu:

« Celui-ci est innocent, maître. J'ai sa carabine dans ma hutte. Je l'ai enlevée hier soir à Djouma (un des cuisiniers), fils de Forkali, qui la vendait à un Manyouema. Djouma l'aura volée à cet homme. » Pendant ce temps, Djouma avait pris la fuite, mais on le trouva caché dans un champ de maïs. Il nous dit qu'à l'instigation de son dénonciateur il avait volé deux carabines et les lui avait remises contre promesse d'une chèvre ou de blé; la chose était peut-être exacte, mais l'histoire était boiteuse, peu vraisemblable et fut rejetée. Un autre homme survint qui accusa Djouma de lui avoir dérobé sa carabine. Le fait ayant été prouvé et confessé par le malheureux cuisinier, celui-ci fut jugé et condamné à être pendu sur l'heure.

Il était donc manifeste que les Manyouema achetaient nos armes sous main pour quelques épis de maïs. J'envoyai chercher les principaux d'entre eux et leur demandai une restitution immédiate. D'abord, ils se montrèrent fort irrités, chassèrent les Zanzibari du village, et tout annonçait une lutte qui pourrait amener le naufrage de l'expédition. Outre les onze carabines, nos gens avaient livré 3 000 cartouches. Je réitérai aux Arabes l'ordre formel d'avoir à me restituer le tout, sans quoi je saurais trouver un moyen de les y contraindre; pour les convaincre, je les priai de regarder le pendu encore accroché à sa branche!

Une heure se passa pendant laquelle le village entier se ressentit de leur colère; puis ils vinrent me remettre cinq carabines et, à mon grand étonnement, m'en indiquèrent les vendeurs. A ce même instant, Ouledi, le fidèle patron de l'*Avance*, entra dans le campement: son embarcation était saine et sauve à la cale d'Ipoto, et il avait retrouvé nos six chefs absents à 7 kilomètres de la station, à demi morts de fatigue et de faim.

Ceux-ci ne nous rejoignirent que le dimanche 23. Hagards, blêmes et faibles, n'ayant eu pendant dix-sept jours pour toute nourriture que les maigres produits du désert, ils étaient encore plus humiliés de n'avoir pas réussi. Arrivés sur l'Ibina, qui coule du sud-est, ils l'avaient suivi jusqu'à son confluent dans l'Itouri; une pirogue les transporta sur la rive droite, où ils furent heureusement rencontrés par Ouledi.

Le 24, je rédigeai, pour en finir, une convention par laquelle les trois chefs des Manyouema s'engageaient:

A envoyer 30 hommes au secours du capitaine Nelson et à fournir 400 épis de maïs pour ceux qui les accompagneraient; à pourvoir aux besoins du capitaine, du docteur Parke et de ceux des malades incapables de travailler aux champs, que nous laisserions dans le

campement arabe jusqu'à notre retour du lac Albert ; à nous fournir un guide d'Ipoto à l'Ibouiri.

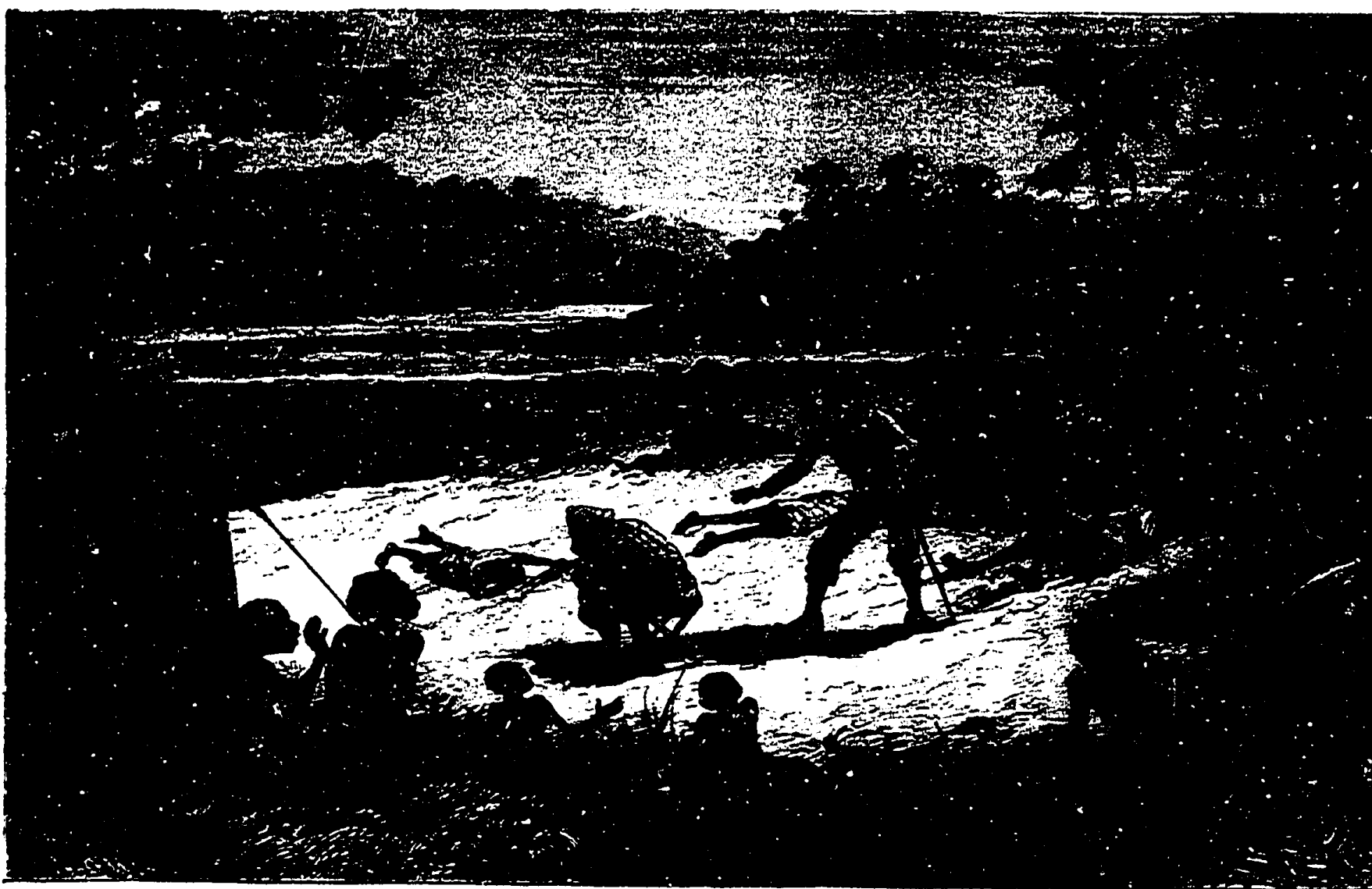
Par contre, l'arrière-garde, à son arrivée, aurait à leur livrer une balle et demie d'étoffes.

Le 26, M. Mounteney Jephson, 40 Zanzibari et 30 esclaves des Manyouema partirent pour le camp de Nelson. Ils y arrivèrent le 29. Voici quelques mots du poignant récit de Jephson : « En descendant la colline au-dessus du bivouac, je n'entends aucun bruit, sauf les gémissements de deux moribonds dans une hutte. Le camp tout entier avait un aspect désert et funèbre. J'arrive à la tente de Nelson ; j'approche tout doucement : il y est, assis et tout seul. Nous nous serrons la

main, et alors, pauvre camarade ! il se détourne pour sangloter, en murmurant qu'il se sent si faible !

« Nelson, très changé, paraissait absolument à bout, son regard était fixe ; autour de la bouche et des yeux on voyait de profondes rides. Il me raconta son anxiété en ne recevant pas de nos nouvelles. Il avait fini par nous croire victimes de quelque catastrophe. Il vivait presque exclusivement des fruits et des champignons que ses serviteurs lui apportaient de la forêt. Il lui restait en tout 5 hommes des 52 que vous lui aviez laissés ; les autres avaient déserté ou péri. »

Dès le lendemain, la petite troupe se mit en marche pour rejoindre le campement arabe ; elle y arriva le



M. Jephson retrouve le capitaine Nelson au Camp de la Famine. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

3 novembre. Les hommes que je laissais ainsi à Ipoto eurent en mon absence beaucoup à souffrir des exigences du chef manyouema Ismaïl. Nelson et Parke durent vendre leurs habits pour obtenir quelques épis de maïs, et à plusieurs reprises nos hommes eux-mêmes essayèrent de voler leurs cartouches pour les vendre aux Arabes.

## VI

Départ d'Ipoto. — En forêt. — Repos à Ibouiri. — Départ du guide manyouema. — Un suicide. — Départ d'Ibouiri. — Village de nains. — Sortie de la grande forêt. — Inde-soura. — Le Pays des Herbes. — Batailles avec les indigènes.

Nous partîmes d'Ipoto le 28 octobre. Il nous fallut deux heures pour arriver à Youmbou, et quatre heures

et demie, le lendemain, pour nous rendre à Boussindi dans le pays des Balessé.

Ici l'architecture change du tout au tout. Chaque village est une rue de 60, 100 ou 120 mètres, flanquée de chaque côté d'une très longue construction en planches. La paroi des maisons qui fait face à la rue peut bien avoir 3 mètres de haut ; celle qui donne sur la forêt ou la clairière n'a pas plus de 1 m. 50 à 2 mètres ; la largeur de la maison varie entre 2 et 3 mètres.

Les clairières au milieu desquelles s'élèvent ces villages sont un enchevêtrement indescriptible d'arbres tombés, de bois pourri, de branches, d'innombrables débris, vestiges de la forêt primitive. La marche y est un labeur des plus pénibles. Trois fois j'ai échappé à une mort imminente au milieu des terribles exercices

gymnastiques qu'il me fallait exécuter. Un de nos hommes tomba et mourut sur le coup; plusieurs furent sérieusement blessés. Rien de plus curieux que le spectacle d'une caravane chargée de lourds fardeaux, éparpillée au milieu de ces ruines de la forêt. Il faut franchir torrents, marigots et ravins sur quelque arbre couché, à 6 ou 8 mètres au-dessus de l'eau, et dont la grosseur diminue rapidement à mesure que vous avancez; l'écorce en est détachée, l'aubier est très glissant. Derrière vous, vos camarades se hissent par-dessus les obstacles et tâchent de s'y maintenir en chancelant; quelques-uns tombent; les moins hardis cherchent à se glisser par-dessous. Mais combien plus dangereuse

la scène quand, de cent points à la fois, volent à votre rencontre les flèches meurtrières des naturels!

Le 31, de bonne heure, nous entrions dans le premier village des nains, abandonné comme tous ceux que nous traversâmes dans la journée.

Le sentier suivi nous permettait d'élever le taux moyen de notre marche. Le long de la rivière, par un travail assidu de sept à neuf heures, parfois dix, nous avions fait de 5 à 11 kilomètres par jour. Maintenant nous arrivions à 2 900 mètres par heure.

Tous les soirs, les nuages s'accumulent, les roulements du tonnerre se répercutent d'écho en écho; les éclairs lancent leurs dards de feu, la tempête secoue la



Gymnastique dans la forêt. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

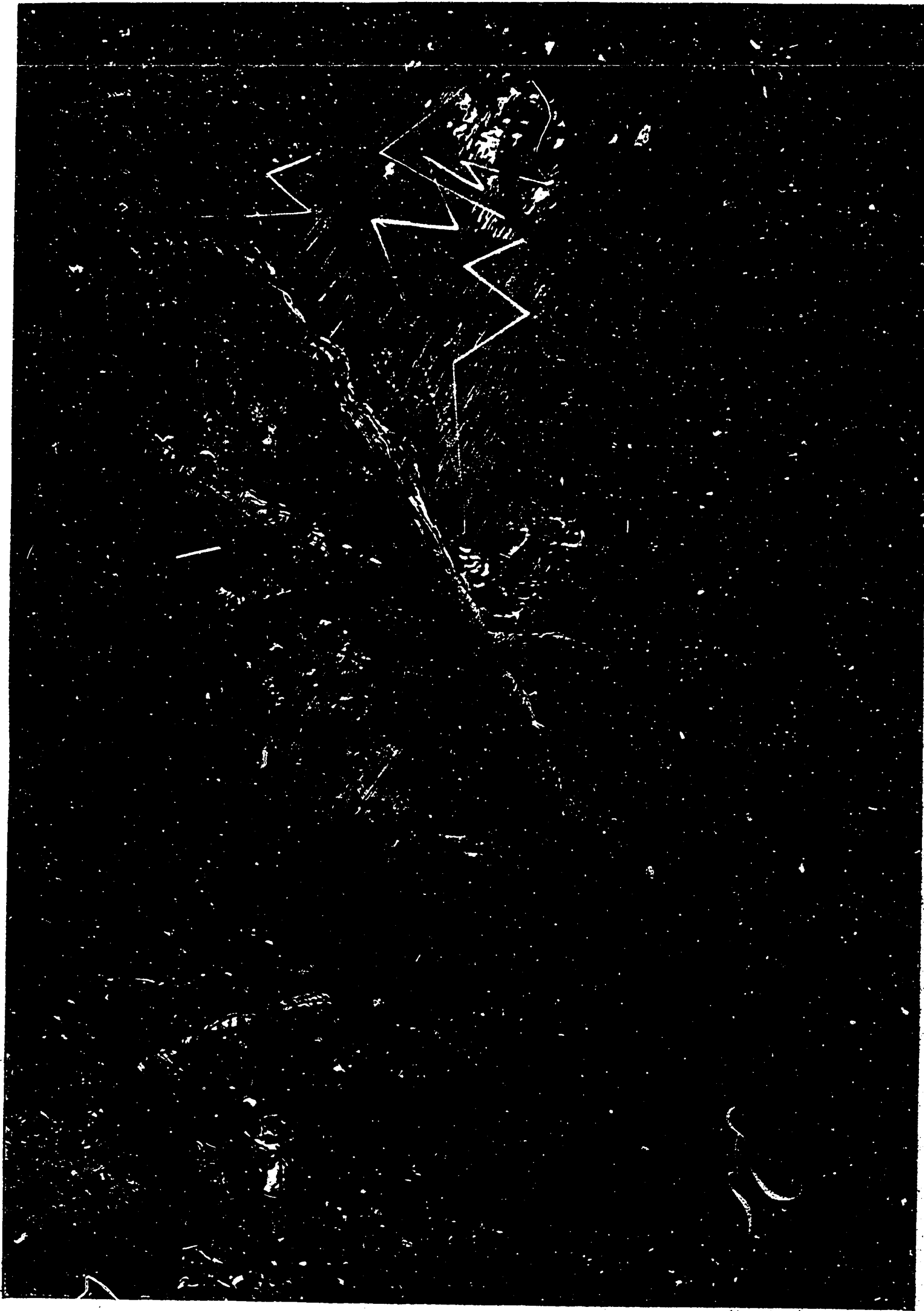
forêt; parfois on entend se rompre quelque puissante cime, ou se fendre, du faite à la base, un arbre vieux de plusieurs siècles: un majestueux colosse tombe foudroyé. Une pluie torrentielle vient encore aggraver la dépression de nos esprits.

Le 4 novembre, nous étions à la station de Ndougoubicha, ayant traversé dans la forêt cinq villages désertés par les pygmées. Ce jour-là, chacun des membres de la caravane reçut comme ration un épi de maïs et quinze bananes. Le jour suivant, nous franchissions la ligne de faite qui sépare les bassins de l'Ihourou et de l'Itouri; les froides eaux que nous avions à passer se dirigeaient maintenant vers le nord-ouest, vers l'Ihourou. Des collines s'élevaient à droite et à gauche, les unes formaient des cônes boisés, les autres des som-

mits en arête, et, après une étape de 16 kilomètres, nous fîmes une halte pour la nuit à Inde-karou ouest, à la base d'une éminence de 200 mètres. Une autre marche, très courte, nous mène à 1 250 mètres au-dessus du niveau de l'océan, dans un hameau situé à mi-hauteur d'une montagne qu'on pourrait désigner sous le nom de Inde-karou est. De ce piédestal, enfin, nous pouvions contempler le monde de feuillage qui se déroule à nos pieds.

Le 8 novembre, nous fîmes un trajet de 17 kilomètres; la forêt était moins dense, la vue un peu plus étendue, la route meilleure; la moyenne de la marche en augmenta, et fut de plus de 3 kilomètres à l'heure.

Le 9 novembre, une étape de 15 kilomètres nous conduisit à une station de nains. Khamis, le guide ma-



Un majestueux colosse tombe foudroyé. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

nyouema, avec ses hommes s'était acheminé vers Ibouiri, à 3 kilomètres seulement de notre station, et nous les ralliâmes le lendemain.

Ibouiri est un des plus riches et des plus beaux établissements que nous eussions rencontrés depuis le départ de Yambouya. Il est vrai que si l'expédition avait pu se mettre en route huit mois plus tôt, elle en aurait vu un grand nombre d'aussi prospères. C'est une clairière de 5 kilomètres de diamètre, abondamment pourvue de tout ce que peut produire le sol et où les Manyouema n'avaient pas encore mis le pied.

Notre premier soin, après avoir rassemblé les provisions et assigné un quartier à mes hommes, fut de leur distribuer cinquante épis par tête et d'établir avec les naturels des rapports de bonne amitié. Après une heure de palabre, il fut convenu qu'ils nous abandonneraient la partie orientale de leurs plantations.

Quels repas que ceux du 10 novembre ! Depuis le 31 août, pas un des membres de l'expédition n'avait mangé son content : maintenant affluaient bananes, plantains verts ou mûrs, patates douces, herbes potagères, ignames, fèves, cannes à sucre, maïs, melons, tout cela en quantité telle qu'une troupe d'éléphants aussi nombreuse que la nôtre n'en eût pas consommé davantage en dix jours.

Le temps ne nous manquerait pas pour mettre à profit cette abondance, car il nous fallait attendre M. Jephson et ses quelque soixante Zanzibari. Ibouiri était un de ces heureux séjours que j'avais tant désirés pour y refaire mes hommes. Impossible à cette époque de voir rien de plus hideux que mes misérables engagés : ils étaient nus ; pour quelques épis de maïs, ils avaient dû livrer toutes leurs hardes aux esclaves des esclaves d'Ougarrououé et de Kilonga Longa ; ils venaient de traverser soixante-treize jours de disette et treize de famine absolue ; leur peau se collait sur leurs os ; leurs forces étaient épuisées ; leur teint, jadis d'une admirable couleur de bronze huilé, offrait maintenant un mélange de noir sale et de cendre de bois. Leurs yeux hagards, sans cesse en mouvement, trahissaient le sang vicié.

Khamis me proposa le lendemain de s'avancer vers l'est en quête d'un bon sentier ; il tenait de Boryo, le chef, que le Pays des Herbes n'était pas loin, et, avec une poignée de naturels et trente de mes carabines, il se faisait fort de découvrir quelque chose d'intéressant. Boryo nous offrant des guides, je fis appel aux gens de bonne volonté. A ma très grande surprise, 28 hommes s'avancèrent ; Khamis et la petite troupe partirent presque aussitôt.

Il rentre le 14 avec un grand troupeau de chèvres, dont il nous octroie seize. Son motif réel n'était point de chercher des routes à notre bénéfice, mais bien d'étendre vers l'est les conquêtes de son maître Ismaïl.

Quel pays de cocagne que l'Ibouiri ! Nous aurions pu y rester six mois sans crainte de famine ! poudings de plantains mûrs au lait de chèvre, friteaux, tartes, crêpes, pain excellent ; patates douces, manioc, ignames, légumes divers, poulets, abondance de viande de

chèvre, tout était à souhait. Déjà le changement était visible dans l'aspect des blancs comme des noirs.

Le 16, à trois heures du soir, M. Jephson nous arrive, ayant admirablement conduit sa mission.

Le lendemain, Khamis et les siens détalèrent sans prendre congé. J'écrivis à mes officiers restés à Ipoto, je fis porter l'ivoire que Khamis avait recueilli dans la contrée, et mon présent d'étoffes jusqu'à Inde-karou, où pourraient s'en charger les indigènes soumis à Kilonga Longa. Jamais je ne fus moins satisfait de moi-même ! Laisser partir ces gens-là sans me donner la petite satisfaction de leur dire mon opinion sur eux ! Bien plus, faire courir mes porteurs après eux pour leur offrir la fleur de nos ballots et l'ivoire qu'ils avaient volé !

Et cependant, je leur dois quelque reconnaissance. Ayant en leur pouvoir Nelson, Parke et environ trente de mes hommes, ils auraient pu m'arracher bien d'autres concessions.

L'après-midi du 17, nous eûmes à compter avec un autre résultat fâcheux de nos rapports avec les Manyouema. L'Ibouiri et les districts avoisinants prirent les armes contre nous. Je reçus comme suit la première notification de leur hostilité. Simba, l'un des nôtres, qui puisait de l'eau près du campement, reçut une flèche dans l'abdomen. Lisant, sur la physionomie de ceux qui accoururent, que son état ne laissait pas d'espoir, il leur cria : « Frères ! vous me donnerez la sépulture ! » et, quelques instants après, quand on l'eut rapporté dans sa hutte, il chargea son remington, et fit une sanglante bouillie d'un visage autrefois jovial et même assez agréable.

Le 23, l'appel général donna 175 hommes. Depuis notre départ de Yambouya, cent quatre-vingt-neuf jours auparavant, nous en avions perdu 111. Et comme ce calcul se trouva au-dessous de la réalité ! Ce 23 novembre, plusieurs de nos malades étaient déjà morts chez Ougarrououé, et la condition était déplorable de ceux restés à Ipoto.

Tous ne demandaient plus qu'à partir. A l'aube du jour clair et soleilux du 24 novembre, le trompette soudanais sonna la diane avec des accents joyeux qui trouvèrent leur écho dans chaque poitrine. La caravane quitta le village la plus heureuse du monde. Les Manyouema maudits étaient derrière nous.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes au village de Boryo, une longue rue bien ordonnée, large de 10 mètres, flanquée de quatre rangées de bâtiments assez bas, d'une longueur de près de 400 mètres. A 100 mètres ou environ de son extrémité occidentale court une eau claire et pérenne, abondante en silures.

Le 26, nous allons d'Inde-mouani à l'Inde-ndourou occidental, à travers des terrains très humides.

Lors de sa reconnaissance à partir d'Itouri, le lieutenant Stairs avait atteint l'Inde-ndourou occidental ; le village était encore habité, mais il y avait séjourné une nuit, et les natifs y mirent le feu après son départ. Les Balessé vivent rarement deux années de suite du produit

des mêmes cultures. Ils cueillent la figue banane une fois, et passent ensuite à une autre plantation.

Le 28 nous faisons halte à l'Ide-ndourou et envoyons nos éclaireurs en trois bandes pour reconnaître la direction générale. La troisième découvrit un sentier dans la direction voulue.

Le 29 nous parcourons en cinq heures une distance de 16 kilomètres, marche vraiment superbe. Le lendemain matin, après une étape d'une heure et demie sur un chemin passable, nous émergeâmes en face d'une clairière. Se hâtant joyeusement, la caravane fit 1 600 mètres au pas de charge sur la grande route bien battue, large de 12 à 18 mètres, qui, dans ces régions, est

tracée au milieu des villages. Nous avions déjà dépassé plusieurs longues rangées de constructions basses, mais assez soignées, quand j'eus la joie de voir un paysage varié : plaines, pentes herbeuses, creux et collines, mamelons rocheux, hauteurs doucement arrondies.

La grande forêt qui nous avait si longtemps envelés et dont on distinguait nettement les limites paraissait se continuer intacte au nord-est, mais son côté oriental bordait une région de terrains herbeux, entrecoupés de collines et de vallons ; çà et là, des bosquets et des futaies, de maigres rangées d'arbres, et, là-bas, au pied de l'autre versant des montagnes qui terminent



Allegresse en sortant de la forêt (voy. p. 44). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

l'horizon, le but que depuis tant de mois je désirais atteindre.

Un pic dominait la crête boisée que continuait l'éperon, notre observatoire, et ce pic, éloigné encore de 3 kilomètres, élevé de 1 400 mètres au-dessus de la mer, je l'appelai le mont Pisgah<sup>1</sup>, parce qu'après cent cinquante-six jours de crépuscule dans la forêt primitive, nous avions enfin aperçu les pâturages désirés de l'Equatoria.

Du sud au sud-est court une rangée de montagnes élancées de 1 800 à 2 000 mètres au-dessus de la mer. Comme nous étions par 1° 22' latitude N., sur le même parallèle que Kavalli, notre objectif, je pointai droit à l'est.

1. En souvenir de la montagne où Moïse, avant de mourir, contempla la Terre Promise.

Le 1<sup>er</sup> décembre, après avoir campé au village de Bakourou, nous retournâmes sur nos pas, puis nous suivîmes une piste qui se dirigeait vers l'est, et à onze heures quinze du matin nous entrâmes dans le gros village d'Ayougou, déserté, bien entendu.

Le 2 décembre, nous arrivons à un autre village — un district plutôt, — consistant en divers petits établissements, formés de huttes coniques, recouvertes d'herbe. Tout était désert, et nous nous y arrêtâmes pour la nuit. En vue de quelque réparation à faire, un de nos hommes monta sur le faitage d'une case. Tout d'un coup on l'entendit crier : « Je vois la prairie. Oh ! nous en sommes tout près ! »

— Parbleu ! fit un railleur, tu vois aussi le lac, la vapeur et le pacha que nous cherchons ! »

Cependant un hardi gaillard monta sur un arbre et s'écria à son tour : « Mais oui, c'est vrai comme Dieu : le pays s'ouvre là tout près, et nous n'en savions rien ! »

Nous apprîmes d'une vieille femme, faite prisonnière, que l'endroit où nous étions s'appelait Inde-soura. Il est, et, comme nous le découvrîmes par la suite, tous les autres villages bordiers de la forêt le sont aussi, remarquable par la variété et l'excellence de ses produits. La plupart des huttes contenaient de grandes corbeilles d'un tabac excellent.

Faux départ : à quelques centaines de mètres du village, une profonde rivière nous arrête, large de 35 mètres et courant 4 kilomètres à l'heure. La vieille lui donnait le nom d'Itouri. Nous revenons à Inde-soura pour y faire halte pendant un jour encore, et j'envoyai Stairs et Jephson chercher un gué.

A quatre heures et demie de l'après-midi, les deux officiers revinrent ; ils avaient trouvé un gué à 2 kilomètres en amont, et abordé le Pays aux Herbes, en foi de quoi ils nous présentèrent une poignée d'herbe fraîche et succulente.

Le 4 décembre, la caravane défile vers le gué. L'eau, qui nous allait à la ceinture, avait à cet endroit une largeur de 50 mètres environ.

Passé le gué, nous entrâmes sur la rive gauche de cet Itouri, branche occidentale de la grande rivière, dans une étroite zone d'arbres de haute fu-

taie, suivant, sous la direction de Jephson, une large passée d'éléphants, pendant 500 mètres environ. Enfin, à notre joie sans mélange, la caravane aborde une plaine onduleuse, verte comme un gazon anglais ; la lumière est claire et pure, le soleil splendide ; nous aspirons le grand air avec extase. A juger des sentiments d'autrui par les miens, il nous semble avoir jeté de nos épaules le fardeau d'une vingtaine d'années. On marche avec allégresse ; les hommes, incapables de se retenir davantage, se mettent à courir. Le cœur de chacun s'est élargi ; il exulte d'une joie d'enfant.

Nos regards erraient sur 250 kilomètres carrés de ce paysage magnifique, désert, semblait-il, car nous ne l'avions pas encore examiné dans ses détails. Lieue après lieue, les pâturages vert d'émeraude se succédaient en courbes gracieuses, coupées par des lignes ombreuses qui serpentaient de creux en creux. Vers l'est s'élevaient des rangées de monts imposants, au delà desquels, nous le savions maintenant, dort, en son bassin profond, l'Albert-Nyanza aux eaux bleues.

Après une marche à travers prairies et fourrés, nous

établissons notre campement au confluent de deux ruisseaux qui coulent vers le sud-est. Le lendemain, nous continuons à monter sur une longue pente gazonnée : arrivés sur la crête, je fais faire halte, pour disposer la colonne en meilleur ordre, car nous ignorions le pays et les mœurs des habitants au milieu desquels nous étions tombés.

Nous émergeâmes enfin dans la libre étendue des champs. Avertis de notre approche en quelques secondes, les natifs s'enfuirent en nous décochant leurs longues flèches à la façon des Parthes. Se précipitant à travers tous les obstacles, les éclaireurs se saisirent d'une jeune femme et d'un garçon, auxquels nous eûmes aussitôt recours pour apprendre au moins le nom du pays. Nous comprîmes, non sans peine, que nous étions dans le district de Mbiri, que la grande route à l'est nous mènerait chez les Baboussessé et plus loin chez les Amboungouma.

Une marche d'une heure et demie, pas très loin de la rivière, nous conduisit au district populaire des Baboussessé.

Avant d'entrer dans les plantations, qui étaient florissantes, nous reformons les rangs et marchons en ordre plus compact. Malheureusement nos hommes volent poulets, bananes, cannes à sucre. Les indigènes, cachés en grand nombre, laissent passer la première colonne. Mais les chapardeurs

isolés leur donnent bientôt l'occasion de se venger par quelques flèches bien lancées ; toutefois une volée de nos carabines éparpille les archers sans leur faire de mal.

A la tombée de la nuit, comme nous avions campé dans le village le plus oriental, nous tressaillîmes tout à coup en entendant un cri de douleur, puis un hurlement triomphant, et, dans le silence qui suivit, le choc des flèches à travers des feuilles de bananier. Les natifs s'étaient glissés sur nous au moment où le camp était le moins gardé. Une flèche avait pénétré la cuisse de Sélim à une profondeur de 10 centimètres.

Le lendemain nous atteignîmes la branche maîtresse de l'Itouri, qui coule par le sud-ouest. Nous trouvâmes près du bord une pirogue grossière, sur laquelle Saat Tato nous fit passer. La rivière a ici une largeur de 114 mètres, une profondeur moyenne de 2 mètres, et un courant de 2 nœuds. Sur la rive gauche, et du haut d'une colline à 1 500 mètres environ, les Aboungouma nous regardaient d'un air de défi, mais ils s'en tinrent là.

Une pente douce et gazonnée nous mena le lende-



Le mont Pisgah (voy. p. 43). — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Village de Bakourou (roy. p. 43). — Dessin de Rlou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

mein matin jusqu'à une crête, puis nous passâmes dans un vallon à travers lequel roule et gronde une autre rivière. A notre gauche se dressent de puissantes bastions, reliés par une paroi de rocs plus basse, plus égale, et formant une chaîne absolument nue. Nous attendions une démonstration, mais les indigènes se tinrent remarquablement tranquilles. Le sentier nous conduisit à un pont suspendu sur un troisième Itouri, que nous appellerons l'Itouri oriental, pour le distinguer des deux autres. Un homme mettait deux minutes pour passer sur ce pont fragile; aussi la caravane entière ne fut sur l'autre rive qu'à six heures du soir.

Le 8, nous montons par une pente aisée jusqu'au sommet d'une hauteur d'où nous regardons longtemps la vallée de l'Itouri, qui y arrive de l'est-sud-est. Bientôt après, quelque chose qui ressemblait mieux à une plaine s'ouvre devant nous; au sud elle s'étale à une trentaine de kilomètres; au nord elle est fermée par la muraille rocheuse que nous venions de dépasser; à l'est se dresse la chaîne du Mazamboni, avec le Pic au nord.

A neuf heures trente du matin, nous nous en étions rapprochés de plusieurs kilomètres, et nous voyions avec étonnement que toute la plaine était en culture.

Reprenant la marche à une heure après midi, nous longeons des bananeraies, et nous admirons le soin donné aux cultures. Finalement nous en sortons sans avoir eu le moindre désagrément. A trois heures nous atteignons la base de la montagne du Pic, dont plusieurs points élevés sont occupés par des groupes de huttes. Les étables se cachent dans les plis et ravins. Rassemblés sur les hauteurs, les natifs nous menacent avec des voix fortes et stridentes. Les collines les plus rapprochées paraissent s'élever à 250 mètres au-dessus de la plaine, et leurs pentes sont fort raides.

A notre grande satisfaction, le sentier, au lieu de gravir ces rudes montées, en longeait la base et se dirigeait ensuite vers l'est. Comme nous tournions l'angle de la chaîne du Pic, nous vîmes une vallée se déployer sur une largeur de 2 à 3 kilomètres; des champs de sorgho magnifiques mûrissaient pour la faucille. A droite, directement au-dessus de nos têtes, s'élevait le côté nord de la chaîne Mazamboni; à gauche, le ter-

rain, caché par de riches cultures, s'inclinait en pente douce vers un affluent de l'Itouri oriental, et, par delà, se relevait jusqu'à un ressaut parsemé d'habitations, verdoyant de bananeraies, de millet et de blé de Turquie.

En entrant dans cette riche vallée, des cris de guerre, au-dessus de nos têtes, nous firent lever les yeux. Les groupes avaient grossi; ils comptaient au moins trois cents guerriers, armés de lances, d'arcs et de boucliers, qui agitaient leurs armes, gesticulaient, s'égosillaient. S'échauffant encore plus, ils firent comme s'ils allaient descendre; mais ils changèrent d'avis et regagnèrent leur crête, d'où ils nous accompagnaient pas à pas en hurlant. Nous interprétions leurs cris

comme leur expression de haine, comme un encouragement à ceux de la plaine à nous attaquer. En sortant des champs de maïs, nous entendimes ceux-ci criant à leur tour; ils prenaient position en des endroits favorables, les montagnards les avisant et les guidant. Par bonheur, tout près de nous se dressait la colline escarpée de Nzera-Koum, et à un de ses bouts un sommet élargi en plateau. Nous parvenons à gagner le promontoire; en une demi-heure tous les nôtres étaient réunis; nos retranchements s'achevaient, et il nous restait

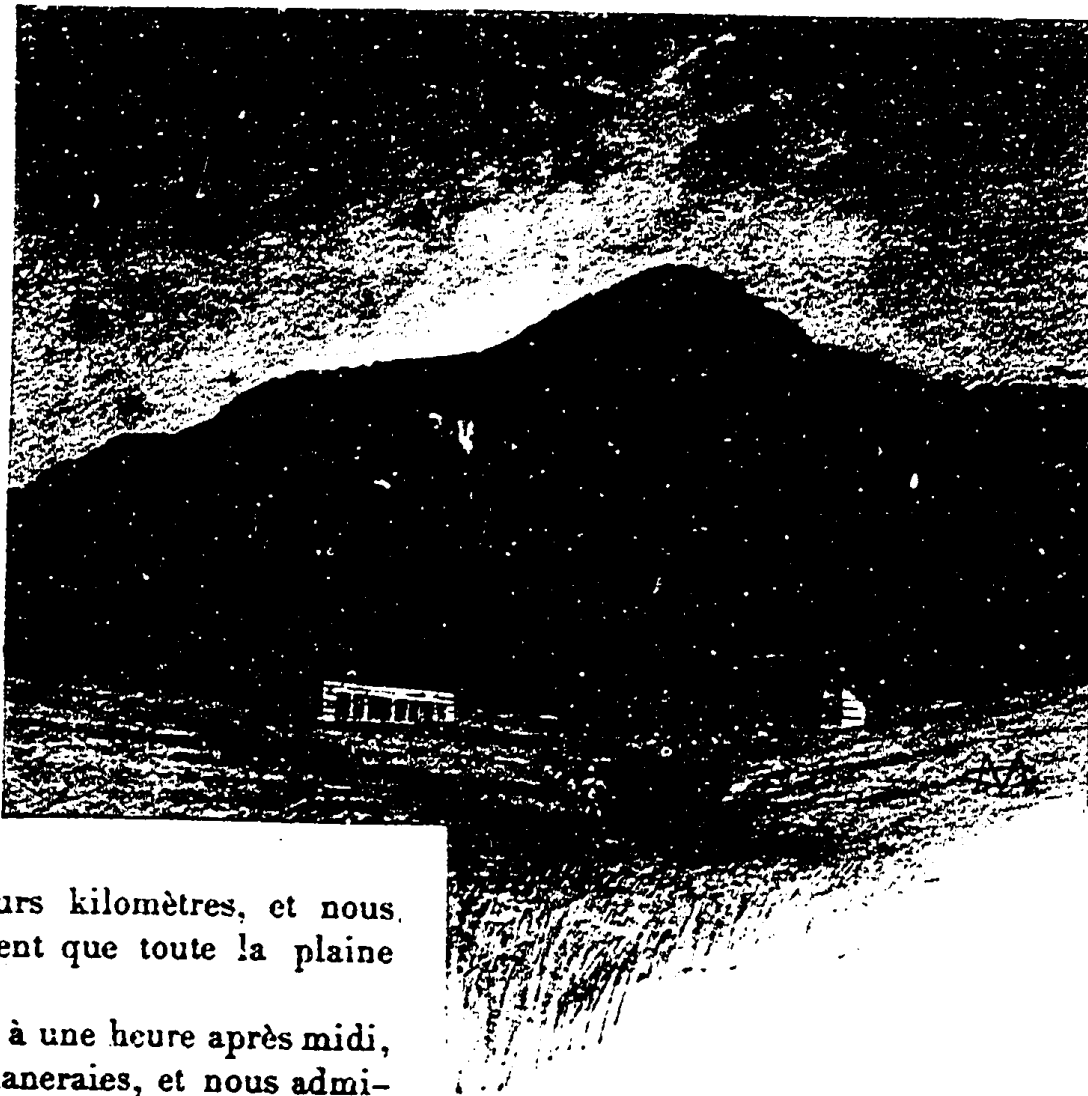
quelques minutes pour souffler et observer ce qui se passait autour de nous.

Une cinquantaine de villages mouchetaient la plaine. Et que nous cachait la montagne? Les braillards sur les pentes étaient plus de huit cents et emplissaient l'air de leurs cris.

Les gens du haut pays semblaient disposés à entrer immédiatement en discussion. Quatre de nos éclaireurs s'avancèrent, mais battirent immédiatement en retraite devant les montagnards.

L'affaire s'engageait mal pour nous; les natifs interprétèrent naturellement ce début comme un présage favorable à leur cause et ils poussèrent des cris de triomphe.

Pour refroidir leur enthousiasme, nos tireurs, tout



Village à la base du mont Pisgah. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

en s'abritant avec soin, se mirent en devoir de les molester sérieusement.

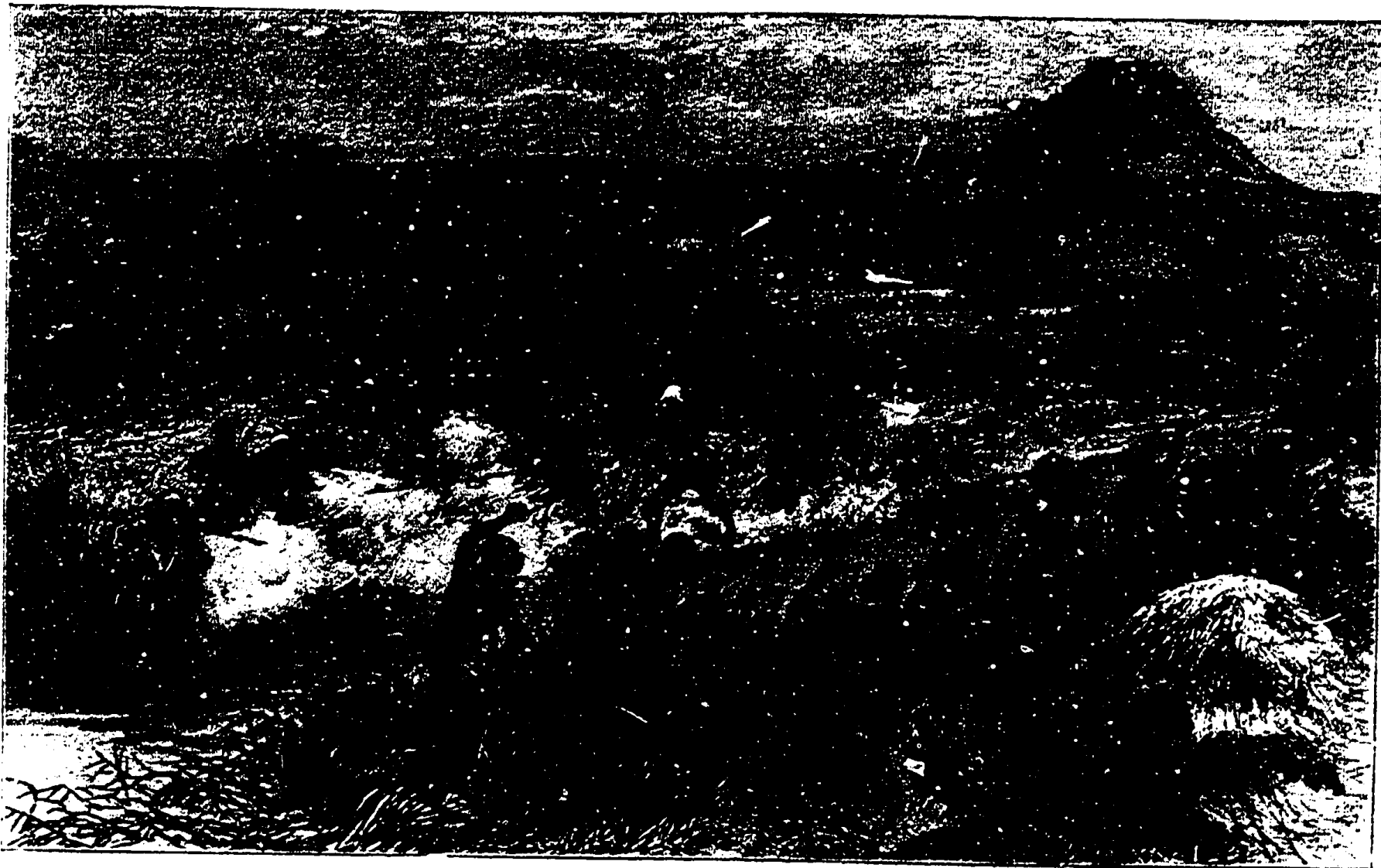
La nuit tombée, nous regagnâmes nos quartiers respectifs.

Le 9 décembre ne se passa pas trop mal. Pendant la matinée nous complétâmes nos ouvrages de défense. A neuf heures nous vîmes les indigènes apparaître en nombre imposant. Des cors de guerre retentirent, et plus de vingt tambours répondirent sur les sommets. Vers les onze heures du matin, quelques naturels descendirent de leurs hauteurs, et s'approchèrent assez pour qu'un certain Fetteh, homme de l'Ounyoro, les entendît et répondît par des injures; bientôt s'ensuivit une bataille de mots. Apprenant que

l'un des nôtres parlait leur idiome, j'arrêtai tout aussitôt les langues furieuses et il s'établit un colloque plus courtois. Ils réclamaient un homme blanc; Stairs se présenta; on lui donna les renseignements qu'il demandait.

Nous apprîmes qu'il y avait dans l'Oundoussouma deux chefs, dont l'un ferait volontiers la paix, échangeait des présents, s'il nous était agréable. Nous donnâmes notre assentiment, et quelques heures se passèrent sans qu'on entendît de cris hostiles ou de coups de fusil, sauf du côté de l'Itouri, dont les riverains obstinés ne voulaient point de la paix.

Dans l'après-midi nous recevons un message de Mazamboni; il demande un cadeau. Nous envoyons



Notre première rencontre avec les sujets de Mazamboni. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

2 mètres d'étoffe écarlate pour uniforme, une douzaine de baguettes de laiton; alors promesse que, le lendemain de bonne heure, le chef lui-même apparaîtra et « fera frères » avec moi.

Comme on nous avait invités à ne point partir avant que Mazamboni n'eût envoyé son contre-présent, nous avions décidé que nous nous arrêterions encore une journée.

La matinée du lendemain était froide, très froide, car nous étions à 1 292 mètres au-dessus de la mer. Un brouillard couvrait les sommets élevés; mais à la troisième heure il se dissipa: toute la chaîne se montra en clair contre un ciel bleu pâle.

Entre temps les indigènes apparurent sur les crêtes de la montagne, avançant en colonnes allongées, con-

vergeant vers une colline tronquée, à un millier de mètres de notre endroit. Une voix claire et harmonieuse frappa nos oreilles. Un homme se tenait avec quelques compagnons à une centaine de mètres au-dessus de la vallée.

Fetteh, appelé pour l'écouter et le traduire, expliqua qu'il commandait la paix dans la maison du roi; mais, chose extraordinaire, l'homme n'eut pas plus tôt achevé la harangue, qu'il lui fut répondu de la vallée en clameurs sauvages. Puis de chaque sommet et de toutes les pentes éclatèrent des cris barbares.

Fetteh s'était trompé: il fallait combattre. Les compagnies furent passées en revue. Stairs prit la tête de cinquante carabines, et marcha à la rencontre des intraitables gaillards qui se tenaient de l'autre côté de

l'Itouri. Jephson fut dépêché avec vingt-cinq carabines pour escarmoucher sur les pentes à gauche, et vingt hommes choisis partirent avec Ouledi pour faire une démonstration sur la droite. Réchid fut expédié avec dix hommes au haut du Nzera-Koum pour nous garder contre toute surprise de ce côté. Jephson et Ouledi marchèrent à leurs positions sans être aperçus par les montagnards.

Stairs engagea vivement l'affaire. Pendant quelques minutes, les indigènes soutinrent l'attaque avec une froide détermination et lancèrent leurs flèches en nuages de grêle. S'apercevant que le sang-froid des ennemis provenait de ce qu'ils se sentaient protégés par un large cours d'eau, le lieutenant entraîna ses hommes à charger malgré la rivière. Ils obéirent, grimpèrent la berge opposée, ouvrirent un feu violent. En quelques secondes ils enfoncèrent ces masses turbulentes. Le village fut emporté d'emblée, tandis que les natifs s'enfuyaient à toutes jambes vers le nord. Stairs alors de rappeler ses hommes, de mettre le feu au village, et de courir à l'assaut d'autres stations.

Dans l'intervalle Ouledi avait découvert un sentier qui menait à la montagne; il poussa ses tireurs sur le flanc droit de la foule, tout occupée à applaudir les combattants de la vallée. En même temps, Jephson déboucha par la gauche; cette double surprise fit un tel effet sur les indigènes, qu'ils regrippèrent précipitamment la montagne, pourchassés par Ouledi et les siens.

Après qu'il les eut vus en pleine déroute, Jephson tourna vers l'est, nettoyant tout devant lui sur 3 kilomètres.

A une heure de l'après-midi, tous étaient de retour; un seul des nôtres avait été légèrement blessé. Chacun s'était admirablement conduit; les quatre lâches de l'autre soir s'étaient même distingués.

Pendant tout l'après-midi les hostilités ne discontinuèrent pas : les naturels ne cessèrent de courir, revenant à la charge, puis battant en retraite.

Au soir, le silence qui régnait autour du camp témoignait assez quelle œuvre avait été accomplie. Les habitants étaient dans leurs montagnes, ou en fuite vers l'est et le nord.

Il fallait cependant traiter l'affaire à fond, et ne pas laisser sur nos derrières une tribu dont l'insolence n'aurait pas été châtiée. Sans doute ils s'étaient imaginé que nous n'oserions combattre en dehors de notre amas d'épines. Il fallait leur ôter l'idée qu'ils pouvaient nous porter tort.

Le 11, il plut encore pendant la matinée; aussi restâmes-nous à l'abri jusqu'à dix heures du matin. Quelques montagnards ayant tenu à manifester leur hostilité, Stairs, Jephson et Ouledi menèrent leurs trois colonnes au haut des pentes, et capturèrent un petit troupeau de chèvres, qu'on distribua dans le camp.

Un moment il sembla qu'on allait se réconcilier. Un indigène se tenant sur une butte au-dessus de notre position harangua notre camp, annonçant qu'il est envoyé par Mazamboni. Le chef avait reçu nos présents, mais sa visite avait été empêchée par les clameurs

des jeunes gens, qui insistaient pour se battre. Maintenant qu'il avait eu plusieurs des siens tués, il était prêt à payer tribut; il voulait se montrer ami fidèle.

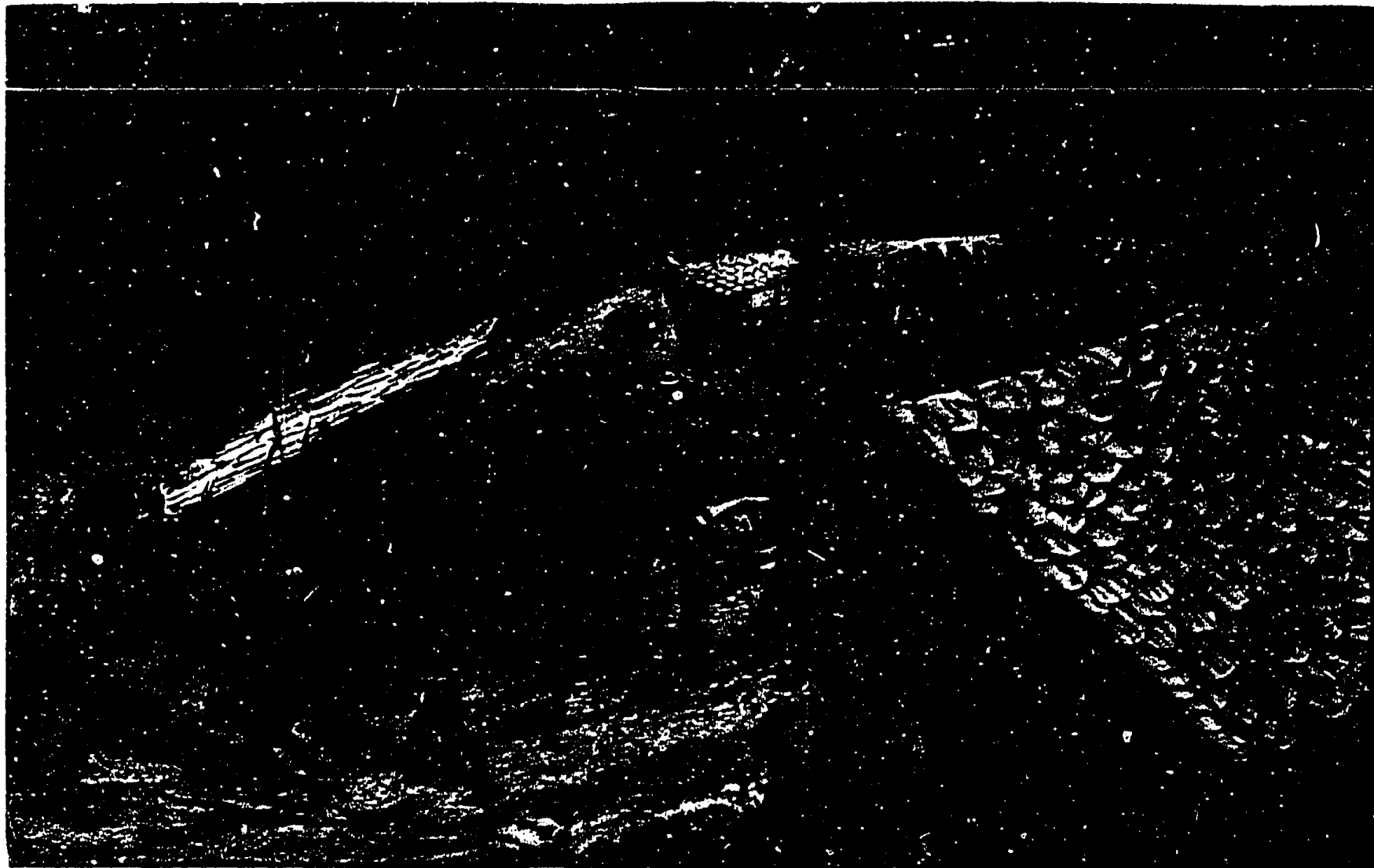
Nous répondîmes qu'il nous plairait de faire alliance. Mais, puisqu'ils avaient gardé nos présents pour nous insulter après, ils auraient à nous acheter la paix au prix de chèvres ou de bétail. Néanmoins ils pourraient nous approcher sans crainte en nous présentant des touffes d'herbe.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Pont suspendu sur l'Itouri oriental (voy. p. 46). — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Bruits de guerre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY<sup>1</sup>.

1887-1889.

## VII

Nouvelles escarmouches. — Première vue de l'Albert-Nyanza. — Pas de nouvelles d'Emin. — Retraite nécessaire. — Attaque des indigènes à la montée du plateau. — Retour à Ibouiri. — Construction du fort Bodo. — Envoi de Stairs à Ipoto. — Retour de Parke et de Nelson. — Envoi de courriers à l'arrière-garde et nouveau départ pour l'Albert-Nyanza.

Le 12 décembre, au point du jour, nous quittâmes le camp sans être inquiétés le moins du monde.

Mais, à neuf heures, les premiers cris de guerre partirent d'un groupe important de huttes qui couronnaient les contreforts de la chaîne de l'Oundoussouma. Comme nous marchions sans paraître rien remarquer, les natifs avançaient hardiment et voltigeaient sur notre flanc droit et en arrière de la caravane. Vers les onze heures du matin, deux bandes s'acharnaient à nos trousses, et, s'accroissant toujours, elles étaient à midi une véritable cohue de forcenés.

Cependant, rafraichis par une halte, nous avions

repris la marche; la foule nous prodiguait toujours ses démonstrations hostiles. Un de nos tireurs s'arrêta et blessa deux indigènes à la distance de 400 mètres. Cela les fit taire un moment.

Enfin, à trois heures trente, nous arrivions en vue des villages de Bavira, dont le chef se nomme Gavira; situés dans une plaine ouverte, ils occupent les deux côtés d'un ravin profond et escarpé où coule un gros affluent de l'Itouri oriental. L'avant-garde fit halte sur la berge orientale, tandis que les indigènes se précipitaient pour empêcher la traversée. Après un petit combat nos ennemis détalèrent lestement. Mais, pour les punir de nous avoir ainsi persécutés pendant quatre heures, je fis incendier toutes les huttes sur l'une et

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

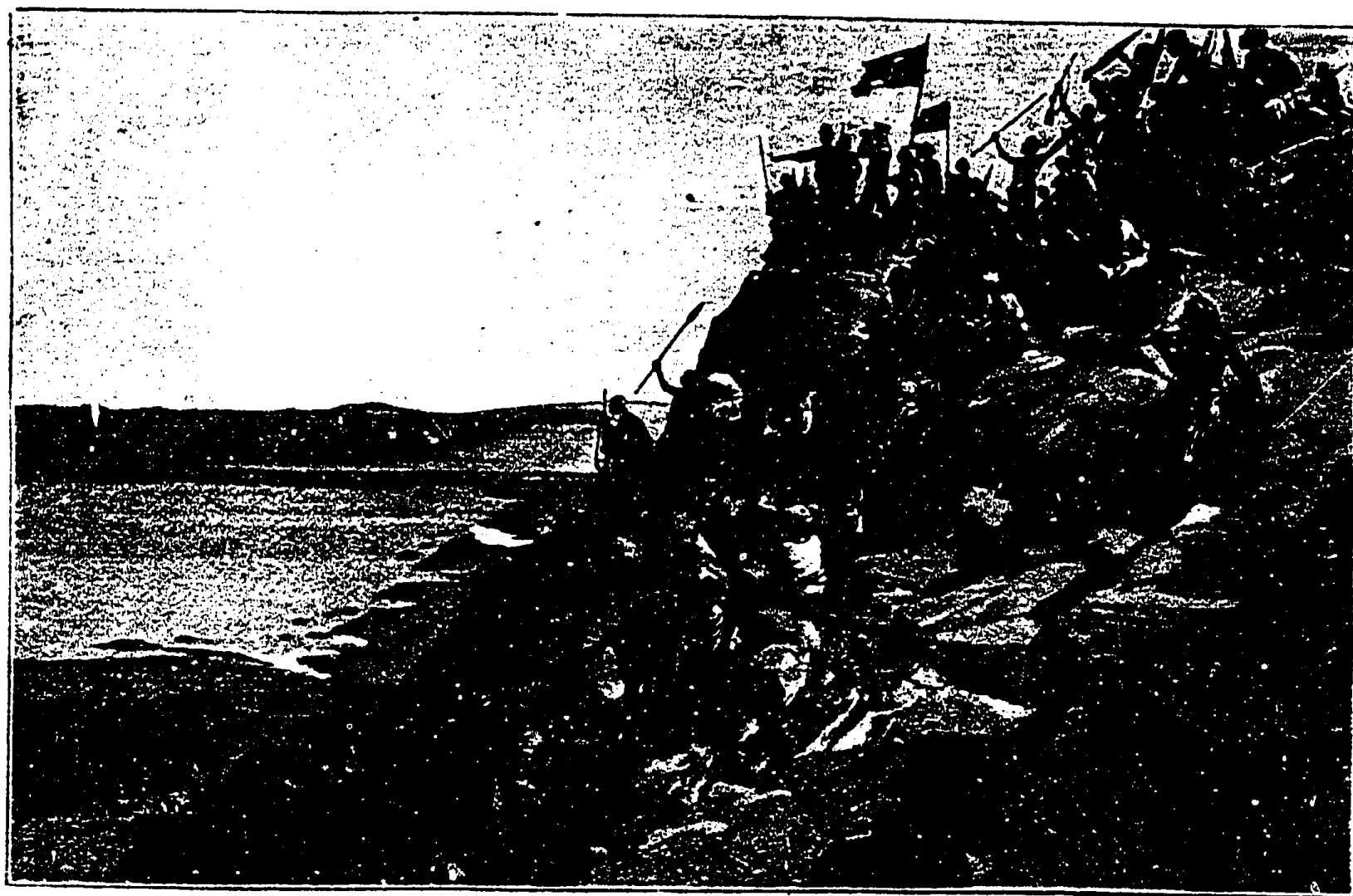
l'autre rive; puis nous gravâmes rapidement un plateau élevé de 60 mètres, d'où ils décampèrent.

Le 13, après avoir passé la nuit dans le village de Gavira, nous partons, à la première aube, toujours dans la direction de l'est, étudiant le caractère de la grande plaine au nord de l'Itouri oriental, admirant la multitude des collines en cône qui limitent l'horizon au nord; à l'est et à l'ouest, elles s'agglomèrent en une ligne continue; au sud, le terrain se plisse en grandes vagues; chaque creux a son cours d'eau. A 8 kilomètres environ, la chaîne se prolonge de l'Oundoussouma oriental jusqu'au pays des Balegga; elle s'échancre de baies verdoyantes couvertes de nombreux villages; puis elle s'arrondit au nord et se prolonge ensuite vers l'est.

A neuf heures du matin, les naturels commencèrent à remuer. Notre long convoi, semblable à un serpent glissant dans la plaine, fut salué par des cris de guerre; bientôt des centaines d'yeux nous lancèrent des regards de haine féroce. Dès que nos ennemis se crurent assez nombreux pour prendre l'offensive, ils fondirent sur notre arrière-garde; celle-ci répondit immédiatement par une décharge.

Les cris de guerre retentissaient sur toutes les hauteurs; les collines étaient noires de masses humaines, et sur les ondulations de la plaine on les voyait, comme des légions de fourmis, s'avancer en ligne à notre rencontre.

A onze heures, nous approchions de la dernière crête



Extrémité sud du lac Albert. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

qui nous séparait du col, but de nos efforts, quand nous vîmes une petite armée déboucher par une route qui ne pouvait manquer de croiser la nôtre de l'autre côté d'un ruisseau.

Nous touchions le sommet au moment même où les premiers rangs de la multitude ennemie, arrivant comme une inondation, envahissaient la base du monticule. De part et d'autre, l'engagement fut immédiat. Mais le feu rapide de nos winchesters assourdit les indigènes et les mit en confusion.

Notre avant-garde dévala sur eux; ils détalèrent du haut des pentes avec la rapidité d'une bande d'antilopes.

Nous reformons les rangs et marchons en files serrées comme précédemment; mais à midi trente je donne l'ordre de s'arrêter. Notre halte méridienne permet aux

naturels de rassembler toutes leurs forces, et, quoique la récente aventure ait calmé leur ardeur, ils restent toujours menaçants par la masse imposante des guerriers rassemblés chez les Balegga, les Bavira et les Ouabiassi.

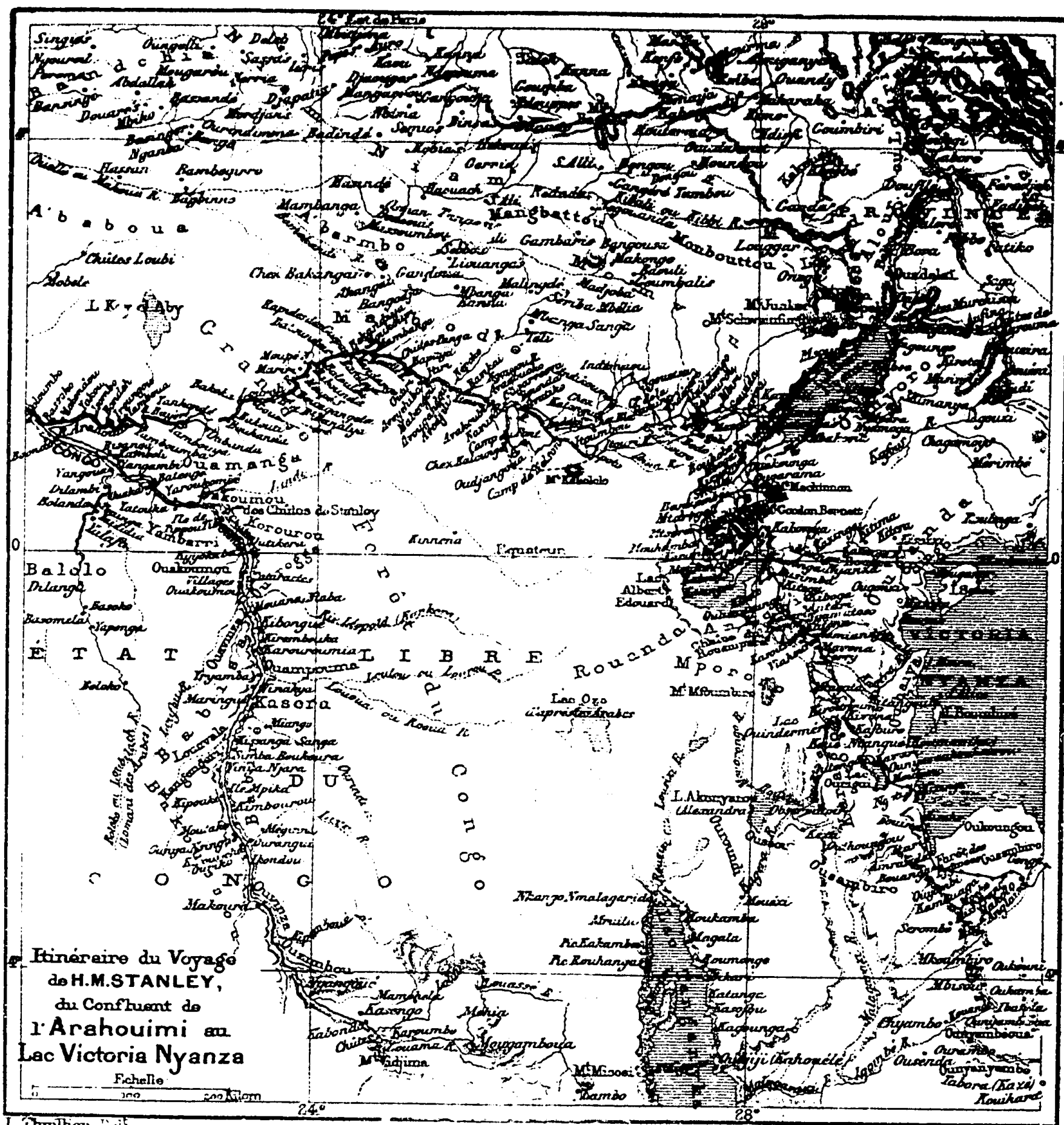
Après une heure de repos, nous prenons par un sentier parfaitement battu. En un quart d'heure, nous gagnons le sommet du col, ou, pour mieux dire, du plateau.

A une distance de 40 kilomètres, nous apercevons une ligne bleue et uniforme, celle d'un haut-pays montant jusque dans les nuages, et paraissant prodigieusement élevé. Les hommes font entendre un murmure de mécontentement. C'est l'Ounyorô! Entre nous et ces hautes terres, vastes et bleues, se creuse, je le sais, un abîme immense et profond, où sommeille le

lac Albert. Et nos gens, en apercevant l'Ounyorlo lointain, de dire, tout confus : « *Machallah!* mais ce Nyanza s'éloigne à mesure que nous avançons ». J'essayai de les ragaeillarder : « Enfants, ayez l'œil, vous allez voir le Nyanza d'un moment à l'autre ! »... La nouvelle fut

reçue avec un grognement d'incrédulité ; j'y étais habitué, du reste.

A la fin, tous les yeux s'arrêtèrent sur un nuage gris. Un nuage ? Certes c'était le Nyanza lui-même, le Nyanza endormi dans la brume, car au nord-est il



avait la couleur de l'océan. Les hommes regardèrent le lac deux pleines minutes avant d'être convaincus ; mais alors leur émotion s'exhala en cris de joie et d'enthousiasme.

Nous arrivons à la marge même de la descente. Tandis que les gens dansent, crient leur joie à tue-tête, une pensée me fait frissonner. Où trouverai-je une

embarcation assez grande pour nous transporter tous sur les eaux si souvent troublées du lac Albert ? Ma longue-vue scrute anxieusement la lointaine rive et la longue plaine ; pas plus que de canot je ne vois d'arbre qu'il soit possible de creuser pour fabriquer une pirogues sur une trentaine de kilomètres, ce ne sont que pente ; nues, hérissées de gros rochers, sillonnées et profon-

dément ravinées par des cours d'eau, dont les berges ne montrent qu'une mince traine de buissons misérables. Entre la base des talus et le lac s'étend une plaine large de 8 à 10 kilomètres, longue de 30, très jolie à contempler de notre haut observatoire. On croirait voir un beau parc bien fourni, mais les arbres qui le couvrent sont sans doute des acacias et d'autres arbres épineux ou simplement de la brousse; ils ne nous valent rien.

A son extrémité, le lac a encore une largeur considérable; mais, si nous suivons les lignes que forment les escarpements de ses rives, nous voyons sa largeur gagner des proportions superbes, et la couleur argentée des hauts-fonds prendre peu à peu les teintes azurées de l'océan.

Aussi loin que portent les yeux, le plateau de l'Ounyorô maintient son niveau horizontal, semble-t-il; mais la vue terminale nous est coupée par un fort épaulement de montagne qui se projette de la chaîne occidentale. Au sud du Nyanza, et entre ces hauteurs qui se font face — le plateau de l'Ounyorô et le nôtre, — s'étend une coustière basse, ancien fond de lac et présentement terre ferme, montant vers le sud en pente douce, couverte d'acacias et de broussailles.

Après une halte de vingt minutes environ, nous entreprîmes la descente. Avant que l'arrière-garde et le lieutenant Stairs se fussent acheminés, les natifs s'étaient amassés en un nombre égal au nôtre, et nous n'étions pas encore à 150 mètres plus bas, qu'ils se précipitaient sur la seconde colonne, laquelle répondit par un feu continu. En dessous, nous les apercevions éparpillés en escarmoucheurs et débordant nos deux flancs, suspendus aussi en longue ligne à notre queue sur le raide et difficile sentier.

La descente continua pendant trois heures; de quinze en quinze minutes, il fallait s'arrêter pour repousser les natifs, qui, au nombre d'une quarantaine, nous firent escorte jusqu'à la plaine.

A 800 mètres de la base, nous traversons un ruisseau d'eau légèrement saline, qui s'est creusé un lit profond, flanqué de parois escarpées. A l'un des angles rentrants, nous installons le camp, inattaquable sur un demi-cercle; l'autre moitié est bientôt garantie par des buissons et des matériaux pris auprès, dans un village abandonné. Une heure après le crépuscule, la bande s'approche, tête un point après l'autre, on ne peut plus surprise de recevoir une fusillade partant de tout le pourtour du demi-cercle.

Le 14, nous traversons la plaine, qui descend graduellement vers le lac pendant 8 kilomètres. Nous regardions attentivement si nous trouverions quelque arbre à tailler en canot; mais la plaine ne montrait que minces acacias, arbustes épineux, tamarins et broussailles. Cependant j'espérais déterminer les naturels à nous céder un canot, ou, mieux encore, je comptais qu'Emin Pacha, ayant visité l'extrémité méridionale du lac, ainsi que je l'en avais prié, aurait fait, avec les riverains, les arrangements nécessaires.

Nous dépêchâmes l'interprète avec quelques hommes jusqu'à un village de la rive, appartenant à un chef appelé Katonza; il avait pour instructions d'employer toute son habileté à gagner le bon vouloir des habitants. Nous devions suivre à pas lents, et attendre qu'il nous appelât.

Les villageois ignoraient notre approche. En apercevant nos hommes, leur premier mouvement fut de s'enfuir; mais, voyant qu'on ne les poursuivait pas, ils se postèrent sur une termitière, à la distance d'une fléchée, curieux plutôt que bienveillants. Constatant que nos gens étaient polis, civils et inoffensifs, ils leur permirent d'avancer. La vue d'un blanc les détermina à descendre, tandis qu'on leur réitérait l'assurance de nos intentions pacifiques. Enfin une quarantaine d'entre eux s'enhardirent et vinrent à proximité immédiate. Nous jurâmes n'avoir aucun mauvais dessein, et demander seulement leur amitié, que nous reconnâtrions par des présents convenables. Eux de répondre que leur hésitation pouvait être mal interprétée, et même attribuée à de la crainte, mais qu'ils nous prenaient pour des ennemis à eux, des Ouara-Soura, ou tout au moins pour des alliés de cette tribu. Nous parlâmes, mais en pure perte. Cependant ils voulaient bien nous montrer un chemin le long du lac.

« Vous cherchez un homme blanc, dites-vous. Nous apprenons qu'il y en a un chez Kabba Réga<sup>1</sup>. Il y a beaucoup, beaucoup d'années, un blanc vint du nord par un bateau-fumée<sup>2</sup>, mais il repartit, et cela advint quand nous n'étions encore que des enfants. Depuis il n'y a pas eu de bateau étranger dans nos eaux. On nous parle de blancs qui sont à Boussoué<sup>3</sup>, mais c'est bien loin d'ici. Votre chemin suit le long du Nyanza, vers le nord. Toutes les vilaines gens arrivent de ces parages. Et nous n'avons pas entendu que du côté de l'Itouri il en vint d'honnêtes. Les Ouara-Soura sortent de là. »

Un seau d'eau froide venait d'être jeté sur l'espérance qui nous avait animés jusque-là. Jamais perspective aussi décourageante ne fut le lot d'un explorateur africain.

Nous n'avions plus que quarante-sept caisses de cartouches. En allant par terre, nous pouvions prévoir que nous en dépenserions vingt-cinq. A notre arrivée près d'Emin Pacha, nous n'en aurions donc plus que vingt-deux. A ne lui en laisser que douze, il nous en resterait dix pour reprendre une route sur laquelle nous en aurions déjà brûlé trente. Tel était l'inventaire que je faisais de la position.

A notre halte de midi, je parlai de retraite pour la première fois. Les officiers furent étonnés autant qu'affligés. Je leur répondis qu'il fallait regarder la situation bien en face. Emin n'était pas là; naviguer était impossible. En nous établissant dans le pays, nous ne trouverions rien à manger. « Si proches que nous soyons de Ouadelaï, j'ai la conviction que nous gas-

1. C'était Casati.

2. Mason Bey.

3. Msoué.



Saat Talo abandonne à un lion le buffle qu'il a blessé (voy. p. 54). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

pillerions un temps précieux à chercher des expédients, quand le sens commun nous ordonne de retourner à la forêt, d'y chercher un endroit convenable, Ibouiri par exemple, pour y laisser nos approvisionnements, nos malades et nos convalescents restés chez Ougarrououé, puis de revenir avec notre bateau, des munitions et quelques douzaines de caisses ».

Dans l'après-midi nous nous rapprochâmes de l'île de Kassanya. Le lendemain, 15 décembre, Jephson se rendit, avec quarante hommes, sur un point où l'on pouvait s'entretenir avec les habitants de l'île. Un pêcheur et sa femme, qu'on héla, consentirent à palabrer. Ils nous donnèrent des nouvelles du bateau-fumée qui avait amené le colonel Mason.

D'ailleurs, ils n'avaient pas à nous offrir de canots suffisants pour transporter même quelques hommes, et le pays ne nous fournirait, disaient-ils, aucun moyen de subsistance, ce que nous savions déjà.

Ainsi l'inévitable destinée nous enserait. Au conseil qui fut tenu dans la soirée, il fut décidé d'adopter le parti que j'avais proposé, le seul raisonnable qui se présentât.

Dans la journée du 16, je vaguai sans succès, le long de la rive, après quelque bon coup de fusil. Saat Tato, de son côté, après avoir blessé un buffle, abandonna la poursuite quand il vit un lion de belle taille se substituer au chasseur.

A cinq heures de l'après-midi nos gens se rassemblèrent. Silencieusement ils se mirent en ordre pour gagner le pied du mont: nous avions trois malades.

A neuf heures du soir, nous tombons inopinément sur un village, ce qui occasionne quelque confusion. En un morne silence nous traversons le bourg endormi. Pendant une autre heure, nous tenons bon, mais le corps fatigué exigeait du repos. Nous nous jetâmes sur l'herbe, chacun où il se trouvait, et bientôt nous étions plongés dans un profond sommeil.

Au point du jour, trempés de rosée, et encore las, nous regardons l'immense muraille qui se dresse en quatre grandes terrasses, hautes de 180 mètres chacune; nous en sommes encore à 3 kilomètres. Pressant le pas, nous atteignons la première montée: nous étions à 762 mètres au-dessous du col qui sépare les chaînes nord et sud.

Trente hommes choisis allèrent se saisir du rebord du plateau, dont la caravane devait gravir les pentes.

Après une demi-heure employée à prendre des forces, nous attaquâmes la déclivité rocheuse que les pluies avaient balayée. La marche de nuit encore dans les jambes, glacés par la rosée, la brume et le froid du matin, nous n'étions pas en train. Et, pour augmenter nos peines, le soleil nous frappait dans le dos, les rochers nous renvoyaient la chaleur à la figure. Un des malades s'égara dans un accès de délire, un autre s'affaissa sous l'influence d'une forte fièvre bilieuse et ne voulut plus bouger.

Nous n'étions pas à moitié chemin, quand on vit douze naturels de Katonza quitter la plaine et s'élancer après nous, avec l'intention de ramasser les trainards. Mais le lieutenant Stairs, chargé de l'arrière-garde, réglerait leur compte s'ils arrivaient à portée de fusil.

Au haut de la deuxième terrasse, les fraîches eaux d'un ruisseau nous rendirent la vie. Le soulagement fut grand de savoir que nos tirailleurs tenaient enfin le front de la colline.

Courte halte à la troisième terrasse. De cet endroit, nous vîmes que l'arrière-garde n'avait pas encore franchi le premier ressaut. Les douze naturels suivaient obstinément, à 500 mètres de distance. L'un après l'autre ils se pen-

chèrent sur un objet que nous ne distinguions pas — notre second malade, comme nous l'apprîmes par le commandant de l'arrière-garde — chacun lui enfonça sa lance dans le corps. Alors Saat Tato et quatre autres tireurs experts se postèrent derrière de larges rochers, qui leur permettaient de voir sans être vus.

Nous mîmes près de trois heures à atteindre la lèvre du plateau, et à rejoindre notre avant-garde. Comme l'arrière-garde montait à son tour, nous entendîmes un pétitement aigu: les carabines de l'embuscade vengeaient nos morts. L'un des sauvages tomba pour ne plus se relever; un second fut emporté tout en sang; les autres vautours prirent la fuite.

Pendant que l'on reprenait haleine, nos éclaireurs explorèrent un village voisin et trouvèrent du grain et des fèves en provision suffisante pour donner à chaque homme large ration pendant cinq jours.

A une heure de l'après-midi, nous reformions la file, en ordre strict, toujours escortés par les indigènes. Le



Les Européens ravandant leurs effets. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

centre et la queue de la colonne, s'embrouillant quelque peu dans les roselières, se tronçonnèrent en trois ou quatre groupes. Un autre de nos malades se coucha dans l'herbe; il ne s'en releva pas. Tandis qu'à l'avant-garde nous attendions que la colonne se fût reformée, nous entendîmes comme une tempête de cris triomphants, et 400 indigènes ou environ dévalèrent les talus, ivres de rage bruyante, et sans se préoccuper de l'arrière-garde. Nul doute que ces clameurs victorieuses n'aient été poussées quand s'accomplit la destinée du malheureux. C'était le troisième que nous perdions. Mais un de nos tireurs émérites prit position à 300 mètres de notre ligne, tandis que les natifs bondissaient allègrement sur l'arrière-garde. Une première balle coucha un assaillant sur le sol, une seconde cassa le bras d'un autre et lui pénétra le flanc. Il y eut un instant de silence, puis nos éclaireurs, courant au secours de leurs camarades, les dégagèrent immédiatement.

Après une heure de marche nous campions sur une colline tabulaire, au-dessus des plaines fertiles.

Il fallait maintenant donner aux indigènes une sévère leçon. En conséquence, le lendemain, avant le point du jour, je demandai des volontaires. Quatre-vingts hommes répondirent aussitôt. Mes instructions furent

brèves : « Mes garçons, vous voyez que les natifs combattent en fuyant. Pour ce qu'il faut aujourd'hui, nous autres blancs ne valons guère. Nous sommes las, les pieds nous cuisent, nous ne pourrions courir loin. Faites donc votre affaire tout seuls, avec vos propres chefs. Sus à ces gens qui hier nous ont tué des malades ! Droit à leurs villages ! ramenez-en vaches, brebis et chèvres, tout ce que vous trouverez. Et amenez-moi quelques prisonniers, pour que je les charge ensuite de mon message à leurs tribus ! »

Dans l'intervalle, nous vaquons à nos affaires personnelles. Nos souliers et nos effets avaient besoin de réparations, et nous passons la journée à ravauder et rapetasser.

A cinq heures de l'après-midi les volontaires revinrent avec un beau troupeau de bêtes à cornes et plusieurs veaux. Six taureaux furent dépêchés et répartis entre les hommes, qui en devinrent presque fous de joie.

Le 19 décembre, comme nous approchions de Gavira,

un groupe de naturels nous accoste et nous crie : « Le pays est à tes pieds. Nous te laisserons tranquille désormais. Et tu nous feras grand plaisir s'il te plaisait de tuer le chef de l'Oundoussouma, qui nous avait ordonné de te repousser. »

L'après-midi nous arrivâmes aux bourgs de ceux qui, le 12, nous avaient poursuivis avec tant d'obstination, et qui, maintenant, du haut des collines, nous assourdissaient de leurs clameurs. L'avant-garde, s'inquiétant peu des injures de ces Balegga, poussa de l'avant, et nettoya les coteaux.

Le 20, nous traversions la riche vallée de l'Oundoussouma, dont, le 10 et le 11, nous avions brûlé des villages. Déjà le pays s'était repeuplé, il avait repris son aspect de richesse; néanmoins un silence de mort régnait par la contrée; assis sur les pentes de la montagne, les habitants nous regardaient passer. En com-

parant la présente journée à l'autre, nous devinions qu'à la prochaine fois nous serions reçus avec courtoisie, sinon avec hospitalité.

Le 21 nous guéons l'Itouri oriental. Le 25, ayant vainement cherché des canots, nous traversons l'Itouri médian sur un radeau fait avec des stipes de bananier. Le 26 à midi tout le convoi était sur l'autre rive.

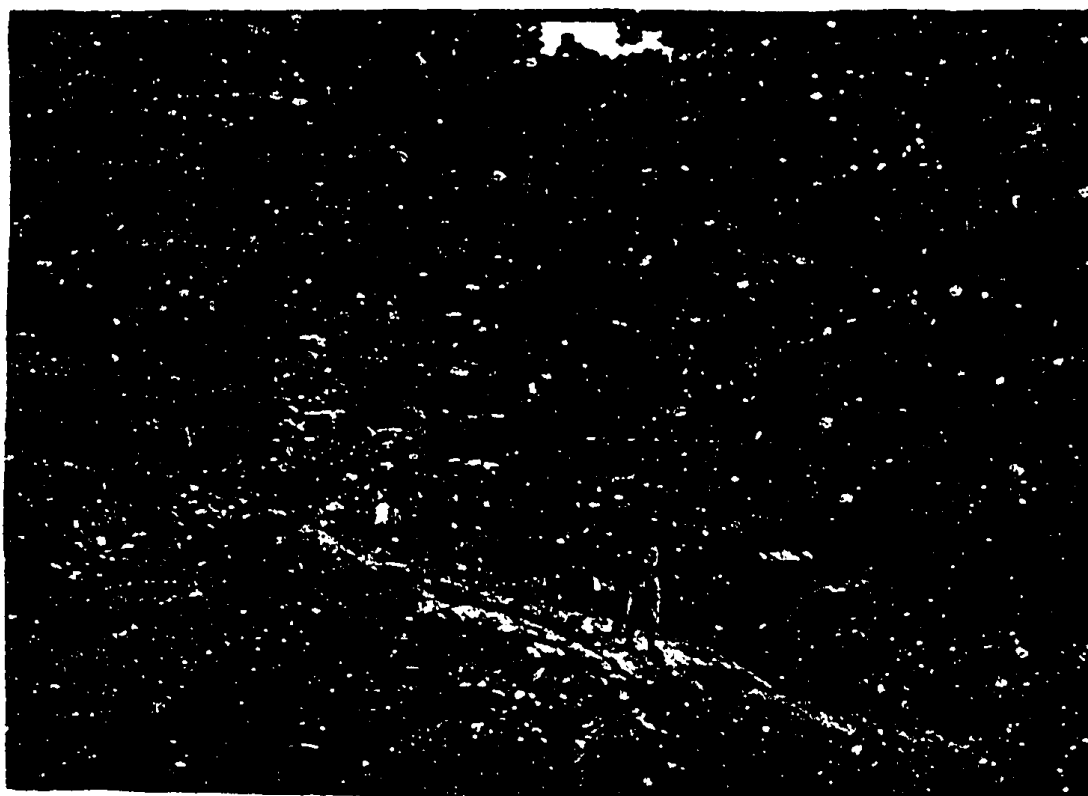
Le 1<sup>er</sup> janvier 1888 nous campons à Inde-tongo, et, le

lendemain, nous passons dans la forêt, près d'un gigantesque roc de granit, sur lequel les naturels se réfugient parfois pendant leurs guerres sanglantes.

Le 6, nous traversons Inde-mouani, l'endroit où le Zanzibari Mcharacha était tombé du haut d'une souche et s'était cassé le cou. Les fourmis rouges, nettoyeuses de la forêt, avaient dévoré la peau et la cervelle du malheureux; son crâne ressemblait à un grand œuf d'autruche. La poitrine était entière encore, mais les membres inférieurs n'avaient plus que les os.

Le lendemain, nous entrons dans l'Ibouiri, et arrivons au village de Boryo : mais, hélas ! les indigènes avaient eux-mêmes incendié leurs jolies maisonnettes. Heureusement de larges approvisionnements en maïs avaient été déposés dans des huttes provisoires. Sans tarder, nous fîmes main basse sur le grain et les voliges, et avant la nuit nous avions déjà entrepris la construction du futur fort Bedo, la « forteresse du Repos ».

Jusqu'ici nous n'avions songé qu'à Emin; à notre



Grand rocher près d'Inde-tongo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

retour dans l'Ibouiri, tout ce qu'on avait négligé, pour le secourir plus vite, exigeait une attention immédiate. Je résumai comme suit les plus urgentes nécessités :

Arracher Parke et Nelson aux griffes des Manyouena. Ramener les convalescents, le bateau d'acier l'*Avance*, la mitrailleuse Maxim et les 116 charges emmagasinées à Ipoto.

Construire le fort Bodo de manière qu'une garnison y soit en sûreté. Défricher tout autour, semer du maïs, des fèves, du tabac.

Communiquer avec le major Barttelot au moyen de courriers, ou aller moi-même le chercher afin d'escorter ses convalescents chez Ougarrououé.

Si le bateau a été volé ou détruit, construire un canot et le transporter au Nyanza.

Si Barttelot est déjà en route, lui envoyer en hâte des porteurs et du grain, car il doit en avoir terriblement besoin.

Tout d'abord, il fallait employer un chacun à l'estacade, dans l'intérieur de laquelle on construirait plus à loisir des tours et des ouvrages de défense; on creuserait un fossé, afin de ne pas être toujours aux aguets.

Les palis du fort Bodo furent bientôt au complet. Une centaine d'hommes coupaient des baliveaux et les apportaient à ceux qui venaient de creuser un étroit fossé autour des futurs remparts et qui enfonçaient solidement les pieux sur la ligne tracée. Trois rangées de traverses, attachées par des lianes et des sarments de rotin, recouvraient les montants. On avait fixé des planches à l'extérieur pour se préserver des flèches empoisonnées des indigènes. A trois angles du fort s'élevaient des tours hautes de près de 5 mètres, pareillement défendues, afin que, de nuit et de jour, les sentinelles pussent surveiller la clairière où allaient bientôt pousser nos récoltes.

Une fois le palis mené à bien, nos gens rassemblèrent les montants massifs, les poutres, les centaines de chevrons, les milliers de lianes et de plantes sarmenteuses qui devaient s'employer en logements d'officiers, magasins, cuisines, greniers, bâtiments de service. Il fallait aussi pour les toitures d'énormes quan-

tités de feuilles de phrynium. Le gros ouvrage étant suffisamment avancé, le lieutenant Stairs fut mandé pour recevoir des instructions spéciales :

« Demain 19, vous partirez avec 100 carabines pour Ipoto, afin de savoir ce que sont devenus Nelson, Parke et nos malades. S'ils sont vivants, vous les escorterez tous ici. Vous ramènerez également l'*Avance*, et autant de ballots qu'il sera possible. »

Le 19, la troupe se mit en route. A ce moment notre effectif était ainsi composé : troupe Stairs, 97 hommes; garnison du fort, 70.

Après le départ de Stairs, j'entrepris le plâtrage intérieur du quartier général et la construction d'un grenier jaugeant 100 hectolitres de maïs.

Le 29, nous plions les tentes pour entrer dans notre demeure.

Jusqu'au 6 février, nous élargissons la clairière, mais les indigènes commencent à rôder aux alentours, à semer des écharde empoisonnées sur les sentiers, à couper les bananiers; aussi la moitié de la garnison est-elle partagée en deux patrouilles chargées de battre les plantations et la forêt voisine. On découvre plusieurs camps de nains à 1 500 mètres du fort et munis d'abondantes provisions de plantains. On les met vivement en déroute et l'on détruit leurs demeures.

Après quelques jours passés dans nos nouveaux quartiers, nous sommes en proie aux puces et aux moustiques, et nous ne tardons pas à être envahis par des armées de rats. A ces fléaux s'en joint bientôt un autre : les fourmis rouges pénètrent dans le fort; leurs colonnes ne se laissent point arrê-

ter par le fossé; elles envahissent tout. Leur arrivée inquiète tout être vivant. Les hommes poussent les hauts cris, rugissent et se tordent sous la douleur.

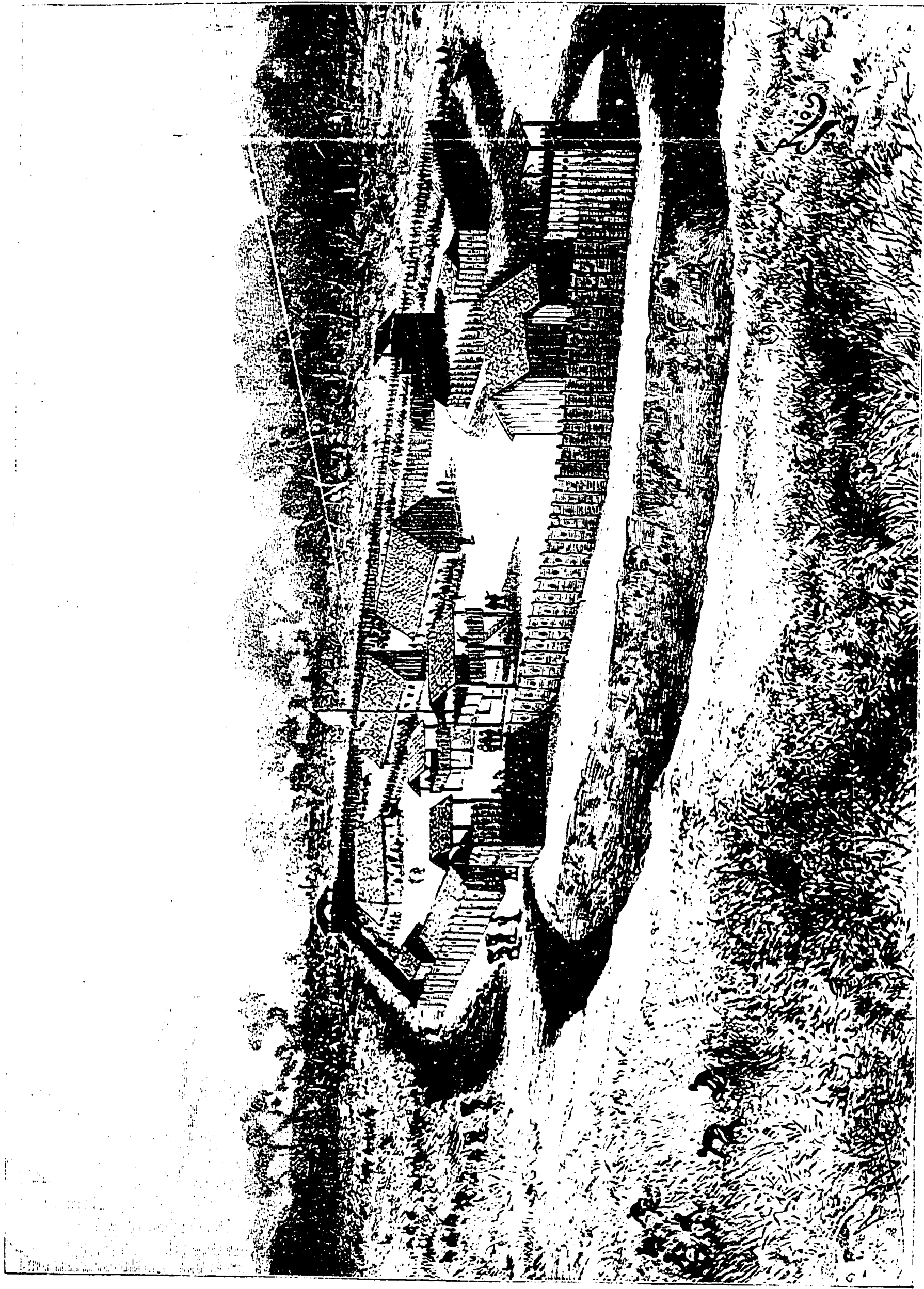
Les serpents sont innombrables comme partout sur le continent; une de nos surprises a été d'échapper à leurs morsures. Par terre et par eau nous avons cheminé en Afrique sur 38 000 kilomètres, et je n'ai vu que deux hommes mordus; encore s'en tirèrent-ils. Les oiseaux, les insectes abondent, mais nul de nous n'a le loisir de les colliger.



Vue extérieure du fort Bodo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Palissades du fort Bodo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Intérieur du fort Bode. — Dessin de Hion, d'après des croquis.

Le 7 février, on tendit notre ligne à sonder pour mesurer les futures approches des portes vers le fort, et pendant plusieurs jours la majeure partie de la garnison coupa, vers l'est et l'ouest, des routes larges et droites. De gros troncs furent abattus et enlevés, les chemins si bien nettoyés qu'on aurait vu trotinant une souris à 200 mètres.

Le 8 au matin, nous hissâmes une hampe à drapeau haute de 15 mètres, à laquelle flotta bientôt l'étendard égyptien, que nos Soudanais saluèrent par une salve de vingt et une décharges de leurs carabines. La petite cérémonie finissait à peine, qu'un coup de fusil éclata au bout de la route, du côté de l'ouest, et nous comprîmes que la caravane d'Ipoto était en vue.

Le chirurgien Parke fut le premier à se montrer; sa bonne mine faisait plaisir à voir; mais Nelson n'arriva clopin-clopant qu'une heure après. Il semblait vieilli avant l'âge : les traits pincés et étirés, le dos courbé, les jambes débiles d'un octogénaire.

Leur séjour au milieu des Manyouema avait été un temps de souffrances abominables. Onze hommes étaient morts, dont neuf succombant à la faim. Depuis le 28 octobre, jour de mon départ, les Manyouema ne leur avaient plus fourni qu'une nourriture insuffisante. Il fallait travailler toute la journée pour recevoir comme salaire, et seulement quelquefois, 10 têtes de maïs; la moyenne même n'était que de 3 épis. Les malheureux incapables de travail étaient réduits à vivre d'herbes. Pendant les sept dernières semaines, les chefs ne donnèrent plus rien : Nelson et Parke durent vendre leurs vêtements, des effets destinés à Emin, même huit carabines. Les Arabes avaient tenté plusieurs fois de leur voler armes et caisses. Pour comble de malheur, tous les deux étaient tombés malades; Nelson avait dû garder le lit pendant deux mois, Parke pendant cinq semaines.

12 février. — Stairs et sa colonne sont arrivés aujourd'hui, apportant le bateau en bon état; l'absence de notre camarade a duré vingt-cinq jours. Il a rempli sa mission d'une façon irréprochable.

La soirée de ce jour a été consacrée à une discussion sur les résolutions à prendre. Tous les chefs sont unanimes pour demander à gagner directement le Nyanza.

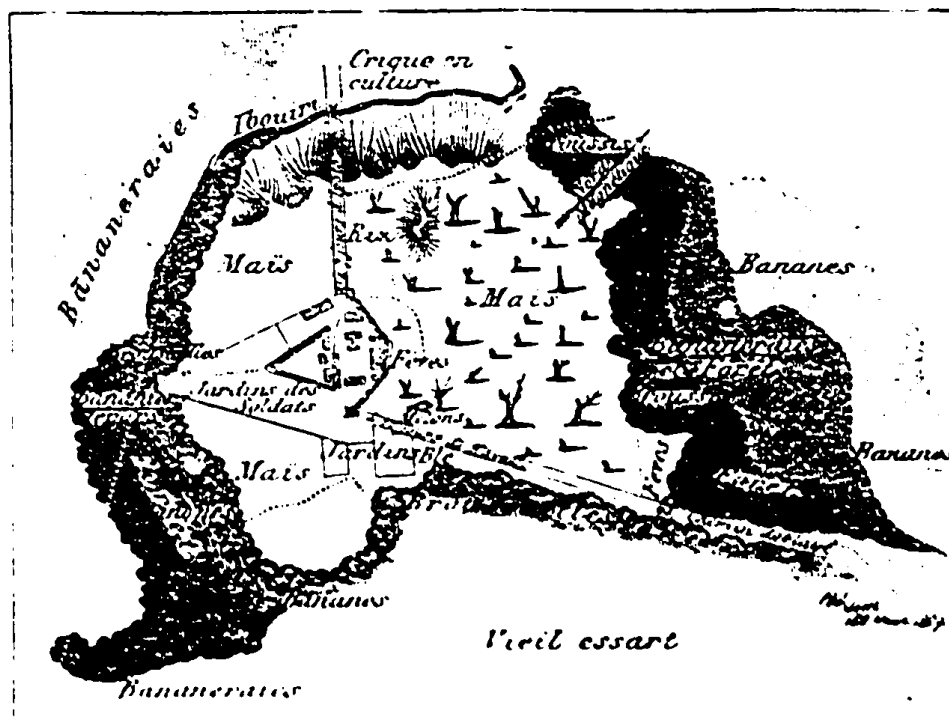
Mon désir n'est pas moins grand de savoir ce que fait le pacha. Néanmoins il ne s'en faut guère que j'abandonne sa recherche pour me porter à celle du

major Barttelot. En définitive, on s'arrête à un compromis : des courriers iront trouver le major avec tous les renseignements utiles; Stairs escortera ces messagers jusqu'à la station d'Ougarrououé, et à son retour il emmènera les convalescents restés chez le chef arabe. Nous l'attendrons jusqu'au 20 mars, afin qu'il participe de sa personne à la délivrance d'Emin Pacha.

Stairs partit le 17 avec 7 hommes et 20 courriers. Le 19, dans la nuit du dimanche, je fus pris d'une inflammation d'estomac que le docteur Parke qualifia de gastrite sous-aiguë. Elle fut très violente, et dura vingt-trois jours, pendant lesquels je restai, la plupart du temps, inconscient.

J'apprends, à demi convalescent, qu'Ouledi a capturé une reine des pygmées, la femme du chef qui trône à Inde-karou. On me l'amène, parée de trois colliers de fer poli à bouts enroulés comme un ressort de montre. Trois annelets de fer pendent à ses oreilles.

Teint légèrement brun, face large et ronde, de grands yeux, des lèvres petites, mais pleines. Son maintien est tranquille et modeste, bien qu'elle n'ait pour tout vêtement qu'une étroite guenille en écorce. Elle mesure 1 m. 32, et nous lui donnons de dix-neuf à vingt ans. Quand elle tient ses bras contre la lumière, ils prennent une teinte brun blanchâtre. Sa peau n'a pas la soyeuse douceur de celle des femmes zanzibari; mais, en somme, la petite créature est charmante.



Plan du fort Bode — Gravure tirée de l'édition anglaise

Le 25 mars, je puis faire quelques centaines de pas tout d'une traite, mais je me sens encore faible. Nelson est quelque peu remis de ses perpétuels accès de fièvre. Tous les après-midi, je m'assieds dans un fauteuil sous les arbres, et je passe des heures à lire et à somnoler.

Pendant qu'on m'aide à gagner mon dôme de feuillage, ce m'est un délice, tous les jours renouvelé, de voir les progrès étonnants qu'ont faits nos cultures. Dans ce sol chaud et fécond, le maïs monte aujourd'hui à une hauteur prodigieuse : une troupe d'éléphants se cacherait dans le fouillis.

J'ai résolu de partir le 2 avril pour le Nyanza et d'emporter le bateau. C'est le quarante-sixième jour que Stairs est absent. J'ai envoyé au major Barttelot vingt courriers — dont l'un est retourné sur ses pas. — Je laisserai 49 hommes au fort avec Nelson. Nous en aurons 126 pour convoyer le bateau jusqu'au lac. La garnison se compose des affaiblis et des affamés du camp de la famine, qui ne guériront pas tous.

M. Parke nous accompagne au Nyanza, sur sa demande expresse. Sa place serait plutôt au fort, avec les malades; mais aucun d'entre eux n'exige plus de soins que le capitaine Nelson n'en peut donner.

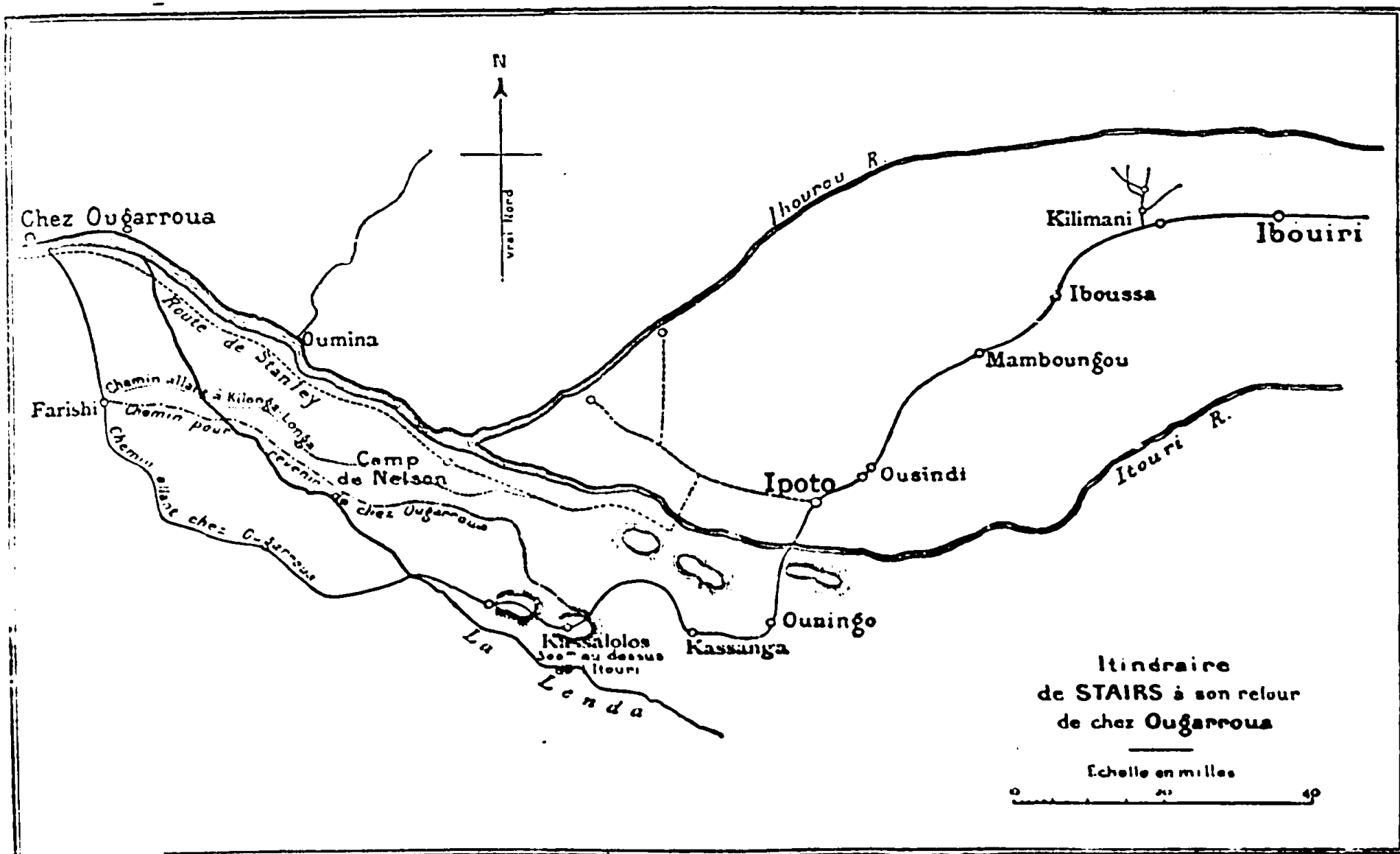
## VIII

Départ du fort Bodo. — Des nains. — Premières nouvelles d'Emin. — Échange des sangs avec Mazamboni. — Une lettre d'Emin. — Jephson est député vers Emin. — Arrivée d'Emin. — Conversations avec le pacha.

Nous nous mîmes en marche le 2 avril 1888, à midi. Nous étions rentrés en possession de notre bateau

d'acier, partagé en douze sections. Marchant en file indienne, la caravane chargée avançait sans peine, mais l'*Avance* nous occasionna quelques difficultés : la plupart des tranches passaient aisément, mais, les pièces de la poupe et de la proue s'étant engagées entre deux arbres énormes, il fallut battre en retraite, prendre un détour par la brousse, et s'y frayer une route.

Un village de nains situé à la croisée des routes termina notre première étape, et, le 4, nous atteignîmes Inde-mouani. Le lendemain, autre campement de nabots. D'une bananeraie voisine, Saat Tato et quelques-uns de ses amis nous en ramenèrent cinq : quatre femmes et un garçon, appartenant à deux types distincts.



L'une des femmes sortait évidemment de cette race dite des Akkas, aux petits yeux de singe, rusés, rapprochés et enfoncés. Les trois autres et l'enfant avaient de grands yeux ronds et saillants, des fronts larges et bombés, des figures en pleine lune, de petits pieds et de petites mains, un léger prognathisme, l'ensemble bien formé, mais à une échelle très réduite. Café légèrement grillé — chocolat — cacao — café au lait — ces termes donnent de leur couleur une idée moins exacte que celle d'une brique d'argile rougeâtre à moitié cuite. La femme aux yeux de guenon avait des prunelles remarquablement malicieuses, des lèvres avancées pendant sur le menton, un abdomen proéminent, une poitrine étroite et plate, des épaules tombantes, de longs bras, des pieds tournés en dedans, et de très courtes jambes.

C'est l'anneau depuis longtemps cherché entre l'homme moderne et ses ancêtres darwiniens; ce type, presque bestial, mérite certainement d'être rangé parmi les plus bas et les plus dégradés de l'espèce humaine. Une autre des pygmées, une mère évidemment, bien qu'elle ne fût peut-être pas dans ses dix-sept ans, avait un teint brillant qui marquait la santé; ses yeux grands et ronds étincelaient; ses mains étaient petites, ses doigts longs et délicats.

Les proportions de cette jeune mère étaient parfaites, une miniature de jolie femme; sa petite stature (1 m. 32) pouvait passer pour le résultat de relations sexuelles prématurées ou de tout autre accident. Mais, quand nous l'eûmes mise à côté de quelques garçons âgés de quinze à seize ans, pris parmi nos Zanzibari, et en-

suite à côté d'une femme d'agriculteur indigène, il devint évident pour tous que ces myrmidons représentent une race distincte.

Le 8 nous gagnons Inde-pesson, et deux jours après nous prenons, à partir de la base du Pisgah, un nouveau chemin allant vers l'est, qui nous mène à la rivière Itouri. Après une escarmouche sans importance avec les indigènes, l'*Avance* nous transporte tous sur la rive gauche.

Trois heures et demie de marche à partir de l'Itouri, nous sortions de la forêt; nous dressâmes le camp au village de Bessé, situé à sept heures de marche de l'Itouri et à 976 mètres au-dessus de la mer. Une lutte très vive s'engagea pendant que nous préparions nos quartiers. Fetteh, notre seul interprète pour les tribus de la plaine, fut grièvement blessé au-dessus de l'estomac.

Un peu à l'est de Bessé, nous filâmes droit sur le pic d'Oundoussouma, qui déjà montait sur l'horizon, émergeant des grandes vagues de la savane ondulante jusqu'à sa base. Il faisait terriblement chaud, et nous étions très las.

Le 14, après une marche de six heures, nous campions sur un éperon du Nzera-koum. Devant nous s'étendait le paysage scène des événements des 10 et 11 décembre. Jusque-là les deux voyages avaient été dissemblables. Plus de guerriers dansant et se trémoussant; on n'entendait ni menace ni cri de guerre. Mais comme nous comptons nous arrêter ici, il était urgent de savoir à quoi s'en tenir. Nous dépêchons un Ouaganda, rencontré la veille, vers les natifs assis sur la crête des collines et nous surveillant de loin.

A cinq heures du soir, nous obtenons qu'ils descendent, qu'ils approchent, et enfin qu'ils entrent dans notre camp. A partir de ce moment, il n'est pas difficile de lier amitié. Nous leur expliquons que nous allons à la recherche d'un chef blanc, qu'on nous disait habiter depuis plusieurs années près la mer de l'Ounyoré. Avaient-ils jamais entendu parler de cet homme?

Ils répondirent précipitamment : « Environ deux lunes après ton passage — au retour du Nyanza. — un homme blanc appelé Malledjou, ou « le Barbu », aborda Katonza, en un grand canot tout en fer. Tout au milieu, il y avait un grand arbre noir, d'où sortaient de la fumée et des étincelles de feu. Malledjou s'enquit après toi. Que lui répondit Katonza, nous ne savons, mais Malledjou s'en retourna dans la

grande pirogue de fer. Nul doute que tu ne le trouves bientôt. Mazamboni enverra au lac ses coureurs, et demain, au coucher du soleil, Katonza apprendra l'arrivée du frère de Malledjou. »

Telles furent les premières nouvelles entendues d'Emin Pacha. C'était pour les avoir plus tôt et préparer les natifs à l'irruption d'étrangers de l'Ouest inconnu, que j'avais expédié des courriers de Zanzibar déjà en février 1887. Si Emin, qui nous attendait le 15 décembre, eût pris la peine d'envoyer ses pyroscaphes à neuf heures de vapeur en avant de Msoua, nous eussions rencontré ses gens le 14 décembre, épargné cinq jours de combat, la perte de quatre mois, et vers le 15 mars je serais rentré dans l'estacade de Yambouya.

à temps pour sauver Barttelot, Jameson, mon arrière-garde!

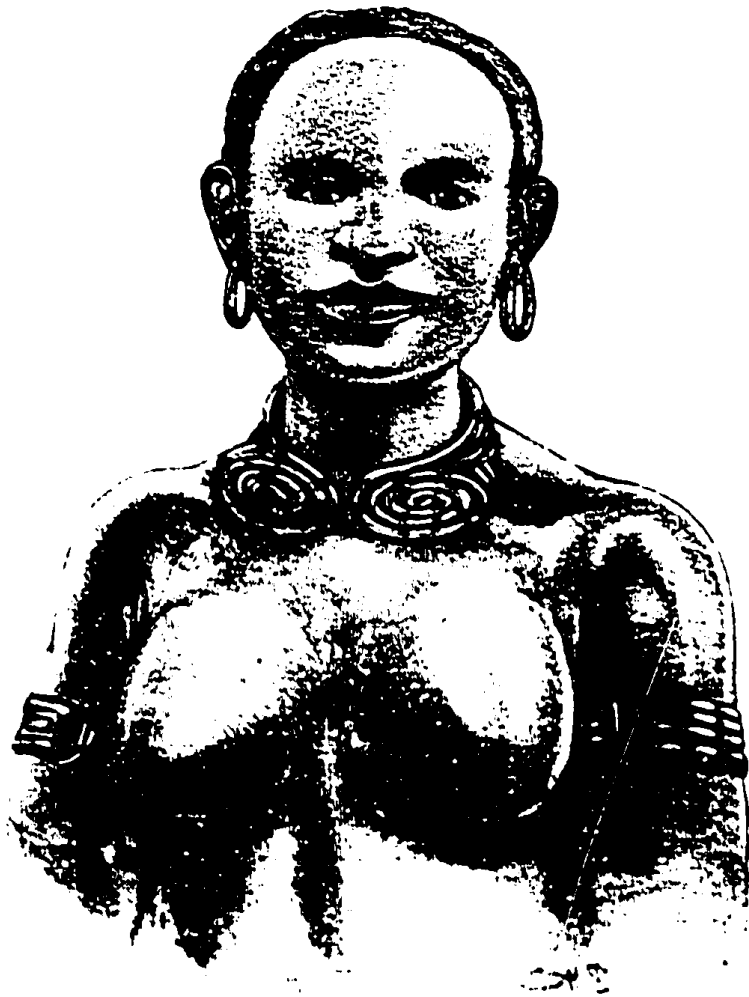
Fatigante journée que celle du lendemain. Tout le parlage retomba sur moi, et du matin au soir je fus tenu sur ma chaise par des indigènes. Il eût été impolitique de bouger du cercle étroit qu'oligarques et démocrates de l'Oundoussouma traçaient autour de moi. Nobles et serfs m'entouraient en épaisse rangée.

A une heure très matinale, Mazamboni s'était approché de la zériba avec une suite imposante. Jusqu'au milieu du camp, il fut escorté avec toutes marques de respect. Mes officiers s'inclinaient avec grâce pour lui souhaiter la bienvenue. Mais le chef ne répondait ni par une parole ni par un sourire. Il parlait brièvement et à voix basse à ses sous-chefs, tandis que ses satellites beuglaient comme des taureaux.

« Mes amis, observai-je, ma tête va se fendre si vous continuez de la sorte. Vous le savez, précieuse est la sagesse. Pourquoi divulguer au commun peuple la politique d'Etat? »

— Il est vrai », dit un sage à barbe blanche, qui nous expliqua qu'on nous avait d'abord pris pour des Ouara-Soura. On reconnaissait maintenant s'être trompé, et la conclusion, approuvée par toute l'assistance, était que nous devions lier amitié.

Alors les deux mains droites, celles de Mazamboni et de « mon fils Jephson », qui se présenta pour le sacrifice, furent croisées sur leurs genoux, croisés également. Le bras de Jephson fut légèrement incisé et teint de sang par l'hiérophante de l'endroit. Mon magicien à moi, un Zanzibari, autre épopète, fit à son tour jaillir le sang, couleur rouge sombre, de la veine de Mazam-



Une femme des peuples du pays de l'est, du nord-est de l'Afrique.

boni; et le sage à barbe blanche commença les incantations. Agitant les cailloux dans la gourde magique en vue du pic qui nous faisait face, et du chaînon en fer à cheval par delà les plaines à l'est et à l'ouest, du haut de son Nzera-koum, il articula de terribles malédictions, que tous écoutaient bouche bée.

Notre mage zanzibari, d'abord abasourdi, saisit à son tour la gourde magique et, en face de la montagne et de la vallée, la secoua avec une solennité terrible sur la tête de Mazamboni, sur la tête de Nestor et des gens terrifiés: non seulement il égala le vieux féticheur, mais il eut l'ambition d'en faire davantage, par le geste et la voix: ses yeux roulaient, ses lèvres écumaient.

Le 16, ayant été munis de 12 guides par Mazamboni, escortés par Gavira et 50 guerriers, accompagnés par une longue ligne de nouveaux amis, nous partîmes pour le territoire de Gavira, en une procession triomphale. A l'entrée de chaque village, les guerriers nous recevaient avec d'amicales salutations, et à Makoukourou, un nom que nous connaissions déjà, les femmes firent entendre de longs *touloulou* en notre honneur.

Le soir arrivèrent deux Babiassi, messagers de Mbiassi, le chef de Kavalli, district s'étendant en une large bande jusqu'au Nyanza: ils annonçaient que ledit Mbiassi avait reçu pour moi un petit paquet recouvert d'une étoffe noire. Mpigoué, de Nyamsassi, le lui avait remis, disant le tenir d'un homme blanc connu sous le nom de Malledjou.

Le surlendemain la colonne, très nombreuse, arriva devant le zériba de Kavalli: le chef, un jeune et beau Mhouma, se présenta, offrant l'hospitalité de son village. Il me remit le paquet de Malledjou, enveloppé d'une toile cirée d'Amérique.

La lettre d'Emin était datée de Toun gourou, sur le lac Albert, 25 mars. Il m'apprenait que, des rumeurs de notre arrivée lui étant parvenues, il avait fait vainement à notre recherche un voyage à l'extrémité sud du lac. Ce jour-là, au reçu du message de Mpigoué, chef du Nyamsassi, il nous engageait à rester où nous étions, et à l'informer de nos désirs, annonçant qu'il viendrait à notre rencontre.

Le 20, je dépêchai Jephson et Parke, avec 50 fusils et deux guides de Kavalli, pour faire le portage de l'Arance au lac Albert. Je confiai à Jephson une lettre pour Emin, dans laquelle je lui racontais nos deux voyages au lac, et résumais, pour le cas où il ne l'aurait pas reçue, le contenu de ma première lettre, expédiée de Zanzibar. Je lui disais ensuite que nous l'attendrions à Nyamsassi, et, pour terminer, je lui demandais ses instructions.

Le 25, nous quittâmes Kavalli pour camper à Boundi,

à 1500 mètres d'altitude au-dessus de la mer. Mbiassi, qui nous avait fort bien nourris, et qui me fournissait tous les jours un quart de lait dans un bol semblable à celui qui représente le dessin ci-contre, nous accompagnait pour faire à ses hôtes les honneurs de sa tribu. Il ordonna aux gens de Boundi de livrer en hâte une plus ample contribution à notre camp; il envoya des messagers au vaillant Koumbi, chef du Balegga oriental, avec la demande de me fournir au plus tôt des subsides. Mbiassi avait en lui l'étoffe d'un diplomate.

Le 26, nous effectuâmes notre seconde descente en deux heures quarante-cinq minutes. Nous prîmes nos quartiers dans le village Balegga de Badzoué, à 701 mètres au-dessous du camp de Boundi. Les habitants avaient détalé, mais Kavalli prit sous sa responsabilité de puiser dans les greniers des rations pour cinq jours, et les distribua à notre monde.

Katonza m'expédia des messagers pour me dire qu'il « se mourait » du désir de me voir. En même temps le redoutable Koumbi, « l'unique général », descendait des monts Balegga avec une vache blanche, quelques chèvres, des paquets de patates douces, et plusieurs caibasses de forte bière, le même Koumbi qui, le 13 décembre, avec l'aide de ses obstinés compagnons, s'était acharné contre notre arrière-garde. Avec ce chef audacieux je liai amitié sans longue hésitation. A Katonza je répondis que nous délibérerions sur son message.

29 avril. — A huit heures du matin, nous allions nous mettre en marche vers le lac, quand un guide apparut, avec une note de Jephson, datée du 23: il était arrivé sans accident à Msoua, une station d'Emin, et des messagers avaient été dépêchés par Choukri Agha,

le commandant, pour annoncer au pacha notre arrivée au lac.

Départ à neuf heures. Deux heures après, nous campions à 400 mètres de la rive, non loin du bivouac occupé le 16 décembre et sur le site du vieux Kavalli, que nous avait indiqué le chef.

De la porte de ma tente, à quatre heures de l'après-midi, je vois un objet noir apparaître au nord-est, sur l'horizon du lac. Ma longue-vue me révèle des dimensions très supérieures à celles d'une petite embarcation, puis un noir jet de fumée montre qu'il s'agit d'un vapeur. Une heure plus tard, nous distinguons deux bateaux qu'il remorque, et, à six heures trente, le navire jette l'ancre dans la crique de Nyamsassi, sur la rive de l'île qui porte ce nom.

De rapides messagers qui furent envoyés le long du rivage pour indiquer notre présence aux hommes du bord firent parler la poudre avec tant de zèle que les Soudanais du bateau leur tirèrent dessus, se figurant que



Bol à lait des Ouhouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

des gens d'allure si désordonnée devaient appartenir à Kabba Réga. Néanmoins il y eut plus de bruit que de mal : les matelots reconnurent les camarades, devinèrent les amis, et un canot nous amena les visiteurs. A huit heures, au milieu de l'allégresse générale, et après plusieurs salves de notre artillerie, Emin Pacha entra dans notre camp, accompagné par Jephson, le capitaine Casati et un autre officier. Je leur serrai la main à tous, et demandai lequel était Emin Pacha. Alors un homme mince et assez petit, portant lunettes, attira mon attention par ces paroles prononcées en excellent anglais :

« Je vous dois mille remerciements, monsieur Stanley, et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance. »

— Ah! vous êtes Emin Pacha? Ne parlez pas de remerciements, mais venez, asseyez-vous. Il fait si ici sombre que l'on ne peut pas se voir. »

Nous prîmes place à la porte de la tente. Une bougie éclairait la scène. Je m'étais attendu à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince, en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille. Tout à côté, le capitaine Casati, quoique plus jeune d'années, semblait décharné, anxieux, dévoré de soucis, vieux avant le temps. Lui aussi portant des vêtements excessivement propres et le fez égyptien.

Un court résumé de nos incidents de voyage, des événements survenus en Europe, des affaires dans les provinces équatoriales et de notre situation personnelle, prit presque deux heures, après lesquelles, pour fêter l'heureuse rencontre, nous bûmes cinq bouteilles de champagne à la santé d'Emin Pacha et du capitaine Casati. On les reconduisit avec leur suite jusqu'au canot, qui les ramena au vapeur.

30 avril. — Conduit l'expédition à Nsabé, un bel endroit sec et herbeux, à 50 mètres du lac, et à 5 kilomètres environ de l'île Nyamsassi. A la hauteur de l'endroit où mouillait le *Khédive*, nous rencontrons un détachement de Soudanais du pacha, alignés sur la berge, et qui nous saluent en musique. Emin a revêtu l'uniforme; il a moins l'air d'un civil qu'hier soir.

A côté de ces soldats à belle tenue, nos Zanibari à moitié nus ressemblent à une troupe de mendiants. Mais je n'ai pas lieu d'en être honteux.

Après la petite cérémonie officielle, je fais la remise au pacha de 31 caisses de munitions, et je monte sur le steamer, qui s'appelle le *Khédive*. Construit en 1869 par Samuda frères, il a 27 mètres de long, sur 5 à 6 mètres de large, et jauge 1 m. 50. En dépit de sa

lenteur et quoiqu'il coure sur ses vingt ans, il rend encore de bons services. Les œuvres supérieures ont assez bonne mine, mais sous la ligne de flottaison, paraît-il, ce ne sont que pièces et morceaux.

Outre le pacha, se trouvaient à bord Casati, Vitou Hassan, pharmacien de Tunis, quelques employés égyptiens, un lieutenant de l'armée, quelque quarante soldats soudanais et un équipage très convenable. Nous avançons lentement vers le nord. La nuance d'azur très foncée de l'Ounyoro me fait comprendre pourquoi Baker donna le nom de montagnes Bleues à la paroi de notre massif.

Vers midi, nous jetions l'ancre près de Nsabé, et j'atterris pour activer les hommes, en train de se construire un campement respectable, vu le voisinage de Kabba Réga. Ce roi, ayant jeté le gant à Emin et maltraité récemment Casati, qui était son hôte, prétendait se croire assez fort pour nous tenir tête avec ses 1500 fusils. D'un autre côté, les razzieurs ouaganda pouvaient tenter de nous faire visite.

Dans la soirée, le pacha vint me voir et j'eus avec lui une conversation prolongée, mais il ne me fut pas possible de deviner ses intentions. Je lui remis son courrier, le « haut commandement » du khédive, et la lettre de Nubar.

Le pacha me semblait montrer beaucoup d'hésitation. Je m'efforçai de lui faire voir sa position sous son vrai jour. « Le khédive vous laisse libre, lui dis-je en substance. Supposons que vous vouliez rester. Mais vous n'aurez pas toujours la vigueur nécessaire. Vous désirerez partir. Comment faire alors pour rapatrier vos hommes, qui n'auront plus à compter sur l'assistance de l'Egypte? Et puis, si vous restez ici votre vie durant, que deviendront vos provinces après vous, entre des tribus hostiles au sud, la vaste forêt à l'ouest, les partisans fanatiques du Mahdi au nord? »

Le pacha convint de la valeur de mes arguments. Mais il renvoya toute conclusion au jour suivant. Le lendemain il était chez moi à onze heures du matin. « Ce que vous m'avez dit hier, débuta-t-il, m'induit à penser qu'il me faut quitter l'Afrique. Je sais que mes Egyptiens désirent partir; mais j'ai de graves doutes sur mes deux bataillons de réguliers, qui mènent ici une vie plus large qu'en Egypte. Or je ne puis les abandonner à leur sort: mon départ serait le signal de rivalités, de haines, de massacres. »

— D'après moi, lui répondis-je, voici ce que vous auriez à faire : rassemblez vos troupes, lisez-leur la dépêche du khédive, et laissez-les choisir. Ceux qui voudront partir partiront; aux autres vous laisserez les munitions et les fusils dont vous pourrez vous passer. »

Le pacha acquiesça, du moins en ce qui concernait la proclamation à ses troupes. Il exprima seulement, sous forme de supposition, la crainte d'être retenu de force par ses propres soldats, ce qui m'étonna un peu. Puis il me demanda de lui donner un de mes officiers pour me représenter à Doufilé, où la proclamation



• Ah! vous êtes Eimé Pacha? — Gravure empruntée à l'illustrated London News.

serait lui. Je consultai Casati sur sa décision à lui; le capitaine répondit aussitôt: « Si le gouverneur Emin part, je pars; s'il reste, je reste ».

2 mai. — Le *Kheir* dérape au matin, filant au nord pour aller à Msoua, ensuite à Toungourou, à 14 heures et demi de vapeur de Nsabé. Deux jours après, il repartira pour Ouadelai, et le lendemain pour Doufilé. Il porte l'ordre d'Emin de ramener 60 ou 70 soldats, un major et autant de porteurs qu'on en pourra rassembler. Dans l'intervalle, deux semaines tout au plus, nous l'attendrons ici.

J'oubliais de dire que le pacha, suivant mon désir, m'a amené de quoi faire vivre l'expédition pendant trois semaines.

En attendant, le pacha Emin séjourne ici, de même que le capitaine Casati et une vingtaine de soldats. Nous jouissons d'un complet repos d'esprit, les officiers et moi ayant la compagnie d'Emin, cet homme aimable autant qu'accompli.

Le 3 mai, j'eus une nouvelle conversation avec le pacha; il déclara être persuadé que ses gens ne voudraient pas aller en Egypte, sauf, bien entendu, son petit nombre d'Egyptiens.

Voyant qu'il était redevenu hésitant, je l'adjurai de se prononcer catégoriquement. S'il ne voulait pas revenir en Egypte, j'avais deux autres propositions à lui faire: la première venait du roi des Belges; il s'agissait de gouverner la Province Equatoriale au nom de l'Etat du Congo, si la chose se pouvait faire avec une dépense annuelle de 250 000 à 300 000 francs; la seconde était de s'installer avec ses hommes, au nom de l'Association de l'Est Africain, à l'angle nord-est du Victoria Nyanza. « Nous vous aiderons, lui dis-je, à construire un fort dans une localité qui conviendra aux projets de l'Association; nous vous laisserons notre bateau et tels objets qui vous seront nécessaires. Après quoi, retournant à Zanzibar par la Massaïe, nous exposerons la situation devant le comité. Nous obtiendrons sa sanction pour les faits accomplis,

et son aide pour vous établir définitivement en Afrique.

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur Stanley, me répondit le pacha, et je vous l'assure de tout mon cœur. Si je manque à vous exprimer toute ma gratitude, c'est que le langage n'y suffirait pas. Mais je sens vivement votre bonté, je vous l'affirme, et vous répondrai en toute franchise :

« A la première proposition j'ai déjà répondu.

« Quant à la seconde, je dirai que mon premier devoir est envers l'Egypte. Moi ici, les provinces appartiennent à l'Egypte, restent siennes jusqu'à ce que je m'en aille. Quand je n'y serai plus, elles ne seront à personne. Je ne puis changer de drapeau, et du rouge

passer au bleu. J'ai servi le premier pendant trente années; quant à l'autre, je ne l'ai jamais vu. Non, je ne pense pas qu'avec toute la reconnaissance due à S. M. le roi Léopold on puisse donner suite à la proposition. Voyons donc la dernière. Je ne crois pas que mes gens fissent aucune difficulté à m'accompagner au Victoria Nyanza; car, pour ce que j'en sais, ils n'ont d'objection que contre l'Egypte. En admettant qu'ils s'y décident, j'admire beaucoup le projet: il me semble la meilleure et la plus raisonnable solution.

— Mais rien ne presse, pacha, répondis-je, puisqu'il nous faut attendre l'arrivée de l'arrière-colonne. Réfléchissez à la chose tandis que je vais querir le major et les siens. »

Je lui montrai alors les dépêches imprimées que m'avait remises le Foreign Office, entre autres une copie de la lettre adressée à sir John Kirk en 1886, par laquelle lui, Emin, offrait sa province à l'Angleterre. Le pacha se montra un peu contrarié de la divulgation de ce document.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Kavalli (voy. p. 61). — Gravure extraite de l'édition anglaise.



Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza* (voy. p. 66). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY<sup>1</sup>.

1887-1889.

### IX

Nouveau départ du Nyanza. — Jephson laissé à Nsabé avec Emin. — Découverte du Rouvenzori. — Lutte avortée contre Moussiri. — La danse de la phalange. — L'Albert-Nyanza et la vallée de la Semliki. — Retour au fort Bodo. — Incertitude sur le sort de l'arrière-garde. — Formation de la colonne de secours.

Quelques jours s'écoulèrent paisiblement à Nsabé, en allées et venues, en conversations avec le pacha.

Nsabé, 14 mai. — Le *Khédive* est arrivé cet après-midi, m'apportant du millet et quelques vaches laitières. Le pacha, tout souriant, nous a offert des présents fort bienvenus : pour moi, une paire de forts souliers de marche, en échange de bottines que je dois lui remettre à mon retour avec l'arrière-garde. Jephson et Parke ont reçu des vêtements. Chacun a son pot de miel, des bananes, des oranges, des pastèques, des oignons et du sel.

Ces cadeaux, les habits surtout, prouvent qu'Emin Pacha n'était pas aussi dépourvu que nous l'avions imaginé; l'avant-garde n'aurait pas eu besoin de se tant presser!

Le pacha m'a présenté aujourd'hui Sélim Bey, le major Aouach Effendi et d'autres officiers. Je lui avais insinué, il y a deux ou trois jours, qu'il pourrait m'aider grandement en faisant construire à l'île de Nyamsassi

une petite station où il rassemblerait une provision de maïs suffisante pour la nourriture de l'expédition à son arrivée avec l'arrière-garde. Il s'y était engagé. J'avoue avoir été fort étonné ce matin quand, se tournant vers le major Aouach Effendi, il lui a dit d'un ton presque suppliant : « Promettez-moi devant M. Stanley que vous me donnerez quarante hommes pour lui bâtir cette station qu'il désire tant! » Il y a quelque chose là-dessous que je ne puis comprendre! Je ne me figurais pas qu'un gouverneur eût besoin de parler sur ce ton à ses subordonnés.

J'ai eu aujourd'hui une autre conversation avec Emin : non seulement, j'en suis convaincu, il me faudra revenir au lac Albert, mais après j'aurai à perdre deux mois au moins avant qu'il ait réuni ses gens. Au lieu de se mettre à l'œuvre et de se préparer au voyage, il préfère attendre mon retour avec l'arrière-garde, comptant que j'irai alors à Doufilé pour décider sa troupe à nous suivre. Il affirme toujours que ses gens ne veulent pas retourner en Égypte, mais qu'ils se laisseront persuader de nous accompagner jusqu'au lac Victoria.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33 et 49.

Nsabé, 16 mai. — Le vapeur *Khédive* est parti ce matin pour les stations de Msoua, Toungourou et probablement Ouadelaï, en vue de ramener un certain nombre de porteurs, qui remplaceront nos hommes morts de faim dans le désert.

Pour occuper mes gens, je fais tracer une route droit à travers la plaine jusqu'au village de Badzoué. En repartant d'ici, il nous sera plus avantageux de prendre ce court chemin que de passer par l'île de Nyamsassi et par le vieux Kavalli.

Les quatre jours et les quatre nuits qui viennent de s'écouler ont modifié favorablement notre première impression de cette région africaine. La température, un peu élevée, est rafraîchie par la brise du lac, qui agite doucement le feuillage. Les nuits sont d'une délicieuse fraîcheur.

22 mai. — Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*, ce dernier remorquant une allège, sont arrivés à neuf heures du matin avec 80 soldats, le major et l'adjutant du 2<sup>e</sup> bataillon et 130 porteurs indigènes de la tribu des Madi. On nous apporte, de la distillerie du pacha, 45 litres de raki, contenus dans des dames-jeannes, des grenades, des oranges, des pastèques et des oignons : de plus, six moutons, quatre chèvres et deux ânes vigoureux, l'un pour moi, l'autre pour le docteur Parke. Je me propose de repartir après-demain à la rencontre de l'arrière-garde.

Je laisse avec le pacha M. Jephson et cinq de mes hommes. En dehors des trente et une caisses de munitions remingtons que je lui ai déjà livrées, je lui en remets deux de cartouches pour winchesters, une caisse de fil de laiton, une lampe, le fil métallique pour sondages et mon bateau d'acier. *L'Avance*.

Pour me conformer à la demande du pacha, j'ai rédigé une proclamation que M. Jephson lira aux troupes. J'y explique la mission que le khédive m'a confiée. J'annonce que je suis chargé de reconduire en Égypte ceux qui veulent y retourner. Les hommes peuvent refuser de faire le voyage, mais dans ce cas ils ne seront plus considérés comme les soldats du khédive.

Nous repartons le 24 mai. Je reste avec l'avant-garde pour indiquer aux porteurs madi leur place dans la caravane. Nous sortons du campement à six heures quinze pour nous acheminer vers l'ouest. Une demi-heure après, nous trouvons les Soudanais du pacha rangés en ligne d'un côté de la route. Ils nous saluent au passage; Emin nous remercie chaudement et nous souhaite bonne chance. A peine arrivés au bout de notre tracé, 21 Madi rompent le rang et détalent dans la direction du nord. J'envoie 14 hommes en informer le pacha pendant que nous continuons à avancer vers Badzoué; à 1 kilomètre et demi de ce village, nouvelle débandade: 89 Madi désertent en corps, en adressant une volée de flèches à l'arrière-garde. On s'assura de ceux qui restaient, 19 sur 130! Un second message fut, en conséquence, dépêché à Emin.

A 9 kilomètres du camp de Nsabé, comme je me tournais vers le sud-est, méditant sur les événements

du mois dernier, un de mes serviteurs attira mes regards vers l'horizon: « Une montagne couverte de sel », disait-il. Je vis un nuage d'une forme toute particulière, de la plus belle teinte argentée, et qui avait les proportions et l'aspect d'un grand pic couronné de neige. En le suivant de l'œil jusqu'à la base, je fus frappé de sa couleur, d'un bleu intense, presque noir, et je me demandais si nous étions menacés d'une tornade. Puis, comme mon regard descendait vers la brèche ouverte entre les deux plateaux, j'eus tout d'un coup conscience que ce n'était pas un nuage, mais un corps solide et bien réel, une véritable montagne couverte de neige au sommet. Je donnai ordre de faire halte, et, prenant ma lunette, je l'examinai avec le plus grand soin. A l'aide d'un compas j'en pris le relèvement, qui le portait à 215 degrés magnétiques. L'idée me vint alors que ce devait être le Rouvenzori, que deux esclaves de Kavalli m'avaient dit être couvert d'un métal blanc ou d'une substance ressemblant à de la roche.

La grande montagne continua à être en vue très distinctement pendant deux heures. Mais à mesure que nous approchions de Badzoué, qui est située au pied même du plateau, la haute paroi nous la cacha à peu près. Cette découverte fut annoncée au pacha par mon second message.

Il était curieux que ni Baker, ni Gessi, Mason ou Emin n'eussent signalé cette montagne: cela s'expliquait cependant par la circonstance qu'il faut un état particulier de l'atmosphère pour la voir, ainsi que cela m'était arrivé, à une distance que j'estime être de 112 kilomètres. En général, de 16 à 20, voire à 35 kilomètres, on peut distinguer les objets élevés; mais dans une région aussi humide que celle-ci, la terre surchauffée dégage par un beau jour une telle quantité de vapeurs qu'à une distance de 50 kilomètres elles forment une brume impénétrable. A certains moments, des courants d'air chassent le brouillard et permettent d'apercevoir des objets qu'on est alors étonné de n'avoir jamais remarqués. Au mois de décembre dernier, par exemple, allant du Nyanza au fort Bodo, j'avais pris, d'une colline tabulaire près de l'Itouri oriental, des relèvements d'une haute montagne à double pointe; mais, chose étrange, je ne l'ai jamais revue, quoique deux fois depuis j'aie passé par le même lieu.

J'ai reçu du pacha deux lettres, dans lesquelles il me renouvelle l'expression de sa gratitude, et me félicite chaleureusement de la découverte que je viens de faire. En même temps il m'annonce qu'il m'envoie de nouveaux porteurs.

Badzoué, 25 et 26 mai. — Balegga est descendu cet après-midi du village de Boundi, sur la colline, pour nous prévenir secrètement que Kadongo et Moussiri, ce dernier un chef puissant, ont réuni leurs forces pour nous attaquer sur la route, entre les possessions de Gavira et celles de Mazamboni. Nous ne leur avons pas donné de raisons de nous en vouloir, mais peut-être considèrent-ils notre amitié pour leurs rivaux comme une provocation suffisante.



Désertion des Madi. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

Le pacha a agi promptement : 82 nouveaux porteurs sont arrivés aujourd'hui, accompagnés d'une escorte sérieuse et de trois soldats spécialement désignés pour mon service. Chacun de mes Zanzibari aura un Madi à surveiller.

Cet après-midi, à trois heures, par un soleil ardent, nous donnait dans les yeux, nous avons commencé la pénible ascension du plateau ; nous en avons atteint la crête au camp de Boundi, à six heures trente du soir.

Après avoir posté une forte garde autour du camp, j'ai fait choix de mes 40 meilleurs tireurs, que j'ai armés de carabines et formés en colonne d'attaque pour aller surprendre Kadongo avant l'aube.

27 mai. — A une heure du matin, la colonne est partie. A huit heures déjà, elle était revenue, ayant accompli parfaitement sa mission. Kadongo leur a échappé, grâce à un subterfuge : il criait à tout venant qu'il est l'ami de Boula Matari. On n'avait trouvé ni bestiaux, ni chèvres, ce camp n'étant occupé que provisoirement.

Nous reprenons nos fardeaux, et nous étions à peine en marche vers Gavira, qu'une nombreuse troupe se dirige vers nous, précédée d'un homme portant un grand étendard cramoisi, rappelant de loin celui de Zanzibar ou celui de l'Égypte. Inquiets, nous nous arrêtons. Enfin, je reconnais Katto, frère de Mazamboni, envoyé par lui pour nous complimenter et savoir de nos nouvelles.

Je retiens quelques-uns de ses gens, et lui ordonne de retourner promptement auprès de son frère, et de le prévenir secrètement que, Moussiri ayant l'intention de nous attaquer, je comptais le devancer et le surprendre au second jour dès l'aube ; j'attendais de Mazamboni, comme d'un fidèle allié, qu'il vint le lendemain se joindre à nous avec le plus possible de ses hommes. Katto déclara la chose faisable, malgré le court délai et la distance.

28 mai. — On nous a fourni d'abondantes provisions pour notre troupe, qui compte 111 Zanzibari, 3 blancs, 6 cuisiniers et domestiques, 102 Madi, et 3 soldats du pacha : total 224, outre quelques douzaines de naturels.

Une heure après le coucher du soleil, Mazamboni arrivait en personne avec un millier de guerriers armés d'arcs et de lances, qu'il fit camper dans les champs entre les districts de Gavira et de Moussiri.

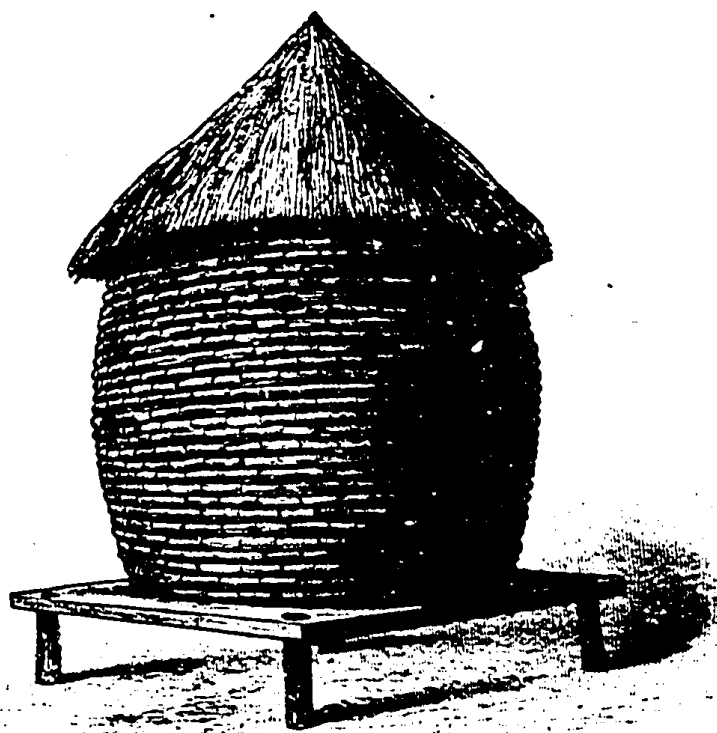
29 mai. — A trois heures du matin, nous nous dirigeons au nord-ouest vers l'Oussiri. Une lune brillante nous éclaire. Cent des plus hardis guerriers de Mazamboni nous précèdent ; les autres suivent en ligne ;

500 hommes de la tribu de Gavira forment l'arrière-garde. Tous observent un profond silence, favorable à nos projets.

A six heures du matin, nous arrivions aux postes avancés de l'Oussiri ; en quelques minutes les chefs avaient reçu leurs instructions ; le docteur Parke avec 50 carabines tenant le centre, Katto et les guerriers de son frère formant l'aile droite, Mpinga, Gavira et ses hommes l'aile gauche, la petite armée avançait rapidement.

L'aventure fut des plus comiques. Les bergers ouahouma de Mpinga avaient averti les bergers ouahouma de Moussiri, et les Ouahouma de Mazamboni avaient été tout aussi communicatifs vis-à-vis de leurs frères. En conséquence, les pâtres avaient fait déguerpir tous leurs troupeaux par d'autres routes. Moitié en arriva chez Gavira, et moitié chez Mazamboni le matin même où nous entrions à Oussiri, et Moussiri, le chef, ayant eu vent du désarroi de Kadongo, et de la puissante

armée qui s'avancait contre lui, prit grand soin d'empêcher qu'un seul être vivant pût pâtir dans son domaine. Le pays était absolument vide : bêtes et gens, troupeaux et volailles avaient disparu. Mais les greniers ployaient sous le poids du maïs, les champs abondaient en patates douces, fèves, tendres épis de maïs, légumes et tabac. J'étais au fond très heureux que l'affaire fût terminée sans qu'une goutte de sang eût été répandue ; mon but était atteint : nos munitions restaient intactes, la voie était libre désormais. Mazamboni et Gavira étaient sans doute aussi ravis que



Grenier des indigènes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

moi, mais ils simulaient le désappointement.

Dans l'après-midi, les 1000 guerriers de Mazamboni se réunirent pour célébrer leur facile victoire par la « danse de la phalange ». La danse africaine consiste principalement en gestes grossiers, en sauts, contorsions, et en jongleries, tandis qu'un ou plusieurs tambours battent la mesure.

Mais ce que l'on goûte par-dessus tout, ce qu'il y a de plus beau, ce sont les chœurs ; et quand les hommes, les femmes et les enfants élèvent leurs voix au-dessus du bruit des tambours et du murmure de la foule, j'avoue que j'en ai toujours éprouvé un vif plaisir, surtout quand les exécutants sont des Ouanyamouezi, de beaucoup les meilleurs chanteurs du continent.

La fête commença par les roulements d'une dizaine de tambours, grands et petits, manœuvrés par des artistes accomplis, gardant admirablement la mesure et émettant des sons d'une clarté parfaite, que l'on pouvait entendre à plusieurs kilomètres de distance. Pendant

ce temps, Katto et son cousin Kalengué, ornés de magnifiques touffes de plumes de coq blanc, alignaient sur le terrain 33 rangées de 33 hommes chacune, en un carré aussi parfait que possible. Plusieurs d'entre eux n'avaient qu'une lance, d'autres en portaient deux, outre leurs boucliers et carquois, pendant au cou et sur le dos.

La phalange reste immobile, les lances contre terre. Au signal des tambours, la voix grave de Katto entonne un chant sauvage, montant graduellement jusqu'aux notes aiguës; alors il lève son arme, le chœur formidable des 1089 danseurs lui répond, et les guerriers s'avancent en brandissant leurs lances.

J'étais à une cinquantaine de mètres de la première rangée, et je sentais le sol autour de moi secoué comme par un tremblement de terre. Les hommes piétinaient pesamment, presque sur place, faisant des pas d'une lenteur calculée, mais ils progressaient constamment. Les voix montaient et descendaient en vagues onduleuses. Aux rauques commandements des tambours, les lances, dont la hampe tournait sans cesse entre leurs mains, s'élevaient soudain dans les airs, projetaient des éclairs, puis s'abaissaient toutes à la fois. L'accord était parfait entre les voix, les tambours et la manœuvre des lances. Les 33 lignes de 33 hommes s'élançaient du même effort et retombaient ensemble, frappant le sol dur et ferme du coup vigoureux et retentissant de leur énorme poids de 70 tonnes. Leurs 1000 têtes n'en faisaient qu'une lorsque, au même rythme, et d'un seul mouvement, ils les relevaient avec une triomphante énergie, pour les abaisser ensuite en poussant de plaintifs murmures comme une foule en deuil.

Quand ils célébraient leurs exploits guerriers, levant leurs visages au ciel, rejetant la tête en arrière comme pour donner plus de force à la tempête ascendante de leurs voix, évoquant la colère, la haine, la lutte suprême, leur âme passait dans celle des spectateurs, qui, debout, la flamme aux yeux, le bras droit levé, agitaient le poing, tout vibrants d'enthousiasme à cette fanfare guerrière.

Et quand, baissant la tête et se penchant vers la terre, ils laissaient leurs chants s'exhaler en gémissements et soupirs de douleur, notre cœur se serrait d'une émotion indicible; nous assistions aux horreurs de la défaite, nous entendions les plaintes des blessés, nous regardions couler les larmes des veuves et des orphelins, au milieu des cases ruinées et des plantations dévastées.

Mais, de nouveau, et avançant toujours du même

pas, les guerriers se redressent; ils secouent au vent les plumes de leurs coiffures; ils relèvent et entre-choquent joyeusement les zagaies, entonnent un hymne de gloire et poussent de si exultantes clameurs, que chacun ne voyait plus que la victoire aux couleurs éclatantes, ne sentait plus battre dans ses veines que l'orgueil du triomphe. Sans interrompre ces chants sauvages, le carré s'approchait lentement. Arrivés à quelque distance, les hommes du premier rang abaissent leurs lances, font briller les pointes de fer poli sur une ligne absolument horizontale. Trois fois ils me saluent ainsi, et trois fois ils relèvent leurs lances. Puis, l'un à la file de l'autre, chacun des rangs se met au pas de course; ils lancent leurs javelots pour

les ressaisir à l'instant; les hampes tremblent entre leurs mains; ils poussent des cris de guerre plus fort, toujours plus fort, jusqu'à ce que le carré se soit transformé peu à peu en une spirale énorme à trois involutions. Après avoir fait trois fois le tour de la place, l'immense farandole vient s'enrouler tout autour du prince Katto, et l'on ne voit plus bientôt qu'une masse solide de têtes. Ce cercle, une fois complet, se change de nouveau en carré, puis le carré se dédouble en deux rectangles; chacun de ceux qui les composent va prendre la place de celui qui lui fait vis-à-vis. Les chants continuent, tandis que dans l'ordre le plus parfait ils exécutent cette figure; puis encore une fois, et avec une rapidité merveilleuse, ils se reforment en cercle, se démenant et gesticulant autour de la pelouse jusqu'à ce que l'œil soit ébloui de tous ces tournolements, de toutes ces girations. Enfin, ils se séparent, pour rire et plaisanter dans leurs cases, sans s'inquiéter de l'impression que

leur danse pouvait avoir produite. Mais c'est certainement un des plus beaux et des plus émouvants spectacles que j'aie vus en Afrique.

31 mai. — Vers le soir je recevais un message de Moussiri: tout le pays ayant fait la paix avec moi, il désirait aussi devenir mon ami; la prochaine fois que nous reviendrions dans son pays, il s'empresserait de nous offrir des présents.

Le 1<sup>er</sup> juin, accompagnés par une vingtaine des gens de Mazamboni, nous quittons Oundessouma, pour arriver à Ouroumangoua en une heure et demie. Le district nous fournit une escorte d'une centaine d'hommes; les Mazamboni s'en retournent chez eux. A Ounyangongo, après une étape de deux heures, les gens d'Ouroumangoua se retirent à leur tour, remettant leur honorable fonction aux habitants de l'endroit; ceux-ci



Guerrier de Mazamboni. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

nous font cortège pendant une heure et demie, puis nous laissent à Moukangui, sûrement logés et bien munis de vivres. Avant d'arriver au village, nous avions dû nous ranger en ligne de bataille, et un combat était imminent, mais le courage et le bon sens du chef prévinrent une rupture qui n'eût profité à personne.

Un bon exemple est aussi contagieux qu'un mauvais. Les chefs d'Ouombola et de Kametté ayant appris avec quelle promptitude nous avions accepté les offres amicales des Moukangui, nous n'entendîmes le lendemain aucun cri de guerre.

Le 3, nous avançons rapidement, réquisitionnant des canots pour passer l'Itouri. La grande rivière coulait à pleins bords comme nous l'avions vue au mois d'avril, bien qu'il n'eût pas plu dans les derniers temps.

Le 8, nous rentrons au fort Bodo. Le lieutenant Stairs se montre le premier et nous souhaite la bienvenue; bientôt après, le capitaine Nelson, l'un et l'autre en excellente condition, un peu bouffis peut-être. Leurs hommes arrivent précipitamment; une joie exubérante illumine leurs figures.

J'avais prévu que l'absence de Stairs, parti pour son voyage au camp d'Ougarrououé, ne durerait que trente-neuf jours. Il n'était revenu qu'au bout de soixante et onze jours, quand nous avions déjà communiqué avec Emin Pacha.

J'avais espéré que, des 56 malades laissés aux soins d'Ougarrououé, et nourris à nos frais, 40 convalescents au moins seraient en état de marcher, mais M. Stairs les trouva en pire état qu'à notre départ. Tous les Somali avaient succombé à l'exception d'un seul, et le survivant mourait à Ipoto. De 56 il n'en restait plus que 34, parmi lesquels Djouma, amputé du pied; 3 étaient à fourrager. Des 30 misérables squelettes ambulants qui lui furent remis, 14 moururent en route, 1 fut laissé à Ipoto, les 15 autres survécurent pour montrer des corps défigurés et des affections probablement incurables.

L'état sanitaire de la garnison restée au fort Bodo ne laissait pas trop à désirer; mais les débiles et les malin-gres montraient assez par leur aspect qu'ils étaient incapables du long voyage auquel il fallait se préparer.

Le fort comptait maintenant 283 hommes. Dans ce nombre il nous fallait prendre de quoi former une colonne de pagazi et de volontaires zanzibari pour marcher au secours de Barttelot et de l'arrière-garde.

Les 1772 kilomètres du trajet à Yambouya et retour, il eût été impossible de les imposer à des hommes obéissant à contre-cœur: pour venir à bout de ce terrible labeur, il fallait des volontaires sûrs d'eux-mêmes.

Après un repos de deux jours j'ordonnai la revue générale, et j'expliquai à tout le monde les difficultés de la situation. Je montrai qu'il fallait sauver les frères blancs retenus là-bas. Je promis à ceux qui me suivraient une partie des trésors que possédait notre arrière-garde. « Je vous prie, dis-je en terminant, que ceux qui le veulent bien se mettent à mes côtés. Ceux qui préfèrent demeurer au fort resteront dans le rang. »

Vantant leur force surabondante, leur santé parfaite et leur valeur de tous bien connue, 107 hommes crièrent: « Allons au major! au major! » et s'élancèrent vers moi.

Après avoir choisi dans la garnison quelques soldats pour remplacer ceux qui n'eussent pu supporter les longues cheminades, on distribua des provisions. Chacun devait emporter 25 rations de maïs et de la farine de plantain autant qu'il pourrait.

Jusqu'au 15 juin, tout le monde au fort s'occupait à écraser dans un mortier les grains de maïs; la mouture tamisée formait un « gruau » que l'on appelait aussi « riz de maïs ». Décortiquées, les bananes étaient coupées par tranches, desséchées sur un gril de bois au-dessus d'un feu lent, puis pilées en une farine assez fine.

J'avais l'intention de conduire la colonne de secours en personne, sans être accompagné d'officiers, et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale: la présence de tout Européen implique une fort grande augmentation des bagages, et j'en voulais aussi peu que le comportait la sécurité générale. D'ailleurs Stairs méritait de se reposer, et depuis la fin de septembre Nelson avait traîné de malaise en malaise: ulcères, faiblesse générale, éruptions à la peau, sciatique, pieds très douloureux, fièvre obstinée. Parke était requis pour les malades du fort.

Ce fut à grand-peine que nous pûmes trouver 14 hommes capables d'accompagner Nelson jusqu'à Ipoto pour en rapporter la douzaine de charges y laissées. Au moment du départ, il fut encore alité par une attaque de fièvre et par un singulier gonflement de la main: Parke dut le remplacer pour ce court voyage.

Je m'étais réfugié dans la conviction que le major, n'ayant pas trouvé de porteurs, était toujours à Yambouya. Donc il nous fallait retourner à Yambouya, n'y prendre que le matériel tout à fait indispensable, puis repartir pour le Nyanza aussitôt que possible.

En me reportant aux distances que nous venions de parcourir, je calculai que le voyage à Yambouya nous prendrait 100 jours probablement pour l'aller et autant pour le retour. Du 16 juin 1888 au 2 janvier 1889, 200 jours. On pouvait donc nous attendre au fort Bodo dès le 2 janvier et au lac Albert dès le 22 janvier. Je remis mon calcul, avec une lettre d'instructions, au commandant du fort.

Dans mes conversations avec Stairs, je me perdais en conjectures sur le sort du major. Il me paraissait certain que tous nos hommes et marchandises avaient été envoyés du bas Congo à Yambouya. Ce n'était pas là qu'il fallait chercher la cause du silence de l'arrière-garde.

« Vous pensez donc, me dit Stairs, que, de manière ou d'autre, le major Barttelot est la cause de ce retard? »

— Oui, le major et Tippou Tib. Il est évident que Tippou a rompu ses engagements. Si ses 600 porteurs, ou moitié de ce nombre, avaient rejoint les Zanzibari, il y a beau jour que nous aurions eu de leurs nouvelles, soit à Ipoto, quand vous y êtes retourné pour le

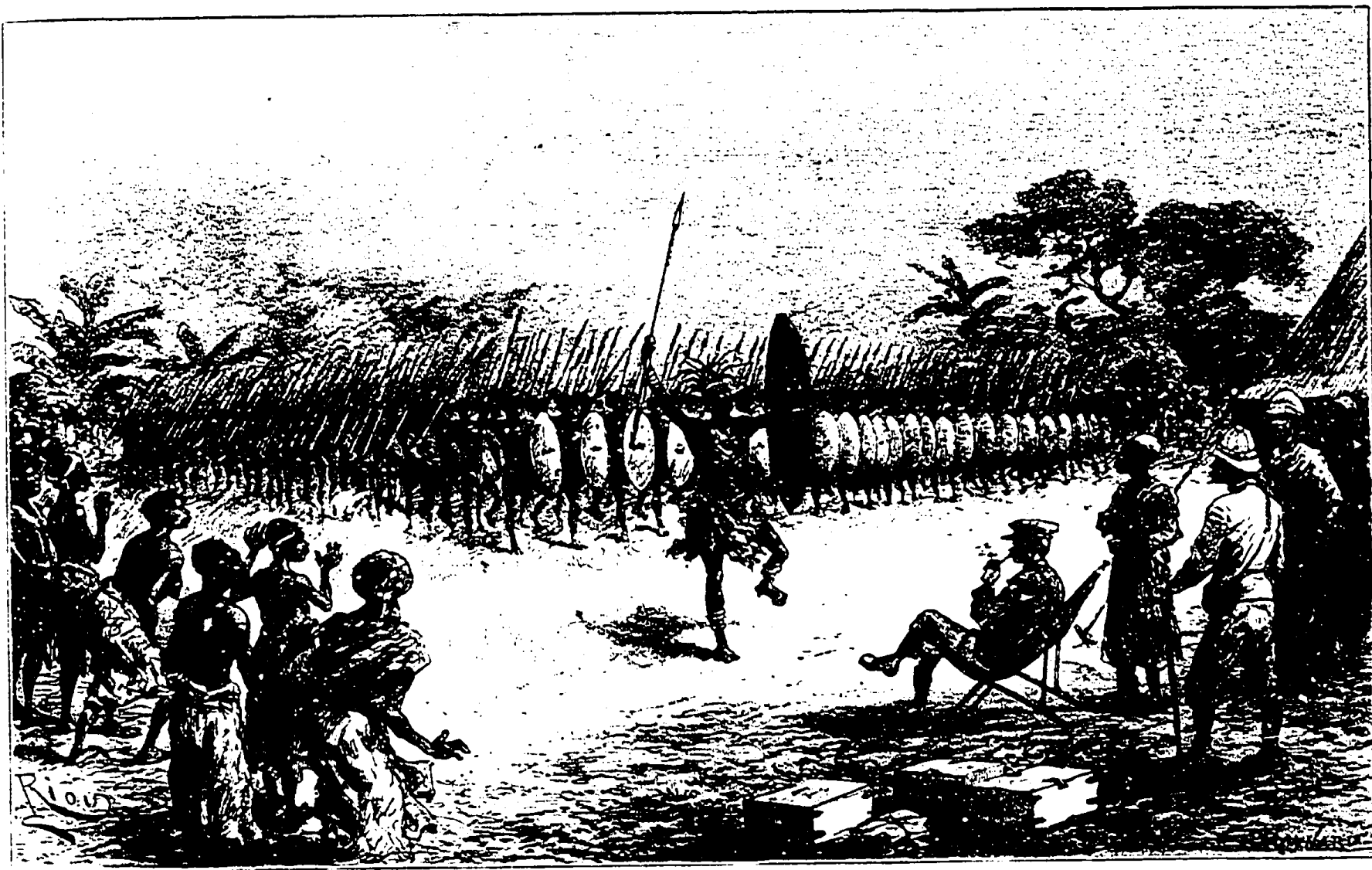
bateau, soit le 18 septembre 1887, quand vous vous êtes rendu chez Ougarrououé. Les porteurs, que vous avez envoyés de chez Ougarrououé le 16 février, et accompagnés de l'autre côté de la rivière le 16 mars suivant, seraient de retour. l'arrière-garde ne fût-elle qu'à quelques semaines de Yambouya. Donc, pour une cause ou pour une autre, le major Barttelot occasionne ce retard. »

J'ajoutais d'ailleurs que je craignais « son inexpérience et son excès de zèle », mais que je ne croyais nullement qu'il y eût mis de la négligence ou de l'insubordination.

« Je crains que, dans le voisinage des Arabes aux Chutes Stanley, quelque châtiment irréfléchi n'ait in-

duit ses hommes à désertir. Si quelque accident est arrivé à nos lettres, notre longue absence sert de thème aux commentaires. Quand les Zanzibari de Bolobo le rallièrent, il devait avoir plus de 200 porteurs. En douze mois, en supposant qu'il se soit mis à marcher sans attendre Tippou Tib. il devrait être maintenant aux chutes de Panga. Mais il faut penser que sa tâche trop lourde l'a fait s'arrêter et attendre. J'ai mis en avant toutes les solutions imaginables : je me suis arrêté à la dernière.

« Mes plans n'ont pas eu le succès que j'attendais. Le pacha n'a pas visité l'extrémité méridionale du lac, comme je l'en avais prié. Cela m'a coûté quatre mois. Et de Barttelot, aucune nouvelle ! Nos hommes ont



La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni (voy. p. 69). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

péri par vingtaines. De quelque côté que je me tourne, rien de rassurant ! La malechance pèse sur cette forêt comme un linceul sur les morts ; on dirait une région maudite : qui y entre est poursuivi par la colère divine ! Tout ce que nous pouvons faire pour pallier nos erreurs est de dire que nos motifs étaient purs, et que nos desseins n'étaient ni égoïstes, ni mercenaires.

« Maintenant, si Jephson et le pacha vous arrivent avec des porteurs, le mieux pour tout le monde sera que vous partiez de compagnie. Et s'ils ne viennent pas, attendez-moi ici. Accordez-moi un temps raisonnable, jusqu'à la fin de décembre et un peu plus. Alors, si je ne suis pas rentré, consultez vos amis, puis vos hommes, et faites ce que vous croirez de meilleur et de plus sage. Nous irons aussi loin qu'il faudra pour

trouver Barttelot, à Yambouya s'il le faut, mais pas plus loin ; — il se peut, après tout, que le major ait redescendu le Congo. S'il a quitté Yambouya, errant bien loin vers le sud-est, au lieu de prendre l'est, j'irai sur ses traces, je le retrouverai et le ramènerai par le plus court au fort Bodo. De toutes ces suppositions, l'une ou l'autre se réalisera. Si je n'arrive pas en décembre, c'est que beaucoup d'autres événements nous auront retenus ; mais ne nous disons pas adieu pour toujours. »

Je laissai à Stairs une lettre dans laquelle je lui donnais des instructions détaillées. Pour le cas où tous ensemble évacueraient le fort, je le priais de me le faire savoir par des flèches taillées sur un bouquet de grands arbres situé près de la rive droite.

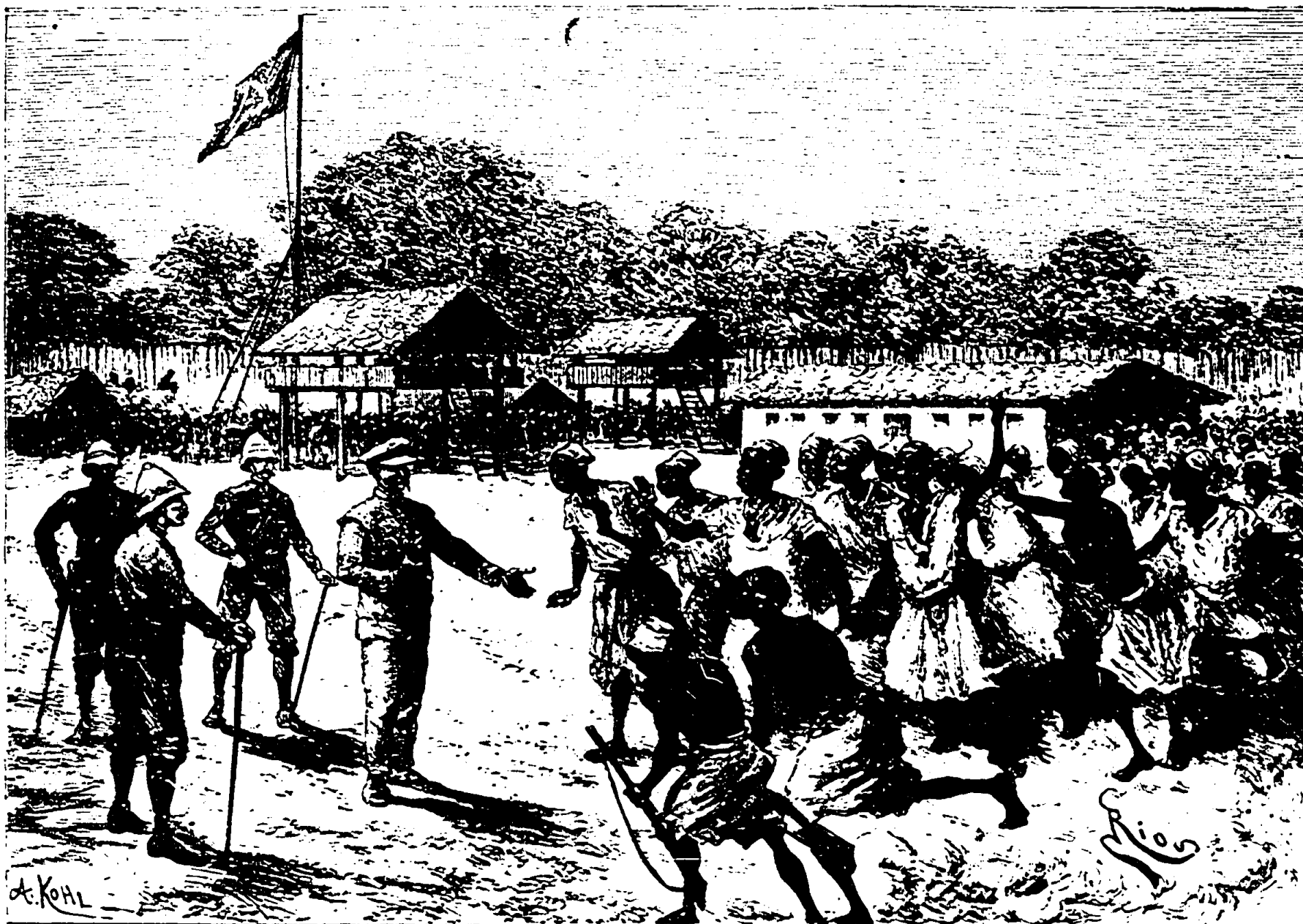
## X

Départ de la colonne de secours. — De nouveau en forêt. — Souffrances et morts nombreuses. — Au camp d'Ougarrououé. — Nous retrouvons nos messagers. — Rencontre des restes de la colonne Barttelot à Banalya. — Tristes nouvelles. — Assassinat du major. — Fatales erreurs.

Le 16 juin, vers l'aube, nous quittons allègrement le fort Bodo. Nous emmenions 113 Zanzibari, 95 porteurs madi, 4 soldats d'Emin Pacha, outre le docteur Parke et la petite troupe de 14 hommes dont nous devions avoir la compagnie jusqu'à Ipoto. Dès les premières marches, les cris de l'avant-garde nous rappelèrent douloureux-

sement les souffrances de la marche en forêt, qu'une absence de sept mois nous avait presque fait oublier.

Quarante-sept heures nous amenèrent à la station arabe d'Ipoto; aujourd'hui nos hommes, forts et bien portants, jetaient à leurs anciens tourmenteurs des regards si chargés de mépris, que Kilonga Longa, effrayé et redoutant des représailles, se hâta de venir avec ses capitaines me présenter son apologie, rejetant la conduite de ses Manyouema sur son absence, essayant d'atténuer leurs crimes et s'offrant à les expier lui-même. Ses hommes déposèrent à mes pieds 19 remingtons sur les 30 que je savais en leur possession.



Appel aux volontaires pour aller à la recherche du major Barttelot (voy. p. 70). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

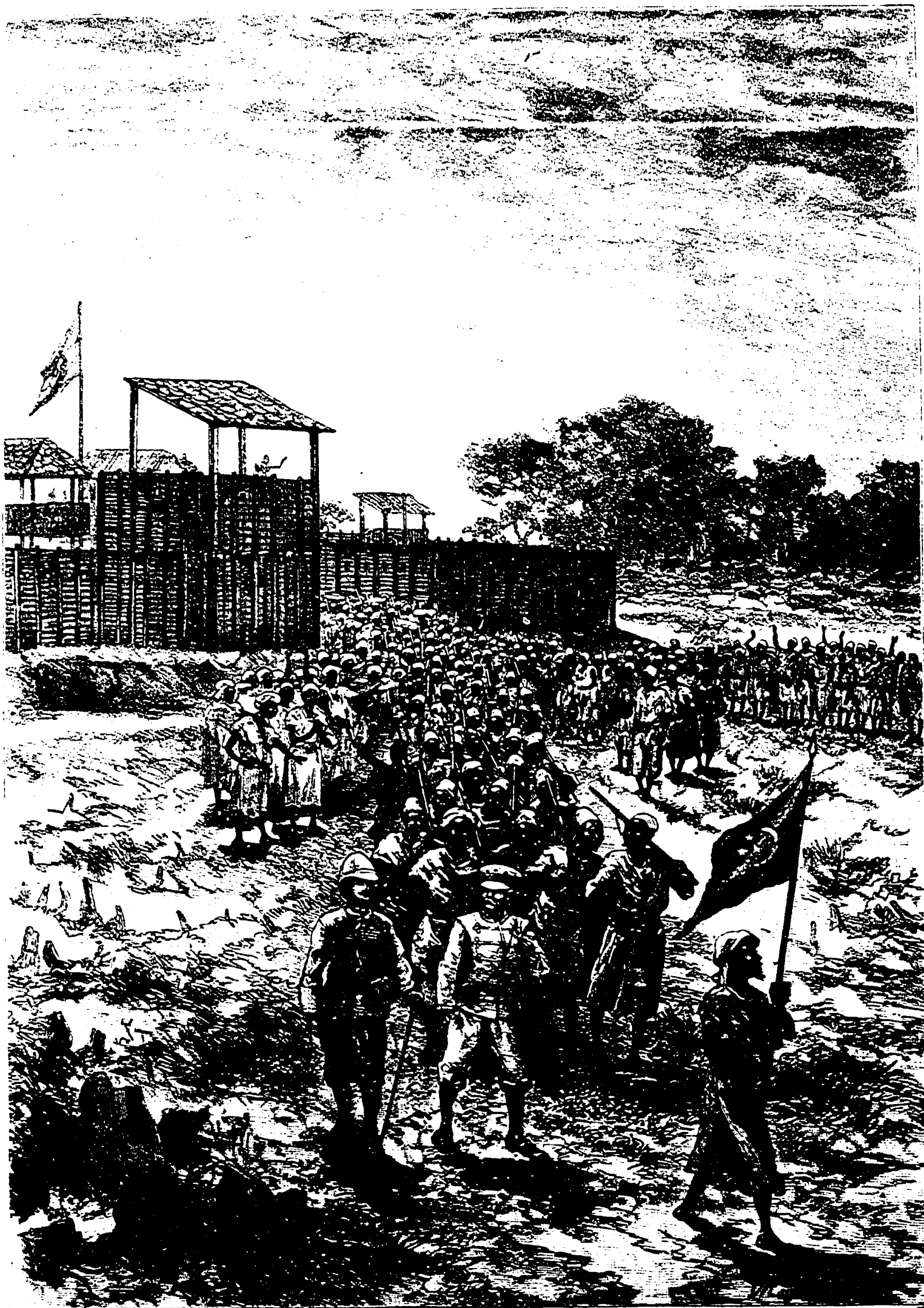
Des 3 000 cartouches et des deux grandes caisses de munitions que ces recéleurs de biens volés avaient obtenus des affamés, 50 seulement me furent restituées. Quelle que fût la terreur de ces coquins, je comprenais que l'heure de la rétribution n'était pas encore arrivée, et bien que nous eussions pu aisément venir à bout de toute la bande, nous avions mieux à faire que de détruire Ipoto, d'autant que la petite garnison du fort Bodo n'était pas tellement hors d'atteinte que 200 ou 300 hommes rendus furieux par leurs pertes, n'en eussent eu facilement raison par un siège ou par une attaque nocturne.

Donc, pliant sous la nécessité, nous acceptâmes les

carabines, les chèvres, le riz, offerts en sacrifice propitiatoire, et nos engagés, autorisés à troquer leur petite provision d'ivoire contre 100 décalitres de riz, s'emparèrent avec joie de ces provisions de voyage.

Dans l'après-midi, le docteur et sa petite troupe repartaient pour le fort Bodo, emportant mes dernières instructions et 13 charges.

Le 25 juin, nous quittons Ipoto. Un guide et une escorte de 15 Manyouema, choisis avec une verbeuse ostentation de sollicitude, devaient nous accompagner jusqu'au prochain campement arabe, un des avant-postes d'Ougarrououé. Sur les bords de l'Itouri, un canot capable de contenir neuf personnes nous fut livré



Départ de la colonne de secours. — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

à trois heures pour tout moyen de passage; la traversée et le retour de l'embarcation demandant vingt-trois minutes: la nuit était tombée qu'à peine une moitié de étaient déposés sur la rive gauche.

Le lendemain, à deux heures, toute la colonne avait passé, sauf les hommes de l'escorte de Manyouema qui, sentant toujours planer sur leur tête une vengeance méritée, se refusaient à nous accompagner plus longtemps.

Nous voici maintenant au cœur de la vaste et sauvage solitude témoin en octobre dernier des souffrances de nos gens. Aucune considération ne nous aurait décidés à rentrer sous ces terribles ombrages, si nous n'eussions nourri l'espoir de rencontrer nos courriers rapportant des nouvelles de Barttelot et de notre arrière-garde.

Le 28, à une heure quinze, nous étions au confluent de l'Ihourou et de l'Itouri, à l'endroit où Nelson avait campé. La cache que nous y avions laissée était intacte, et nous déterrâmes nos provisions. Après huit mois de séjour dans le sable, trempées par l'éternelle pluie des régions tropicales, nos munitions n'étaient pas aussi détériorées que nous l'avions craint. Près de là, cinq porteurs madi décampent avec les effets de leurs camarades zanzibari. S'ils avaient connu la lente torture qui les attendait, ils eussent préféré pour tombe les flots tumultueux de l'Itouri à la solitude sauvage de l'impitoyable forêt.

Au coucher du soleil, nous avons la surprise de revoir notre fameuse escorte de Manyouema. Leur maître, les voyant revenir, leur avait sévèrement enjoint de nous rejoindre et de ne regagner Ipoto qu'avec un écrit constatant le plein accomplissement de leur devoir. Le 29, quittant la route de la rivière et gouvernant au sud-est, nous piquons à travers bois à la recherche du chemin pris par M. Stairs et ses compagnons à leur retour de chez Ougarrououé. Mais nous perdons ainsi beaucoup de temps. Le 2 juillet nous franchissons la Lenda sur un pont de troncs d'arbres improvisé.

Nous continuons vers l'ouest, suivant maintenant la rive gauche. Le 6, nous arrivons à une clairière toute verte de plantains vigoureux et bien cultivés. Nos affamés Madi se précipitent comme des loups sur leur proie, et ils auraient bientôt tout dévoré, si trois d'entre eux ne se fussent embroché le pied sur un des attelets aigus cachés dans la verdure.

Le 7, pluie battante; mouillés et misérables, nous cherchons un abri au plus profond de la forêt. Le lendemain, nous étions en une heure au petit village de Balia, et le soir nous campions à Bandeya. Ce jour fut mémorable: une vraie série de malheurs. Un formidable grain de pluie glacée nous cingla le dos au sortir de Balia, et trois de nos Madi presque nus tombèrent morts à quelques pas les uns des autres.

A Balia, un Zanzibari et un soldat de Lado au service d'Emin Pacha posèrent encore le pied sur une de ces affreuses brochettes; leurs blessures furent tellement graves, qu'il nous fallut les porter. Près de Bandeya, un autre Madi succomba de faiblesse, et un de nos Zanzibari reçut dans les côtes une flèche lancée par un nain; par bonheur, elle ne pénétra guère sous la peau. Au moment d'entrer dans le village, le winchester de notre cuisinier Hassan éclata, lui enlevant une

partie des muscles du bras gauche. Enfin, vers minuit, un jeune homme, nommé Amari, occupé à ranimer le feu du bivouac, fut soudain blessé à la tête par la balle d'une cartouche de remington qu'un négligent avait laissé tomber près du brasier.

Guidés par quelques femmes qui disent savoir le chemin de la station d'Ougarrououé, nous entreprenons

le lendemain, à travers un immense défrichement abandonné, l'étape la plus pénible et la plus semée de vexations dont je me souviens. Le 10, le soupçon me prit que notre orientation nous ramenait au campement du 8. Le 11 en effet nous retombions sur la maudite clairière qui nous avait donné tant de tablature; nous venions de refermer le cercle. Sans mon intervention, nos gens auraient étranglé les deux guides.

Nous marchons toute la journée du 11, et il est encore de bonne heure quand, le 12, nous tombons enfin sur le sentier orienté vers le nord-est.

Le 13, nous regagnons notre ancien campement de l'Itouri, en face de l'établissement d'Ougarrououé; le village était vide.

Le lendemain, nos provisions achevées, les Madi mourant au nombre de deux et trois par jour, nous nous retrouvons aux chutes d'Amiri. Le camp n'est pas plutôt dressé, que l'on se disperse comme une ruche d'abeilles à la provende. Impossible de rien découvrir dans les environs immédiats: les 600 hommes d'Ougarrououé ont passé, dévorant le vert et le sec. Le nom-



Cataracte de Badiado.  
Gravure tirée de l'édition anglaise.

bre de cadavres laissés au campement dit assez que cela n'a pas suffi. Mais la distance n'est pas pour effrayer ceux qui reviennent du Nyanza; ils sont de l'avant, se dirigeant vers le sud, et arrivent en quelques heures à une colline dont la base disparaît sous des bosquets de plantains superbes. La bonne nouvelle en parvient au camp sur le soir, et, mieux encore, quelques échantillons de ces fruits merveilleux, odorants et mûrs, dont nos rêves de la nuit prolongent la douce image.

Il va sans dire que cette richesse, après si dure famine, impose la nécessité d'une halte de quelques jours.

Le 16 juillet, nous reprenons la route sur la berge,

suivant d'aussi près que possible notre ancien tracé; en sept heures nous étions aux Petits Rapides, en amont des chutes de Mavabi. Quatre heures après, nous atteignons la cale d'Avamberou. La route en était bien améliorée. Mille paires de pieds, au moins, l'avaient foulée depuis que nos bûcherons, à coups de cognée, avaient taillé le sentier dans la brousse. Des squelettes gisaient sur le chemin, et plus d'un de nos pauvres Madi allait en augmenter le nombre; jour après jour, ils tombaient pour ne plus se relever. Rien ne pouvait les décider à se pourvoir de nourriture pour le lendemain. Dix plantains leur semblaient un fonds iné-



Un indigène zagaie l'un de nos hommes (voy. p. 76). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

puisable et l'aube les trouvait déjà mourant de faim.

Le 20, nous campons au-dessous de la cataracte de Bafaido, après avoir perdu en route un Zanzibari et quatre Madi. Parmi ces derniers se trouvait un chef dont un des terribles attelets avait percé le pied. Comme nous allions partir, il déclara sa résolution de finir où il était; il réunit ses camarades, leur distribua ses bracelets et ses anneaux, ses chevillères, ses boucles d'oreilles et ses colliers de fer poli, puis il se recoucha, le visage paisible, sans la moindre émotion apparente.

Un peu plus tard, nous découvrons un canot et, bientôt après, trois autres; voilà pour nos plus malades. Il aurait été cruel de s'arrêter pour envoyer du secours

au chef madi. S'il n'était pas déjà mort, il n'en valait guère mieux, car, dès le départ de notre arrière-garde, les hordes indigènes se précipitaient à la place qu'elle venait de quitter et ne se faisaient aucun scrupule d'achever les infortunés laissés en arrière.

Le lendemain, nous marchons deux heures seulement. Ougarrououé s'est arrêté comme nous aux cataractes, et pendant plus longtemps, à en juger par les vestiges de son installation, qui, vue de loin, nous apparaît comme un grand village. Le lendemain, nous faisons collation au campement où nous avions enterré les pelles et autres articles que notre faiblesse nous avait empêchés d'emporter. La cache est toujours là,

mais les déserteurs en ont enlevé nos dix défenses d'éléphants, et les indigènes ont pris le reste.

Le 25, nous campons au-dessous des petits rapides de Bavikan, pour entrer le lendemain dans le populeux district d'Avédjeli, en face du confluent du Nepoko.

Je n'ai jamais, avec tant d'apreté, senti les misères d'une marche en forêt, affaibli comme je l'étais alors par la déplorable nourriture dont les végétaux faisaient les seuls frais. A ce moment, nous avions environ 30 Madi en train de rendre l'âme. Le noir d'ébène de leurs corps nus avait pris une teinte gris cendré; les os saillaient sous la peau à s'étonner que de tels squelettes pussent mettre un pied devant l'autre. Presque tous étaient en proie à quelque horrible mal, tumeurs, ulcères fétides, escarres sanieuses, cachexie et dysenterie chronique, amené par l'insuffisance des vivres. Un simple regard jeté sur ces cadavres vivants, joint à l'infection engendrée par leurs plaies, me causait des nausées. Avec cela, l'odeur des végétaux en décomposition sur le sol, l'atmosphère embrasée, étouffante, imprégnée de miasmes, et les piqures d'horribles petites bestioles.

Ce jour-là, je surprends la conversation de Séli, mon garçon de tente, et d'un autre de nos hommes. J'apprends que certains Zanzibari volent presque jour-

nellement quelque poulet ou quelque chèvre, et les dévorent, sans rien me rapporter.

A ce moment, j'appelle Séli et lui enjoins de me dire ce qu'il sait. A force de questions, j'obtiens la vérité : le fait est patent. Deux chefs zanzibari, Ouadi Mabrouki et Mourabo, ont trouvé, le 25, une chèvre, qu'ils ont mangée en cachette. C'est une des premières marques d'ingratitude que je puisse reprocher à ces deux hommes. Cette découverte me valut depuis lors une part dans leurs rapines. Mais nos Madi, pauvres et nus, semblable chance ne vint pas les sauver.

Le 31, nous sommes à Avissiba, puis nous passons à Engoueddé et nous arrivons au-dessus des rapides de Nedjambi, où nous campons vis-à-vis une île habitée par les pêcheurs bapaiya. Les armes, les munitions sont débarquées, et nos « mariniens » reçoivent l'ordre de passer par la branche de gauche. Mais la majorité des rameurs se met en tête de prendre le courant de droite. Cette désobéissance nous coûte un chef zanzibari, cinq

Madi et un canot. Le même soir, nous arrivons aux chutes de Panga.

Les indigènes s'étaient réfugiés dans leur île, près de la rive gauche; mais des filets et des lignes étaient restés à portée dans les chenaux. Il nous fut facile de capturer un certain nombre de poissons. Comme les natifs manifestaient un grand désir de faire connaissance avec nous, versant de l'eau sur leur tête et la faisant rejaillir sur leur corps, quelques braves gens des nôtres s'approchèrent pour leur répondre amicalement.

Les hardis indigènes se jettent en pleine cataracte, et l'un d'eux, s'approchant sans être remarqué, zagaie un de mes hommes dans le dos.

Le 7 août les pirogues atteignent notre ancien campement en face du confluent de la Ngoula. L'ancienne chefferie de Mougouyé ou May-youi n'était plus reconnaissable. Tous ses villages avaient été détruits par le feu,

les belles plantations coupées. A la place de l'établissement du chef s'étendait un immense bivouac. Croyant à la présence d'Ougarrououé, nous tirons un coup de fusil, mais personne ne répond à notre signal. Nous allons retrouver notre ancienne campée de la rive gauche. Arrivés là, quelle n'est pas notre surprise de trouver une femme fraîchement tuée et lavée, étendue sur la berge, et tout



Courbe du fleuve à Banalya (voy. p. 78). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

près, trois régimes de plantains, deux marmites et un canot assez grand pour cinq personnes. Nous étions tombés en pleine partie fine; notre coup de feu avait fait prendre le large aux gens au moment où tout se préparait pour la petite fête! Une escouade envoyée de l'autre côté de l'eau revint avec la nouvelle qu'Ougarrououé était parti le matin même, descendant la rivière.

Le 10 août, 25 de mes meilleurs engagés, sous la conduite du vieux chef zanzibari Réchid, s'acheminaient sur notre ancienne piste, le long de la rivière. Pour moi, je voulais descendre avec notre flottille, et d'une seule traite, jusqu'aux rapides des Guêpes, où je comptais rejoindre Ougarrououé et attendre Réchid.

Le lendemain, vers midi, nous étions dans le voisinage des chutes. Bien longtemps avant d'entendre le mugissement des eaux, nous apercevons, sur la rive droite, une multitude de cases; des hommes vêtus de blanc se meuvent entre les broussailles. A une portée

de fusil, nous tirons en l'air, je hisse le drapeau. Il n'est pas plutôt déployé que les décharges sourdes et répétées des mousquets nous répondent. De grands canots se détachent de la rive droite, et pendant que nous atterrissons sur l'autre bord, des acclamations en langue souahéli nous montrent qu'on nous a reconnus. Après un échange de salams, nous apprenons avec joie que les courriers qui nous avaient quittés depuis près de six mois sont dans le camp.

Quand nous sommes installés au village abandonné de Bandeya, vis-à-vis de notre allié, nous voyons entrer, accompagnant Ougarrououé et ses principaux chefs, les survivants de nos infortunés messagers. Ce fut au

milieu d'un profond silence que leur capitaine raconta la tragique histoire.

Laissant, le 16 mars, le lieutenant Stairs à l'établissement d'Ougarrououé, ils étaient arrivés le 1<sup>er</sup> avril aux rapides des Guêpes. Attaqués par les indigènes, ils avaient perdu 4 hommes, et, devant l'impossibilité de se frayer un passage à travers une multitude d'ennemis, ils étaient revenus sur leurs pas, et, rentrant le 26 au campement, ils s'étaient remis, tout couverts de blessures, entre les mains du chef arabe. Un mois plus tard, Ougarrououé, ayant rappelé ses gens des établissements éloignés, commençait la descente de l'Itouri, et, accompagné de nos courriers, il arrivait le 9 août aux



Nous retrouvons l'arrière-colonne à Banalya (voy. p. 78). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

rapides des Guêpes, après une marche de soixante-seize jours. Moi, pendant cette période, je revenais du lac Albert. Nous avions mis vingt-neuf jours à faire la même route qu'eux.

Haletants, le cœur serré, nous avons écouté ce récit; les yeux étaient humides, et plus d'un visage ruisselait de larmes. Quand l'orateur eut terminé, il y eut un élan subit vers lui, les mains se tendirent pour saisir la sienne, et de toutes les poitrines jaillit le même cri : « Dieu soit loué ! vous avez agi en braves ».

Ayant achevé sa provision de poudre, Ougarrououé fut plus aimable que jamais. Il me fit présent de 4 chèvres, de 4 sacs de riz et de 3 grandes pirogues. Les canots étaient d'un prix inestimable, puisqu'ils nous permettaient de tripler la vitesse de notre marche : en y

joignant nos propres embarcations, l'expédition tout entière pouvait faire route par eau. Le chef arabe ne savait rien de notre arrière-garde. La lettre que je lui avais confiée pour la faire tenir au major par ses hommes me fut retournée avec celles remises à mes propres messagers. Ougarrououé avait bien expédié 45 courriers au bas de la rivière, mais entre les rapides des Guêpes et May-youi ils avaient été obligés de revenir sur leurs pas. Ainsi notre double tentative pour communiquer avec le major était restée sans succès.

Le lendemain fut un jour de repos. Le vieux chef Réchid et sa petite troupe arrivèrent à deux heures.

Le 12, tous nos canots heureusement réunis au-dessous des rapides, nous nous embarquions pour le bas de la rivière. Le 16, nous dépassions trois de nos an-

ciennes stations et débarquions sur une île abandonnée.

Quatre-vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ du lac Albert, soixante depuis celui du fort Bodo. Notre voyage avait été relativement heureux; nous n'avions perdu que des Madi, presque pas de Zanzibari. 150 kilomètres seulement nous séparaient de Yambouya... et rien! pas une rumeur seulement n'interrompait le silence planant sur le sort de la colonne de Barttelot.

Le 17, portés par le courant, quelques paresseux coups d'aviron nous maintenaient au fil de l'eau. La matinée était triste. Le district de Makoubana avait été abandonné par ses habitants, sans doute par suite de guerres civiles. La vaste courbe de Banalya, naguère encore si peuplée sur sa rive gauche, n'avait pas échappé au désastre. Vers dix heures, à travers le léger brouillard du matin, un village nous apparut au loin, sur l'extrême limite de la région dévastée. Nous approchons: il est entouré d'une palissade. J'aperçois des vêtements blancs, et, saisissant ma lunette, je découvre un drapeau rouge hissé au sommet d'un mât. Serait-ce...? Un léger souffle déroule les plis du pavillon: le blanc croissant, l'étoile, apparaissent. Je saute sur mes pieds: « Enfants, le major! » Un formidable hurrah me répond; les canots font force de rames et luttent de vitesse.

A 150 mètres du village, nous nous arrêtons. Le rivage est couvert d'étrangers. Je crie: Qui êtes-vous? — Les hommes de Stanley! » m'est-il répondu en souahéli. Rassurés par ces mots et bien davantage encore en reconnaissant un Européen à la porte de la palissade, nous abordons. L'Européen se retourne: c'était M. Bonny. Je lui serre la main:

« Bien, Bonny, lui dis-je, comment allez-vous? Où est le major? »

- Le major est mort, monsieur!
- Mort! grand Dieu! comment? de la fièvre?
- Non, monsieur, tué d'une balle.
- Par qui?
- Par les Manyouema, les gens de Tippou Tib.
- Bonté du ciel! Où est M. Jameson?
- Aux Chutes Stanley.
- Qu'a-t-il été faire là, au nom du ciel?

- Chercher d'autres porteurs.
- Où est M. Ward? Et M. Troup?
- M. Ward est à Bangala.
- Bangala! Bangala! Que peut-il faire à Bangala?
- Oui, monsieur, il est à Bangala, et M. Troup est reparti pour l'Angleterre, en congé de maladie, il y a quelques mois. »

Ce dialogue rapidement échangé de la rive à mon canot me préparait à entendre l'histoire la plus lamentable qui se puisse enregistrer.

En dépit du rapport, très bien fait, que me présentait M. Bonny, je fus longtemps sans trouver le loisir d'étudier et de comprendre les détails de cette catastrophe. Le tumulte causé par notre arrivée était grand au campement de Banalya.

J'eus à écrire rapidement des messages, qui furent envoyés par courriers à Stanley-Falls, un pour Tippou Tib, un autre pour le comité de secours; ce n'est qu'après cela que je pus m'occuper d'approfondir l'histoire de l'arrière-garde.

Il était évident que Tippou Tib, qui avait promis 600 porteurs à l'expédition, s'était arrangé, tout en faisant montre de la meilleure volonté, à retarder le plus possible l'exécution de ses engagements. Il avait fini, onze mois après le terme fixé, par en envoyer; mais, quelques semaines après. Sanga, un d'entre eux, tuait de son mousquet le major Barttelot.

C'était la conduite de celui-ci qui était le plus inexplicable. Pendant que Tippou Tib le bernait, il cherchait à découvrir la vérité dans les rumeurs confuses qui lui parvenaient sur mon expédition; là-dessus il ouvrait mes caisses, et en expédiait presque tout le contenu vers le bas Congo. Puis, ne sachant plus que résoudre, il dépêchait Ward pour demander des instructions au comité. Pendant ce temps, les munitions diminuaient, sans qu'on pût s'expliquer comment.

L'effectif se réduisait aussi par les morts, par les désertions. Quand nous avions quitté Yambouya le 28 juin 1887, la deuxième colonne se composait de 271 hommes, soldats ou porteurs. En octobre de la même année, elle n'en avait plus que 246. Le 17 août 1888, à Banalya, il n'en restait que 100.

Et pourtant, malgré mes instructions formelles, mal-



Le major Barttelot. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Les horreurs de la citadelle de la Peste (voy. p. 80). — Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

gré mon ordre de marcher quand même si Tippou Tib n'envoyait pas assez de porteurs, M. Barttelot se crut forcé de ne pas quitter Yambouya jusqu'au 11 juin 1888. Je vis plus tard le télégramme envoyé par le comité, de Saint-Paul de Loanda, en réponse à M. Ward; il référerait le major à mes instructions. Ainsi un comité qui est à 1000 kilomètres du chef de la mission pénètre dans l'esprit de ces instructions, mais un comité de 5 officiers à Yambouya ne réussit pas à les comprendre.

Et le major faisait d'incessants voyages à Stanley-Falls, pour avoir raison de Tippou Tib, sans pouvoir trouver les porteurs; cependant le 9 mai il ramène une grande troupe de Manyouema. A la fin des fins, le 11 juin 1888, la colonne, composée, avec les Mayouema, de 900 hommes, femmes et enfants, quitte le campement, qu'elle aurait dû évacuer, au plus tard, neuf mois auparavant.

Treize jours après, Barttelot entreprend une septième visite aux chutes pour trouver des porteurs supplémentaires et laisse nos malheureux engagés se traîner sans lui jusqu'à Banalya. Le quarante-troisième jour de cette marche de 145 kilomètres, ceux-ci franchissent les palissades de l'établissement, qui depuis mon passage était devenu une station de Tippou-Tib, sous les ordres de l'Arabe Abdallah Karoni. Le même jour, le major arrive de Stanley-Falls. Dès le lendemain, quelque mésintelligence se glisse entre Abdallah et lui. Il s'empporte, il menace, il va repartir le 20 juillet pour se plaindre à Tippou : mais, aux premières lueurs de l'aube du 19, il est tué d'une balle au cœur par le Manyouema Sanga. La cause du meurtre était des plus futiles. Le major avait intimé l'ordre de se taire à la femme de Sanga, qui chantait et battait du tambour d'une manière assourdissante.

Trois jours après, M. Jameson arrive à Banalya avec l'arrière-garde de la seconde colonne et prend le commandement; mais, le 25 juillet, il repart pour les Chutes, dans l'espérance de déterminer Tippou soit à guider lui-même l'expédition, soit à envoyer un de ses bouillants neveux, Sélim bin Mohammed ou Réchid.

Après avoir vu l'exécution de Sanga, il quitte Stan-

ley-Falls et part pour Bangala, où l'on avait retenu M. Ward. Il voyage en canot avec dix Zanzibari. Nuit et jour, ils descendent le grand fleuve; la fièvre le prend au large du confluent de la Loumani. Sa constitution n'est plus assez forte pour s'opposer à l'invasion du paludisme; son esprit est accablé d'angoisses; la fièvre lui monte au cerveau. Heure après heure, ses gens se pressent pour atteindre le but; ils arrivent à temps pour remettre l'officier entre les bras de M. Ward, et le malheureux Jameson rend le dernier soupir, tandis que ma colonne d'avant-garde rentrait à Banalya.

Les misères qu'on nous raconta étaient surpassées de beaucoup par celles que nous vîmes de nos yeux! La

plume ne peut écrire ou la langue redire les horreurs de cette citadelle de la Peste! La maladie hideuse qui fait tant de victimes parmi les barbares était visible sur la face et les corps de ces malheureux, défigurés, enflés, couverts de plaies et de cicatrices: poussés par la curiosité, indifférents à l'horreur qu'inspirait la mort empreinte sur leur physionomie, ils venaient voir et entendre ceux qui arrivaient de la grande forêt. Six cadavres gisaient sans sépulture; les mourants, par douzaines, étalaient à tous les yeux leurs abcès purulents. D'autres, réduits par l'anémie, la dysenterie ou des ulcères larges comme des soucoupes, à n'avoir plus que la peau sur les os, se traînaient vers leurs anciens amis, et leur souhai-

taient la bienvenue dans ce charnier.

Et moi, qui revenais encore avec toute ma foi dans l'élan de Barttelot et les précieuses qualités de ses compagnons, toutes ces révélations me portèrent un coup terrible. Notre seconde colonne avait tout ce qu'il lui fallait pour fournir un labeur utile, mais l'Occasion les avait touchés du coude et ils ne l'avaient pas vue. Et ces marches, ces longues marches par lesquelles ils devaient nous rejoindre, s'étaient changées en allées et venues pour « tuer le temps! »

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



M. Jameson — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Combat dans la clairière d'Andi-koumou (voy. p. 86). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA).

PAR M. HENRY M. STANLEY.

1887-1889.

### XI

Les misères de l'arrière-colonne. — Départ de Banalya. — Sélim bin Mohammed. — Nouvelle marche en forêt. — Famine et variole. Deux pygmées. — Terribles angoisses au camp de la Famine. — Arrivée au fort Bodo.

La matinée du jour qui suivit notre arrivée à Banalya, j'eus une conversation avec les pagazi. Des 101 ou 102 que je retrouvais, 60 seulement semblaient avoir quelque chance de survivre à leurs épreuves. Tous paraissaient indiciblement misérables, et quelques-uns brisés à tout jamais; on lisait sur plusieurs visages la malice, la rancune, la haine. Ils se plaignaient des voleurs, qui leur prenaient tout, baguettes de laiton, cauris, hardes, sans qu'on parvint à les découvrir. Les Zanzibari accusaient les Soudanais; les Soudanais dénonçaient les Somali, et les Somali les Zanzibari.

Mais ils se plaignaient surtout de n'avoir eu à man-

ger que du manioc, et d'en avoir bientôt éprouvé de désastreux effets. Beaucoup en étaient morts; tous avaient été malades. Ils attribuaient cela à l'espèce qui croissait dans la contrée. Je vis bientôt à quoi m'en tenir. Avec la hâte des affamés, ils avaient dévoré leurs tranches de manioc sans les cuire, ou sans les tremper dans l'eau pendant quelques jours, pour en éliminer le principe vénéneux. De cette façon le poison avait fait son œuvre.

Je leur ordonnai de ramasser autant de manioc qu'ils pourraient, puis de le dégorger dans la rivière, et de se contenter, en attendant, de bananes et de plantains. J'étais décidé à repartir dans deux jours; je comptais, pour donner du courage à ces pauvres gens,

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49 et 65.

sur les descriptions enthousiastes que faisaient du Pays aux Herbes les hommes de la première colonne. La flamme des paroles par lesquelles ils décrivaient cette heureuse contrée se reflétait sur les maigres visages et les joues creuses de nos malheureux anémiés. Les narrateurs, il est vrai, passaient rapidement sur les mois de misère endurée avant de franchir la porte du paradis.

Après trois jours passés au campement j'embarquai malades et bagages, et nous occupâmes à quelque distance en amont l'îlot de Boungangeta; les porteurs suivirent à pied; les derniers retardataires n'arrivèrent que le 24 août. J'attendais là des nouvelles de Tippou Tib, auquel des courriers avaient été envoyés le 17. Nous restâmes dans l'îlot jusqu'au 31; je profitai de ce temps pour payer mes hommes du Nyanza et pour refaire les charges.

Le 29, je fis un recensement : nous étions 465, dont 283 porteurs, entre lesquels il n'y avait que 230 charges à répartir. Mais, hélas ! les maladies, les combats avec les indigènes réduiraient notablement ce chiffre, et le jour arriverait, sans nul doute, où nous aurions encore plus de charges que de porteurs, et où les chefs de caravane auraient à épauler les fardeaux.

Encore dans l'île, je reçus une lettre de M. Jameson, datée de Stanley-Falls, 12 août; il me disait qu'il allait descendre jusqu'à Bangala. Il était ainsi perdu pour notre entreprise. Je lui écrivis cependant que s'il réunissait 50 hommes il pouvait nous rejoindre en suivant la route que lui indiquaient les arbres coupés et flachés. Mais nous devions apprendre plus tard que M. Jameson était mort depuis douze jours quand son messenger repartit pour Stanley-Falls.

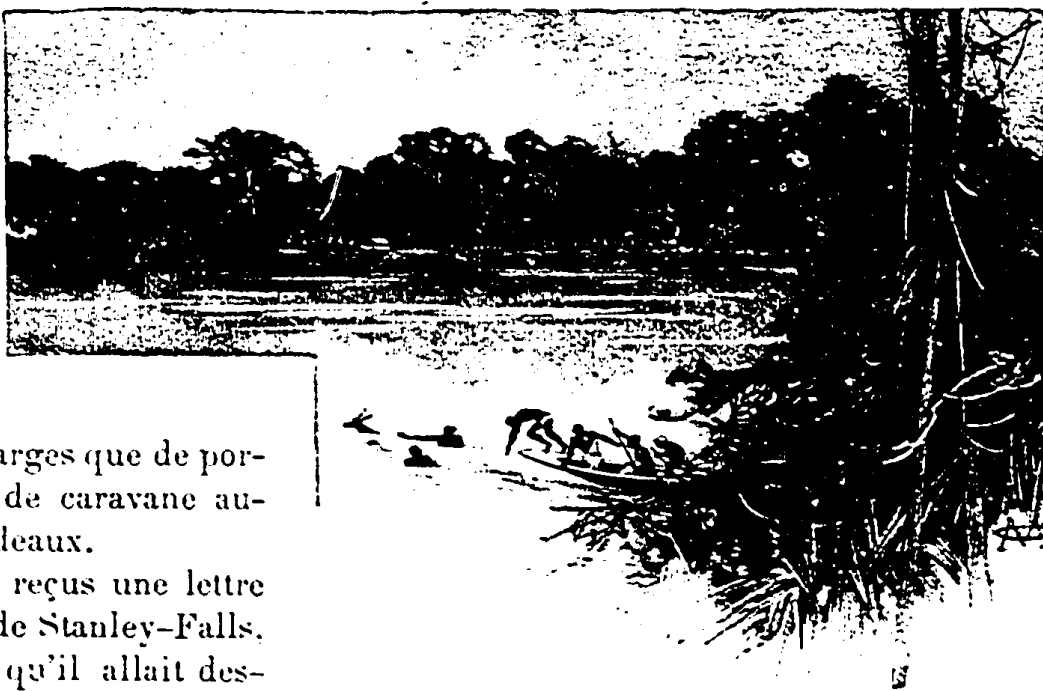
Le 30, la flottille entière, 41 pirogues, partit transporter à 8 kilomètres en amont M. Bonny et 239 hommes; elle devait venir nous reprendre. Je me mis en route le lendemain, sans plus attendre de nouvelles de Tippou Tib; j'en reçus le 4 septembre par son neveu Sélim bin Mohammed, qui me revint avec Ougarrououé. Celui-ci nous avait suivis avec sa flottille et je lui avais confié mes lettres aux Sociétés de Géographie.

En causant avec Sélim bin Mohammed, je me convainquis que j'avais vu juste : ni Tippou Tib ni lui n'auraient eu le moindre avantage à tuer Barttelot ou à ruiner sa caravane. Ils ne l'avaient pas fait, ils s'étaient bornés à renvoyer de mois en mois l'exécution de promesses qu'ils comptaient se faire bien payer. Ne recevant pas de porteurs, Barttelot, tout de suite, aurait

dû « faire celui qui n'y pense plus ». Mais, par malheur, ces jeunes gens ne songèrent qu'à amadouer Tippou Tib; ils prièrent et supplièrent, et les deux finauds, comprenant qu'un service réclamé avec tant d'insistance valait beaucoup d'argent, haussèrent leur prix, non par mauvaise volonté, mais parce que la tentation était trop forte. Quand Tippou prenait son air indifférent, on s'empressait de ranimer son zèle au moyen de cadeaux. Si Sélim bin Mohammed paraissait contrarié, de mauvaise humeur, s'il parlait de susceptibilités blessées, le major ouvrait ses caisses, en tirait une tunique d'uniforme aux couleurs éclatantes, ou lui envoyait une carabine d'un millier de francs, un ballot de cotonnade ou des revolvers à crosse d'ivoire.

Je déclarai à Sélim que si je les croyais, Tippou Tib ou lui, impliqués dans le meurtre de Barttelot, je ne le laisserais pas sortir en vie de notre camp.

Je savais qu'ils n'en étaient pas coupables; mais quant aux torts réels qu'ils m'avaient faits, je saurais m'en souvenir à Zanzibar, où je me ferais rembourser, sur les sommes à toucher par Tippou Tib, son voyage et celui de ses serviteurs, et dédommager de la perte de mes marchandises, et du retard apporté à notre marche.



Antilope chassée à la nage. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Qu'il tourne, qu'il vire, dis-je en concluant, je suis sûr de l'emporter à la fin. Il ne peut rien contre moi; je peux beaucoup contre lui. »

En réponse, Sélim me dit qu'il allait revoir Tippou Tib, puis qu'il reviendrait dans dix-sept jours. Je lui dis que je savais bien qu'il n'avait pas la moindre intention de tenir sa promesse, et ma remarque ne parut nullement l'étonner. Jamais ne me fut démontrée mieux qu'en cette entrevue l'incapacité de l'Arabe à comprendre ce qu'est un contrat légal.

Nous repartîmes le 5 septembre, et notre étape nous conduisit au grand village de Batoundou, où nous restâmes deux jours, et où nous trouvâmes en quantité du maïs et des plantains. Je constatai là certains graves inconvénients du contact des miens avec les Manyouema; pour commencer, ils avaient communiqué la petite vérole à nos porteurs madi, parmi lesquels elle se développa avec une alarmante rapidité.

La nuit fut marquée par un de ces accidents que rendait si fréquents l'imprudence de mes hommes.

Deux Zanzibari, des meilleurs parmi les engagés, et qui nous étaient fort utiles, quittèrent nuitamment le camp, afin d'entreprendre, à leur compte, une petite razzia sur les Batoundou : les ayant attirés dans une embuscade, ceux-ci les massacrèrent.

Le 12 septembre, ce fut bien autre chose : trompant la surveillance des sentinelles, nos gens étaient sortis sous prétexte de couper des feuilles de phrynium pour le toitage de leur hutte ; les indigènes nous tuèrent trois Manyouema, et blessèrent très grièvement un soldat de Lado. Puis l'arrière-garde nous rapporta que sur le chemin cinq Manyouema, trois Zanzibari et un Soudanais, s'étant arrêtés pour se reposer, les naturels, embusqués dans les broussailles, leur étaient tombés dessus, et les avaient massacrés pour les manger ensuite. Et cinq jours auparavant, j'avais averti tout le monde du danger qu'il y avait à s'isoler pendant l'étape ! Que dire de cette funeste indiscipline, qui en un seul jour nous avait pris douze vies ?

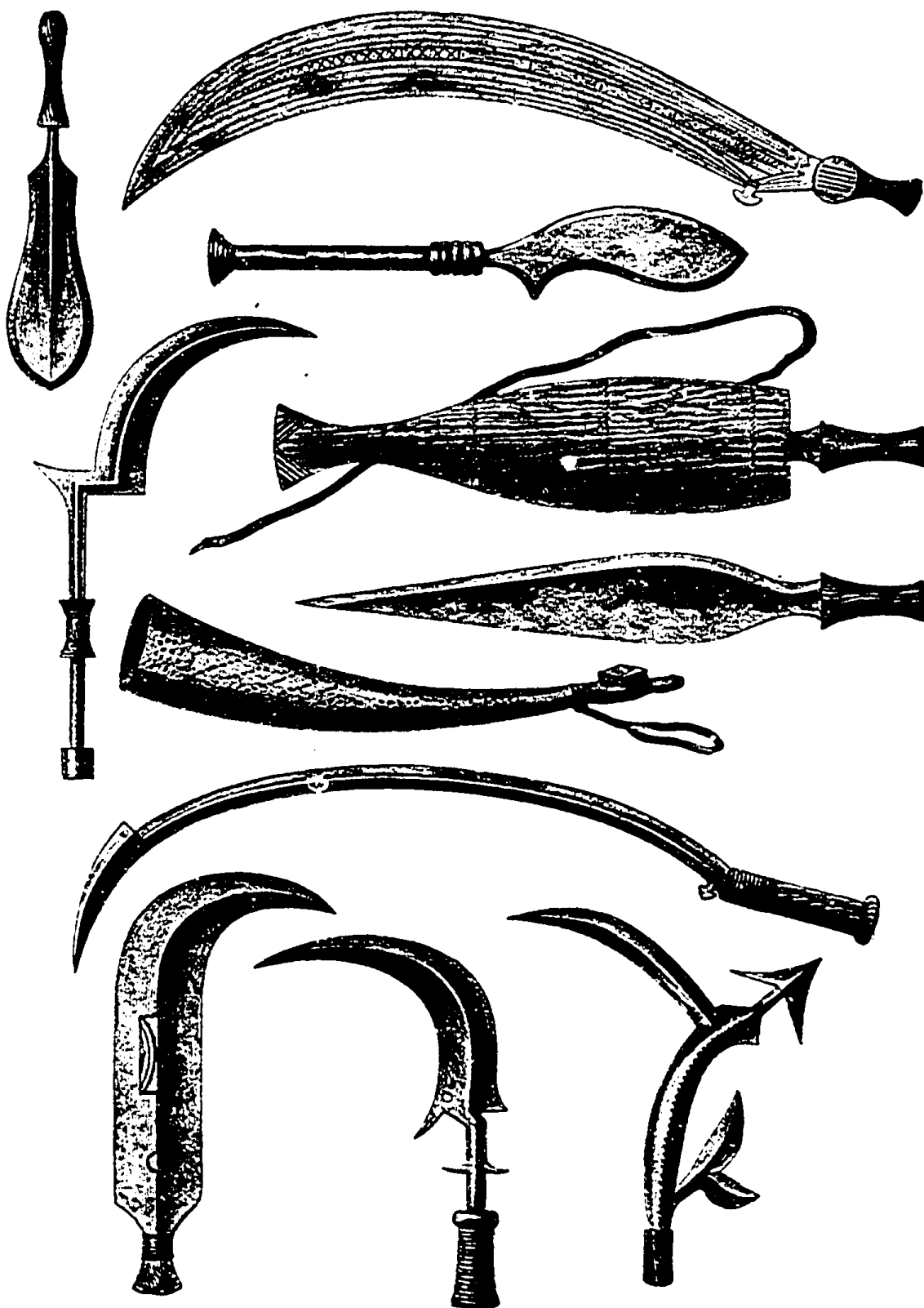
Deux jours après une de ces antilopes, comme nous en voyions s'élancer sur nous des taillis, presque toutes les fois que nous préparions les palissades, bon-  
di : par-dessus plusieurs pirogues placées côte à côte, et plonge entre deux eaux.

Ardents à la poursuite, nos hommes sautent dans la rivière, dont la surface est bientôt parsemée de boules noires, les têtes de ces frénétiques. La « faim de viande » arrive chez eux à son paroxysme. La flèche empoisonnée, la zagaie qui tranche comme un rasoir, la perspective de bouillir dans le pot du cannibale,

rien ne les arrête : une colonne tout entière se jette à l'eau ; tous nagent avec fureur, au risque de se noyer, parce qu'un cinquantième de chance se présente pour chacun de s'emparer d'un minuscule animal, dont la moitié ne suffirait point pour le repas d'un seul. Il me fallut dépêcher deux pirogues à la rescousse de ces fous. A plus de 800 mètres en aval, un jeune homme, nommé Feroudji, finit par saisir l'antilope au cou : lui,

à son tour, est happé par une demi-douzaine de camarades, et le courant les eût emportés si les canots n'avaient pris à bord tous les lutteurs. Mais, hélas pour le pauvre Feroudji ! l'antilope des brousses n'avait pas plutôt rendu l'âme que chacun faisait main basse sur ses restes, et il n'en put sauver qu'un tout petit morceau, qu'il se fourra dans la bouche pour en garder quelque chose.

Le 20 septembre nous passâmes aux chutes de Panga ; nous hélâmes nos 27 pirogues le long des rapides. Ce jour-là nous perdîmes un Madi, tué par une flèche. Quelques jours après, ce fut le tour d'un de nos plus joyeux capitaines, Feradji. On nous rapporta le soir son corps tout



Epees et couteaux ; armes diverses ; cor d'ivoire. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

couvert de sueur ; sur le bras gauche on voyait comme une piqûre d'épingle, la porte par où la mort était entrée ; après avoir été frappé, il eut la force de marcher une bonne heure dans la direction du camp ; ensuite il voulut se reposer, car il se sentait faiblir ; il s'assit et mourut.

Le 30 septembre, non loin des rapides en amont d'Avougadou, une des femmes indigènes mit au monde un enfant, et bientôt on la vit debout, près de sa pro-

géniture. Les Zanzibari accoururent à ce spectacle inaccoutumé. « Jette ça à la rivière! cria l'un d'entre eux. — Pourquoi? répliqua un autre, ne vois-tu pas qu'il respire? — Oui, mais il est tout blanc! il doit avoir quelque maladie affreuse! » « Père! pardonneleur, car ils ne savent ce qu'ils font! » me disais-je en regardant ces hommes. Sans même soupçonner qu'ils auraient commis un meurtre, ils eussent éteint cette petite flamme à peine allumée.

Vis-à-vis du confluent du Nepoko, tout près d'Avé-djeli, l'épouse d'un tambour manyouema, jeune femme jolie et très avenante, entra dans un jardin pour cueillir des légumes; des sauvages cachés tout près la criblèrent de flèches. J'en vis jusqu'à sept plantées dans son corps. Ses cris attirèrent nos gens; on la transporta au camp en toute hâte; nous nous préparions à injecter de l'ammoniaque dans ses blessures quand elle tomba en arrière, tendit les mains à son jeune mari, le serra dans ses bras de la façon la plus touchante, soupira longuement et mourut. Certains voyageurs soutiennent que les Africains ne connaissent ni l'amour, ni l'affection, ni la jalousie. Qu'auraient-ils dit en voyant cette scène? La mort, la mort partout, et chaque jour et sous toutes ses formes, était parmi nous, mais aussi l'amour suprême, comme un ange gardien; il veillait auprès des mourants et embellissait le trépas même. Pauvres et douces créatures, ignorantes, les plus humbles de l'humanité, inconnues de ceux qui chantent les nobles sacrifices, la constance, l'oubli de soi-même, vous êtes vraiment nos sœurs, et il n'en peut douter, celui qui vous a vues, au milieu des réalités les plus lugubres, bercer le suprême sommeil de vos bien-aimés!

Pour éviter la zone dévastée de 300 kilomètres entre les rapides de Bassopo et l'Ibouiri, je songai à tourner ma route vers le nord-est, puis, au bout d'une centaine de kilomètres, à quitter la rivière et à me diriger sur le lac Albert. Dans le dessein de découvrir un sentier, j'envoyai trois compagnies de 40 hommes chacune; elles revinrent sans avoir rien trouvé, après avoir erré dans des bois épais, et je dus remettre l'entreprise à un peu plus tard.

Le 10 octobre nous étions au « Large des Hippos », expansion de la rivière où nous avons déjà séjourné,

le 18 aux rapides d'Amiri. La variole, qui n'avait attaqué que deux de nos Zanzibari, sur les 620 que l'on avait vaccinés à bord, continuait à faire rage parmi les Manyouema, les Madi et les autres indigènes qui les accompagnaient; nombre de victimes furent jetées dans la rivière, des blocs de roche attachés au corps, mesure très nécessaire pour éviter l'exhumation des cadavres par les naturels, qui, nous le savions, suivaient de loin la caravane et se nourrissaient des morts. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, en quarante-cinq jours, nous avons perdu 44 personnes!

Comme des chutes d'Amiri à Avatiko il y a sept journées de marche dans une contrée absolument dépeuplée, et qu'au delà, par la route nouvelle que je me

proposais de prendre, il y aurait encore deux jours sans vivres, j'envoyai, le 20 octobre, 160 hommes dans les plantations à l'intérieur des terres. Ils revinrent le lendemain avec une ample provision de bananes.

Le 23 nous campions dans l'établissement abandonné d'Ougarrououé. Les jours suivants, la colonne de marche eut fort à faire pour passer les ruisseaux et petites rivières qui se jettent dans l'Itouri, et qui, comme lui, coulaient à pleins bords. Le 25, nous arrivâmes vis-à-vis du confluent de la Lenda; le 28, nous étions enfin rendus aux plantations d'Avatiko, juste au moment où la majeure partie de nos hommes commençaient à crier la faim. Ils coururent vers les bananiers comme les loups après la proie. Ici nous

nous arrêtâmes une couple de jours pour fourrager et préparer des vivres.

A peine étions-nous installés qu'on nous amenait deux pygmées, un homme et une femme, au teint cuivré, jeunes tous les deux; le premier devait avoir tout au plus vingt et un ans, sa taille était de 1 m. 22.

C'était le premier nain adulte que j'eusse encore vu: en lui passant la main sur le corps, revêtu de poils longs de 12 millimètres et plus, il nous semblait toucher de la fourrure. Il était coiffé d'une sorte de bonnet de prêtre, et décoré d'une touffe en plumes de perroquet. Une large bande d'écorce couvrait sa nudité.

J'éprouvais d'étranges impressions en contemplant ce minuscule habitant de la forêt; il faisait passer devant mes yeux un des plus anciens types de l'homme



Pygmée pris à Avatiko. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Mort d'une jeune femme mahyomena. -- Composition de Riou, d'après le texte et des photographies.

primitif. Ses ancêtres, Hérodote nous l'a conté, ont capturé les cinq jeunes voyageurs Nasamons et s'en sont divertis dans leurs villages des rives du Niger. Les Grecs ont chanté leur fameuse guerre avec les cigognes, et depuis Hécatee, 550 ans avant Jésus-Christ, les cartes géographiques les ont toujours placés dans la région des Monts de la Lune. Pendant une longue série de siècles ils ont erré çà et là. Rejetés des rives du Niger, poussés par les vagues successives des migrants à plus grande taille, ils ont dressé leurs huttes de feuillage dans les lieux les plus secrets de la forêt.

Les expressions les plus diverses se succédaient sur le visage du petit homme : l'étonnement, l'inquiétude, l'espoir. Je le fis asseoir à côté de moi, je lui passai la main sur le dos, je lui tendis des bananes grillées, et il sourit, reconnaissant. Il nous donna, par signes, les renseignements que nous lui demandions, et nous promit de nous conduire en un endroit où les plantains étaient. Nous faisait-il entendre, gros comme son mollet. Et pendant tout ce temps, la face cuivrée de la petite femme reflétait éloquentement les émotions de son camarade. Aussi rondelette qu'une oie de Noël, qu'une poule d'Inde engraisée pour un dîner d'apparat, ses seins bruns lui-saient comme du vieil ivoire ; elle se tenait debout, les bras pendants, les mains jointes, et, quoique toute nue, personnifiait la candeur. C'étaient, sans aucun doute, le mari et la femme : lui avec la dignité reflétée d'un Adam ; elle avec les grâces d'une Ève en miniature. Ce couple étrange s'harmonisait avec le sauvage Eden d'Avatiko.

Guidés par les nains, nous primes vers l'est-nord-est à travers la forêt. Le 1<sup>er</sup> novembre, la caravane émergeait dans les clairières d'Andaki, où nous attendait la récolte promise. Les plantains, à vrai dire, se trouvèrent moins gros que la jambe du nain, mais ils étaient parfaitement mûrs. Les jours suivants la marche fut des plus pénibles. Nous perdîmes 13 Zanzibari de la malheureuse colonne Barttelot, un des soldats d'Emin, et je ne sais combien de Manyouema et de Madi.

Le soir du 6 novembre, une marche de 12 kilomètres me démontra l'absolue nécessité de trouver au plus vite des vivres, si je ne voulais voir succomber la caravane tout entière. Le 7 j'envoyai Ouledi et une centaine

d'hommes vers la clairière d'Andari, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest ; mais les hommes désignés pour l'accompagner étaient si faibles que chaque gamelle reçut l'ordre d'apporter ses marmites, où je fis mettre trois poignées de farine afin de donner à ces pauvres gens la force d'arriver à la plantation.

Nous les attendîmes le lendemain et le surlendemain, en proie à d'affreuses souffrances. Enfin ils reparurent le 10, à deux heures du soir, apportant pour plusieurs jours de bananes, découvertes dans une plantation abandonnée. Le 11, une heure et demie de marche nous menait à la cale où Kilonga Longa traverse ordinairement l'Ihourou ; mais les naturels avaient détruit tous les canots ; force nous fut donc de remonter l'Ihourou jusqu'à ce qu'on pût le passer pour se diriger vers l'est, sur sa rive gauche.

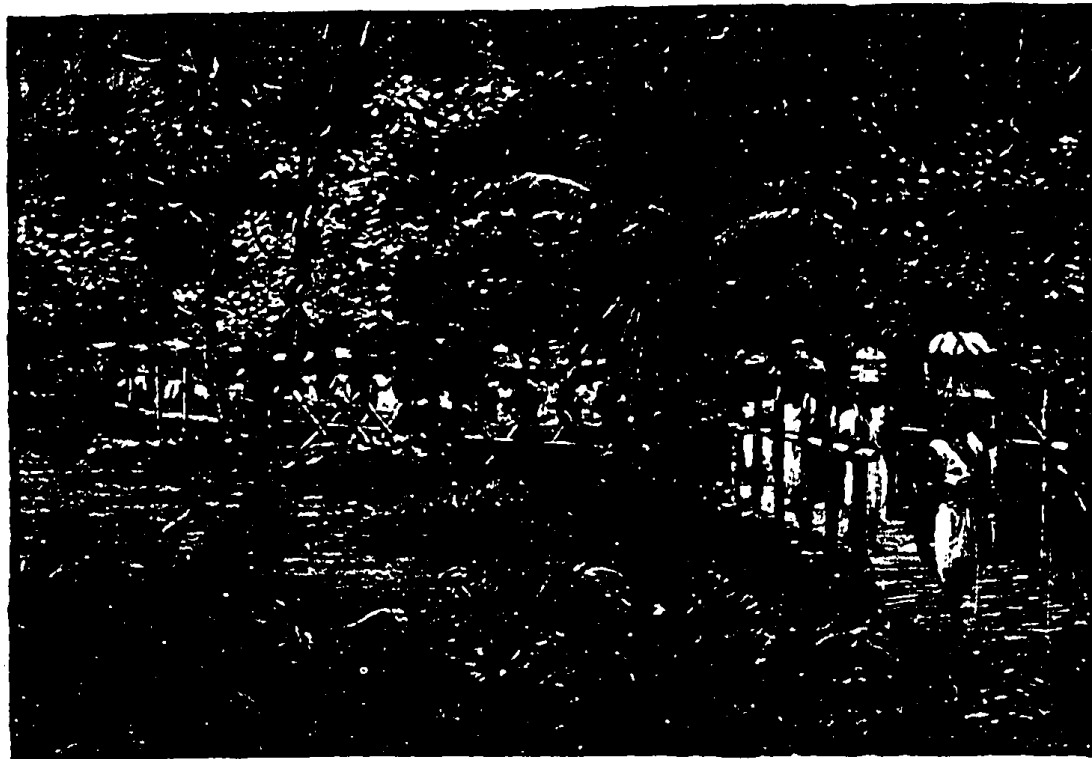
Notre route était orientée vers le nord-nord-est ; nous découvrîmes, en la suivant, de nombreuses traces de

nains. L'état de la caravane était lamentable. Distribuer quotidiennement 230 ballots à un nombre toujours plus réduit de porteurs était la plus impatientante des tâches. Pas un homme sur vingt qui n'eût quelque réclamation à présenter : ulcères, douleur à la tête, menace de hernie, maux de toute espèce et plus ou moins indéfinis ; panaris, épine au pied, rhumatisme,

fièvres. Les charges étaient toujours aussi nombreuses, mais les pagazi mouraient.

Le 14, après six heures de marche, nous approchions d'Andouta et d'Andi-koumou. Comme l'avant-garde franchissait les abords des défrichements, des flèches volèrent dans les airs et deux hommes furent blessés. Sur-le-champ les autres jettent caisses et ballots et se précipitent sur les naturels. L'escarmouche fut assez vive, mais les sauvages, coiffés ici d'une sorte de chapeau à haute forme, prirent bientôt la fuite, et, une demi-heure après, la caravane entra sous couvert. Nous trouvâmes dans les cases une telle quantité de très beaux plantains, que mes affamés ne pouvaient revenir de leur extase.

En examinant les caisses de munitions avant de les empiler pour la nuit, nous trouvâmes qu'il en manquait une, celle du caporal Dain Mohammed ; il l'avait laissée au pied d'un grand arbre sur le bord du sentier. Quatre chefs de caravane reçurent l'ordre de s'en



Pont jete sur le Doui. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

retourner avec le Soudanais et de rapporter le colis.

En approchant de l'endroit désigné, ils virent toute une bande de pygmées, hommes, femmes et enfants, rassemblés autour de deux chétifs guerriers qui essayaient de soulever la caisse comme pour se rendre compte du poids. Nos gens, très curieux, se dissimulèrent avec soin, car les yeux de ce petit monde sont singulièrement perçants. Chacun donnait son avis; les garçons sautaient à cloche-pied, se carrant des hanches avec la joie inexprimable que leur causait l'aventure, et les mignonnes femmes, portant sur leur dos des bébés plus mignons encore, piaillaient des paroles de sagesse féminine. Un des plus avisés prit une perche légère qu'il

passa à travers les poignées, et tous, de leurs voix aiguës, d'exalter ce trait de génie. L'Hercule, alors, et le Milon de la tribu, y appliquant toute leur force, enlèvent la caisse au niveau de leurs épaules, et, chancelant sous le poids, s'acheminent vers le broussis. Nos gens de tirer à poudre et de pousser de grands cris en se lançant à la poursuite des myrmidons; l'un, trop gros pour courir, reste en arrière, un jouvenceau de dix-huit ans, qu'on nous amène en triomphe. Nous admirons l'homoncule, gras à lard. Mais il aurait fallu entendre le Zanzibari!

Du 14 au 16 novembre, nous restons à Andi-kou-mou, où nos hommes se vengent de leur abstinence



Nains emportant une caisse de munitions. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

forcée. Le 19, nous traversons l'établissement d'Andouta, et nous passons à travers une contrée toute hérissée d'immenses quartiers de roche, de blocs couverts d'une épaisse végétation, et entourée de fougères à profusion. Le 20, nous avons une escarmouche avec une caravane de naturels d'Andi-toké nord. A notre grand étonnement nous trouvons, parmi leurs dépouilles, des cartouches remington encore chargées.

Notre première pensée fut que le fort Bodo avait été pris ou évacué, ou que les sauvages avaient massacré quelque patrouille; après réflexion, nous croyons bien qu'elles nous ont appartenu, mais qu'elles ont passé par les mains des Manyouema de Kilonga Longa.

Le 25, nous étions à Inde-maou, où l'expédition eut quelques jours de répit. Les bananeraies, très étendues,

étaient chargées de fruits mûrs et d'une odeur délicieuse.

J'avais eu le projet d'arriver droit au Pays aux Herbes, sans passer par le fort Bodo. Mais, pour mettre fin aux doutes qui me hantaient sur le sort de la garnison, j'infléchi quelque peu notre marche vers le sud, voulant voir de mes yeux ce qui en était du fort. J'envoyai Bonny, avec le chef Réchid et 60 hommes, jeter un pont sur le Doui. Ils s'en acquittèrent à merveille, et le 1<sup>er</sup> décembre, après cinq jours de repos à Inde-maou, la caravane entière passa sur cette charpente grossière, mais très solide, et d'une longueur de 72 mètres.

Le 4 décembre, nous campons à Ngouetza, où nous avons la chance de trouver une belle chèvre escortée de deux jolis biquets de trois à quatre mois; nous sautons sur ce présent des dieux.

Le 8, je m'aperçus que 150 hommes au moins s'étaient débarrassés de leurs charges de vivres dans l'espérance d'en trouver d'autres, et que ce jour-là ils n'avaient plus rien à manger. Je décidai, en conséquence, de renvoyer dès le lendemain 200 hommes vers les bananeraies de Ngouetza.

Nous restions 130 hommes, femmes, enfants et nains, presque tous l'estomac en détresse. Pour passer le temps, je me mis à reprendre mes calculs, et à corriger les écarts que m'avaient fait découvrir mes divers voyages dans cette même région. Mais le 14 ma tâche était terminée.

Ceux qui m'entouraient s'affaiblissaient de plus en plus, et, cependant, l'espoir ne les abandonnait pas

encore. Tous les jours, je fais ouvrir une caisse, j'en sors une conserve de lait et une autre de beurre, et je mets une cuillerée de chacune dans un pot de terre déjà rempli d'eau bouillante, maigre potage qui servira à prolonger l'agonie. Pendant six jours on rangeait en demi-cercle les marmites de chaque mess : chaque cuisinier m'apportait la sienne; j'y laissais tomber les rations de beurre et de lait; il les remuait consciencieusement, puis, escorté de son groupe, s'en allait faire la distribution. Le cœur un peu remis par cette boisson chaude, nos hommes se répandaient dans les bois à la recherche des baies rouges du phrynium, et des fruits plus rares de l'amome, dont la pulpe aigre-douce calmait les tortures de l'estomac; parfois même ils décou-



Le camp de la Famine. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

vraient un champignon, mais quand cent trente personnes ont erré tout autour d'un bivouac et dans toutes les directions, en quête de quelque bribe à se mettre sous la dent, ce cercle s'élargit de jour en jour, et de cette façon les hommes s'égarèrent. Un soir, Sabouri manqua à l'appel, un petit garçon de huit ans, que j'aimais beaucoup. Il portait mon winchester et ma cartouchière. Chérubin aux yeux noirs, rond comme un rouleau à pâte, il avait l'avisement d'un homme dans sa cervelle d'enfant.

Le lendemain fut vraiment terrible. Trois des nôtres disparus, et dans le camp un mort. Les survivants s'affaissaient toujours davantage. Je passai une nuit affreuse. La pensée des absents ne me quitta guère : s'étaient-ils égarés dans les bois? la faim les avait-elle

terrassés avant qu'ils eussent pu arriver aux bananeraies?

Le sixième jour on prépare le potage comme de coutume : une conserve de beurre et une conserve de lait condensé; pour cent trente personnes! L'idée se glissait peu à peu dans les esprits que si nous restions encore trois jours à ne rien faire, nous serions ensuite trop faibles pour aller aux vivres. Le mieux serait de retourner à Ngouetza, pour cueillir des plantains nous-mêmes. Mais il y avait une difficulté : les cinquante plus faibles ne pourraient sans doute pas nous suivre, et quand nous reviendrions au camp ils auraient ouvert et pillé nos cachés.

M. Bonny vint alors à la rescousse; il s'offrit à garder le campement avec dix hommes, si je lui donnais dix



Ce sont eux ! (voy. p. 90). — Composition de Rion, d'après le texte et des photographies.

jours de vivres pour lui et la garnison. Dix jours ! certes je ne resterais pas si longtemps absent ; mais on pourrait le contester : je mesurai donc plein une demitasse de farine par homme et par jour, et, en plus, quatre biscuits : j'ajoutai même quelques conserves de beurre et de lait condensé.

Le matin du 14, le petit Sabouri apparaissait, gai, dispos, indifférent, comme s'il rentrait d'une promenade. « Toi, Sabouri ! mais où étais-tu donc ? — Je ramassais des baies, et je me suis perdu, et puis j'ai vu des marques de hache sur les arbres. Là, que je me suis dit, voici le bon chemin ! Et je l'ai suivi, mais je suis arrivé à une grande rivière. C'était l'Ihourou ! Puis j'ai trouvé un grand creux dans un arbre, je m'y suis collé, et j'ai dormi ; puis j'ai suivi la même route, mais dans l'autre sens, et toujours comme ça je suis revenu ici. »

Le lendemain appel général. Quarante-trois créatures humaines restent au campement, sur le bord même de la tombe, et elles vont y tomber si nous ne trouvons rien avant vingt-quatre heures. Prenant un air serein, quoique mon cœur fût prêt à se briser, je leur dis d'avoir bon courage : j'allais leur ramener les absents, qui, sans doute, les oubliaient en se gorgeant de bonnes choses. « En attendant, priez Dieu pour que je réussisse. C'est Lui seul qui peut vous sauver ! »

Nous partons à une heure pour Ngouetza ; j'ai avec moi 65 hommes et jeunes garçons et 12 femmes. Nous marchons jusqu'à la nuit, puis nous nous étendons sur le sol, chacun silencieux et triste et perdu dans ses pensées. Inutile pour moi de chercher le sommeil. Le vent murmurait à mon oreille : « Perdu ! perdu ! Vaines tes labeurs et vaines tes souffrances ! Les mauvais jours succèdent aux mauvais jours ; les braves tombent : l'un après l'autre ils roulent au sépulcre : ils vont pourrir et disparaître, et tu vas rester seul ! »

« *Allah ho akbar !* » cria dans l'obscurité de la nuit un homme auquel la douleur et la faim enlevaient le sommeil. Ces paroles, se réverbérant à travers les ténèbres, éveillent un écho dans mon cœur. « Dieu est grand ! » Pourquoi un fils de l'Islam vient-il rappeler à un chrétien que Dieu règne ? Et voici des pensées plus saines reprennent possession de mon esprit ; mes yeux ne se lassent plus à sonder les ténèbres, je rentre en moi pour me remémorer tant d'exemples de miséricorde reçue ; ces souvenirs en appellent d'autres, et le cœur obstiné se fond, et je dépose tous mes soucis aux pieds de Celui qui seul donne la délivrance !

Vers le matin je m'endormis pour me lever en sursaut quelques heures après ; la nuit s'enfuyait ; l'aube spectrale me montrait les groupes de compagnons qui sommeillaient encore.

« Debout, enfants ! vite ! aux plantains ! Plaise à Dieu, nous mangerons aujourd'hui ! » En quelques secondes, tous s'étaient levés de leur couche et bientôt défilaient sur le sentier dans la lumière grise du matin. A peine la marche commençait-elle à nous échauffer, que je distingue un murmure de voix à quelque distance. Le petit Sabouri tient ma carabine prête, il

guette mon moindre signe ; je vois un grand monceau de fruits dépassant les larges feuilles de phrynium qui nous cachent un détour du sentier.... Ce sont eux ! ils arrivent ! Le faible, le boiteux et le perclus oublient peines et souffrances. Leurs cris de reconnaissance s'élèvent spontanément vers le ciel. Anglais et Africains, chrétiens, fils de l'Islam ou païens, tous confessent le nom du Très-Haut. Il n'est pas ici, Il n'est pas là, Il est partout !

Il n'y avait qu'à regarder ceux qui marchaient en tête de l'escouade pour voir clairement la cause du retard. Mais nous n'avions pas de temps à perdre en reproches ; il fallait allumer les feux, s'asseoir, griller les fruits, et amasser le plus tôt possible des forces pour le retour. Une heure après, nous reprenons la route du campement, où nous arrivons à deux heures et demie de l'après-midi, reçus comme les mourants reçoivent ceux qui viennent les arracher à la mort. Et cet après-midi-là, jeunes et vieux, Zanzibari et Manyouema, Soudanais et Madi noyèrent les douleurs du passé dans les joies du présent, et chacun fit le vœu d'être plus prévoyant désormais... pour n'y plus penser le lendemain.

Le 17 nous arrivions à l'Ihourou, que nous traversons. Le 19 nous sortions des halliers, et nous étions sur les confins des plantations du fort Bodo.

Le 20, non sans quelque inquiétude secrète, nous approchons de l'extrémité de notre belle route stratégique ; je tombe au tournant sur une patrouille de Zanzibari aussi étonnés que nous-mêmes de cette soudaine rencontre. Les décharges de nos carabines troublent le grand silence de la clairière : d'autres lui répondent bientôt : fous de joie, nos amis, par sauts et par bonds, accourent nous tendre la main, et, le premier, mon cher docteur, les yeux brillant de plaisir, qui me crie : « Tout va bien au fort Bodo ».

## XII

La forêt équatoriale. — Sa faune. — Les tribus sylvaines. Les nains.

La grande forêt équatoriale, que nous avons traversée trois fois, contraste fort avec les idées que les livres de jadis, même que certains livres d'aujourd'hui, nous donnent de l'Afrique. Elle rappelle, de tous points, les immenses forêts vierges de l'Amazonie.

Des environs de Kabambarré, dans le Manyouema sud, jusqu'à Bagbomo, sur la Ouellé Makoua, dans le Niâm-Niam occidental, cette forêt mesure une longueur de 1000 kilomètres, une largeur moyenne de 840 : soit une superficie de 840 000 kilomètres carrés.

Imaginez cet immense espace recouvert d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 54 mètres ; lancez d'un arbre à l'autre des câbles de lianes épais de 5 à 40 centimètres, contournez-les, tordez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes, faites-en des W et des M gigantesques, piaquez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour comme un boa. Prodiguez-leur les

feuilles et les fleurs; des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol; frangez-en les extrémités des racines que les épiphytes jettent dans les airs; jetez sur chaque branche des choux géants et ces végétaux à larges feuilles ensiformes qu'on appelle la plante à oreilles d'éléphant, puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères, si communes dans la grande forêt; couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure; puis étendez sur le sol un tapis verdoyant de plryniums, d'amomes et de buissons nains. Voilà la grande forêt, la sylve antique et compacte.

Mais ces arbres géants tombent, frappés par la foudre, par la maladie, par la vieillesse; ils tombent et, dans leur chute, blessent une demi-douzaine de leurs anciens compagnons. Voilà pourquoi nous voyons tant de loupes, tant d'excroissances, de goitres, de troncs déformés. L'arbre géant qui gît à terre devient, avec les années, un amas fumant de fibres en décomposition, d'anciennes colonies de fourmis, de défunes générations d'insectes; il est à demi voilé par une masse de plantes sarmenteuses ou enseveli sous le feuillage des jeunes arbres. Tous les kilomètres ou à peu près, sous l'épaisseur des feuillages, des ruisseaux boueux, des criques stagnantes, cachées sous des lentilles d'eau,



Les pygmées comparés avec les officiers anglais, les Soudanais et les Zanzibari (voy. p. 84, 86, 94 et 96). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

les larges feuilles du lotus et du nymphéa, des mares sans profondeur se couvrent d'une écume verte et grasse, faite de millions d'organismes microscopiques.

Ces vastes régions sont peuplées d'innombrables tribus s'entre-guerroyant et vivant éloignées de 10 à 40 kilomètres, au milieu des clairières de la forêt, sur les ruines de laquelle ils cultivent bananes, plantains, manioc, fèves, tabac, colocasie, courges et melons. Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils empilent des branches, font des abatis de grands arbres, hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteusement cachées sous les feuilles.

Le village vient-il à être abandonné, aussitôt la végétation reprend son empire. En deux ou trois géné-

ration, la poussée végétale efface les traces de toute intervention humaine; la clairière inondée de soleil se transforme en un fourré où l'on ne peut pénétrer sans labeur. Même les clairières délaissées depuis moins d'une année montrent des merveilles de vie, une fécondité inouïe, une infinie variété d'espèces poussant avec une vigueur sans pareille. Les plantes sarmenteuses s'enroulent autour des troncs coupés, qu'elles recouvrent entièrement. Et toute cette verdure se revêt des fleurs les plus éblouissantes. Au-dessus montent quelques grands arbres à feuilles épaisses et luisantes, couverts d'une profusion de corolles rouges, dont les pétales, tombant en pluie vermeille sur la trame impénétrable des plantes sarmenteuses à fleurs papiliona-

cées, contrastent avec les fleurettes jaunes, blanches ou pourpre pâle des arbustes et parasites. L'amome montre ses coupes neigeuses lavées de rose, une vigne sauvage ses grappes violet clair; tel feuillage est d'un châtain superbe. Un poivrier appelle l'attention par ses gousses rouges, et un manguier par ses myriades de clochettes arrondies semblables à de petites perles; le robinier emplit les airs du parfum qu'épanchent ses thyrses d'un blanc pur, le mimosa agite à la brise ses houppes dorées d'une si douce senteur.

Le vert gai des fougères fait ressortir les teintes plus claires de la « plante à épée », un élaïs aux premières années de sa croissance, ou bien celles de la feuille si grande et si utile du phrynium; un jeune figuier au tronc d'argent, aux branches largement éployées, mêle ses frondaisons aux folioles délicates de la sensitive, aux feuilles palmées du calamus; une multitude d'orties ou de plantes qui leur ressemblent concourent à revêtir l'ancien défrichement d'une verdure curieuse et charmante. La base, le support, le sol d'où s'élance toute cette vie, ce fouillis de tiges, de ramures, de fleurs, cette barrière infranchissable de végétation splendide, est peut-être quelque vieille souche, morte depuis longtemps, cariée, pourrie, noire de moisissure, dévorée par les champignons, que commence à couvrir une couche d'humus, et où chaque éraillure, chaque fissure, chaque trou est le repaire d'insectes divers, depuis le termite au corps délicat jusqu'à l'ignoble mille-pattes ou à quelque coléoptère monstrueux.

Plus loin, changement de spectacle. Des arbres gigantesques, des colosses sans nombre, se culbutant jusqu'à la lèvre même de la berge de l'Arouhouimi, en forcent quelques-uns à pousser presque horizontalement sur la rivière, quelquefois jusqu'à 15 ou 16 mètres. Sous leur ombre, une centaine de pirogues s'abriteraient du soleil brûlant. Leur bois est jaune, dur comme du fer; à en couper un, on userait un assortiment de nos meilleures haches d'Amérique. Ils portent des fruits d'un brun rougeâtre, qui, à la maturité, prennent l'aspect de superbes prunes; d'autres semblent des dattes mûres; mais aucun n'est comestible. A ces arbres, qui s'étendent au loin sur les eaux, les guêpes noires suspendent leurs nids. Extérieurement, on croirait voir des poches de papier grisâtre armées de plis, de bouffants, de découpures, et très joliment arrangées les unes au-dessus des autres, comme ces écrans qu'on place pendant l'été devant les grilles des cheminées anglaises.

Quand je marchais avec la colonne, ou que nous reposions la nuit, la présence de mes hommes ou le murmure de leur voix ne me portait guère à comprendre cette poésie de la forêt. Nous souffrions trop de la faim; nous avions pâti de misères trop prolongées; les épreuves quotidiennes faisaient trop souvent appel à notre bonne humeur, à notre patiente endurance. Mais si, une fois par hasard, je m'éloignais du bivouac, si les rumeurs n'en arrivaient plus à mes oreilles, j'oubliais un instant les mille soucis, et notre dénuement, et nos déboires; la majesté de la forêt agissait sur mon âme et rendait le

calme à mon esprit. Ma voix retentissait au milieu du silence, renvoyée par les échos comme par les murs d'une cathédrale. Je me sentais envahi par une influence indéfinissable, presque surnaturelle; l'absence continue de la grande lumière du ciel, les lueurs tamisées du soleil, cette étrange sensation de solitude qui vous force à regarder tout autour pour voir si l'on n'est pas le jouet d'une illusion... cela me donnait l'impression d'un autre monde: deux vies étaient en présence, la vie végétale et la vie humaine; l'une massive, colossale, paisible et silencieuse, et pourtant si majestueuse et si solennelle! Il me semblait bizarre que ces deux vies, si semblables parfois, ne pussent entrer en communion; il m'eût paru simple et naturel qu'un de ces vieux patriarches m'eût adressé la parole.

La forêt comprend des arbres à bois dur et bois mou; il y a ici de nombreuses familles de ces derniers, qui, dans les tropiques, remplacent le pin et le sapin. Tous ont inmanquablement de larges feuilles. Leur bois, fort utile, est très facile à travailler; on en fait toutes sortes d'ustensiles domestiques.

On trouve plusieurs espèces de l'arbre à coton, toujours reconnaissable aux superbes arcs-boutants des racines, à la hauteur, qu'aucun autre ne surpasse, au gris argenté de l'écorce, aux raides épines des tiges, à la soie blanche des fleurs, aux feuilles d'un vert gris. Puis on trouve encore le tek d'Afrique, l'acajou africain, le cœur-vert, le *Lignum vitae* ou arbre de vie, le bois de fer, le *Raphia nitida*, dit bois de Campêche, qui ne pourrit jamais, le copal, le manguier arborescent, l'oranger sauvage, le figuier à tronc blanc, l'arbre à beurre, les tribus des acacias, le majestueux *mpafou*, et des milliers d'arbres fruitiers dont la plupart me sont inconnus.

Quant aux animaux de la forêt, nous les avons peu chassés, par crainte des indigènes, et à cause des difficultés de la marche. Eléphants, buffles, sangliers, antilopes des brousses, lapins, gazelles, chimpanzés, babouins, singes de toutes sortes, genettes, écureuils, civettes, zèbres, ichneumons, grands rongeurs, voilà les animaux que nous savons exister dans ces bois; les branches sont couvertes d'oiseaux et de chauves-souris: la rivière abonde en poissons et en bivalves — moules et ostracées; mais peu de crocodiles et d'hippopotames.

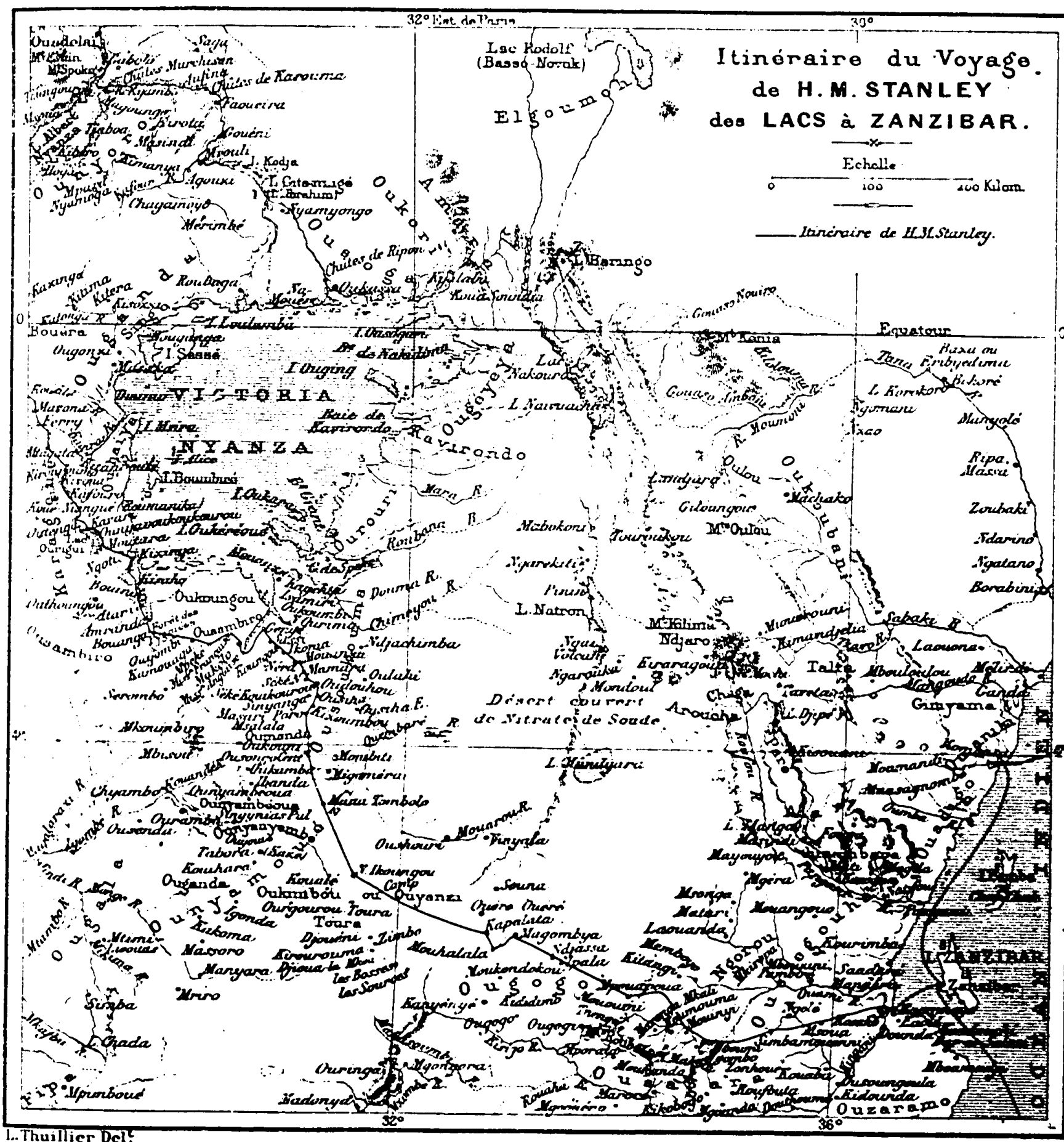
Pour les oiseaux, ils menaient certes assez grand bruit sur nos têtes, mais nous étions au rez-de-chaussée, et eux sur le toit d'un quinzième étage. Nous ne pouvions les voir, mais partout nous les entendions siffler, gazouiller, crier, houlouler: perroquets, ibis, peruches, oiseaux-soleil, tête-chèvres, huppés, hiboux, pintades, merles, martins-pêcheurs, etc., etc., plus nombre de minuscules petits oiseaux à moi inconnus, et des chauves-souris par millions, petites et grandes.

Les simiens sont largement représentés; j'en ai vu une douzaine d'espèces: le colobe, des babouins à fourrure mi-partie grise et foncée; de petites guenuches

noires, des galagos et des écureuils volants, mais jamais à moins d'une centaine de mètres. Longtemps avant que nous eussions pu les approcher, les rumeurs d'une caravane en marche avaient donné l'alarme.

Les reptiles sont fort nombreux; l'écouli fourmille de serpents d'eau de diverses grandeurs; sans cesse ils

se laissent choir des arbres tout près de notre bateau : couleuvres d'eau, vertes et très minces; couleuvres gris de plomb et de taille formidable; couleuvres or, noir et vert, longues de 2 mètres; pythons et serpents à lunettes; vipères cornues et lycodendites. Quant aux serpenteaux des brousses, grands de 60 centimètres, il



leur arriva souvent malheur pendant la construction de nos bomas.

Pour les insectes, je n'en ai jamais vu tant d'armées, tant d'espèces, que pendant nos marches en forêt. Abeilles, guêpes, phalènes, mouches, taons, moustiques, coléoptères géants, fourmis, il n'est pas de supplices que cette engeance maudite ne nous ait fait endurer.

Il pleut beaucoup en forêt. Du 1<sup>er</sup> juin 1887 au 31 mai 1888, nous eûmes 138 jours de pluie, ou plus exactement 569 heures. Nous ne nous aventurons guère en estimant que cette région est la plus mouillée du globe. Les vents qui soufflent pendant neuf mois du Sud Atlantique en remontant le Congo et l'Arouhouimi se condensent pour tomber presque tous les deux jours

en averses diluviennes. La Torèt est aussi très favorablement située pour recevoir les vapeurs qui s'élèvent des lacs Tanganyka, Albert-Edouard et Albert. Par suite de cette humidité continuelle, les eaux de l'Itouri sont rarement très basses; c'est en novembre qu'il monte le plus haut et en décembre que la baisse est la plus sensible. Mais il ne se dessèche jamais, et apporte au grand fleuve un énorme volume d'eau. Il a 1130 kilomètres de long et prend naissance au sud de ce trio de collines connu sous le nom de « Groupe des Voyageurs », et, de leurs noms respectifs, Speke, Schweinfurth et Junker. Le bassin de l'Itouri couvre une aire de 173 500 kilomètres carrés.

Au nord de ce vaste territoire sont cantonnés les Ababoua, Mabodé, Mamvou et Balessé. Au sud les Bakoumou et Babourou, branches principales, se subdivisent en centaines de tribus.

Toutes les tribus de la région équatoriale comprise entre l'océan Atlantique et le 32° degré de longitude ont entre elles une ressemblance plus ou moins éloignée, mais je placerai au 20° degré la ligne de séparation entre les deux grandes familles de même race et de même origine.

Réparties sur environ 12 degrés de longitude, des peuplades par centaines offrent de très grandes analogies. Ce que Schweinfurth et Junker, Emin et Casati ont rapporté des Niam-Niam, des Monbottou et des Momvou peut, avec

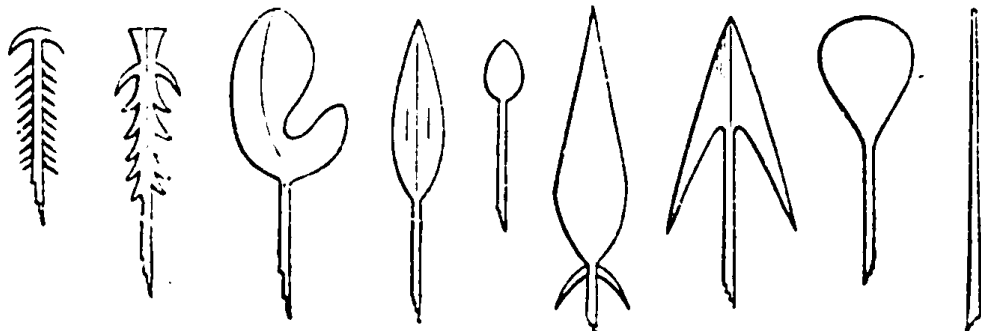
quelques légères différences, s'appliquer aussi aux Bangala, Ouayyanzi, Batomba, Bassoko, Babourou, Bakoumou, Balessé. L'une de ces tribus peut présenter des signes d'une organisation supérieure quand on la compare à telle autre. Celle-là aura souffert davantage et pâti sous l'oppression de puissants voisins; mais, dans l'ensemble, je ne vois aucune disparité appréciable. Ils n'élèvent point de gros bétail et se contentent de brebis, de chiens et de volaille. Telle communauté s'adonne à la culture du manioc, mais toutes sans exception cultivent les deux bananiers. Toutes sont vêtues d'écorce battue et assouplie; quant à la coiffure, généralement uniforme, on voit des peuplades se signaler par le soin qu'elles y apportent. Quelques-unes pratiquent la circoncision; toutes mangent la chair de l'ennemi. Les armes, coupant comme un rasoir, sont à peu près du même modèle: lances affilées, couteaux pointus à deux tranchants et à deux ou quatre lames, épées recourbées, petits arcs et courtes flèches; et aussi les tabourets, banquettes et sièges à dossier, les pendants d'oreilles, bracelets et chevillères, les grands tambours et-cors de guerre, les petits tam-tam, tous les outils de forgeron et de charpentier.

Il existe une différence marquée entre ces tribus dans

la forme des cases, dans les tatouages du corps, les lignes dessinées sur le visage, et les ornements dont elles agrémentent la lèvre supérieure. Cette variété ne dénote pourtant aucune diversité de race. Si jamais voyageur pouvait, du pont d'un bateau à vapeur, observer les rivages qui s'étendent d'Équateurville sur le Congo à Inde-soura sur le haut Itouri, il serait frappé de la similitude, non seulement dans le costume et les armes, mais aussi dans la coloration des visages (l'habitant des savanes a toutefois le teint plus foncé que le sylvain), tandis qu'il distinguerait bien vite comme étrangère toute colonie de Soudanais, Zanzibari ou Ounyamouézi accidentellement établie dans la contrée.

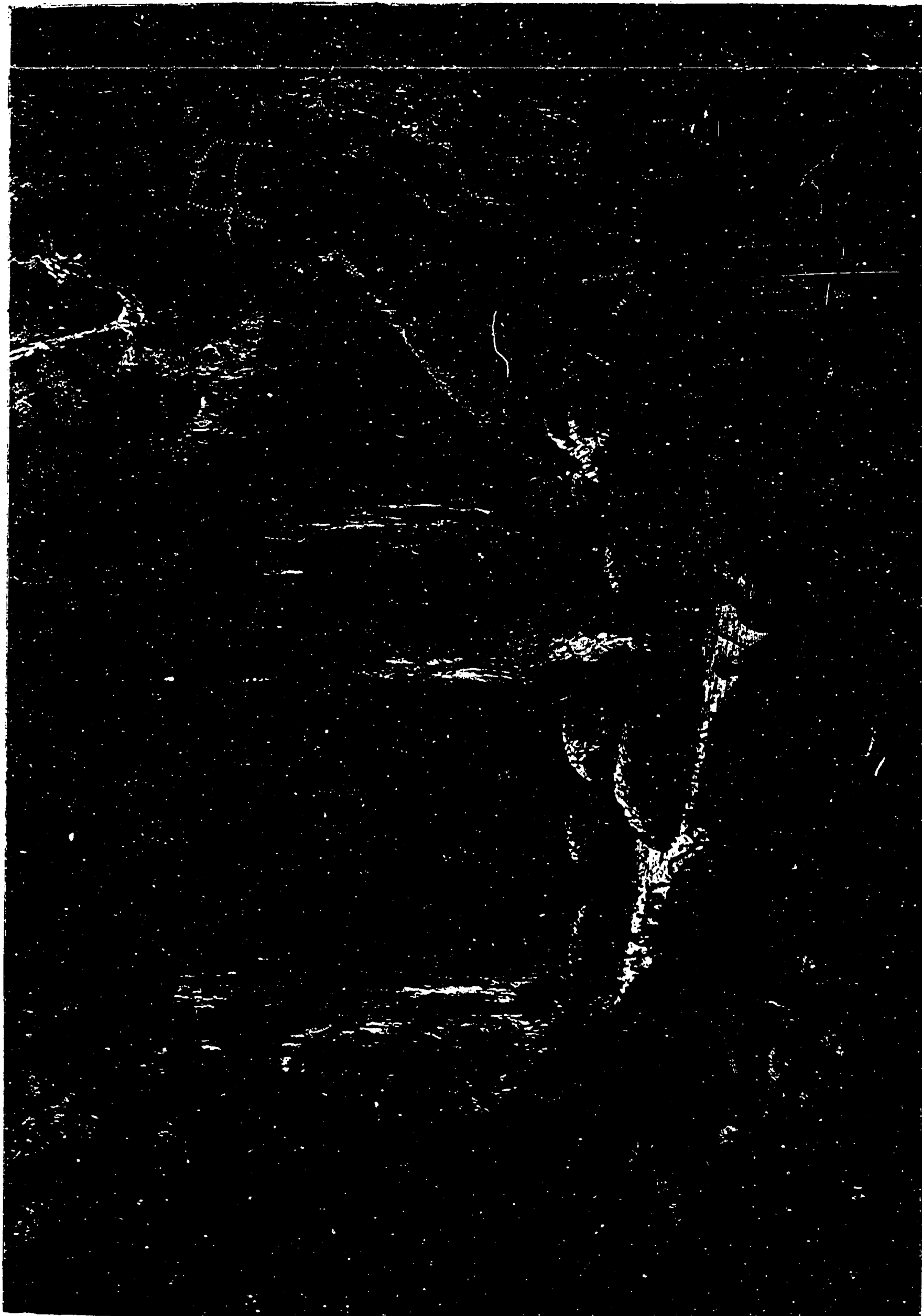
Parmi les peuplades sylvestres, nous avons vu des physionomies singulièrement engageantes; d'autres répulsives et dégradées à l'excès. Cependant, quelque féroce que soit le caractère des naturels, quelque rétive leur disposition, et bestiale leur façon de vivre, il n'en est pas qui ne décèle des germes de progrès.

Eparpillés çà et là parmi les Balessé, d'Ipoto au mont Pisgah, dans une région grande comme les deux tiers de l'Ecosse, vivent les Ouamboutti, nomades de très petite taille, et connus sous les diverses appellations de Batoua, Akka et Bazoungou. Ces nains, d'une stature variant de 92 à 138 centimètres, et dont le plus robuste ne pèse guère au delà de 40 kilo-



Pointes de flèches des nains. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

grammes, habitent la forêt vierge et se nourrissent de gibier. Ils disséminent leurs campements à 4 ou 5 kilomètres en forêt, sur le pourtour des essarts de quelque tribu agricole celle-ci presque toujours composée d'hommes forts et bien découplés. Dix ou douze communautés de ces pygmées, comptant en tout 2 000 à 2 500 âmes, peuvent ainsi servir d'avant-poste à un détachement de quelque importance. Avec leurs zagaies, leurs petits arcs et leurs flèches enduites d'une épaisse couche de poison, ils tuent l'éléphant, le buffle, l'antilope, ou bien, sans prendre tant de peine, creusent des fosses profondes qu'ils recouvrent artificieusement de roseaux, de feuillage et de terre; ils construisent aussi des hangars dont le toit, suspendu par une liane des plus fragiles, tombe au moindre choc, emprisonnant les chimpanzés, babouins ou autres simiens attirés par les noix ou les bananes mûres répandues sur le sol. Sur la piste des civettes, moufettes, ichneumons et rats, ils disposent d'ingénieuses trappes à lacet, où, dans ses courses vagabondes, le petit animal se prend et s'étrangle. Outre la viande, les cuirs pour boucliers, les fourrures et l'ivoire, ils se procurent du miel sauvage et des plumes d'oiseaux. Ils excellent dans la confection des poisons, qu'ils échangent contre ba-



Les pygmées chez eux — Dessin de Rion, d'après une gravure de l'édition anglaise.

nanas, patates douces, tabac, couteaux, lances et flèches.

Pour les agriculteurs aborigènes les pygmées sont des éclaireurs parfaits. Leurs villages commandent la croisée de toutes les routes; il n'est pas de sente qui ne les traverse, et toutes les caravanes y doivent payer un péage. Les proportions minuscules de ces hommes, leur agilité, leur malice, surtout leur pratique des bois, en font de redoutables adversaires, et les peuplades agricoles le savent bien.

Nul doute qu'elles ne soupirent souvent après le départ de ces hôtes encombrants, auxquels, en retour de maigres redevances en fourrures et en gibier, elles doivent laisser libre accès dans les cultures, bananeraies et jardins. Chaque nation a ses parasites, et les tribus de la grande forêt centrale ont beaucoup à souffrir de ces cruels petits hommes qui s'attachent à elle comme la glu, et les flattent pour en être bien nourris, tout en les ruinant par leurs extorsions et pilleries.

Les huttes des pygmées témoignent d'un certain goût. Ce sont des constructions basses, dont la forme rappelle assez bien la moitié d'un œuf coupé en long. Les portes, hautes de 60 à 90 centimètres seulement, sont situées à chaque extrémité. Ils éparpillent les cases sur une circonférence plus ou moins irrégulière, au centre de laquelle ils réservent une place pour celle du chef de la famille.

A 100 mètres environ, et sur chaque sentier qui s'éloigne du village, on voit une guérite exiguë, juste assez vaste pour contenir deux de ces petits hommes et dont la porte ouvre sur la route.

Il existe deux types de ces nabots, absolument distincts au point de vue du teint, de la conformation de la tête, et des caractéristiques faciaux.

Que les Batoua et les Ouamboutti aient ou non la même communauté d'origine, ils diffèrent autant que le Turc et le Scandinave. Les Batoua ont la tête allon-

gée, le visage étroit, de petits yeux rougeoyants et rapprochés, ce qui leur donne une mine de furet, en dessous, anxieuse et refrognée. Les Ouamboutti ont la face ronde, les grands yeux de la gazelle, très distants, le front découvert, un air de franchise absolue, la

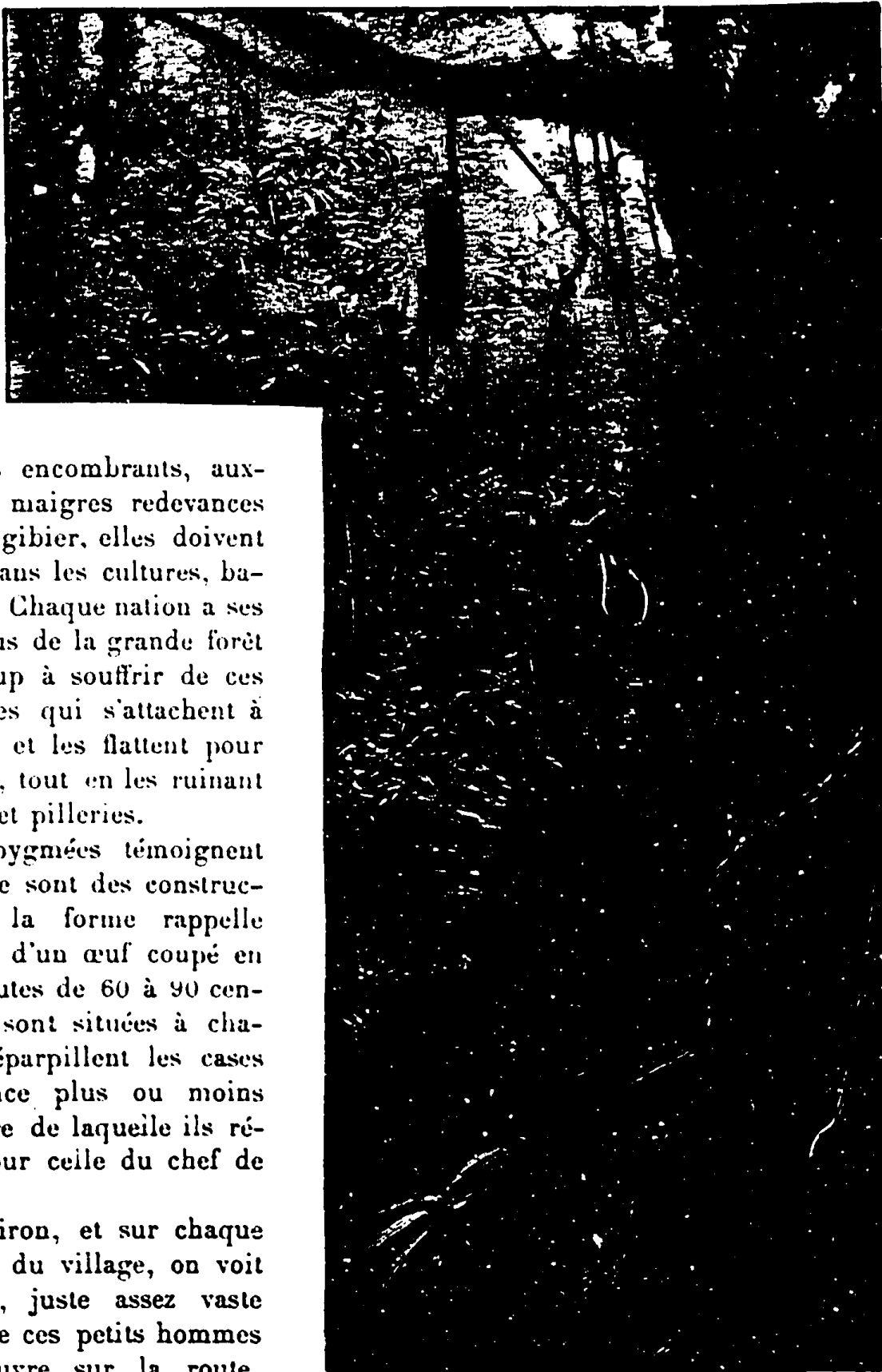
peau d'une riche coloration jaune ivoire; ils occupent le sud du district. Les Batoua tiennent le nord, mais ces derniers s'étendent vers le sud-est jusqu'aux forêts d'Aouamba, sur les deux rives de la Semliki et à l'est de l'Itouri.

La vie dans leurs villages sous bois est à peu près celle des cultivateurs. Les femmes amassent le combustible et les provisions; les hommes chassent, guerroient et dirigent la politique. Ils sont, nous l'avons dit, fort habiles à préparer les poisons. A l'état frais, la plupart de ces poisons sont mortels; ils tuent les éléphants aussi infailliblement qu'une balle explosive. Sur les hommes, les effets en sont rapides. Faiblesse excessive, palpitations de cœur, nausées, pâleur extrême; la sueur perle sur tout le corps en

grosses gouttes, et le malheureux blessé ne tarde pas à expirer.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Piège à éléphant. -- Gravure tirée de l'édition anglaise.



Entrevue avec les rebelles à Kavalli (voy. p. 100). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DECOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA).

PAR M. HENRY M. STANLEY.

1887-1889.

### XIII

Départ du fort Bodo. — Nouvelles d'Emin. — Le pacha fait prisonnier avec Jephson. — Emin, relâché, arrive à Kavalli avec les officiers rebelles. — Grand divan. — Message aux rebelles restés à Ouadelaï. — Transport des bagages. — Colis encombrants. — Révolte des Zanzibari. — Notre départ fixé au 10 avril. — Tergiversations d'Emin et de Casati. — Menées dans le camp. — Mesures d'ordre décisives.

La vie au fort Bodo avait été tranquille en notre absence. On n'avait eu qu'à repousser quelques attaques des indigènes. Les cultures prospéraient; le lieutenant Stairs possédait 24 000 épis de maïs dans son grenier. Huit hommes étaient morts de maladie, deux avaient été tués par des flèches empoisonnées, deux enlevés par les naturels. L'effectif restant comptait 56 personnes.

Le manque de nouvelles de Jephson m'étonnait et m'inquiétait. Il n'avait pas envoyé de porteurs, ce qui était un obstacle à notre départ. Toutefois il fut convenu que 55 de nos porteurs feraient en un jour deux

fois la même étape, et que ce supplément de travail leur serait payé par de la cotonnade.

Nous partîmes le 23 décembre au nombre de 412; le voyage de Banalya au fort Bodo nous avait coûté 106 personnes, dont 38 appartenant à la colonne d'arrière-garde. Quand nous eûmes quitté notre citadelle, Nelson y mit le feu et se hâta de nous rejoindre. Stairs poussa de l'avant, afin d'occuper la passe de l'Itouri.

Nous l'y rejoignons le 9 janvier 1889, et nous campons à l'est de Kandekoré, où nous construisons une boma. J'y laisse les malades sous les ordres de Stairs et de Parke, pour aller moi-même droit au Nyanza, où j'ai promis d'être de retour le 16. Le 11 nous gagnons le Pays aux Herbes; le 12 nous sommes reçus cordia-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

lement par nos alliés indigènes les Bessé, et nous passons les journées du 14 et du 15 chez Mazamboni. Le 16 nous ne sommes plus qu'à une journée du lac, et à cinq heures du soir deux messagers ouahouma se présentent, envoyés par Kavalli avec des lettres à mon adresse.

A mesure que j'en prends connaissance, un frisson mortel m'envahit. Il y a là trois lettres d'Emin, datées de Doufilé, septembre et décembre, et de Toungourou, décembre; deux de Jephson, venant de Doufilé et de Toungourou. Voici les étonnantes nouvelles qu'elles contiennent : le 18 août une rébellion fomentée par quelques Egyptiens avait éclaté parmi les troupes, et le pacha et Jephson avaient été faits prisonniers. On allait les envoyer à Redjaf, quand on avait appris que ce poste venait d'être attaqué et pris par des Mahdistes arrivant de Lado. Cet incident avait jeté un froid sur les rebelles. Sans chefs, incapables de diriger les soldats, tous leurs actes n'avaient plus été dès lors que désordre et confusion. Ils avaient fini par envoyer leurs prisonniers, à peu près libres, à Ouadelai, d'où ceux-ci s'étaient rendus à Toungourou.

Je répondis aussitôt par deux lettres : dans l'une, adressée à Jephson, je rappelais que, tandis que j'avais tenu toutes mes promesses, le pacha, lui, n'en avait tenu aucune, et que, après plus de six mois laissés à ses réflexions, il ne s'était encore décidé à rien. Dans ces circonstances il ne me restait plus que ceci à faire : mettre à la disposition du pacha, ou de son délégué, le solde du ravitaillement promis, et ramener chez eux ceux qui désiraient quitter la province : dans ce but je donnais à tous rendez-vous à Kavalli.

J'écrivis la même chose, en termes plus officiels, au pacha, lui disant en concluant : « Si au bout de vingt jours je n'ai rien appris ni de vous, ni de M. Jephson, je décline toute responsabilité pour ce qui s'ensuivra ; mais si, dans les vingt jours, vous m'avez fait connaître les moyens de vous être utile, je promets de n'y épargner aucun effort. »

Le 21 nous eûmes, avec nos alliés les Bavira, à repousser une attaque des Balegga. Le 23 fut un jour de fête pour toute la plaine, et les Bavirotés se réunirent dans notre camp ; elles célébrèrent leur joie de la défaite de l'ennemi héréditaire par des chants et des danses qui durèrent six heures de nuit. Les enfants et les danseuses s'étaient enguirlandés de feuillage, barbouillé les joues d'ocre rouge et bien graissé le corps avec du beurre. Le pas était vif, animé, même gracieux. Les jeunes guerriers faisaient des rondes autour des danseuses en brandissant dextrement leurs zagaies.

Pendant les journées qui suivirent, nous eûmes repos et tranquillité. Le 3 février, Jephson manda qu'il venait d'arriver au lac, et tout aussitôt je l'envoyai chercher avec une escorte de Zanzibari. Le lendemain après dîner, Jephson résumait ainsi tout ce que neuf mois de séjour avec Emin lui avaient appris sur son compte :

« Le sentiment est son pire ennemi. Personne ne tient ici Emin, sinon Emin lui-même. Pas plus que

vous, je ne suis au fait de ses intentions du moment, et cependant nous conversions tous les jours. »

Jephson fit, à ma demande, un rapport détaillé sur la révolte des troupes, l'emprisonnement et la libération du pacha. Il me remit aussi le reçu écrit par Emin de ma lettre officielle. Le pacha me répondait en termes indécis, un peu dolents, qu'il partirait très volontiers, lui, Casati et beaucoup de ses hommes, mais que vingt jours lui semblaient un délai bien court. Je n'avais, concluait-il, qu'à agir à mon gré, à rester ou à partir, auquel cas il me souhaitait un bon et heureux voyage.

Le 7 février, je rappelai le lieutenant Stairs et sa caravane. J'avais l'intention de masser l'expédition à Kavalli ; j'envoyai le 8 à Emin Pacha des lettres où je lui donnais le choix entre ces trois propositions : s'emparer d'un vapeur et gagner notre camp du lac, après quoi nous donnerions au bateau un équipage de Zanzibari et nous organiserions des transports rapides ; marcher par la voie de terre jusqu'à Msoua ; enfin, troisième alternative, rester à Toungourou, et me faire savoir s'il était nécessaire d'envoyer du renfort.

Mais des événements se passèrent qui s'imposèrent au pacha comme à nous. Les officiers rebelles qui s'étaient concentrés à Ouadelai apprirent notre arrivée. La renommée grossissait nos forces ; nous avons plusieurs centaines de Zanzibari et alliés, nous étions armés de mitrailleuses et de carabines à répétition. Les agents mahdistes qui se trouvaient parmi les gens d'Emin suggérèrent aux rebelles de gagner la faveur du khalife de Khartoum en livrant l'ancien pacha et ses compagnons blancs. Comment atteindre ce but ? « Rien de plus aisé, opina sans doute un malin. Il suffit d'envoyer au pacha une députation pour demander humblement pardon et lui promettre de le réinstaller en autorité. Le bonasse Emin nous introduira, nous présentera à ses amis. Une fois dans le camp, nous verrons le coup à faire. »

Les rebelles députèrent donc au pacha 14 officiers, qui vinrent implorer son pardon, le suppliant de les accompagner au camp de Stanley à Kavalli, et d'y parler en leur faveur. Ainsi fut fait. Emin embarqua tout son monde sur le *Khédive* et le *Nyanza* et s'en vint à Msoua, où il rencontra nos messagers. Il rejoignit notre camp du lac, et le 13 février au soir je recevais de lui la nouvelle de son arrivée. Le surlendemain, Jephson, que j'avais dépêché vers Emin, m'écrivit une lettre qui m'inspira quelques réflexions peu agréables. Le pacha n'avait pas moins de 200 charges à faire porter ; Casati, 80 ; Marco, le mercanti grec, 60. En tout, 380 charges pour 4 personnes. Et le bagage de Casati se composait en partie de pierres à moudre, de grandes jarres, de bois de lits pour femmes et enfants.

Le 17 février, la caravane du pacha, composée de 65 personnes, nous arrive vers midi. Les officiers députés par les rebelles de Ouadelai ont à leur tête Selim Bey, promu colonel par Emin. Il a la cinquantaine et six pieds ; il est large d'encolure, noir comme un corbeau ; il me plaît assez. Le conspirateur traître



Fête au camp de Kavalli. — Composition de Iuon, d'après le texte et des photographies

et pervers n'a pas cette mine-là. Je lis sur sa figure l'indolence et la sensualité.

Le pacha introduit ses officiers selon toutes les règles. Nous nous saluons les uns les autres : nous exprimons le désir de nous rencontrer le lendemain au grand divan, où chacun aura le plaisir de produire les pensées les plus secrètes de son cœur.

18 février. — Aujourd'hui, grand divan. Chacun parade en son plus beau gala. Après avoir échangé d'élégants compliments, après avoir pris le café, je priai le pacha d'avoir l'insigne bonté de s'enquérir auprès de la députation s'il lui plairait d'exposer l'objet de son message, ou si elle préférerait apprendre tout d'abord le motif qui avait groupé sur les rives du lac les représentants de vingt pays divers.

Par l'intermédiaire du pacha, un admirable traducteur qui possède l'art de mitiger toutes les aspérités de langage, ils firent répondre qu'ils seraient enchantés de m'entendre en premier.

« Fort bien, dis-je, ouvrez vos oreilles pour recevoir des paroles de vérité : Un homme qui fut votre hôte assez récemment, le docteur Junker, nous dit que vous étiez dans une très pénible situation, et manquiez de poudre pour vous défendre contre les mécréants et les fauteurs du faux prophète : l'entendant, vos amis d'Angleterre donnèrent de l'argent, qu'ils m'ont remis, pour acheter de la poudre et vous l'apporter. Et comme je passais par l'Egypte, le khédive m'a prié de vous dire que vous pouviez me raccompagner, si tel était votre désir. Que si vous préféreriez rester, vous resteriez. Faites comme vous jugerez bon. Sa Hautesse déclare ne vouloir peser sur votre décision en aucune manière. Donc, agissez suivant vos préférences, et manifestez la pensée cachée dans vos cœurs ! »

Le pacha traduit, et un murmure d'approbation se fait entendre : « *Kouéïs!* (Bien!) »

Et Selim Bey, l'officier supérieur, de prendre la parole :

« Le khédive nous montre encore une fois sa grâce et sa bonté. Nous sommes de Sa Hautesse les plus fidèles et dévoués sujets. Nous sommes nés au Caire, et ne souhaitons rien mieux que de revoir notre pays. Loin de nous la pensée de vouloir rester. Vers vous nos amis et frères de Ouadelaï nous ont envoyés pour vous prier de nous accorder le temps d'embarquer nos familles, afin que nous puissions nous rassembler dans votre camp, et de là rentrer au pays. »

Là-dessus, il produisit un document, témoignant des mêmes intentions et signé de trente-six officiers.

« J'ai écouté attentivement vos paroles, répondis-je. Je vous donnerai une réponse écrite, comme quoi il vous sera accordé un temps suffisant pour aller d'ici à Ouadelaï prendre vos troupes et les embarquer, ainsi que vos familles, sur les vapeurs. Il faut cinq jours au *Khédive* pour aller à Ouadelaï, cinq jours pour en retourner. Pour cette affaire, je vous donnerai un délai raisonnable, et si je vois que vous êtes fermes dans vos intentions, je vous accorderai volontiers un sursis. »

Selim Bey et ses officiers répondirent en même temps : « Nous sommes fermes dans nos intentions. Nous n'avons besoin d'aucun autre délai ! »

À quoi je donnai mon assentiment avec une entière conviction. L'entretien fut clos. Un bœuf leur fut envoyé pour le repas de la soirée, plus 45 litres de bière, des charges entières de patates douces et de bananes.

À midi, la colonne Stairs fit irruption dans notre camp, chargée de tous les trésors que nous lui avions laissés. Nous avons maintenant 312 porteurs : Zanzibari, Lado, Soudanais, Manyouema, Baregga, Bandoussouma, des nains et aussi des géants.

On compte présentement au camp plus de 500 personnes, et nos huttes se rangent sur les côtés d'un grand parallélogramme de 200 mètres sur 60.

19 février. — J'ai envoyé M. Bonny au Nyanza, avec 30 carabines et 64 Bavira, pour prendre le bagage du capitaine Casati, du signor Marco et du docteur Vita Hassan. Je me propose d'envoyer par intervalles des compagnies, qui, de notre plateau, à 1 464 mètres au-dessus du niveau de la mer, descendront au lac, lequel est encore à 732 mètres d'altitude. Le montage des colis coûte une longue marche; on va et l'on revient en trois jours. La pente est pierreuse et très raide.

Je remets à Selim Bey un message pour la garnison de Ouadelaï. J'y annonce que je reconduirai en Egypte tous ceux qui se présenteront; je préviens ceux-ci qu'ils aient à se procurer les animaux et les porteurs nécessaires au transport des enfants et des colis.

21 février. — Katonza, un des chefs riverains, a informé par messagers le capitaine Casati que Kabba Rega lui a saisi son bétail et tombera prochainement sur le capitaine. Immédiatement le pacha et ses officiers sont descendus du plateau avec 60 carabines et 60 indigènes.

22 février. — Signor Marco, le mercanti grec, un homme d'apparence virile, très bruni par le soleil des tropiques, nous est arrivé aujourd'hui, escorté par M. Bonny. Marco ne me paraît pas négliger ses aises. Ses domestiques portent des perroquets et des pigeons, des couvertures de lit, tant pour son usage personnel que pour celui de son harem, de lourds tapis persans, des peaux de buffle et d'énormes corbeilles,... horreur! il a même 140 kilos de pierres à moudre le grain. Si tous les réfugiés en font autant, nous serons retenus ici pendant des mois. Les Zanzibari rient jaune à la vue de tous ces ballots à dimensions vraiment absurdes qu'il leur faut monter sur les pentes si raides du plateau.

Nous avons groupé en confédération les tribus du plateau disséminées de l'Itouri au Nyanza. Les chefs s'engagent, en retour de notre protection, à nous fournir de grain et de bétail, à envahir avec moi l'Ounyoré, s'il faut en venir là. Car Kabba Rega prépare une grande lutte contre Emin.

27 février. — On m'apprend que Selim Bey et les officiers égyptiens sont partis la veille par les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*. Ce matin Emin nous arrive.

accompagné d'une fillette de six ans, appelée Ferida, qu'il a eue d'une Abyssine. Elle est tout à fait jolie, avec de beaux grands yeux noirs. Le pacha a appris, par une lettre de Ouadelaï, que Fadi el-Moulla, le chef des rebelles, s'est promu bey, et que lui Emin et Cassati ont été condamnés à mort.

10 mars. — Sur sa proposition, le pacha a été nommé naturaliste et météorologiste de l'expédition. En conséquence, on lui a fourni divers instruments qui, ajoutés aux siens, l'équipent au complet. Je ne connais pas d'observateur plus exact et plus ingénieux.

12 mars. — Visite d'inspection. Notre camp montre des nationaux de l'Allemagne, de la Grèce, de Tunis, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Italie, des Etats-Unis, de l'Egypte, de la Nubie, de Zanzibar, du Congo, de l'Arabie, des Comores, de Madagascar, du Somal, de la Circassie, de la Turquie et de vingt autres contrées de l'Afrique! sans compter les nains de la grande Forêt et les géants natifs du Nil Bleu.

Le pacha a spécialement la passion de l'ornithologie. Mais il fait aussi de l'anthropologie. C'est un fanatique de science. Nos caractères sont bien différents. Nous avons quelques nains au camp; il mesure leurs crânes, moi j'observe leur nature intime; avec son centimètre il leur ceinture le corps; c'est la figure qui m'intéresse.

19 mars. — Les pagazi se gaussent de l'idée absurde qu'on a de leur faire monter si haut une pierraille de 40 kilogrammes. Après tout, quand les Zanzibari en auront assez, ils me le feront savoir de manière ou d'autre.

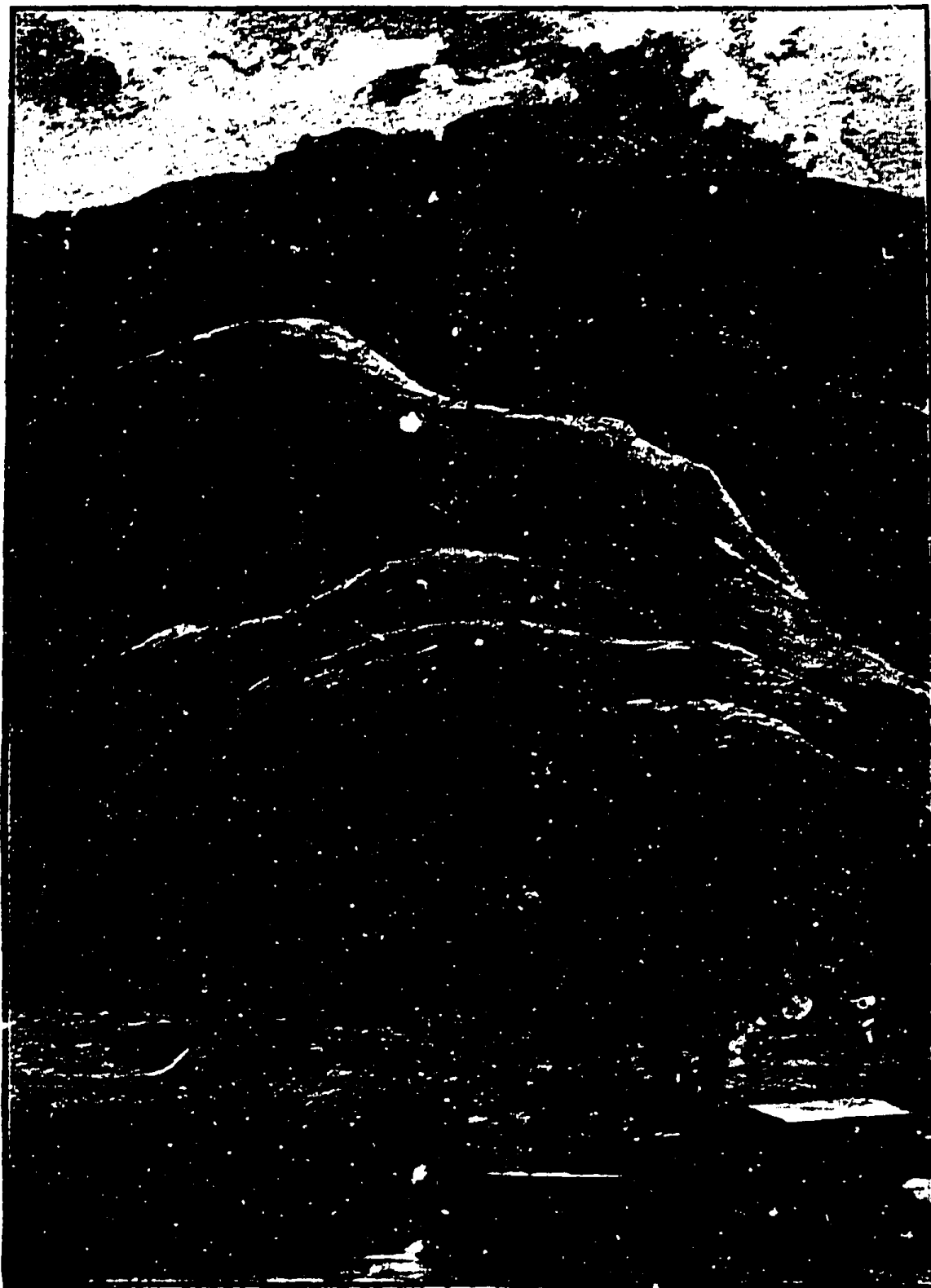
10 mars. — Ce matin les Zanzibari ont demandé à me parler. Leur orateur a déclaré, aux applaudissements de tous, qu'ils étaient las de monter cette rocaille, et ces grandes caisses double poids, et ces châssis de lit, et cela pour des gens qui les traitent comme des esclaves.

« C'est bien, répondis-je, j'ai entendu votre parole. Je savais qu'on en arriverait là. Mais ayez confiance en moi. Aujourd'hui retournez au Nyanza, et quand vous

serez rentrés, vous aurez de mes nouvelles. »

Dès le lendemain une vraie révolte éclata. Je fis saisir deux des meneurs principaux. Mais la caravane de porteurs prit fait et cause pour eux. Ils avaient mes sympathies secrètes, pourtant je ne pouvais laisser passer cet acte d'insubordination. Les coupables furent saisis et punis. Les instigateurs furent arrimés au mât de pavillon. La caravane fut de nouveau confiée au capitaine Nelson, mais désarmée et renvoyée au travail.

J'ai prévenu le pacha plusieurs fois que je ne saurais tolérer qu'on nous mit semblable capharnaüm sur le dos. Emin a écrit à ce sujet à Osman Latif Effendi, com-



Transport des bagages sur le plateau. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

mandant le camp du lac; mais ses ordres n'ont pas été obéis. Il faudra que je m'en mêle, pour abolir cette cruelle corvée. Encore si l'un ou l'autre de nos hôtes nous en exprimait quelques regrets! Mais non; je vois les officiers égyptiens se grouper aristocratiquement à part. Assis sur des nattes et fumant la cigarette, ils semblent nous prendre pour leurs domestiques.

Choukri Agha, le commandant de Msoua, nous arrive le 15 mars. Je lui recommande de se presser, s'il veut partir avec nous; il m'annonce qu'il va chercher

les femmes et les enfants à la station, et que tout son monde sera ici dans sept jours.

26 mars. — Hier, dans l'après-midi, le vapeur *Nyanza* apporte le courrier de Ouadelaï, que des messagers nous transmettent ce matin. Selim Bey mande au pacha qu'à son avis tous les rebelles voudront le suivre, et qu'on peut les attendre au camp. Rayonnant de joie le pacha m'apostrophe :

« Ne vous l'avais-je pas dit? N'avais-je pas raison? J'étais sûr qu'ils viendraient tous! »

« Nous verrons la suite de ces bonnes nouvelles. Selim Bey, en lui accordant tous les délais raisonnables, eût dû arriver le 17 courant. Choukri Agha, qui devrait être ici le 27, n'a pas plus vidé Msoua que Selim Ouadelaï.

« Et cependant j'ai des devoirs aussi envers mon comité, auquel chaque mois de séjour en Afrique coûte dix mille francs, envers mes officiers, qui font leur carrière dans l'armée, et dont le congé a expiré depuis longtemps. Il ne faut pas non plus oublier nos Zanzibari. Ils voudraient retourner dans leur famille et s'impatientent déjà. Mes rapports particuliers sur les dispositions des gens de Ouadelaï me font penser que sûrement ils ne viendront pas. Votre confiance en eux est mal placée.

— Mais que devrai-je leur répondre? fit le pacha.

— Mes officiers vous le diront eux-mêmes. Allons! laissez-moi faire! Je les manderai et je les interrogerai en votre présence.

— Fort bien. »

Un messager requit en conseil les officiers Stairs, Nelson, Jephson et Parke. Quand ils eurent pris des sièges, je leur rappelai les événements écoulés depuis notre rencontre avec le pacha; je leur dis combien nous étions préjudiciables les retards de ses officiers, qui avaient depuis longtemps dépassé les délais convenus. Le pacha nous a proposé de leur donner jusqu'au 10 avril. Serait-il sage, connaissant comme nous le connaissons leur esprit de révolte, de proroger le délai au delà de ce jour?

Les officiers répondirent l'un après l'autre par la négative. « Eh bien, pacha, dis-je, vous avez notre réponse. Nous nous mettons en marche le 10 avril. »

Le lendemain des courriers partirent pour transmettre notre décision à Selim Bey et à Choukri Agha.

31 mars. — Nelson est arrivé avec 132 charges, ce

qui fixe à 1355 le nombre total de ceiles que nous avons montées des rives du Nyanza. Il ne reste plus, me dit-on, que de grands morceaux d'ivoire pesant, en moyenne, 70 kilogrammes chacun.

Osman Latif Effendi, sous-gouverneur de la Province Equatoriale, est venu me trouver cet après-midi, et m'a fait part de ses impressions sur les officiers de Ouadelaï. Il m'a engagé spécialement à me méfier de Fadl el-Moulla si je recevais sa visite. Il m'a annoncé qu'il partirait avec moi, ainsi qu'Aouach Effendi.

Seli, mon ordonnance, est l'espion le mieux renseigné de tout le camp. Il assiste aux conseils des capitaines, et ne manque pas non plus d'informateurs en

sous-ordre. J'apprends que les mécontents ont tramé un complot pour se soustraire à l'autorité d'Emin. Neuf des siens seulement lui restent fidèles.

Emin est entré ce matin dans ma tente. Casati, paraît-il, lui a dit que son devoir était de rester.

Cependant il me prie de ne pas croire qu'il ait changé d'avis; il est toujours prêt à partir le 10; seulement il voudrait que j'en parlasse à Casati.

« Je serais enchanté de le faire, mais je parle un si mauvais français. Le sien est encore pis.

— Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher : je vous servirai d'interprète. »

Je me rendis au quartier de Casati et je fus obligé, après d'inutiles efforts pour me rendre intelligible, d'avoir recours aux bons offices du pacha. Incontinent Casati se mit à le sermonner au nom de l'honneur et du devoir. D'après lui le pacha était moralement cou-

pable d'abandonner ses troupes. Je répliquai que, ses troupes s'étant révoltées, l'ayant déposé, Emin n'avait plus de devoirs envers elles.

Tous les arguments que je développai sur ce thème ne semblèrent pas convaincre Casati. Le pacha était fort perplexe. Je sentais que ni l'un ni l'autre ne comprenaient l'état des choses.

1<sup>er</sup> avril. — Les premières dispositions sérieuses en vue du retour ont été prises aujourd'hui. Le lieutenant Stairs avec sa compagnie est parti ce matin : il va préparer un camp chez Mazamboni et faire provision de vivres pour les besoins de l'immense caravane.

3 avril. — Le pacha commence à ouvrir les yeux. Il a réuni les gens de sa maison, 51 domestiques, gardes, officiers d'ordonnance, et leur a demandé s'ils con-



Choukri Agha, commandant de Msoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

sentiraient à l'accompagner le 10 avril. Tous, sauf quatre, ont refusé; ils attendent leurs « frères », disent-ils. Le 5 avril, j'apprends par Serour, un garçon mon-boutton de la maisonnée du pacha, que deux seulement des domestiques veulent le suivre, à savoir : Bilal et lui, Serour; encore n'y a-t-il que Bilal qui soit bien résolu.

La confusion augmente dans le camp. On s'est aperçu que les Egyptiens d'ici adressent des paquets de correspondance aux Egyptiens de Ouadelaï, qui ont toujours leurs raisons pour ne pas partir, et que ceux de Ouadelaï répondent par des missives non moins volumineuses. On a tenté de voler des carabines aux Zanzibari. Tout cela prouve qu'un grand coup se prépare avant le départ.

Il est temps d'intervenir. Je vais chez Emin, lui annoncer ce que je sais et ce que je prévois. « Voici, lui dis-je, l'alternative que je vous propose :

Vous sonnerez l'appel de vos Arabes et Soudanais, et vous les interrogerez en douceur pour savoir qui vous accompagne. Je renverrai les autres. Et s'ils n'obéissaient, j'emploierais la force. Mais comme ils méprisent nos Zanzibari, ils voudront peut-être résister. Dans un pays où il n'y a d'autre recours que l'appel aux armes, il faudra en venir aux mains, et nous en serions aux regrets.

« L'autre moyen me paraît plus pratique et serait plus pacifique. Donnez l'ordre d'empaqueter tranquillement votre bagage. A l'aube mes gens vous escorteront jusqu'à votre futur camp, que nous placerons à 5 kilomètres de mon quartier.

« Vous convoquerez par message ceux qui veulent vous accompagner. Ceux-là seront les bienvenus; mais nul autre n'approchera sous peine de mort. »

Le pacha me demanda la permission d'en référer à Casati. Je refusai, je sentais qu'il fallait conclure : « Si vous ne voulez ni accepter mon plan ni en trouver un autre, je prendrai moi-même les mesures nécessaires à la sûreté générale. Et s'il se verse une seule goutte de sang, elle vous retombera sur la tête. Adieu. »

Sans plus attendre, je fis sonner la prise d'armes. Je m'emparai de mon revolver; les officiers s'armèrent; les Zanzibari, les Manyouema, les Soudanais et les natifs comprirent qu'il y avait urgence, et coururent au camp; l'alarme se communiqua à tout Kavalli.

Avant cinq minutes les compagnies étaient en ligne,

et se tenaient attentives sur les trois côtés du grand carré. Je priai le pacha de donner ordre à son trompette pour appeler ses Arabes.

M'apercevant, au bout de dix minutes, qu'on ne tenait pas grand compte du signal, je priai M. Jephson de prendre la compagnie n° 1, d'armer ses hommes avec des bâtons et matraques, de pousser tout Arabe, Egyptien ou Soudanais dans le carré, puis de fouiller chaque hutte et de mettre tout mâle dehors.

Les Zanzibari se déployèrent à travers le camp et, avançant par le chemin de ronde, firent pleuvoir les coups sur tout lambin ou trainard. Enfin on vit les Egyptiens et Soudanais se ranger en une ligne à peu

près régulière.

Quand la ligne me parut satisfaisante, je m'avançai : « Il m'est revenu que vous tenez à vous battre, et ne demandez rien mieux que d'apprendre quelles gens sont nos Zanzibari! Vous avez vu comment ils savent travailler; il serait vraiment dommage que vous ne vissiez pas aussi comment ils savent se battre!

— Mais nous n'avons pas envie d'en venir aux mains! fit le vekil, lieutenant-gouverneur.

— S'il en est ainsi, qu'ai-je entendu? Un seul d'entre vous vaut dix des miens! On vole mes fusils! Chaque jour, des conspirations et des complots! Et la résolution de ne pas suivre le pacha, après nous avoir fait, pour vous, bâtir des maisons et, pour vous, amasser des provisions, et, pour vous, pendant ces deux mois charroyer vos nippes du lac au haut de la montagne! Parlez, et dites ce que cela signifie!

— Personne de nous ne veut

aller aux coups, et quant aux voleurs, qu'ils meurent, si on les trouve!

— Entendez-vous suivre votre pacha?

— Tous!

— Bien! Que tous ceux qui entendent suivre le pacha se rangent de l'autre côté! tous en rang!

Aussitôt il y eut un mouvement général rapide et régulier. Puis ils firent demi-tour et se mirent en face.

« Tiens, personne ne veut donc rester avec Selim Bey?

— Non! personne! *Là ilah illâ' ilah.*

— Mais je ne vois ici ni mes domestiques ni mes employés, dit le pacha.

— Lieutenant Stairs, veuillez donc prendre un



Selim, mon ordonnance. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

peloton et vider toutes les cāses. A la moindre résistance vous savez ce qu'il faudra faire.

— Bien, mon commandant! »

Stairs donna ses ordres, et, au bout de quelques minutes, les gens d'Emin furent amenés au carré. On leur prit les fusils, on les dépouilla de leurs insignes.

« Maintenant, pacha, veuillez demander à chacun ce qu'il compte faire. »

Eux? Mais ils étaient prêts à suivre leur maître jusqu'au bout du monde. Un seul excepté, Sirour. Emin me le montra du doigt : « Voilà le maître conspirateur. »

— Très bien! Une balle fera son affaire

— Mais, pour l'amour de Dieu, vous le jugerez d'a-

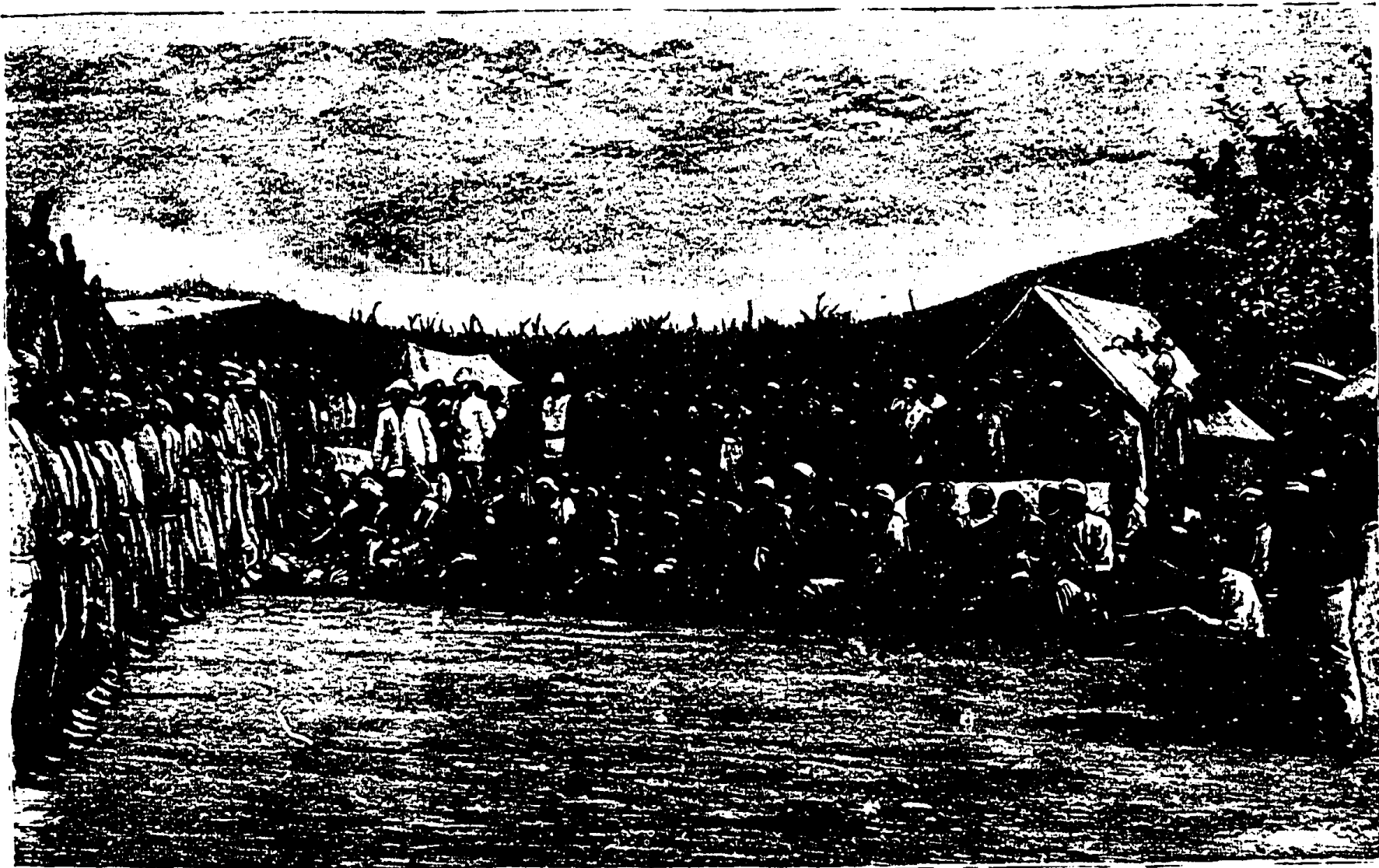
bord, et il ne suffira pas que j'aie dit un mot pour l'expédier!

— Nul doute, mon cher pacha. Nous y mettrons des formes. »

Sirour fut remis à des gardes, ainsi que trois autres désignés par Emin.

« A présent que l'affaire est menée à bien, pacha, veuillez dire à ces officiers que les manèges de Ouadelaï devront cesser, et qu'ils aient à m'obéir désormais. Ceux qui se conduiront bien et obéiront à mes ordres n'auront rien à souffrir, ni de nous ni de leurs futurs camarades. Mais quant aux séditeux, quant aux voleurs d'armes, la mort! »

Le pacha traduisit ma harangue. Les Arabes s'incli-



Les Egyptiens d'Emin avec leurs familles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

nèrent en signe d'acquiescement, et, par l'intermédiaire du vékil et de deux capitaines, affirmèrent qu'ils obéiraient à leur nouveau père avec fidélité.

« Bien! Je vous prends sous mon commandement. Il me faut à présent la liste de vos noms et le nombre exact de vos familles. On vous donnera des porteurs en proportion. Nous partons dans cinq jours. »

Ils me donnèrent leurs noms. La troupe que je devais conduire était composée de 81 hommes, 264 femmes et 105 enfants; elle était armée de 54 fusils.

Le 7 avril je vois qu'enfin les Egyptiens se préparent sérieusement à partir. Le 8, les gens de Mazamboni, qui veulent assister à notre départ, ont dansé presque toute la journée. Les Bavirotes sont venues en masse

nous donner une représentation. Ma vanité a été flattée d'entendre que les chants improvisés en mon honneur me louent « d'avoir établi l'ordre dans le pays ».

#### XIV

Départ. — Je tombe malade. — Complots dans le camp. — Condamnation et exécution de Rehan. — Maladie de Parke et de Jephson. — Arrivée de Choukri Agha. — Lettres de Selim Bey. — ses mésaventures. — Marche vers le sud. — Traversée de la Semliki sous le feu des Ouara-Soura. — Récriminations des Egyptiens et d'Emin. — Rencontre des Manyouema. — Ascension du Rouvenzori par Stairs. — Alliance avec les Ouakondjou. — Première vue de l'Albert-Edouard Nyanza.

Nous partons le 10 avril. Choukri Agha n'est pas encore arrivé, bien qu'il ait envoyé ses femmes et ses



La condamnation de Roban: « Qu'il meure! » (voy. p. 106). — Composition de Rieu, d'après le texte et des photographies.

enfants. Nous allons de Kavalli à Mpinga en quatre heures. A 7 h. 30 la première colonne ouvre la marche. Le pacha et ses gens suivent. La troupe est ainsi composée *grosso modo* :

|                       |             |
|-----------------------|-------------|
| L'expédition          | 230         |
| Manyouema             | 130         |
| Indigènes du plateau  | 319         |
| Les hommes de kavalli | 200         |
| Le pacha et ses gens  | 600         |
| <b>TOTAL</b>          | <b>1509</b> |

Ni confusion ni désordre. La colonne tient les files. On dirait autant de vétérans. Sur les saillies et les hauteurs voisines s'alignent des femmes et des enfants qui nous chantent leurs adieux. Le capitaine Nelson, commandant l'arrière-garde, met le feu à la ville de paille qui nous a abrités pendant des semaines si anxieuses.

Le 11 nous nous reposâmes. Le 12 nous traversâmes le territoire de l'ami Mazamboni. Mais nous avions déjà perdu notre bel ordre. Les gens du pacha s'égrenaient sur plusieurs kilomètres.

13 avril. — Halte. J'écris de mon lit et souffre beaucoup. Le docteur Parke diagnostique une gastrite sous-aiguë. J'ai peur que notre halte ne se prolonge.

En effet jours après jours s'écoulaient; je ressens des douleurs excessives, du dégoût de la vie. Mon estomac refuse tout aliment. Je ne puis prendre que du lait coupé d'eau. Mon esprit travaille, et prévoit tous les accidents possibles : attaques de Kabba Rega, des Ouassongora, des Ounyankori; je vois notre colonne se fondre peu à peu, et quelques rares survivants arriver à Msalala.

Et j'ai d'autres soucis bien réels. Chaque jour on m'apporte des nouvelles de complots ourdis dans le camp, de désertions, de paniques semées par de méchants bruits. Puis j'apprends que Rehan s'est éclipsé avec 22 des nôtres et quelques fusils.

« Ah! cette fois. Stairs, mon cher camarade, trie-moi 40 hommes, des meilleurs, et marchez au Nyanza. Vous verrez que ces misérables ont pris rendez-vous au camp du rivage. Mettez-y de la prudence, tombez sur eux quand ils ne s'y attendent pas, et ramenez-les. En volant nos fusils, ils se sont mis dans leur tort. » Et le lieutenant revenait au quatrième jour, avec des prisonniers garrottés, parmi lesquels Rehan, le meneur. Les officiers furent convoqués en cour martiale. Rehan fut reconnu coupable d'avoir comploté contre nous, d'avoir volé plusieurs de nos fusils, d'avoir déserté, d'avoir tué des indigènes de nos alliés sur la route du Nyanza.

La cour délibéra et prononça la sentence de mort contre lui, sur tous les chefs d'accusation. Après avoir revu les charges, et bien que disposé à la clémence, j'approuvai l'arrêt, et j'ordonnai que tous les soldats fussent assemblés pour entendre l'accusation, les considérants, la sentence.

De mon lit je me fis porter au front de bandière, et bien que je fusse sur le point de glisser rapidement dans ce lieu sombre et inconnu où va tout le monde

et d'où personne ne revient, je trouvai assez de force pour haranguer le condamné :

« Rehan, nous sommes tous les deux en présence de Dieu, toi et moi. Mais il est écrit au livre des Destins que tu descendras au tombeau avant moi. Tu es un méchant, indigne de respirer le même air que les autres hommes. Je te savais l'esclave d'Aouach Effendi, néanmoins je fis de toi un homme libre et l'égal de tout autre soldat. Dans la forêt, quand nos amis mouraient de faim et d'épuisement, je te demandai de porter des munitions à votre pacha, et tu y consentis moyennant salaire. Et quand les hommes recouvrirent leurs forces, on te débarrassa du ballot. Quand tu tombas malade, je veillai à tes besoins et fournis les remèdes qui te guérissent. Tout ce que nous souffrions était pour rendre service à toi et à tes amis. Mais quand l'œuvre fut accomplie, ton cœur devint noir d'ingratitude. Chaque jour tu cherchas des moyens de nous nuire. Tu voulus nous empêcher de retourner chez nous; dans la malice de ton cœur, tu fis de ton mieux pour nous porter tort. Et tu es entré chez les Égyptiens pour dérober leurs femmes. Et tu as assassiné les amis qui, ces trois derniers mois, nous ont nourris gratuitement. Pour tous ces crimes, tu mérites la mort, et tu seras pendu à cet arbre-ci. Plusieurs hommes qui furent jadis de tes amis ont examiné ton cas patiemment et équitablement; ils sont unanimes à dire qu'il faut que tu meures!

« Toutefois je veux encore te donner une chance de sauver ta vie. Regarde autour de nous tous ces hommes qui ont mangé, qui ont bu avec toi. S'il en est un qui demande ta grâce, je l'accorde! Soudanais et Zanzibari, que dites-vous? Cet homme vivra-t-il? mourra-t-il?

— Qu'il meure! firent toutes les voix.

— Eh bien, *Yallah Rabouna!* Va vers Dieu! »

Alors avancèrent brusquement les Soudanais; avec lesquels il avait vécu la fraternelle vie de la forêt; ils le saisirent, les Zanzibari lui jetèrent le fatal nœud coulant autour du cou, et bientôt Rehan se balançait entre le ciel et la terre.

Cette nuit-là j'eus une rechute, et pendant plusieurs jours je semblai n'avoir plus grand'chance de salut. Mon bon Parke fut à son tour attaqué par une fièvre pernicieuse, et durant plusieurs jours il excita, lui aussi, de vives inquiétudes. Le pacha, qui avait autrefois pratiqué la médecine, s'employa très affectueusement à soigner notre ami. Puis ce fut le tour de Jephson, qui fut si dangereusement malade qu'une nuit on désespéra de sa vie. Parke, se levant de son lit, soutenu par ses gardes, parvint à le sauver.

Le 29 avril, je fus capable de m'asseoir sur ma couchette. A partir de ce moment jusqu'au 7 mai, l'amélioration fut lente, mais sûre. Le 3 mai, nous arrivèrent par erreur deux lettres adressées à Ouadelaï. Le pacha en prit connaissance. La première lettre, de Choukri Agha à son ami Selim Bey, ne contenait pas un mot qui ne respirât l'honnêteté et le désir légitime de le revoir bientôt. La seconde venait d'Ibrahim Effendi

Elham, un capitaine de notre camp. Elle engageait Selim Bey à venir vite, avec 200 soldats, pour nous surprendre et s'emparer de nous.

Comme de juste, le pacha se montra fort étonné. « Si Selim Bey arrive, lui dis-je, on ne permettra, ni à lui ni à aucun de ses soldats, d'approcher en armes de notre camp. Nous les attendons sur le chemin, et leur commandons de mettre bas les armes. Et s'ils n'obéissent, ce sera leur affaire! »

Le lendemain de notre arrivée chez Mazamboni, Choukri Agha avait fait son apparition. Parti avec 30 soldats, et passant par Kavalli, il était arrivé à notre camp, suivi de son trompette et de son porte-drapeau seulement.

Pas de commentaire.

Nous voici au 7 mai. J'apprends qu'il y a toute une troupe au camp du lac. Quoi qu'il en soit, nous partirons demain, après avoir séjourné dans ce pays depuis le 18 janvier. Si la dite troupe entend nous suivre, elle nous rattrapera facilement, et si elle me donne l'impression de la sincérité, je pourrai lui accorder quelque répit.

Au dernier moment je prie le lieutenant Stairs d'enfouir dans le sous-sol de sa case vingt-cinq caisses de munitions, afin que si les officiers rebelles font leur apparition, s'ils montrent un vrai repentir et demandent la permission de rester chez Mazamboni, ils aient les moyens de se défendre.

8 mai. — Trop faible encore pour marcher plus de cinquante pas, on me porte en hamac sur le front, d'où je guide la colonne. Nous longeons le versant occidental des collines de l'Oundoussouma. Nous traversons les riches bananeraies et plantations de maïs appartenant au village de Boundegounda.

A une heure de marche au delà, nous nous logeons dans le village de Bounyambiri, que Mazamboni a fait exécuter à notre intention. Comme le grand chef nous accompagnait en personne, avec trois cents des siens, libre permission est donnée à chacun d'errer par les champs et les plantations.

Dans l'après-midi, trois soldats, accompagnés par Ayoub Effendi, un scribe égyptien, nous remettent des lettres de Selim Bey, qui nous rapportent d'étranges nouvelles. Il avait transporté à Ouadelai l'entière garnison de Doufilé, en quoi il avait violé sa promesse.

Mais Fadl el-Moulla, ayant joint ses forces aux siennes, lui joua un tour de sa façon. A la faveur des ténèbres, ses soldats marchèrent aux magasins, s'emparèrent des munitions, et, quittant Ouadelai, se retirèrent au nord-ouest chez les Makkaraka. Selim, à son réveil, se trouva les mains vides, à la tête de 200 soldats n'ayant chacun que 40 cartouches. Alors il fit monter ses gens sur les steamers, et les débarqua à Msoua, le 22 avril. Il aurait encore eu le temps de nous rejoindre. Quoi qu'il en fût, il nous suppliait de l'attendre.

« Nous ne pouvons pas, dis-je à ses messagers, nous éterniser ici pour Selim Bey! Nous irons d'abord lentement, deux à trois heures par jour. Pour peu que Selim le veuille, il nous aura bientôt rejoints. »

Naturellement il ne vint pas, malgré la lenteur de notre marche. Qu'est-il devenu? C'est ce que nous n'avons jamais su.

Le 9 mai, nous quittons Boundegounda, et, continuant notre marche vers le sud, nous suivions, à travers un pays fertile de champs et de prairies, la base occidentale du massif montagneux habité par les Balegga et les Bandoussouma de Mazamboni. Sur notre droite, à 9 kilomètres au moins de distance, la masse noire de la forêt projette des caps, s'entaille de baies. A notre gauche se profilent dans le lointain les hautes montagnes.



Attaque des Ouanyoro au passage de la Semliki (voy. p. 108). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au matin, la chaîne du Rouvenzori, se dégageant de son manteau de nuées, dressa dans le ciel sa ligne de pics et d'arêtes étincelantes de neige. Bien loin vers l'ouest se découpaient les deux sommets jumeaux que j'avais déjà vus en décembre 1887. C'est en étudiant la chaîne, assis dans mon hamac de cuir porté par deux hommes, que je dressai notre plan de voyage. Il nous fallait viser le pied des jumeaux et, de là, en suivant cette ligne de base, diriger notre course vers le sud et les terres inconnues.

Après repos à Ondjoungoua, nous partons le lendemain pour Outinda, distante de 11 kilomètres. Ayant franchi le Tchaï, l'Atouro et quelques ruisseaux à l'eau vive et preste, le sentier escalade un long éperon des monts Balegga, et nous conduit à 150 mètres au-dessus de la vallée.

Comme nous nous trouvions dans le plateau herbeux et aéré d'Ouhobo, nous eûmes à repousser l'attaque d'une colonne d'Ouara-Soura, qui avaient en premier

lieu attaqué les Soudanais, et tué Okili, le fidèle serviteur et l'ami de Casati. A l'approche de nos troupes, les Ouara-Soura s'enfuirent en désordre; on les poursuivit l'espace de 5 kilomètres.

Le lendemain nous arrivâmes à Mboga; en toute autre contrée que dans ces humides régions équatoriales, le lieu offrirait une vue admirable. De l'angle des pics jumeaux jusqu'à 50 kilomètres nord-nord-est de l'Adjif, le regard pourrait embrasser des perspectives presque infinies. n'étaient les buées incessantes montant de la vallée de la Semliki, large de 20 à 45 kilomètres et qu'on prendrait à première vue pour un lac. Escorté de 80 carabines, le capitaine Nelson fut dépêché à la rivière pour étudier les moyens de la traverser. Il ne trouva pas trace de canots. Tous les indigènes d'Ouhobo, de Mboga, de Kiryama, gardaient soigneusement la berge opposée, prêts à en venir aux mains.

De Kiryama nous continuons notre marche dans la plaine. Soudain la Semliki nous apparaît, large de plus de 50 mètres, et filant 4 à 5 nœuds. Un peu plus bas, belle et profonde, elle élargit ses rives, qu'elle ronge incessamment, jusqu'à 90 mètres.

Un canot s'en allait en dérive, probablement repoussé par les ennemis qui nous surveillaient. Ouled en trouve un autre, amarré dans une anse de la rive opposée. Trois ou quatre décharges balayent la position: en même temps Ouledi et Saat Tato se jettent à la nage, cinglent vers la proie désirée, l'atteignent, la détachent, et, sautant dans la pirogue, payent avec énergie. A moitié route, une flèche frappe notre chasseur, une grêle de balles lui succède, mais le canot nous reste, et Saat Tato, ruisselant de sang, est confié aux soins du docteur Parke. Heureusement la flèche a buté contre l'omoplate, les organes sont épargnés!

L'après-midi une cinquantaine de carabines passent sur la rive opposée. Le 18, au point du jour, nous commençons la traversée. Nous avons deux nouveaux canots. Nelson et Parke dirigent le passage. Pendant qu'il s'accomplissait, à deux heures, un parti de cinquante Ouara-Soura, se glissant à près de 225 mètres du bac, fait pleuvoir une volée de balles sur nos pirogues, alors au milieu du courant. Mais il y a plus de peur que de mal. Sans attendre une seconde décharge, Nelson s'élance, avec une centaine de carabines, et met en fuite les Ouara-Soura.

Le 19 à trois heures, le passage était terminé. Nous avons convoyé 1138 hommes, femmes et enfants,

610 charges de colis, trois batelées de moutons et de chèvres, 235 têtes de bétail. Nous n'avions perdu qu'un veau, qui se noya.

Le 20, nous reprîmes notre marche dans l'épaisse forêt, sous un noir feuillage, à travers des bas-fonds marécageux, et dans des brouillards opaques.

Le 24 mai, nous entrions dans un village de 39 huttes rondes, à toit conique, fermées d'une porte bien travaillée, décorée çà et là de dessins triangulaires rouges et bleus.

Malgré la brièveté de nos étapes — deux ou trois heures — nos Egyptiens ne cessaient de récriminer, de se plaindre de nos exigences, de notre cruauté. Ils emmenaient une quantité inouïe d'enfants. Dormir était presque impossible. Je n'entendis jamais pareils cris et vagissements. Négrillons et poupons jaunes rivalisent à qui mieux mieux jusqu'après minuit.

Emin vint lui-même m'insinuer que nous pourrions faire la route plus à notre aise. Et pourtant nous n'avancions que de deux kilomètres et demi par jour!

Le pacha demandait si ce n'était pas assez d'un kilomètre! Il était surtout possédé du désir d'augmenter ses collections; sa passion était passée à l'état de manie. Je sentais qu'en la contrariant, comme j'y étais forcé, j'augmentais l'aversion qu'il éprouvait pour moi.

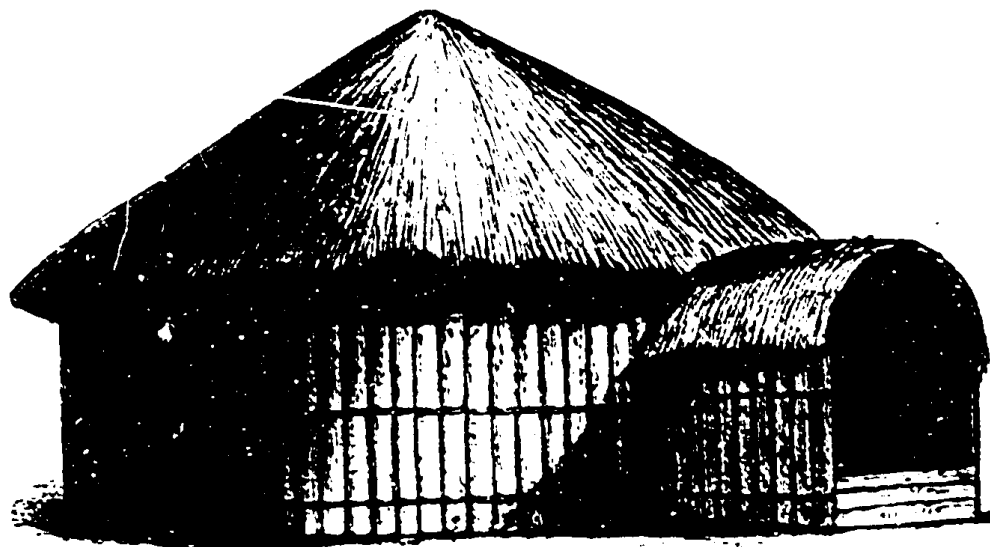
La région que nous traversons est très riche. Nos éclaireurs trouvaient partout des

plantations en plein rapport. Du contrefort d'Ougarama nous voyions jusqu'à plus de 2 400 mètres les pentes parsemées de cultures. La forêt revêt les sommets jusqu'à 3 600 mètres.

Les 9 kilomètres de marche du 28 traversèrent une série d'éperons séparés par des ravins profonds de 60 mètres, où la route descendait pour remonter la pente opposée. Si rapide était-elle et si glissante, noyée d'une pluie fine et sans trêve, qu'il fallait nous accrocher aux arbres et aux lianes.

Le 30 nous arrivâmes à Boukoko, vaste et important groupe de villages. Nos éclaireurs partis en reconnaissance ayant été attaqués par des natifs, je dépêchai 70 de nos gens vers le lieu du combat. Nous entendîmes bientôt une fusillade nourrie, et, au bout d'une heure, Ouledi et nos carabiniers firent leur entrée, amenant les chefs ennemis, qui se trouvent être des Manyouema de Kilonga Longa!

Ils nous racontèrent qu'ils venaient de l'Itouri, et qu'ils étaient arrivés, il y avait une vingtaine de jours, aux limites de la forêt. Ayant pris nos hommes pour



Hutte sur la lisière de la forêt.

Gravure tirée de l'édition anglaise.

des Ouara-Soura, ils leur avaient tiré dessus, sans autre explication; ils avaient eu un homme tué, cinq blessés grièvement. Voyant revenir l'ennemi en force, ils avaient tiré de nouveau, mais, reconnaissant leur erreur à l'aspect des balles qu'on leur renvoya, ils crièrent de toutes leurs forces : « Qui êtes-vous ? » Sur la réponse « Hommes de Stanley ! » ils cessèrent immédiatement le feu. Du fond du cœur j'eusse souhaité une raison légitime de détruire ces incorrigibles pillards, mais il était impossible de refuser leurs excuses en cette affaire, évidemment accidentelle, et nous échangeâmes des présents.

Le 5 juin nous sommes à Mtaréga, situé à l'endroit où la Rami-Loulou débouche d'une cluse de la montagne. Nous n'étions qu'à 180 mètres du Rouvenzori, sur lequel nous distinguons les sentiers grimpant le long des pentes.

Voici l'heure venue d'escalader la montagne. Je n'y pouvais guère songer; j'étais déjà si solide que j'étais capable de faire deux cents pas ! Parke, Bonny, Nelson, Jephson étaient mal en point, ou n'y tenaient pas. Mais le pacha ! son honneur était en jeu ! La seule pensée de cette escalade avait toujours excité son ravissement. Stairs murmurait en regardant la montagne : « J'irai droit comme un boulet ».

La nuit fut délicieuse. Nous étions campés à une alti-

tude de 1 178 mètres. Le lendemain matin Stairs partit, en compagnie du pacha. Mais, hélas ! après avoir grimpé un peu plus de 380 mètres, Emin rentrait au camp, laissant Stairs poursuivre seul la route.

D'après le rapport que rédigea notre camarade, il atteignit avec ses hommes une hauteur de 3 260 mètres. Le froid, dont ses Zanzibari souffraient cruellement, l'obligea à la retraite. L'altitude d'un pic neigeux qu'il avait en vue pouvait être estimée à 1 800 mètres, ce qui donnerait à la montagne 5 060 mètres. Ce piton ne paraissait cependant pas être le plus élevé du groupe.

Après un repos de trois jours, nous levâmes le camp de Mtaréga. La terrasse herbeuse sur laquelle nous avions longtemps marché prenait fin. Il fallait rentrer sous l'ombre lugubre de la forêt : mais c'était l'idéal de la forêt tropicale. Palmiers élaïs et arbres analogues,

jestueux colosses vêtus de fine mousse verte, fourrés impénétrables à feuilles larges, charmants ruisselets d'eau pure fuyant dans le mystère de l'humide sous-bois et l'ombre verte des plantes emmêlées. Jamais jardin des tropiques n'égala cette magnificence.

Le lendemain nous entrons dans l'Oulegga, non sans quelque inquiétude. Les indigènes nous sont manifestement hostiles. Déjà s'engagent de vives escarmouches, lorsque Matyera, interprète bari de la suite du pacha, trouve le moyen de décider leur chef à demander la paix. Celui-ci se présente : « Il vient se prosterner pour être frappé ou sauvé ».

Le lendemain, nous arrivons à Mtsora. Les Ouakondjou, aujourd'hui nos amis, nous donnent force détails sur la localité. Ils me disent qu'à peu de distance au nord du village se trouve une expansion du

lac supérieur, dont nous entendions tant parler, et que j'avais découverte en 1876.

Puis ils me proposent un traité d'alliance contre Kabba Rega, chef des Ouanyoro, traité qui me soumettrait, dit-on, tous les Ouakondjou et les Ouassongora. J'accepte.

J'envoyai le lieutenant Stairs explorer la Semliki, avec 60 carabines. Il revenait le lendemain 13 juin, enchanté des indigènes, qui lui avaient fait leur soumission et les honneurs de la rivière en lui expliquant tout ce qui

l'intéressait. Il concluait de leurs dires et de ses propres observations que la Semliki sort du lac supérieur, suit une ligne tortueuse en biaisant fortement vers la chaîne occidentale, puis, s'infléchissant vers le nord-est, se rapproche graduellement du Rouvenzori, coule dans la forêt d'Aouamba et de l'Outoukou, et se jette enfin dans l'Albert-Nyanza.

Du haut d'une termitière je vois s'étendre une plaine allongée vers le sud, qui a toute l'apparence d'un ancien lac, à peine abandonné par les eaux. Après l'avoir asséché, la Semliki s'est creusé, dans les couches marne et sable du dépôt, un profond sillon, dont les berges, hautes de 18 à 20 mètres, n'offrent qu'une faible résistance au courant rapide; la forêt court d'un bord à l'autre de la vallée, en parfait contraste avec l'herbe blanchie par le nitre qui croît sur les alluvions lacustres.

Nous sommes à Mtsora, nous sommes à Mtsora.



Femmes et enfants égyptiens. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

surprise. Une heure avant le coucher du soleil, le Rouvenzori nous apparut enfin, dressant ses pics neigeux au-dessus des champs glacés de la chaîne avancée. Elle est là tout entière devant nous, la chaîne immense et superbe, magnifique et désolée, dont nos yeux ne peuvent se lasser, dont la majesté nous saisit d'une terreur sacrée. Nous l'avons vu dans toute sa gloire, le Rouvenzori, « le Roi des Nuages », le « Faiseur de Pluie », comme disent les indigènes.

Le 15 juin, nous gravissons le promontoire qui coupe l'Oussongora en deux parties, jadis couvertes par les eaux lacustres. De là-haut la vue eût été superbe, sans l'éternel brouillard qui couvre les pointes maîtresses. Telle qu'elle se présentait, elle était admirable, et nombre d'artistes futurs s'essayeront à la peindre ou à la décrire. Elle ne remémorait la chaîne des Alpes vue de Berne, avec cette différence que les lignes successives des Alpes africaines sont beaucoup plus élevées. Que dire alors des géants à tête blanche qui règnent au-dessus d'elles!

Le soir, à Karimi, la couronne du Rouvenzori se montre brillante et sereine. Nous photographions un des plus splendides paysages du monde entier.

Le lendemain nous traversons la plaine de l'Oussongora oriental. Le Rouvenzori fut visible toute la matinée. Nous étions tout près de la zériba de Roussessé, lorsqu'un pâtre msongora, serviteur de Roukara, général des Ouara-Soura, vint offrir le troupeau de son maître. Nous acceptâmes les bons offices de ce patriotique fils d'une terre pressurée et dévastée par les tyrans; 50 carabines l'accompagnèrent, et, un quart d'heure plus tard, nous étions en possession de 25 bêtes grasses, que, réunissant aux nôtres, nous amenâmes sans accident à la zériba de Roussessé. D'un tas de fumier assez élevé pour servir de terrassement, nous jetâmes un premier regard sur un lac éloigné de 5 kilomètres au plus: c'était l'Albert-Edouard Nyanza.

## XV

Les sources du Nil et les Montagnes de la Lune. — Opinion des anciens et des Arabes. — Découverte du Rouvenzori. — La vallée de la Senliki.

Les anciens voyageurs, géographes et écrivains avaient déjà des idées très nettes sur l'origine du Nil,

et avaient entendu parler des Montagnes de la Lune, des trois lacs, et des fontaines qui donnent naissance au fleuve égyptien. Mais ce que les géographes du temps d'Homère avaient fixé sur leurs cartes, de nouveaux cartographes l'ont effacé. Chez les anciens le cours du Nil est tracé, au sud, jusqu'à des montagnes où l'on place les Pygmées. Mille ans après Ptolémée, l'Arabe Edrisi nomme pour la première fois les Montagnes de la Lune; il les place à quelques degrés au sud de l'équateur. Deux lacs déversent le trop-plein de leurs eaux dans un troisième, d'où le Nil s'échappe en coulant directement au nord vers l'Égypte.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, lacs et montagnes se déplacent quelque peu; mais, en somme, les cartes de l'époque donnent encore une idée assez exacte du pays, tandis que

trois cents ans plus tard, dans les cartes du commencement de ce siècle, nous constatons un véritable recul. Tout ce que l'on avait appris est balayé: les Montagnes de la Lune courent du 5<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> degré au nord de l'équateur, et s'étendent du 20<sup>e</sup> degré de longitude au golfe d'Aden.

En somme notre ignorance est due aux faiseurs de cartes. On n'a pas plus tôt découvert quelque grand trait du continent, qu'ils le biffent. Et l'arbitraire des fabricants d'atlas contemporains ne le cède en rien à celui de leurs prédéces-

seurs. Par exemple, dans une récente carte tenue en Allemagne pour une des plus parfaites, ils ont effacé une grande baie du Victoria Nyanza, et une ligne droite, tirée au hasard, représente une côte très intéressante par ses multiples indentations, et que j'avais explorée en 1875.

La vérité sur les sources du Nil était tout entière dans les descriptions des anciens, surtout dans celles des Arabes: la meilleure description que j'aie lue est celle de Cheab-ed-Din, géographe arabe qui vivait au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

La chaîne des Montagnes de la Lune, le djebel Koumr, Goumr ou Kamar des compilateurs arabes, c'est le Rouvenzori des tribus lacustres, que nous avons vu nous-même.

Ce Rouvenzori, qui n'avait jamais été signalé par de précédents explorateurs, peut être visible des régions



De Senliki au Rouvenzori. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Le Rouvenzori, vu de Kavalli. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Le Rouvenzori, vu de Mitsora. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

parcourues par sir Samuel Baker, comme le dôme de Saint-Paul l'est du pont de Westminster. Gessi et Mason, circumnaviguant le lac Albert, auraient pu en signaler les crêtes neigeuses; sans doute furent-elles alors enveloppées de ces brumes profondes, de ces nuages épais, sous lesquels, trois cents jours dans l'année, la chaîne cache sa colossale couronne.

Pour moi, voyageur de longue date, à l'heure où pour la première fois je vis se dresser devant mes yeux cette chaîne fière et superbe, j'éprouvai une sensation unique en mes vingt-deux années d'explorations africaines, tellement profonde qu'elle me domine encore aujourd'hui.

Pendant notre voyage au lac Albert, en décembre 1887, nous eûmes, de l'éperon du Pisgah, la vue d'une longue chaîne boisée, d'environ 2100 mètres, courant du sud-est au sud. Quelques semaines après, en venant du lac, nous vîmes émerger subitement deux énormes cônes tronqués, por-

tant S.  $\frac{1}{2}$  O., de 3000 à 3600 mètres de hauteur, que nous appelâmes les « pics Jumeaux ».

Lors de notre second voyage au Nyanza, en avril 1888, les Jumeaux restèrent invisibles; mais le 25 mai, à deux heures de marche après la plage du lac Albert, nous

fûmes arrêtés net par le plus prodigieux des spectacles: une chaîne neigeuse, portant 215°, apparaissait tout à coup. Point de pics, mais une masse formidable, à sommets presque carrés, longue de 50 kilomètres, placée entre deux grandes crêtes, de 1500 mètres moins élevées, et s'étendant sur une même longueur de 50 kilomètres à chaque côté du massif central. Ce jour-là elle fut visible pendant plusieurs heures. Le lendemain elle avait disparu; nulle trace ne restait des cônes jumeaux ou de la montagne neigeuse.

Lors de notre troisième voyage au lac, en janvier 1889, et pendant notre séjour de plus de deux mois à Kavalli, le Rouvenzori restait invisible, lorsqu'un soir, levant les yeux vers le point où nous le cherchions toujours, soudain, comme par magie, la chaîne tout entière jaillit à la fois du sein des nuées, fière de se montrer dans sa gloire et sa beauté à des milliers de regards anxieux.

Une bande vaporeuse flottait à mi-hauteur; à me-

sure que le soleil s'inclinait vers l'ouest, elle se faisait de plus en plus légère pour disparaître ensuite. L'île flottante s'était immobilisée sur les pentes montagneuses, et la lunette nous permettait de suivre sans effort les contours précis de ses flancs et la grande ondulation de sa masse. Bien qu'elle fût à 120 kilomètres de distance, nous distinguions sur les pentes la ligne frangée des forêts, les bouquets de bois sur les larges terrasses, couronnant le faite des tours, ou suspendus au bord des précipices. Nous remarquions même le brun pourpre des frontons rocheux, s'alignant en face du soleil, sur le bleu lumineux du ciel.

Pendant notre voyage vers le sud, en mai 1889, le long des collines des Mazamboni et des Balegga, la grande chaîne fut presque journellement visible, non en entier, mais par échappées successives. Lorsque la fière montagne daigna se montrer sans voiles, la précision, l'étrange netteté de ses lignes nous rendit facile

le tracé de notre voyage ultérieur.

Nous ne pûmes cependant nous rendre un compte exact des divers détails de la chaîne qu'après avoir traversé la Semliki et l'épaisse forêt qui recouvre sa vallée. La largeur moyenne de la dépression où coule la rivière représente celle du Pas de Calais entre Douvres et

la France; sa longueur est celle de Douvres à Plymouth, ou bien de Dunkerque à Saint-Malo.

Sur la gauche, à l'occident, ce sont les collines des Balegga et le plateau onduleux élevé de 1000 à 1200 mètres au-dessus de la Semliki; sur la droite, c'est la grande chaîne qui dresse ses sommets de 1000 à 4700 mètres au-dessus de la vallée. Le Rouvenzori occupe environ 150 kilomètres de cette ligne montagneuse.

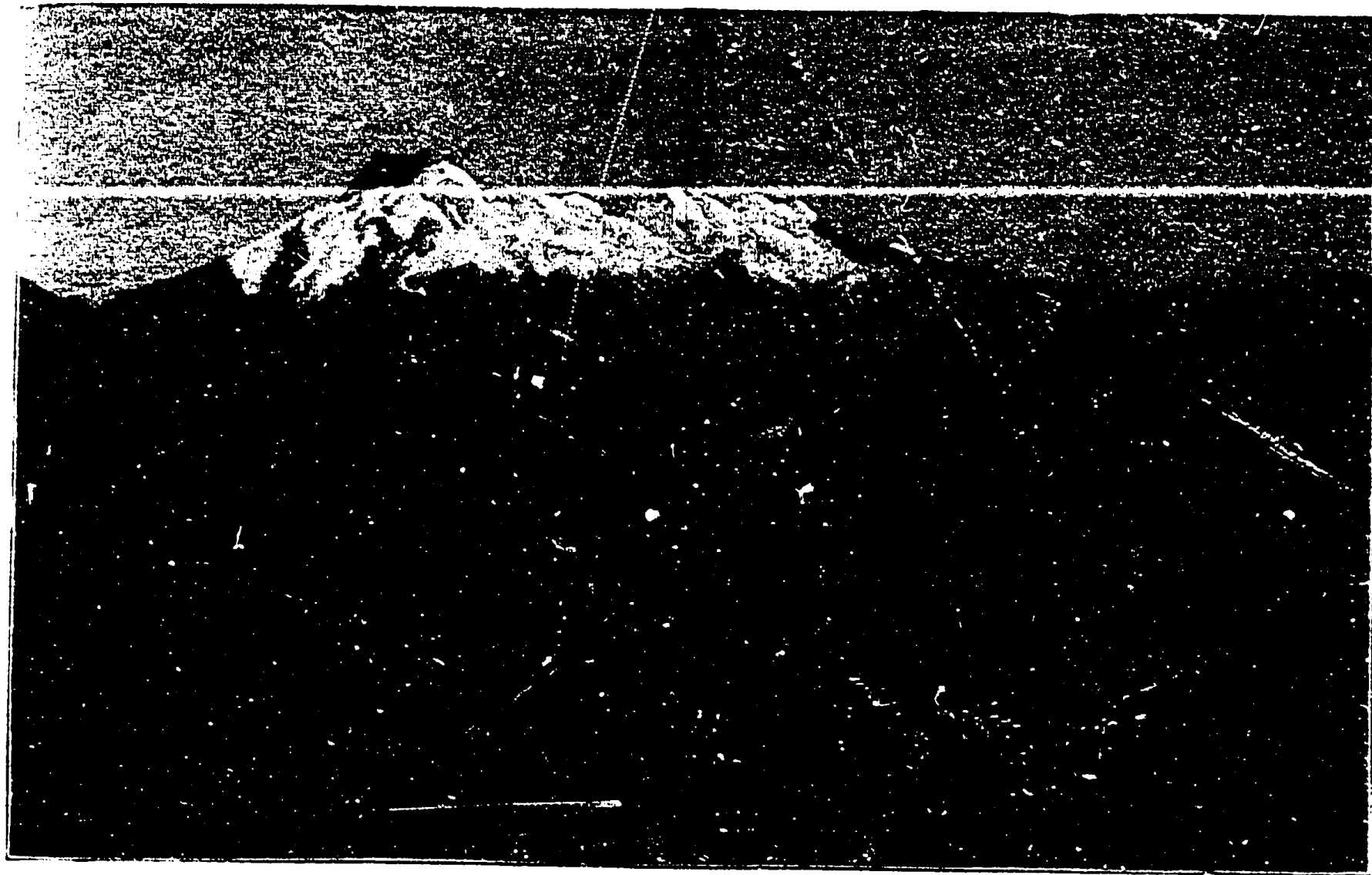
Escarpée, infranchissable sur la face occidentale, au sud elle s'abaisse par terrasses et pentes successives jusqu'au lac Albert-Edouard, tandis que le revers oriental, âpre et rugueux, projette en avant des chaînes plus basses et des forts détachés, qui lui font une ligne de défense, comme le Gordon Bennett et le Mackinnon, tous deux élevés de 4300 à 4600 mètres.

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le Rouvenzori, vue prise de la forêt d'Aouamba. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Le Rouvenzori, vu de Karimi (voy. p. 115). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE (RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA).

PAR M. HENRY M. STANLEY<sup>1</sup>.

1887-1889.

### XV (suite).

Le drainage principal de la chaîne du Rouvenzori se fait à l'ouest par la Semliki, et au sud par le lac Albert-Edouard. La Katonga, qui se jette dans le Victoria-Nyanza, et le Kafour du Nil Somerset sont tous deux alimentés par les pentes orientales du Rouvenzori. La rivière Minini, tributaire du lac Albert, sort directement de la chaîne à l'extrémité nord.

Pendant notre voyage vers le sud, j'ai compté soixante-six torrents descendus du massif, et se jetant soit dans la Semliki, soit dans le lac Albert-Edouard. L'altitude de celui-ci est de 1 009 mètres, celle du lac Albert de 717, soit une différence de niveau de 292 mètres sur une distance de 240 kilomètres environ. Il faut en conclure qu'outre la vitesse de son courant et ses

rapides, la Semliki compte nombre de cataractes dans sa course d'un lac à l'autre.

Sur une longueur de 65 kilomètres environ, la vallée de la Semliki est une véritable serre chaude; près du lac Albert, le sol, balayé par le vent, est aride; mais entre cette zone et une autre de même nature sur les bords de l'Albert-Edouard la terre féconde est l'une des plus riches du monde. Aussi d'innombrables tribus y défrichent-elles la forêt, cultivant le plantain et la banane dans les clairières. Nulle contrée africaine, y compris l'Ouganda, n'offre une telle abondance de vivres.

Cette plantureuse région forestière est connue sous le nom d'Aouamba, d'après une de ses tribus. Elle est abondamment arrosée et toujours couverte de vapeurs. L'absence des vents, arrêtés par la chaîne, contribue à y maintenir une chaleur égale, favorable à la végétation.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

Où la couche d'humus est légère, comme au pied des montagnes, l'herbe-canne, haute de quatre à cinq mètres, s'étale sur d'énormes étendues. Lorsque cette couche est profonde, la forêt se dresse serrée, abritant un épais sous-bois de jeunes arbres reliés et parfois presque cachés par les lianes et les plantes vivaces. Chaque tronc a sa robe verte de mousse fine et moelleuse, d'où l'eau retombe en perles brillantes; chaque fougère arborescente, chaque branche horizontale, a sa moisson d'éléphantus et d'orchidées; chaque rocher se revêt de lichens, et sa moindre fissure s'orne d'une guirlande fleurie. Les plantes s'élançant de partout, et, sauf sur la paroi verticale d'un bloc récemment remué, mettent sur chaque objet le sourire de leur forme, de leur couleur et de leur grâce.

Vers le sud, les épaisses forêts font place à un vert tapis d'herbes savoureuses. Puis le paysage se transforme encore. Des pentes dénudées qui constituent le flanc méridional du Rouvenzori, la plaine s'étend jusqu'au lac Albert-Edouard, morose, dénudée et déboisée. Seuls des arbres à gomme, comme l'acacia, et une herbe laitueuse, de rigides euphorbes noirs, croissent sur ce sol maigre et saturé de sel.

En résumé, les côtés sud et sud-ouest du Rouvenzori ont leurs saisons alternatives de pluie et de sécheresse, tandis que les côtés ouest et nord-ouest, baignés d'humidité et mouillés d'averses presque quotidiennes, jouissent d'un éternel printemps et renouvellent sans cesse leur verdure.

La crête du Rouvenzori offre une série de cimes et de dents à pans tellement raides, qu'en dépit d'incessantes averses c'est à peine s'il reste quelque neige sur la déclivité.

Toute la chaîne a été sculptée, entaillée, ravinée par les météores.

Le Rouvenzori n'est plus que le squelette de ce qu'il fut jadis. Sa tête a perdu plusieurs fleurons de sa couronne; ses épaules se sont affaissées. Lentement, mais sûrement, la montagne redescend à la place d'où elle fut tirée.

Quelques siècles encore, et le lac Albert-Edouard sera une grande plaine, puis viendra le tour du lac Albert.

Les géographes de cette lointaine époque se frotteront les yeux en découvrant dans quelque vieille bibliothèque les contours des deux Nyanza et de la

vallée qui les relie, tels que je les ai tracés en 1889.

Les trop rapides échappées que nous avons eues sur le « Roi des Nuées », comme les Ouakondjou appellent leur montagne, donnent au spectateur un atant-goût des splendeurs célestes. J'ai toujours observé le même ravissement sur les visages, blancs ou noirs, lorsque, les yeux levés vers ces sommets, demeures du froid et de la sérénité, au-dessus de l'atteinte des mortels, saintement paisibles et purs, chacun demeurait muet, en un si ardent désir d'exprimer l'admiration, que la parole manquait aux lèvres! Quel étrange contraste entre cette région des lacs, à la température torride, aux plantes gonflées de sève, à l'éternelle verdure, avec sa sauvagerie, ses cris de guerre, ses ruisseaux de sang, et ce fier monarque des monts, enveloppé de son manteau de neige, entouré de sommets innombrables et sombres, prosternés en adoration devant le trône du dominateur sur le visage pâle et glacé duquel est écrit:

« Infini! Éternité! »

## XVI

Retrait graduel du lac Albert-Edouard. — Katoué et son lac salé. — Les Ouassongara. — Attaques des Ouara-Soura. — Entrée dans l'Ankori. — Choix d'une route. — Celle de l'Ankori adoptée. — Présents du roi d'Ankori et de la reine mère. — Députation de deux chrétiens ouaganda. — Échange du sang avec Outchoukou. — Seconde députation des chrétiens. — Ma réponse. — Le Nil Alexandra.

En descendant de Karimi dans le

bassin de l'Albert-Edouard, le premier fait dont nous ayons conscience, c'est que nous foulons son ancien fond. Une élévation de 1 m. 30 dans le niveau du lac étendrait ses rives de 8 kilomètres vers le nord, et d'autant vers le sud.

Dans cette plaine de Makara, le nitre et les autres sels déposés par le retrait du lac n'ont pas encore été complètement lavés, l'herbe n'y est suffisamment nourrissante que pour les plus robustes troupeaux; sur la lisière croissent l'euphorbe noir, l'acacia, les buissons d'épines; mais les neuf dixièmes de la plaine sont une véritable savane.

Il fut un temps sans doute où le Rouvenzori n'existait pas. Tout d'un coup l'énorme chaîne s'élança par-dessus les nuages, tandis qu'un abîme béant de 400 kilomètres de long sur 48 de large s'ouvrait du sud-ouest au nord-est. Les pluies tropicales comblèrent cette dépression; le trop-plein de la mer intérieure ainsi formée s'écoula vers le nord. En même temps les alluvions, les éboulis du Rouvenzori exhaussaient le fond du gouffre; un seuil se formait, et séparait la mer



Petit lac salé de Katoué. — Gravure tirée de l'édition anglaise

en deux bassins. Puis des trainées d'îles surgissaient, se rejoignaient, et la vallée naissait à l'ardente vie tropicale. Aujourd'hui des dépôts vaseux s'accumulent sur les bords des lacs et les diminuent graduellement.

Nous sommes dans la vaste plaine qui s'étend entre Roussessé et Katoué, et descend, par une succession de terres basses, jusqu'à la rivière de Nyama-Gazani. C'est le théâtre de la razzia de Katikoro, opérée il y a dix-huit ans, et que j'ai racontée dans mon livre *A travers le Continent mystérieux*; le pays fut alors dépouillé de ses magnifiques troupeaux. Depuis ce temps Kabba Réga, avec ses Ouara-Soura armés de mousquets, s'est emparé du pays et s'est adjugé les vaches.

Ses habitants ont déserté en masse ces vastes plaines stériles, couvertes d'herbes brûlées par la sécheresse.

C'est de cette plaine, et du village de Karimi qui en est voisin, que nous aperçûmes et photographiâmes pour la dernière fois le Rouvenzori.

Quelques kilomètres au delà de la Nyama-Gazani, à l'eau pure et fraîche, nous entrions à Katoué, quartier général de Roukara, commandant en chef des Ouara-Soura. Il avait fui la veille avec ses troupes. La ville de Katoué a dû contenir environ 2000 habitants; c'est une agglomération de zéribas entourées d'euphorbes. Elle est assise sur une chaussée herbeuse de 3 kilomètres de long et 800 mètres de large, courant



Vue à vol d'oiseau du Rouvenzori, du lac Albert-Édouard et du lac Albert. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

d'un des deux lacs salés de Katoué à une vaste baie de l'Albert-Édouard.

Des gâteaux de sel étaient empilés en grand nombre sur la rive de ce lac. La température de l'eau est de 25°,5. L'eau, amenée dans les lits très peu profonds creusés sur la rive, laisse par évaporation une couche de cristaux salins durs comme de la pierre, très compacts et ressemblant à du quartz grossier. A distance ces claires ont l'aspect de marais gelés. Dans les intervalles laissés libres, le rivage est bordé de palmiers *oukindou*, de méchants buissons, de roseaux, d'aloès; le petit village de Mkiyo, habité par les sauniers, a même une petite plantation de bananes et quelques champs de maïs ou d'éleusine coracana. Cette mince ligne de verdure au pied de la falaise atténue quelque

peu l'impression de solitude morne et désolée que produit ce lieu désert. Une singularité du lac est sa couleur rouge. Elle provient d'un dépôt semblable à du sang coagulé que je vis flotter sur la surface et entre deux eaux. Des centaines de papillons morts jonchaient la berge.

Le plus grand lac salé est quelquefois appelé Mkiyo, du nom de son village; il a 5 kilomètres de long sur 1.200 mètres de large et 1 mètre de profondeur. Le plus petit, perdu au milieu d'un bassin herbeux, à 3 kilomètres vers l'est, n'est qu'un marais arrondi; il a 800 mètres de bord à bord. Ces deux étangs sont évidemment d'anciennes expansions du lac Albert-Édouard, laissées en arrière par le retrait de la nappe liquide, et dont l'évaporation a peu à peu changé

en eaux très salées des eaux primitivement douces.

Le sel est ici une marchandise de valeur. De tous les pays environnants, on vient le chercher en caravanes ou en canots. Aussi la possession de Katoué, qui commande les lacs, est-elle un grand sujet de jalousie. D'abord sujette des Ouassongora, elle passa ensuite au roi de l'Ankori; le chef insulaire Kakouri en hérita; mais Kabba Réga, entendant parler de cette riche proie, dépêcha Roukara pour s'en emparer.

Des gens venus en canots d'une île située à 5 kilomètres, nous haranguèrent, arrivés à portée de salut, et nous félicitèrent d'avoir mis en fuite Roukara, et d'avoir rendu un si grand service à Kakouri et au monde entier. Ils déclarèrent en terminant que si nous consentions à brûler Katoué, ils regarderaient cet acte comme la preuve que nous n'étions pas des Ouara-Soura. En conséquence, les villages voisins de la rive furent livrés aux flammes, et la bande poussa de bruyantes acclamations.

Lorsque Kakouri parut le lendemain, il nous présenta des chèvres, des poissons, des bananes et des fèves. Quelques chefs ouassongora s'offrirent à nous accompagner. Les Ouassongora sont une belle race; ils rappellent dans les lignes du visage les plus fins types somalis et ouagalla.

Je voulais faire une petite exploration sur le grand lac de Katoué, mais notre canot était trop lourd

pour que je m'aventurasse bien loin. Le seul profit que je retirai de ce voyage fut l'inspection complète de la baie et un furtif coup d'œil, au delà du cap de Kaiyoura, sur une étendue informe et vile. Le brouillard profond ne laissait rien distinguer à 5 kilomètres.

Le 20 juin nous quittons Katoué, escortés par un grand nombre de chefs et bergers ouassongora et ouakondjou. Après une étape de 30 kilomètres, nous arrivons au village de Moukougou. Vis-à-vis se profilent la longue île basse d'Irangara et quelques autres plus à l'est. Par échappées apparaissent à travers le brouillard les hautes terres de l'Ouhaiyana, et vers le sud une rapide envolée de la brume nous permet d'entrevoir Kitagouenda, résidence du chef Rouigui. Je sais ainsi que nous sommes à l'ouest de ce bras du lac que nous avons appelé baie Béatrice.

Les huttes des chefs indiquent le degré de culture artistique qu'ont atteint ces peuplades de Moukougou. Une case occupée par le pacha me parut particulièrement remarquable. Elle avait 6 mètres de haut et 8 de diamètre. Précédée d'un portique cintré, la porte en

retraite, qui mesurait 2 mètres de long sur autant de large, était peinte de couleurs brillantes rappelant les ouvrages des anciens Égyptiens. Des cloisons en plâtre, rayonnant du centre à la circonférence, divisaient l'intérieur en segments réguliers, incrustés de figures triangulaires ou à facettes disposées en cordons superposés et aux pointes rouges et noires. La division qui s'ouvrait en avant de la porte était une salle d'audience; derrière la cloison, gaiement décorée, se trouvait la chambre familiale; à droite les pièces destinées aux enfants.

Le lendemain, marchant sur les traces de l'armée et des troupeaux de Roukara, nous contournions la baie Béatrice par l'ouest et par le nord. Le retrait du lac est visible aux flèches d'eau qu'il a laissées dans la plaine.

Le 22 nous approchions du Roukoki, quand nous fûmes attaqués par les Ouara-Soura, que nous repoussâmes. Mais dans l'après-midi nos éclaireurs, suivant leurs traces, s'assurèrent que leurs bandes déjà ralliées

marchaient est-nord-est à travers la plaine. Nos hommes leur expédièrent quelques balles, qui ne firent qu'accélérer leur fuite.

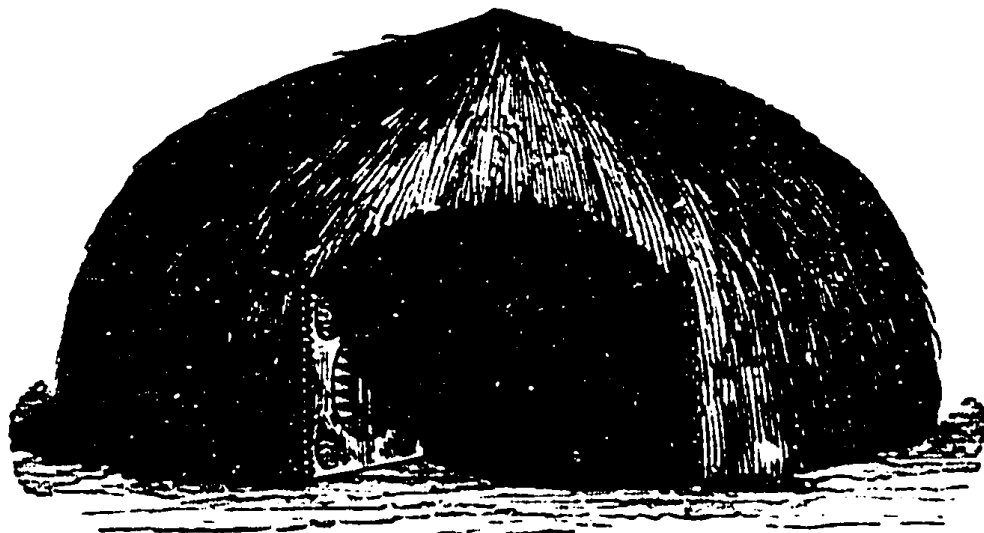
Nous passâmes deux jours de repos à Bourouli. Au moment de quitter cet établissement prospère, nos amis indigènes demandèrent la permission de rentrer chez eux; chaque chef reçut nos présents, et

nous échangeâmes des regrets réciproques.

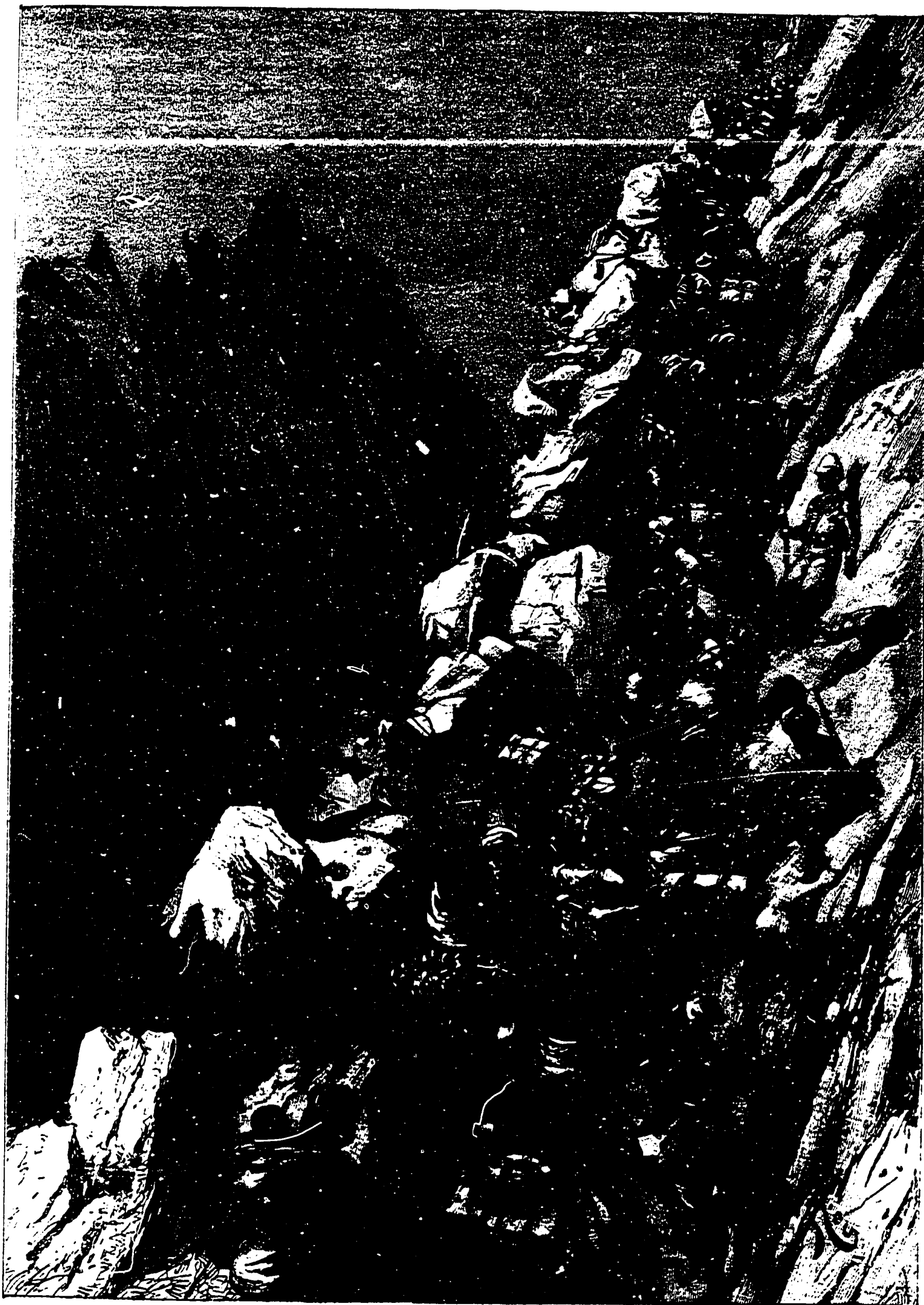
Le 27 nous nous engageons sur le haut plateau d'Ouhaiyana, qui forme, avec le Toro de l'est, le Kitagouenda et l'Ankori, la muraille orientale du bassin du lac Albert-Edouard. Les Ouara-Soura nous attendaient; ils commencèrent à tirer sur nous du haut d'une colline, mais ils décampèrent bien vite devant l'impétuosité de notre attaque, laissant entre nos mains un solide gaillard, capturé au moment où il allait zigzaguer un de nos éclaireurs. Ils recommencèrent derrière les collines de Kavandaré, mais à la première réplique de nos carabines ils s'enfuirent de tous les côtés. Ce fut là notre dernier engagement avec les alliés de Kabba Réga.

Le 1<sup>er</sup> juillet nous étions à Kassounga-Nyanza, dans l'Ounyampaka oriental, où j'avais déjà séjourné en janvier 1876. Le roi Boulémo Rouigui, ayant entendu chanter nos louanges par des insulaires de Kakouri qui avaient traversé le lac avant nous, dépêcha des messagers pour mettre son pays à notre disposition.

Le 3 nous arrivâmes à Katari, dans l'Ankori. Nous avions beaucoup de malades, dont moi-même; la fièvre



Hutte près de l'Albert-Nyanza. -- Gravure tirée de l'édition anglaise.



Dans les rochers de l'Ankori (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

faisait rage dans les rangs, sans égard pour l'âge, le sexe et la couleur; mais si personne ne fut épargné, pas un cas fatal ne se produisit.

Nous longions le pied de la terrasse qui court parallèlement à l'Albert-Edouard, projetant dans l'intervalle, qui varie de 5 à 10 kilomètres, quelques hardis promontoires. J'avais ainsi suivi les côtes nord, nord-ouest, est du lac. Les piroguiers de Kakouri, qui l'ont circumnavigué, m'ont dit ses rives très plates, et plus étendues vers le sud que vers le nord, vers l'ouest que vers l'est. Il recevrait peu d'affluents, bien que dans le nombre il s'en trouve qui sont larges de 6 à 10 mètres sur 60 centimètres de profondeur. Les plus considérables seraient encore ceux de Mpanga et de Nsongui.

La dernière vue que nous eûmes du lac ne fut pas très satisfaisante. A travers un voile opaque de vapeurs il apparaissait comme une plaque de métal mat ou de vif-argent couvert de poussière, borné par la ligne indécise d'une terre couleur de basane.

Le 3 juillet, nos officiers furent convoqués dans ma tente, afin de s'entendre sur la meilleure route pour rejoindre la mer. Nous avions à choisir entre trois : 1° par l'Ouganda et mon ancien trajet jusqu'à l'embouchure de la Katonga : mais, avec Mouanga pour chef, l'Ouganda n'était pas sûr; nous n'aurions que deux alternatives : combattre ou rendre les armes; 2° par l'Ankori dans la direction du sud-est : nous risquions d'être attaqués par les Ouanyankori, alliés des Ouaganda, et par les Ouaganda eux-mêmes; 3° par la base du plateau, en continuant au sud par le Rouanda, pour atteindre Ouzighé et le Tanganyka, qu'il faudrait traverser pour aller d'Oudjidji soit à Zanzibar directement, soit à Quilimane par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze : le voyage serait long, et le Rouanda peu sûr.

Après une discussion animée, les officiers s'accordèrent à me remettre la décision : je choisis l'Ankori. Les instructions furent données en conséquence. Je fis prendre cinq jours de vivres sur les provisions généreusement offertes par les insulaires du Nyanza. Nous retirâmes à nos gens la permission de se pourvoir eux-mêmes, et nos crieurs proclamèrent, en tous les dialectes parlés dans le camp, que l'on ferait un exemple de toute personne surprise à voler dans les plantations ou les villages.

Le 4, tournant le dos à l'Albert-Edouard, nous défilions à travers un pays ondulé, et de terrasse en terrasse nous gagnions Kitété, à plus de 300 mètres au-dessus du lac. On nous y reçut amicalement au nom du roi Antari. Les messagers du gouverneur Massakouma firent déloger les habitants pour nous donner leur place. Nous étions à peine dans l'Ankori, que nous avions parfaitement compris la situation. Le pays est la propriété du roi sans doute, mais ce n'était pas avec lui seul que nous avions à compter : il fallait y joindre, avec le gouverneur, toute la famille royale, mère, frères, sœurs, oncles, tantes, etc.

Le 7 nous passons en ligne serrée sur le col qui

réunit les chaînes de Denny et de Kinya Magara; puis par un froid glacial nous atteignons le sommet de cette dernière à 1 880 mètres, pour redescendre de 245 mètres sur la face orientale jusqu'au principal village du gouverneur Massakouma.

Ledit gouverneur, qui connaissait nos rencontres avec les Ouara-Soura, nous tint une harangue des plus flatteuses; après quoi ses femmes vinrent nous faire une visite de cérémonie. Elles étaient fort galamment vêtues d'une coiffure de perles avec glands, de colliers, d'épais rouleaux de métal, et avaient un large poitrinal de verroterie très joliment agencé. Puis les anciens vinrent nous saluer, les deux mains étendues, la paume en haut : « Nous vous accueillons avec joie. Nous avons pu voir aujourd'hui ce que nos pères n'avaient jamais vu, les vrais Ouatchouézi, les véritables Ouanyavingui. Regarde-les, ô peuple! ce sont eux qui ont fait fuir Kabba Réga; ce sont eux dont on disait qu'à leur vue les Ouara-Soura montrent le dos et s'enfuient comme s'ils avaient des ailes aux pieds. »

On nous fournit jusqu'à 300 régimes de plantains. Le jour suivant, le vin de banane affluait; les stations voisines nous envoyèrent des députations : il nous fallut encore recevoir des remerciements publics pour avoir battu les Ouara-Soura. Vers le soir les courriers dépêchés à la capitale reparurent avec un message de la reine mère, qui mettait le pays à nos pieds.

On avait fort exagéré notre nombre et nos prouesses. Il est vrai que notre colonne, marchant sur une seule ligne, semblait très importante, et que notre terrible mitrailleuse Maxim contribuait pour une large part à notre influence; les Ouara-Soura avaient fui devant nous en nombre de lieux; le roi de Kitagouenda avait parlé en notre faveur, et combien plus toutes les cargaisons de sel emportées grâce à nous et vendues à bas prix! Mais, si bien disposée pour nous que fût la famille royale, elle n'était pas persuadée que notre grosse troupe ne pût, à un moment donné, devenir un danger pour l'Ankori. Pauvre reine mère! si elle avait pu voir quel poids m'enlevait son message, elle n'eût pas été si inquiète de la façon dont il serait reçu! Car, bien que suffisamment pourvus de verroteries et d'étoffes pour les indigènes, nous étions fort démunis d'objets dignes des potentats qui se croient les rois de l'Ankori!

Le 10 juillet nous arrivâmes à Katara, après avoir passé par une longue vallée sinueuse, entre la chaîne du Denny à droite et celle de Louanda à gauche. Deux Ouaganda chrétiens, Samuel et Zacharie, vinrent me trouver avec la permission d'Antari et me demander une audience. Le soir, Zacharie me fit le récit des événements étonnants qui l'année précédente s'étaient passés dans l'Ouganda. Le roi Mouanga, fils de Mitéa, avait été déposé par une coalition des chrétiens et des musulmans indigènes. Obligé de fuir, il s'était réfugié, d'abord à Ouroukouma, chez un marchand arabe, puis chez les missionnaires français de Boukoumbi, qu'il avait précédemment expulsés de l'Ouganda avec leurs

confrères des missions anglaises, et entièrement dépouillés, sauf du vêtement le plus nécessaire, paraît-il. Les Français s'étaient établis à Boukoumbi, les Anglais à Makolo, dans l'Oussambiro, à la pointe méridionale du lac.

Kicueoua, frère de Mouanga, élu roi par la coalition, se tourna du côté des musulmans; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux à cause de leurs exigences, et il fut saisi et mis à mort, après quoi les rebelles éliminèrent son frère Karéma. Les chrétiens, étant opposés au nouveau roi, furent battus d'une manière décisive après quelques petits succès; les survivants s'enfuirent chez Antari. Là-dessus, Mouanga s'étant fait baptiser par les missionnaires français, les chrétiens lui offrirent leur soumission, et Mouanga se mit en mesure de reconquérir son royaume. Il était maître des îles du lac et de toute la flotte des embarcations de l'Ouganda, au nombre de plusieurs centaines. En même temps Stokes s'en était allé à Zanzibar, pour troquer, dit-on, son ivoire contre des carabines et des munitions. C'était pour solliciter notre appui en sa faveur que les chrétiens nous avaient été délégués.

Il eût été fort imprudent d'intervenir; d'ailleurs la mission que je remplissais ne m'en donnait pas le droit. Mais, pour ne pas me brouiller d'emblée avec les Ouaganda, je répondis à mes visiteurs que je réfléchirais à leur proposition, et leur donnerais une réponse en arrivant près du Nil Alexandra.

Nous continuâmes donc notre marche. Le 12, nous passâmes le Rouizi, changé en un marais large d'un kilomètre et demi, et nous perdîmes 24 têtes de bétail. Le même jour, la reine mère et le roi nous envoyèrent force présents et des ambassadeurs ayant mission de nous escorter et de nous procurer le nécessaire jusqu'au Nil Alexandra.

Bien qu'il soit économique de voyager aux frais d'un puissant seigneur africain, la chose a pourtant ses désavantages. Soumis à la taxe forcée, les contribuables s'aigrissent; ils se vengent en nous accablant de plaintes. Et les exigences de nos gens, enhardis par ce privilège, créent toutes sortes d'incidents désagréables. Ici ils s'emparaient des vases où les Ouanyankori gardent le lait et buvaient à même. Or ce peuple regarde comme une grave offense qu'une personne habi-

tuée à faire cuire ses aliments touche une de leursalebasses ou y pose ses lèvres, car cela cause la mort du troupeau et cent autres malheurs. Certains de nos hommes furent accusés de ces crimes énormes, et les bergers, aussi litigieux que des Somali d'Aden, vinrent, pâles de colère, m'apporter leurs récriminations.

Le climat de l'Ankori est très particulier. Les vents froids et orageux, soufflant de l'est, du sud-est et du nord-est, provoquent de nombreuses affections de poitrine. Les toux, catarrhes, maux de tête, sévissent sur la caravane. Nous sommes maintenant en plein hiver; en 1876, j'avais traversé la contrée en janvier, au printemps.

Le 22, après avoir longé l'étroite et sinueuse vallée parcourue par la Namiandja, nous arrivâmes au village de Viarouha, dans un admirable bassin planté de bananes, parsemé de prairies et de troupeaux. Nous avions eu à repousser, avant d'arriver, une petite atta-

que des indigènes, restés jusque-là si paisibles.

A deux heures nous fûmes rejoints par le prince royal d'Ankori, Outchoukou; il venait faire l'échange du sang et conclure alliance. C'était un jeune garçon de treize à quatorze ans, au regard aimable, un vrai Mhouma de pur type abyssin.

La cérémonie eut lieu le 23, avec un éclat extraordinaire: Zanzibari,

Soudanais et Manyouema étaient sous les armes, rangés sur une colline, à 360 mètres, prêts à nous saluer des décharges de leurs carabines. Le prince et moi prîmes place sur un tapis de Perse étendu sur le sol, nos jambes croisées, nos mains gauches serrées sur les genoux. Les maîtres des arts s'avancèrent, firent une incision sur notre bras gauche, et, mettant un peu de beurre sur deux petites feuilles qui servaient de godets, y mêlèrent notre sang, échangèrent les feuilles et frottèrent nos fronts avec cette mixture. Le mystère était accompli, sans aucune des manœuvres répugnantes dont l'accompagnaient les tribus du Congo.

Le prince, devenu mon jeune frère, me prit par la main et me reconduisit dans ma hutte, souriant, satisfait de ce qu'il voyait. Je le comblai de joie avec quelques riches étoffes du Caire; un collier de belles grosses perles, offert par le pacha et les dames égyptiennes, leur gagna du coup sa tendresse.

Le feu mis à cinq paquets de cartouches emplis



Village de l'Ankori. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

notre jeune homme d'admiration. Et quand la mitrailleuse parla, la poudre, la pluie des balles, les nuées de poussière qu'elles soulevaient au flanc de la colline, le jetèrent en extase.

Ainsi j'étais publiquement reconnu fils de l'Ankori; je pouvais le parcourir à mon gré, séjourner où bon me semblerait, j'avais libre accès à toute plantation du royaume. Bien plus, le prince jura, au nom de son père, que tout homme blanc pénétrant dans l'Ankori avec ma recommandation serait traité avec la même bienveillance.

Un certain nombre de chrétiens ouaganda étaient venus avec le prince. Ils me donnèrent de nouvelles informations sur les événements de l'Ouganda. Je dis

à Samuel et à Zacharie qu'il m'était impossible de songer à leurs affaires, vu ma mission; mais je les engageai à s'adresser à MM. Stokes et Mackay, et leur promis de parler en leur faveur aux amis anglais. Me voyant résolu au départ, cinq chrétiens me demandèrent la permission de m'accompagner jusqu'à la mer, ce qui leur fut volontiers accordé.

Le 24 nous arrivions à Mavona.

Le 25 nous étions en vue de la vallée du Nil Alexandra, et les deux jours suivants se passèrent à nous transborder sur la rivière, large ici de 110 à 115 mètres, profonde de 3 mètres, d'une vitesse de trois nœuds à l'heure, dans des canots de grossière façon. Puis notre escorte d'Ankori, et les chrétiens ouaganda,



Le petit rhinocéros dans le camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

furent congédiés avec des présents qui nous attirèrent force protestations de reconnaissance.

## XVII

Le Karagoué. — Un petit rhinocéros. — Nos derniers pygmées. — Le lac d'Ourigui. — Le lac Victoria. — Mission française abandonnée. — Le missionnaire anglais Mackay. — Lutte contre les Ouassoukouma. — A Mpouapoua. — Chez les Allemands. — Arrivée à Bagamoyo. — Le banquet. — L'accident d'Emin à Zanzibar. — Arrivée au Caire.

Ayant passé le Nil Alexandra, nous étions dans le Karagoué; quittant l'étroite vallée de la rivière, nous allâmes hiverner à Ounya-Katera, au-dessus de la chaîne de ce nom. Multipliée quarante fois, la vue qu'on découvre du sommet serait tout le Karagoué.

Aussi loin que porte le regard, ce sont de profondes coulières, creusées entre les rampes étroites et longues, drainées au nord par les petits cours d'eau tributaires de l'Alexandra.

A Mtigata, où sont des sources chaudes, dont j'ai parlé dans mon ouvrage *A travers le Continent mystérieux*, nos Nubiens vont à la chasse, car le pays est fameux par ses rhinocéros. Ils réussissent à en tuer quatre, et m'amènent un petit vivant, de la grosseur d'un très beau sanglier. On l'attache à un arbre; il montre tout de suite ses instincts de combativité. Prenant le tronc pour un ennemi, il le charge avec impétuosité, le laboure de la corne qui surmonte son museau. Là-dessus quelque méchant gamin zanzibari lui fouille les cuisses d'une pointe de



Stanley et ses officiers. — Gravure de Thirlat, d'après une photographie faite au Caire.

roseau; le pauvre petit pousse un grognement de rage, se retourne et de toute la longueur de la corde s'élance contre son agresseur. Puis il se rue de nouveau contre l'arbre, et avec une véhémence telle qu'il retombe les quatre fers en l'air. Pour mettre un terme à ses misères, je renonce à l'emmener à Zanzibar, et fais mander le boucher et ses aides.

Le 31 juillet, nous sommes à Kirouromo. Il nous faut y laisser la jeune fille pygmée qui est avec nous depuis un an et qui est atteinte d'une maladie chronique. Parke s'était attaché la petite personne par ses manières douces et affectueuses qui font que le plus morose a un sourire pour lui. Elle le servait avec dévouement et s'était constituée la gardienne de sa tente. Quand il s'absentait pour les devoirs de la journée, il la trouvait couchée en travers de sa porte comme un épagneul; elle ne souffrait point qu'un intrus y pénétrât. Elle faisait son ouvrage sans bruit, la seule de son sexe qui n'abusât pas des privilèges qu'on accorde aux femmes dans notre campement. En route elle portait le havresac du docteur, et, en arrivant au bivouac, s'activait comme une abeille, ramassant du bois et préparant la tasse de thé réconfortante qu'après de patientes leçons elle avait reconnue nécessaire au bien-être de notre camarade. Nous avons encore au camp un spécimen de sa race, le jeune serviteur d'un officier; il ne parle jamais qu'à son maître, mais au bivouac il est toujours le premier à trouver du bois et à faire du feu. En marche, quoiqu'il ait son fardeau comme les autres, il ne paraît jamais fatigué; jamais il n'a causé le moindre mécontentement. Quand il s'est ramassé une bonne provision de combustible, si quelque grossier malandrin vient à s'en emparer, ses regards seuls expriment sa détresse, puis il se remet tout de suite à l'œuvre: le temps est trop précieux pour qu'il proteste contre l'inévitable. Les pygmées donnent ainsi par leur conduite une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs parmi l'espèce humaine.

Continuant notre voyage sur les chaînes herbeuses qui forment d'étroites vallées parallèles courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est à travers le Karagoué tout entier et le Rouanda plus à l'ouest, nous arrivons en trois étapes à Kafourro, ancien repaire favori des traitants arabes.

Le Karagoué, où règne maintenant Ndagara ou Ounyangoumboua, un jeune garçon de seize ans, nous accueille aussi bien que l'Ankori. Le roi de l'Ouganda exerce une grande influence dans le pays, et il y est très redouté.

Le 11 août nous sortions du Karagoué. Les pressantes recommandations de Ndagara nous valurent un bon accueil dans l'Ihanguiro, où l'on nous escorta, de village en village, jusqu'à la station de Kavari. Mais à partir de là c'en était fait de l'hospitalité généreuse avec laquelle la caravane des chefs blancs avait été accueillie depuis l'Albert-Nyanza. Donc je procédai à la répartition entre tous, hommes, femmes et enfants,

des perles de verre et de porcelaine qui serviraient désormais à l'achat des vivres.

A Kavari, nous étions en vue du lac d'Ourigui, aux eaux d'un bleu pâle, dans un cadre de collines brunes, que parsèment des buissons d'un vert foncé. Il mesure 40 kilomètres de long, 2 à 5 de large, et est dominé par des collines de 360 mètres en moyenne.

Près de Moutara, comme les indigènes s'empressent de nous vendre grain, miel, poisson, maloué, bananes, nos Soudanais, oublieux de nos ordres, font main basse sur la bière et les fèves; les indigènes réclament: pour toute réponse, un Soudanais charge son remington, en tue un, en blesse deux autres. N'y comprenant rien, les indigènes m'envoient leurs plaintes par une députation de cinquante hommes. Ils désignent Fath el-Moulla comme le coupable; après avoir vainement proposé de le racheter par une forte rançon, je le leur livre; on l'entraîne, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Quittant le lac, nous gravîmes le plateau d'Ounya-matoundou; puis, passant à Ngoti, nous descendîmes le versant oriental du plateau; il aboutit, 275 mètres plus bas, au pays d'Ouzindja, sur une plaine couverte d'acacias moribonds. Puis nous arrivons à Kimouani, capitale du chef Kadjoumba, et nous nous dirigeons vers le sud. Bientôt nos regards charmés s'étendent au loin sur le lac Victoria, et les îles Ikouta, Madjinga, Sossoua, Roumando et Maissomé.

Les jours suivants, nous marchons sur un terrain dont les eaux se retirent depuis à peu près vingt-cinq ans, et que recouvrent des buissons bas, dépourvus de feuilles en cette saison. Le sol est dur, crevassé, blanchi en plusieurs endroits par des efflorescences nitreuses.

Le 20, nous passons de la baie de Kissaho à une autre baie près d'Itari. Nous sommes au sud de la côte occidentale, telle que je l'ai indiquée sur la carte de mon premier grand voyage. On peut voir la longue chaîne des îles qui semblent s'imbriquer: nous n'avions pu les explorer, en 1875, quand nous fuyions sans rames devant les féroces Boumbiré, et je les avais portées comme faisant partie de la terre ferme.

Le relèvement que je fais le 21 à Amranda me montre, à ma grande surprise, que le lac s'étend jusqu'à 2°48' de latitude sud. Le retrait des eaux laisse à sec d'immenses plaines, qui resteront improductives jusqu'à ce que nombre de saisons pluvieuses en aient enlevé le nitre, toujours prêt à effleurir.

De Mouanga nous nous acheminons vers l'est, sur la route de la station missionnaire qu'on dit exister encore à Oussambiro. La mission française est déserte. Au centre de la palissade circulaire se trouve une jolie église, surmontée d'une simple croix. Bien que situé dans un lieu ingrat, cet établissement fait plaisir à regarder. Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs stations, et avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. Mais le pays manque

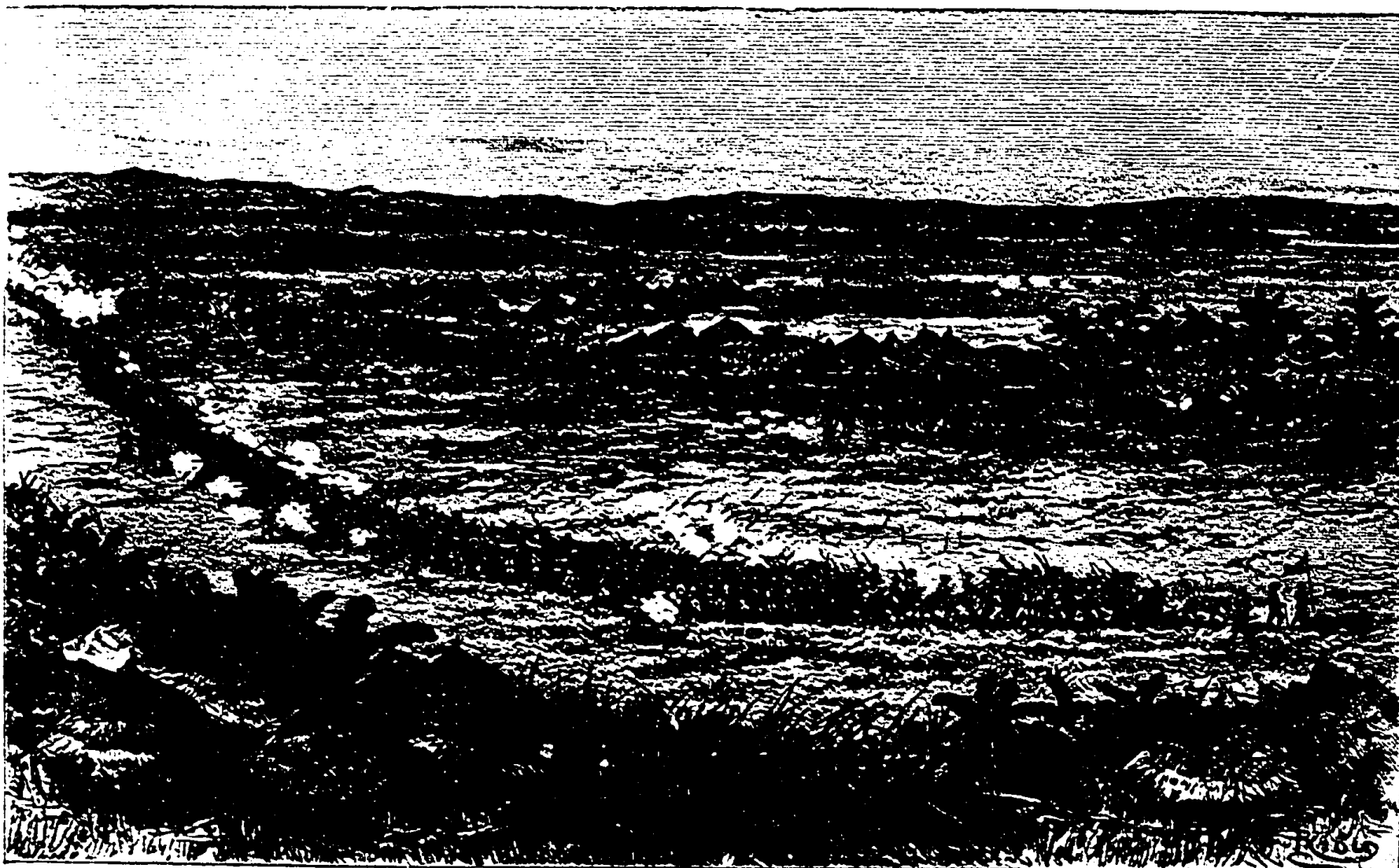
d'eau, et de plus il est peuplé par les pires des Ounya-mouézi. Aussi les missionnaires ont-ils reçu l'ordre du départ avant que la station fût complètement achevée.

Le lendemain nous arrivions chez le missionnaire anglican Mackay : sa station est construite dans une merne solitude, à la base d'une colline qui descend en pente douce vers une prairie marécageuse, au delà de laquelle brillent les eaux d'une longue baie du Victoria-Nyanza. M. Mackay se présente : c'est un petit homme, à barbe abondante et brune, cheveux châtain, costume de toile blanche, chapeau tyrolien gris.

La station est prospère ; on devine partout le travail persévérant, sans repos. Dans la cour, un grand atelier, bien installé, plein d'outils et d'instruments ; des for-

gerons sont en train de river une chaudière à vapeur ; d'autres réparent un canot ; à côté, une fosse à scier le bois ; tout autour sont empilées des billes de bois ; plus loin, des perches à palissades. Ailleurs, les étables et les parcs à chèvres : des poules, par vingtaines, y picorent des grains microscopiques. M. Mackay a des milliers de livres. Au milieu de tant de bouquins, de négrillons, d'ouvriers à conduire, il n'a pas le temps de s'ennuyer, ni de trop s'étendre sur ce qui l'entoure, désastres, tristesse, désespoir, solitude.

Notre séjour à la station des missions se prolongea du 28 août au 17 septembre. Tous les Européens de l'expédition se trouvèrent on ne peut mieux de l'aimable société, d'une nourriture régulière autant que



Notre rencontre avec les Ouassoukouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

bien préparée, et surtout du repos complet. Le jour de notre départ on nous offrit un repas somptueux. Le missionnaire que nous quitions ainsi ne devait plus, hélas ! vivre longtemps. Il est mort au commencement de février. Comme Livingstone, il a voulu rester à son poste. Cependant je l'avais fortement pressé de nous accompagner à la côte.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur les régions situées entre le lac Victoria et Bagamoyo. Ce qui est écrit, ailleurs, il est inutile de le répéter, dit-on.

Les missionnaires français m'ont affirmé que depuis leur arrivée à Boukoumbi, c'est-à-dire depuis onze ans, la hauteur du lac a décré de 90 centimètres. Oukéroué, autrefois île, est aujourd'hui une presque île. En admet-

tant que le retrait se soit fait depuis longtemps dans les mêmes proportions, il a fallu cent quatre-vingt-trois ans au Nyanza pour baisser d'environ 15 mètres. Il avait ainsi en 1706 environ 64 000 kilomètres carrés. La découverte de son expansion sud-occidentale met aujourd'hui, autant que j'en peux juger, sa superficie à 42 600 kilomètres carrés.

Nous eûmes quelques luttes à soutenir, dans nos premières marches, contre les Ouassoukouma de Malissa, chef du district très peuplé d'Ikoma, où j'espérais acheter du jambon, du lard, diverses provisions exotiques emmagasinées par M. Stokes, traitant d'ivoire, ami de Malissa.

Le 20 septembre, à quatre heures de l'après-midi, trois grandes troupes s'avancent, de l'est, du nord

et du sud, faisant mine de nous attaquer. C'était le moment d'en appeler à la mitrailleuse. La troupe du sud s'avancait le plus près de nous. On avait déjà tué un de ses tireurs, quand le maxim lança dans leur direction son jet de 150 cartouches. Pas un naturel ne fut atteint, mais la longue portée et l'averse des balles suffirent : tous s'éclipsèrent.

Au centre du district d'Ikoma s'élève une colline, qui fut sans doute jadis une île du lac Victoria ; il n'en reste que l'ossature, traînée de gneiss gris, grands monolithes, caillasses, énormes roches. A leur ombre, partout où il se trouve un espace ouvert, s'est groupée une population d'environ 5 000 âmes. Et à portée d'un coup de feu, d'une sonnerie de cor, ou même d'un cri humain, de nombreux hameaux parsèment la plaine, chacun entouré de sa haie d'euphorbes. Sous la protection de cette forteresse, le pays est riche et prospère, à en juger par les nombreux bœufs, moutons et chèvres qui paissent la plaine.

Le 21, nous reprenions la marche, harcelés de nouveau par les Ouassoukouma. Ayant essayé de parlementer avec un des leurs, nous faillîmes être victimes d'un véritable guet-apens. Nous ne pûmes jouir d'un peu de repos que le 24.

Le lendemain, à notre entrée à Si-Nyanga, les femmes nous accueillirent

avec des *louloulou*. On avait eu vent de notre « petite guerre » avec les Ouassoukouma ; les vieillards nous félicitèrent d'avoir donné une brossée à cette racaille, non moins désagréable aux voisins qu'aux étrangers.

Le 4 octobre, nous entrons dans le boma de Stokes. La capitale de son ami Mittinguinya est à 1 kilomètre de distance, enceinte carrée en glaise et torchis, à l'abri des balles, et capable de tenir très longtemps. Bonne précaution, car le chef est toujours en lutte avec ses voisins. Nous restâmes huit jours chez lui, et nous eûmes la chance de trouver sans querelle vingt porteurs nouveaux pour voiturier nos malheureux Égyptiens.

Le 17, nous fîmes notre entrée à Ikoungou. Deux missionnaires français, les Pères Girault et Schintze, malades et désireux de se rapatrier, demandèrent à profiter de notre escorte jusqu'à la mer.

Le 8 novembre, nous quittons l'Ougogo. Ce pays,

troublé par toute sorte de désordres, et d'où s'échappent comme des essaims de vermine qui font damner le voyageur, est aujourd'hui aux Allemands. Je souhaite qu'ils puissent apporter quelque amélioration à l'état présent des choses ; mais je doute que l'Ougogo devienne jamais le beau séjour de repos et de bienveillant accueil que j'avais rêvé d'en faire.

Deux jours de marche nous amènent à la station allemande de Mpouapoua, où nous accueillit le lieutenant Rochus Schmidt, installé depuis un mois par le major Wissmann, commissaire impérial de l'Afrique orientale allemande. Schmidt avait déjà construit des parapets en fer autour d'un petit fort qui contenait 100 Zoulou.

Le 23 novembre, nous étions à Simbamouenni, bourg

de 400 cases coniques qu'entoure une muraille de boue. Pendant la halte du lendemain, le lieutenant Schmidt accompagna Emin Pacha dans une visite à la mission française du Saint-Esprit. Les bons Pères débutent à Morogoro avec la vigueur réfléchie qui a déjà rendu fameuse leur station de Bagamoyo ; ils ont planté des orangers, des manguiers, des bananiers, des caféiers ; ils récoltent la vanille et la cannelle, presque tous les fruits du tropique ; un cours d'eau claire et abondante arrose



Village dans les rochers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

le petit domaine. Le lieutenant Schmidt fut fort surpris de constater que les bons religieux, tout absorbés par leurs devoirs quotidiens, ne savaient rien d'Emin ni de mon voyage.

Le 27, arrivée à Ounguerenguerri, où nous reçûmes enfin quelques lettres ; je pus me rendre compte des fausses nouvelles que l'on avait répandues sur nous.

Le lendemain nous étions à Msoua. Tandis que nous y faisons halte, arriva le baron de Gravenreuth avec 100 soldats. Bientôt après s'introduisirent deux correspondants de journaux américains. Nous nous réunîmes avant de partir dans un banquet.

Dans la soirée du 3 décembre, comme nous conversions au clair de la lune, nous entendîmes un coup de canon. C'était la retraite à Zanzibar, et tout aussitôt les Zanzibari poussèrent d'assourdissants cris de joie : ils savaient maintenant qu'ils étaient au bout de leur

long voyage à travers l'Afrique. Les Égyptiens et leur suite de faire écho, comprenant que le lendemain ils verraient l'océan, sur lequel ils seraient, en tout confort et toute sécurité, transportés jusqu'aux rives du Nil, leur futur séjour.

Au bac de la Kingani, le major Wissmann vint à notre rencontre. Sur la rive droite nous trouvâmes des chevaux sellés; je remis le commandement de la colonne au lieutenant Stairs, et avec Emin Pacha je fus conduit à Bagamoyo par MM. Wissmann et Schmidt. Les rues étaient décorées de palmes; nous reçûmes les félicitations de citoyens banians et hindous. En arrivant à la place du quartier général, nous aperçûmes à

gauche, tout près, la mer des Indes ondulant doucement, vaste étendue du bleu le plus pur.

« Là, pacha, m'écriai-je, nous sommes arrivés!

— Oui, grâce à Dieu », fit-il.

En même temps, la batterie tonna, annonçant aux vaisseaux à l'ancre que le gouverneur de l'Equatoria venait d'entrer à Bagamoyo.

Une excellente collation nous fut servie au mess des officiers allemands. A quatre heures, notre colonne, en très bon ordre, fit son entrée dans la place. Nos gens furent menés dans des huttes préparées sur la plage. Les uns après les autres, et pour la dernière fois, les pagazi déposèrent leurs lourds fardeaux et la



Banquet à Msona. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

longue suite de hamacs dans lesquels ils portaient les malades de tout âge et de tout sexe.

A sept heures trente, banquet dans une véranda, couverte en palmeraie. Il y avait 34 convives. Un triomphe que ce dîner! Vins à la glace, et du plus heureux choix; sans le sauerbrunn, que je ne ménageai point, il m'eût été bientôt impossible d'en apprécier le mérite. A neuf heures, discours; le major Wissmann porte nos santés: je réponds; Emin parle après moi, et dit, d'une voix claire et sonore, toute sa reconnaissance pour l'Angleterre et l'Allemagne.

Une gaieté communicative animait l'assistance. Le pacha, on ne peut plus jovial et heureux, errait d'un bout de table à l'autre, échangeant des propos allègres avec le docteur Parke et les autres convives. J'écoutais

le récit que me faisait Wissmann de la campagne sur la côte orientale. Voilà que mon garçon Séli me glisse à l'oreille que « le pacha a fait une chute ». « Sans doute il aura trébuché contre une chaise », pensai-je; mais Séli continue: « Il est tombé de la véranda dans la rue et s'est dangereusement blessé ».

Le banquet est oublié. Nous courons dehors. A vingt pas de l'endroit où Emin était tombé s'étalaient deux larges flaques de sang. On avait emporté dans l'hôpital allemand le pacha, après lui avoir donné les premiers soins. Je me hâtai de suivre mon guide. Emin, couché à demi déshabillé, avait des linges mouillés sur tout le côté droit de la tête. On souleva un coin de la charpie, et je vis l'œil fermé par un amas de tissus gonflés; le sang coulait par l'oreille.

Personne n'avait vu l'accident; l'impression générale était que le pacha, qui depuis deux ans est à moitié aveugle, avait dû se pencher trop brusquement sur le bord de la véranda pour mieux voir les indigènes qui dansaient au clair de lune; ne se rendant pas compte de la hauteur, il s'était trop avancé, et, glissant sur le toit en zinc, il était tombé d'une hauteur de quatre mètres sur le trottoir et de là dans la rue. Le lieutenant Rochus Schmidt, immédiatement informé, trouva le pacha sans connaissance et lui jeta de l'eau froide sur la tête; mais, ne pouvant le faire revenir à lui, il donna l'ordre de le transporter à l'hôpital.

Il n'y eut à Bagamoyo Européen qui ne fût navré de

cet accident. Aucune manifestation bruyante, mais tout le monde était désolé que le retour d'Emin vers ses compatriotes et amis lui eût été si funeste, après une absence de quatorze années. La joie universelle était changée en tristesse.

Le 6 décembre, nous partîmes sur une flottille, composée de sept navires, le cap sur l'île de Zanzibar. Dans la matinée j'avais été visiter Emin. Il souffrait beaucoup. Cependant, je l'avais trouvé bien mieux qu'on ne le pensait. Il me paraissait évident que le crâne n'était pas fracturé. C'était aussi l'opinion de Parke, bien que deux chirurgiens allemands eussent déclaré qu'il y avait fracture à la base. En pareil cas les guérisons



A Bagamoyo, sous les palmiers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

n'étaient que de 20 pour 100. « Or ça, pacha, vous n'avez pas envie de mourir ici, j'espère? lui dis-je.

— Oh non! Je n'en suis pas là (et il branla la tête).

— Pour ce que je sais, pacha, je suis du même avis. Qui aurait la tête fracturée ne la remuerait pas comme vous. Adieu. Le docteur Parke vous soignera jusqu'à ce que vous lui donniez congé, et j'espère qu'il me transmettra tous les jours de bonnes nouvelles. »

On m'a conté que Parke eut à supporter beaucoup d'ennuis. A la fin, tombant malade lui-même, et sa vie étant en danger, il fut transporté à l'hôpital français de Zanzibar, où son cas sembla d'abord désespéré, comme naguère celui d'Emin. Heureusement qu'il réchappa de la grave affection gagnée en veillant Emin.

Mais dès ce moment Emin avait été confisqué par les Allemands. Entre les messieurs de Bagamoyo et moi les rapports se tendirent de plus en plus, et finalement mon garçon Séli, revenant d'une visite qu'il avait faite au pacha de ma part, déclara que, s'il y retournait, on lui ferait promptement son affaire. Depuis onques n'ai reçu ni lettre ni message d'Emin; mais j'ai appris, en terminant mon livre, qu'il venait d'entrer au service du gouvernement allemand dans l'Afrique orientale. Il semble avoir oublié promptement tous ses compagnons de l'Equatoria. Vita Hassan, son acolyte le plus dévoué, reçut une lettre l'avisant de se tirer d'affaire tout seul, lui et les autres.

Et le pauvre Choukri Agha, fidèle jusqu'à la fin, me



La maison et le balcon d'où est tombé Emin (voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

demandait, les larmes aux yeux, ce que cela voulait dire.

A Zanzibar, nous fûmes l'objet de tant de politesses et de bons offices, que nous remplirions des pages rien qu'à les mentionner. L'agent de la Compagnie ayant calculé ce qui était dû aux survivants de l'expédition, on forma un fonds complémentaire de 25 000 francs, ce qui permit d'ajouter au paiement de chaque pagazi survivant une gratification de 100 à 150 francs, proportionnée aux services rendus. En même temps, ayant appris qu'un opulent négociant de Bombay, nommé Djaffar Tarya, détenait une somme de 265 000 francs en or, due pour ivoire à Tippou Tib, je la frappai d'opposition, en attendant qu'un tribunal anglais eût décidé si le Comité de l'expédition n'avait pas droit à des dommages-intérêts, jusqu'à concurrence de 250 000 francs.

Le 16 janvier j'arrivai au Caire, et le 25 je m'enfermai dans la villa Victoria, où je pris la plume pour écrire le récit de mon voyage. Mais je ne savais comment débiter. Ma main avait oublié sa dextérité, une longue désuétude m'avait fait perdre l'art de la composition. J'opposai une digue à la foule trop pressée des réminiscences; pages après pages échappèrent à ma réflexion laborieuse; tandis qu'un jour ma plume courait sur le papier à neuf feuillets par heure, d'autres fois elle n'arrivait qu'à une centaine de mots. Enfin, après cinquante jours de travail acharné, et obéissant

à une impulsion irrésistible, j'arrivai au terme, excédé de fatigue.

Et maintenant, adieu pacha, adieu Casati! Après avoir lu ces pages, vous saurez mieux ce qu'il a coûté de vies et de souffrances pour vous sauver. Pour ce qui me concerne, je ne regrette rien. Ce que j'ai donné, je l'ai donné librement, et avec la plus entière bonne vo-

lonté, et les autres en ont fait autant!

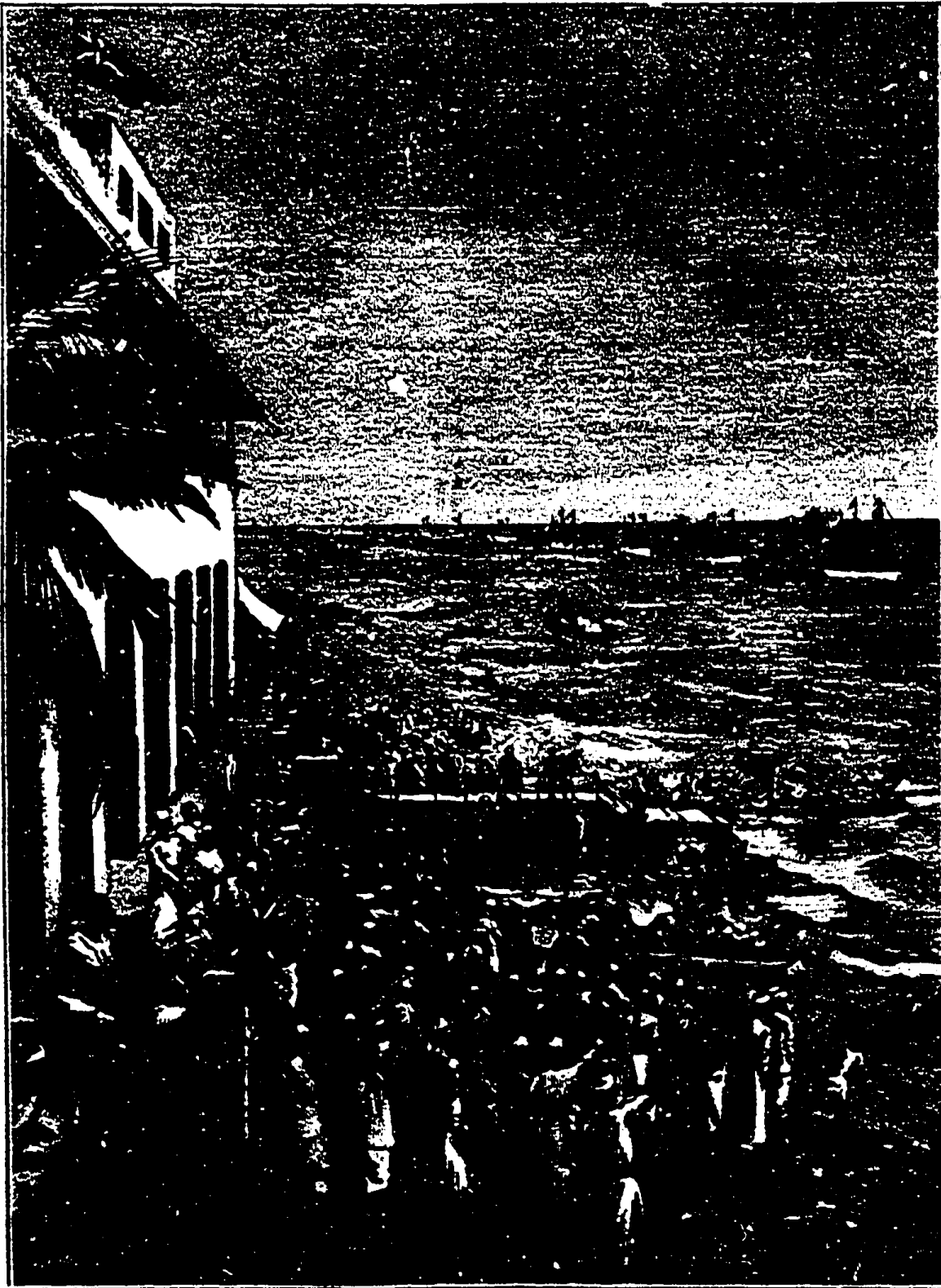
Messieurs du Comité, adieu! Trois ans ont passé depuis que votre bienveillance nous enrôla pour aller au secours de gens faibles et en détresse. Nous avons rapatrié 260 individus et mis 150 autres en sûreté.

Et vous, camarades, adieu! Puissent des honneurs autant que vous en méritez pleuvoir sur vos têtes! Je vous recommande aux sympathies de vos compatriotes! Si jamais personne venait à mettre en doute votre virilité, votre loyauté, votre vaillance, ces pages témoignent de la noble fortitude avec laquelle vous avez traversé une épreuve dont rien, je pense, n'égalerait jamais

la tristesse et le désespoir. Adieu, Stairs, Jephson, Nelson et Parke: à vous aussi, Bonny, à vous tous une bonne et longue vie.

Gloire à Dieu, au siècle des siècles, *amen!*

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,  
par H. JACOTTET.



L'expédition retournant à Zanzibar. — Gravure tirée de l'édition anglaise.